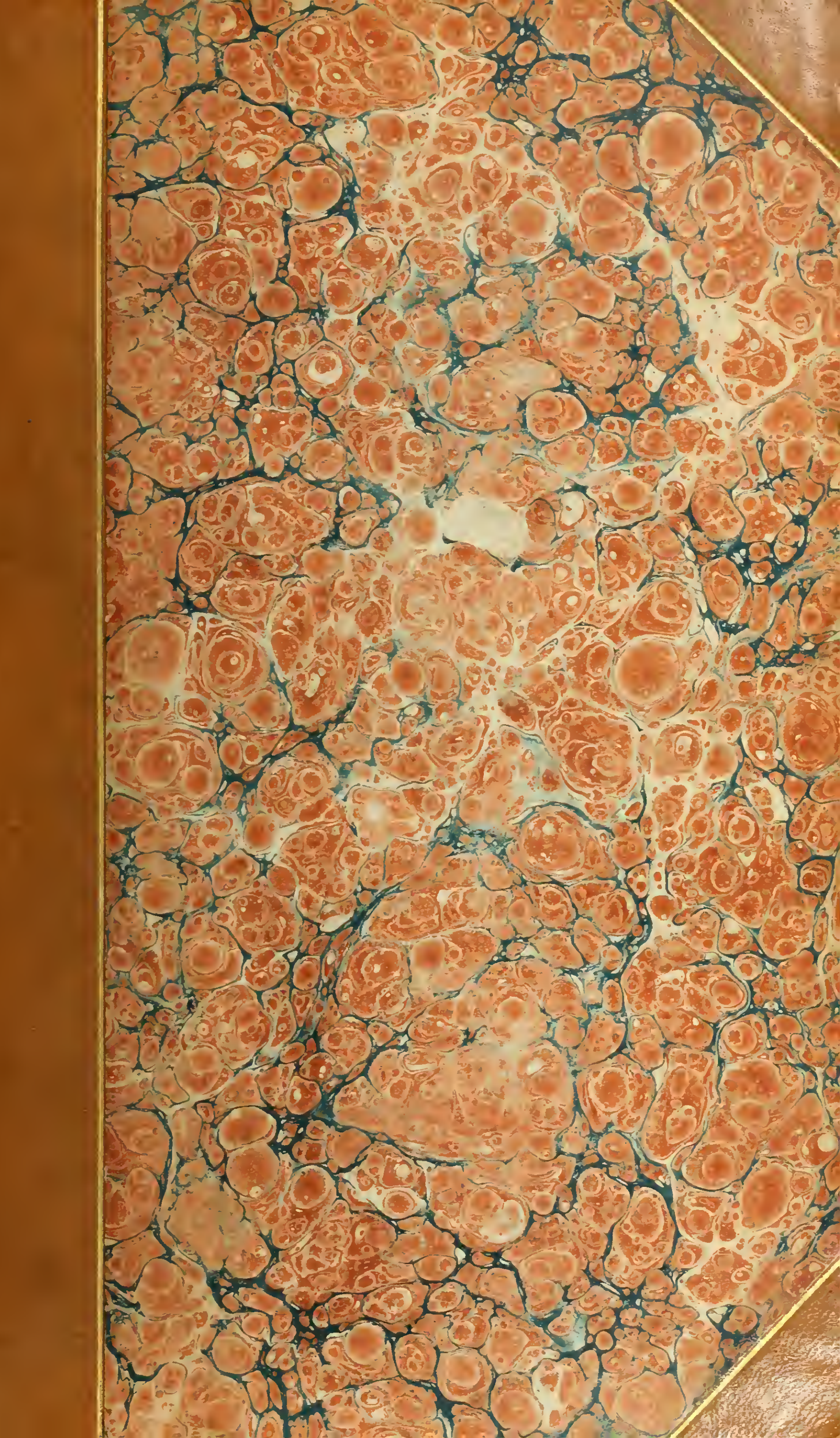
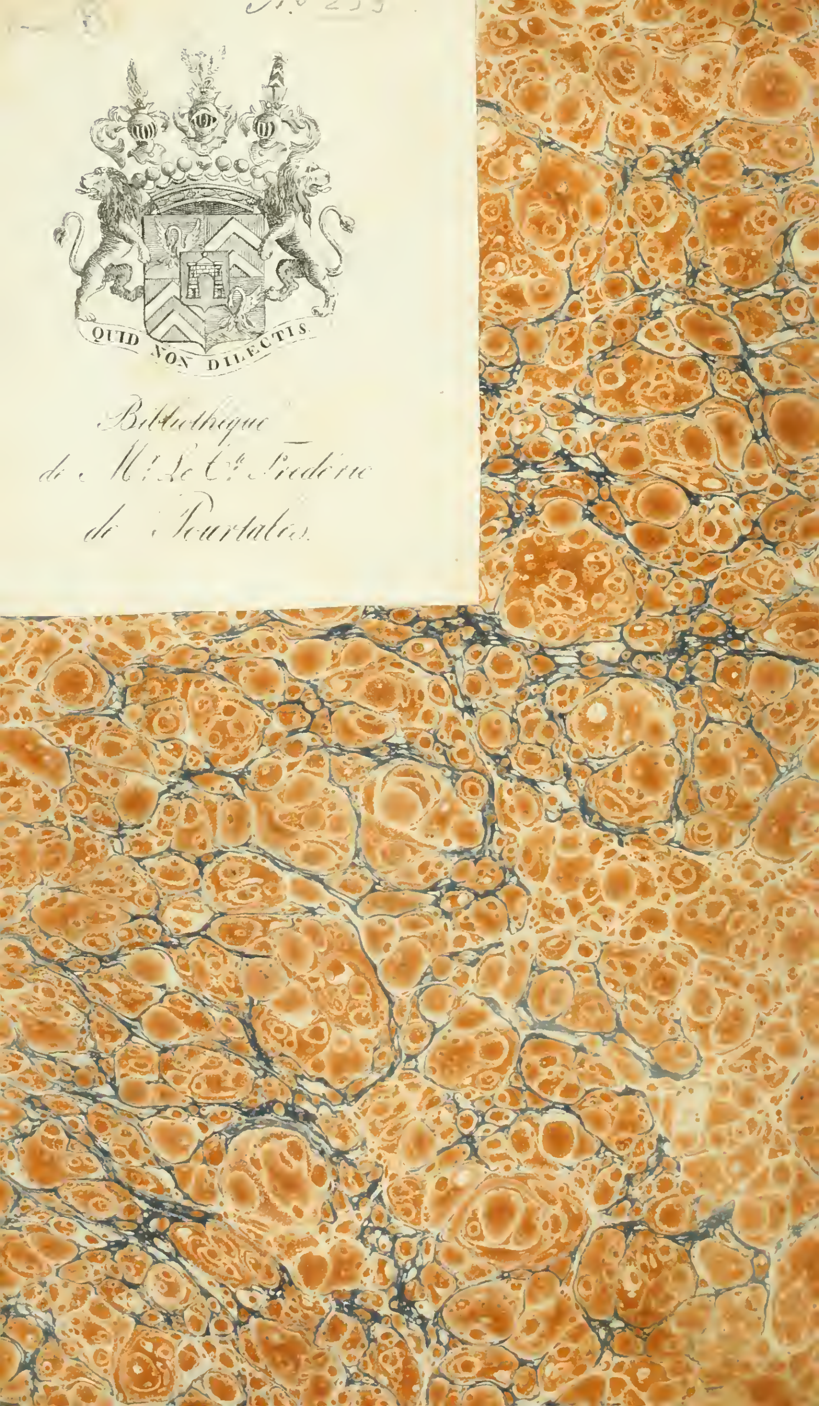
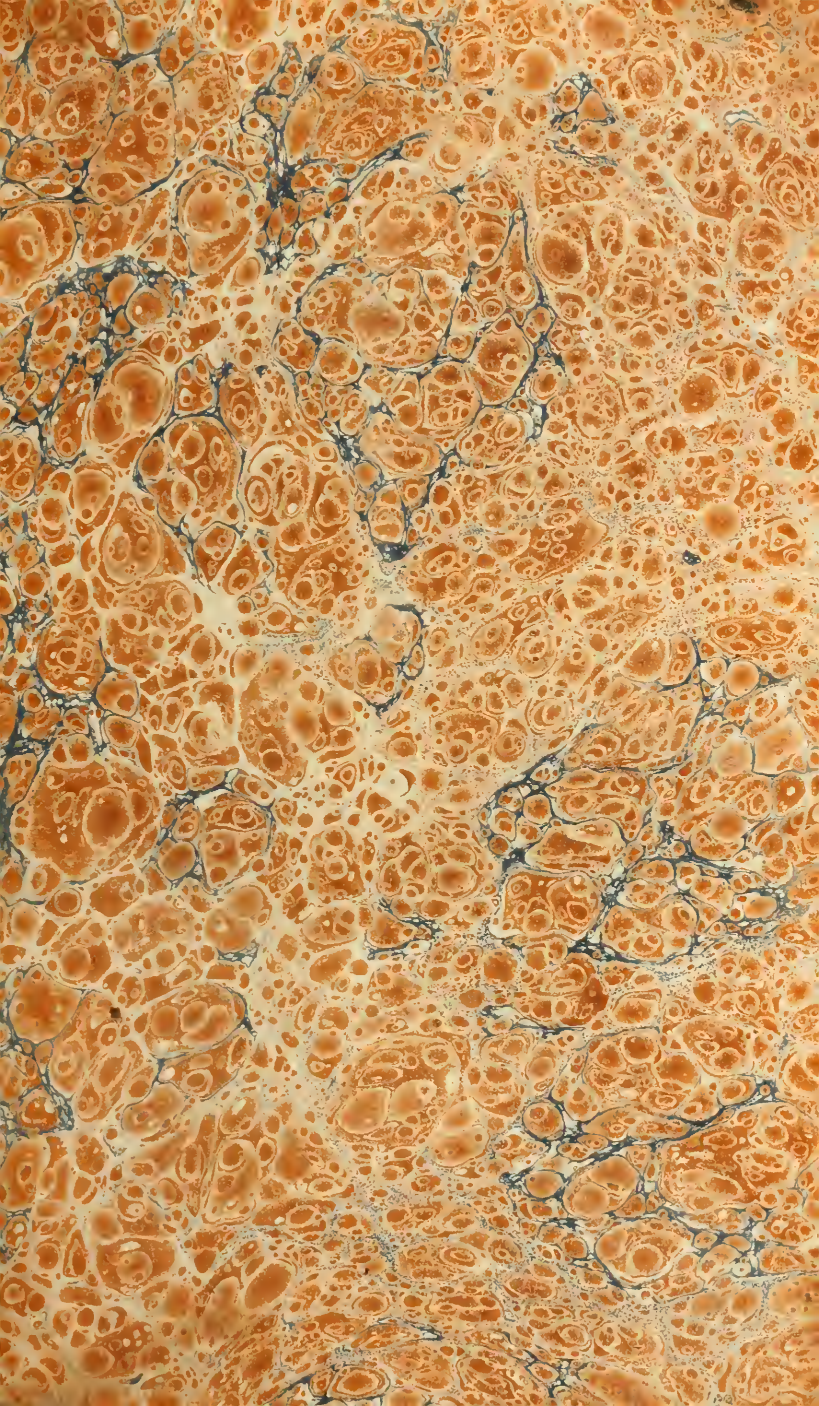



QUID NON DILECTIS
Bibliothèque
de M. Le Cte Frédéric
de Pourtalès.



N° 8

GENOUDE

VOYAGE
DANS LA VENDÉE
ET DANS LE MIDI DE LA FRANCE;

SUIVI

D'UN VOYAGE PITTORESQUE
DANS QUELQUES CANTONS DE LA SUISSE.

SOUS PRESSE.

Ouvrages de M. Eugène Genoude,

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

Sainte Bible, traduite d'après les textes sacrés sur la Vulgate, 16 vol. in-8°.

Cet ouvrage se publie par livraison de deux volumes, les trois premières sont en vente et se composent des tomes I, VII, VIII, IX, XI et XII.

Manuel du Chrétien, 10 volumes in-18, contenant:

Psautier français, 2 vol.
Imitation de Jésus-Christ, 1 vol.
Confessions de Saint Augustin, 2 vol.
Nouveau Testament, 2 vol.
Livres sapientiaux, 1 vol.
Journée du Chrétien, 1 vol.
Quinzaine de Pâques, 1 vol.

Les deux premiers ouvrages de cette collection sont en vente; il a été tiré sur papier vélin quelques exemplaires de l'Imitation de Jésus-Christ.

IMPRIMERIE DE A. BELIN.

VOYAGE
DANS LA VENDÉE
ET DANS LE MIDI DE LA FRANCE;

SUIVI

D'UN VOYAGE PITTORESQUE
DANS QUELQUES CANTONS DE LA SUISSE.

Par M. EUGÈNE GENOUDE,
CHEVALIER DE SAINT-MAURICE ET DE SAINT-LAZARE.

Dieu et le Roi.

SECONDE EDITION,
Revue, corrigée et augmentée.



A PARIS,
A la Librairie de la Société Typographique,
CHEZ MÉQUIGNON FILS AINÉ, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 9;
A LYON,
CHEZ PÉRISSE FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE MERCIÈRE, N° 33.
1821.



AVERTISSEMENT.

La première partie de notre voyage a été écrite sous le dernier ministère. On le sentira aisément au ton général qui y règne. Les cœurs royalistes étoient singulièrement froissés alors.

Aujourd'hui tout sembleroit devoir être changé pour eux. Mais ils n'ont recouvré que l'espérance.

Le vain désir de fronder les actes de l'autorité n'est jamais entré dans nos intentions. Nous avons cru remplir notre devoir de citoyen, en indiquant plusieurs injustices à réparer. C'est la meilleure manière de servir un gouvernement, que de l'avertir des plaintes légitimes qui peuvent s'élever contre lui; d'ailleurs, une des plus hautes magistratures est celle qu'exerce l'écrivain, et son premier devoir est la vérité. Les rois de France ne l'ont jamais redoutée, et voilà pourquoi ils ont été les premiers rois de la terre.

« Les rois de France, les fils aînés de l'Église, portent la couronne de liberté et de gloire, comme dit Balde. Aussi est-il notoire qu'ils ont été de tout temps le mur inexpugnable de la chrétienté, n'ayant oncques, selon le témoignage même de Agathias,

auteur grec, dévoyé de la religion catholique et orthodoxe. »

Est-il beaucoup de royaumes où un ministre eût osé parler le langage que tenoit au roi de France Omer Talon?

..... « Sire, les empires n'ont point de jours ni d'années critiques; leur fortune ne dépend pas de l'influence des corps célestes : ils n'ont d'autre génie et ne connoissent d'autre destin que la bonne et mauvaise administration de leurs princes. La prudence et la vertu des gouvernans sont les seules constellations qui les gouvernent, l'âme universelle de la monarchie, et l'esprit agissant qui leur imprime le mouvement et la vie. Les particuliers travaillent pour leur conservation domestique; mais les souhaits et les prières des Rois sont conçus pour le salut de leurs peuples et la sûreté de la fortune publique; la vie leur est indifférente, si elle n'est glorieuse et nécessaire au bien de leur État.

» Pour satisfaire à des obligations si grandes et si difficiles, nous souhaitons à Votre Majesté un double esprit, un cœur dilaté, une âme vaste et héroïque, qui ne sente rien de bas, non pas même de médiocre; qui maintienne, dedans et dehors le royaume, la majesté de l'empire avec éclat et autorité; nous lui souhaitons une puissance qui con-

fonde l'orgueil de ses ennemis par la vertu de son bras, et se laisse vaincre à ses sujets par les charmes de l'amour, de la tendresse et de la bienveillance.

..... « Notre pensée, Sire, n'est pas de donner des bornes à la puissance royale, ni de la dépouiller de ses émotions raisonnables et des sévérités nécessaires dans le gouvernement de l'état. Usez, Sire, de l'autorité tout entière que Dieu vous a donnée sur l'héritage des fleurs de lis : tous vos sujets la reconnoissent légitime; mais usez-en royalement et par vous-même; que nous honorions la royauté dans son centre et dans le point véritable de son exaltation.

..... « Faites, Sire, quelque sorte d'établissement important qui rétablisse l'autorité et l'obéissance dans l'esprit des hommes fiers et glorieux qui, depuis quelques années, n'ont honoré la royauté qu'en peinture, et forment dans la monarchie, pour s'en prévaloir en leur particulier, des desseins de république et des maximes populaires, dans la résolution de travailler à bon escient pour rétablir le préjudice que les déréglemens passés ont introduit dans le gouvernement public; vous dormirez, Sire, comme un lion qui repose, les yeux ouverts, dans une assurance intérieure, laquelle, n'étant

susceptible d'aucune appréhension, porte la terreur et l'épouvante dans l'esprit de ceux qui aiment le désordre et la confusion.

..... « Mais outre ces qualités illustres que la naissance et la trace du sang de S. Louis peuvent avoir inspirées dans vos veines, recherchez cette participation de l'esprit de Dieu, que l'Écriture appelle la voix du Seigneur répandue sur les eaux, c'est-à-dire la sagesse qui préside à la conduite et direction des peuples. Choisissez d'ailleurs, Sire, pour le soulagement de Votre Majesté, pour travailler au démêlé des affaires qui surviennent, choisissez des hommes vertueux et intelligens, tels que le prophète les souhaitoit à Josué, des hommes forts et robustes, solides et sérieux, qui soient au-dessus de tous les divertissemens de la jeunesse, qui méprisent les occupations futiles et ineptes que le luxe a introduites dans la plus grande partie des familles, qui ne partagent pas leurs journées entre la débauche et les affaires des hommes, qui craignent Dieu et fassent profession d'une vie exemplaire, afin que leur visage soit capable de contenir l'insolence, l'athéisme et l'impiété qui s'établissent insensiblement à la Cour, mais principalement des gens de qui les mains ne courent point après l'avarice, qui ne mesurent point la grandeur de l'État

par la grandeur de leur famille particulière, et ne cherchent pas à se gorger de biens, comme ont fait la plupart de ceux qui ont été depuis trente années dans les affaires. »

Il est aisé de juger pourquoi le Ciel fait éclater si visiblement sa protection sur cette noble France, « ce royaume que l'on peut appeler, disoit un *ancien gentilhomme françois*, dans son *Journal de Voyage*, l'œil et la perle du monde. Et l'on peut avouer avec vérité qu'elle est à la chrétienté ce que la chrétienté est à l'Europe, et ce que l'Europe est à l'Asie, l'Afrique et l'Amérique; et comme la plus belle partie du monde est l'Europe, la plus belle partie de l'Europe est la France. Elle est les Indes pour les richesses, la Grèce pour les lettres, et elle-même pour les armes : en un mot, elle est la première de la chrétienté, soit qu'on considère sa richesse et fertilité de pays, la valeur de ses habitans, soit la durée de sa monarchie, qui commence l'an 420 du salut, et qui depuis ce temps a toujours été gouvernée par des rois dont plusieurs se sont rendus recommandables par leur piété, sagesse, prudence et valeur, mais surtout par le zèle qu'ils ont eu pour la véritable religion, qui leur a fait entreprendre la guerre contre ceux qui s'en étoient déclarés les ennemis. Ce même zèle les a

portés à conserver et enrichir l'église romaine, et à prendre la protection des papes opprimés, qui, par un juste sentiment de reconnoissance, leur ont donné le titre glorieux de fils aînés de l'Église, et la préséance sur tous les autres rois. » Qu'a-t-il donc manqué aux François pour dominer l'Univers? L'art du commandement, et c'est là ce qui fit les triomphes des Romains. Les Allemands étoient plus grands et plus robustes; les Gaulois étoient plus forts et en plus grand nombre; les Africains, plus riches et plus rusés; les Grecs, plus polis et plus adroits aux exercices de la lutte et de la course; mais les Romains étant plus propres au commandement, étoient mieux disciplinés et plus entendus à la guerre. Et avec cette discipline, que quelqu'un a nommée le fondement de l'empire et la source des triomphes, ils ont assujéti la force, le nombre, les richesses, la politesse et la vertu même des autres peuples (1).

---

(1) Balzac.

VOYAGE

DANS LES DÉPARTEMENS DE LA FRANCE

CONNUS

SOUS LE NOM DE VENDÉE.

Tous les jours de nouveaux voyageurs vont chercher dans la Grèce, en Egypte, en Italie, en Palestine, les souvenirs de la religion, de la liberté, et les vestiges des peuples qui brillèrent dans l'histoire ; et on dédaigne près de soi, dans son propre pays, les restes d'un peuple admirable. Pour nous, nous n'avons pas voulu aller au loin recueillir les souvenirs d'un héroïsme qui n'est plus, nous l'avons contemplé respirant encore dans notre France. Un voyage dans la Vendée est un motif de plus d'admirer et d'aimer notre patrie. Nous croyons donc que des lecteurs françois nous suivront avec plaisir dans les villes, sur les champs de bataille, dans les chaumières de ce glorieux pays. Tout ce que nous décrirons, nous l'avons vu. Tous les traits de courage ou d'humanité que nous citerons,

nous les avons appris sur les lieux mêmes ; toutes les paroles des paysans ou plutôt des héros vendéens, nous ne ferons que les répéter fidèlement.

Depuis long-temps nous désirions visiter le Bocage, la plus belle partie de la Vendée ; et au mois d'octobre de l'année 1819 nous partîmes avec deux compagnons de voyage. Nous suivîmes la levée de la Loire, commencée par Louis-le-Débonnaire, continuée par les comtes d'Anjou, depuis Orléans jusqu'à Saumur (1). On rencontre à chaque instant des bourgs, des hameaux, des fermes, des maisons de campagne, répandues sur les deux rives de la Loire, et ce n'est qu'à Saumur qu'on quitte la levée pour pénétrer dans la Vendée. Saumur est la première ville où l'on trouve des traces du passage des Vendéens. Ils sont venus jusque-là, conduits par MM. de Cathelineau, de la Rochejaquelein et Lescure, noms qui tous rappellent la gloire.

Saumur est de l'autre côté de la chaussée, au pied des collines qui bordent la rive gauche

(1) C'est Louis-le-Débonnaire qui en 819 fit commencer la levée. On suivit alors les sinuosités de la Loire, et on éleva de petites digues très-étroites.

de la Loire. On traverse un grand pont pour y arriver ; une partie de ce pont a été coupée par les Vendéens, et n'a pas encore été rétablie. Je m'arrêtai, j'interrogeai tous ceux que je rencontrois. Je voulois entendre parler des Vendéens dans le lieu même de leurs exploits. Il me sembloit que leur nom devoit se prononcer là d'une manière différente que dans le reste de la France. Je ne me trompai pas, et je distinguai bien vite, à la manière dont on me disoit, *les brigands* (1) *sont venus jusqu'ici*, l'amour ou la haine, l'admiration ou la crainte qu'ils avoient inspirés.

Un château domine la ville. C'est de là qu'on tiroit sur Henri de la Rochejaquelein quand cet intrépide jeune homme, comme Henri IV à Fontaine-Françoise, attaqua presque seul une armée, et la vit s'ébranler devant lui. Sous Buonaparte ce château étoit devenu une prison d'état. Le concierge en parcouroit un jour les appartemens avec un étranger : ces chambres-ci, disoit-il, sont pour des prisonniers seuls, celles-là (elles étoient plus grandes) pour des familles.

---

(1) Il est remarquable que ce nom de *brigands* ait été donné également par nos révolutionnaires aux Vendéens et aux Espagnols combattant pour leur roi et pour leur Dieu.

Enfin ils arrivèrent à de grandes salles : ceci est pour des rois, ajouta le concierge. Il paroît que Buonaparte, inquiet du séjour du roi d'Espagne à Valençay, vouloit l'envoyer à Saumur.

Saumur a été visité par plusieurs de nos rois. On peut lire dans Joinville le récit des fêtes qui y furent données à saint Louis quand il mit Charles son frère en possession du comté d'Anjou. Charles VII y vint aussi, ainsi que le bon roi René avant qu'il eût été dépouillé du comté d'Anjou par Louis XI son neveu, et qu'il se fût retiré à Aix, où *on le vit quelquefois la houlette à la main, gardant les troupeaux avec la reine Jeanne de Laval son épouse.* Près de Saumur est le seul ouvrage romain qui soit parvenu presque entier jusqu'à nous : c'est un camp sur le sommet d'un coteau qui s'élève sur la rive gauche de la Loire. Il pouvoit contenir environ 5000 hommes.

On voit encore des ruines de monumens druidiques, et des monticules de terre élevés pour servir de sépulture à des rois, à des généraux, ou pour perpétuer le souvenir de quelque victoire. C'est peut-être au pied de ces monumens qu'ont eu lieu les horribles sacrifices des druides. On renfermoit les malheureux destinés à la mort dans de grandes statues d'osier, on les environ-

noit de bois, on y mettoit le feu, et ils expiroient dans les flammes (1). L'un des dieux des Gaulois étoit Hercule, représenté sous la figure de Caron, plutôt que de l'Hercule grec. Les barbares de la Convention sacrifièrent aussi *à la force*, leur seul dieu, de nouvelles victimes humaines, et l'on vit se renouveler les fètes du paganisme au pied de ces monumens.

Saumur est une sous-préfecture. La ville a dix à onze mille habitans. Il y a une école de cavalerie. Les anciennes chroniques nommoient Saumur, *la gentille, bien assise et bien aérée ville de Saumur.*

En quittant Saumur, nous passâmes le long des prairies de Varins, où étoit ce camp des républicains, emporté par les Vendéens. Fontenay (2) étoit pris, et M. de Lescure avoit dé-

---

(1) Les *Celtes* adoroient leur dieu sous la figure d'un chêne. Quand ils le prioient pour lui demander la victoire, ils se plaçoient devant une épée, debout, la face tournée vers l'orient, le bouclier au bras gauche et la lance à la main droite.

(2) Un jeune officier qui étoit venu dans l'armée républicaine pour passer aux Vendéens, se trouva à la bataille de Fontenay dès le commencement de l'action : où sont les Vendéens, demanda-t-il à ceux qui l'entouroient? Ne voyez-vous pas quelques mouvemens dans ces haies?

livré 5000 paysans déjà condamnés à mort. Les paysans, conduits par M. de Lescure, récitèrent les litanies de la Sainte-Vierge, et ne commencèrent à se battre qu'après avoir reçu la bénédiction des prêtres. Vihiers, Doué, Montreuil

---

Ce sont eux. Il pousse aussitôt son cheval de ce côté, et agitant un mouchoir blanc, il se fait reconnoître pour ami aux paysans vendéens. L'action s'engage un instant après, et il combat avec beaucoup de valeur parmi les Vendéens. Après l'affaire, il demande où est le quartier-général; on lui dit qu'il n'y en a point. Le général? Même réponse. Les munitions, l'artillerie, les vedettes, le mot d'ordre? Il n'y en a pas; enfin il n'y avoit rien de ce qui constitue une armée, et cet officier ne pouvoit revenir de sa surprise. Cependant, disoit-il toujours, je suis bien sûr que la bataille a été gagnée. Cette anecdote, qui est très-certaine, sert à expliquer comment les Vendéens faisoient la guerre.

« Au premier signe de ralliement, dit un représentant du peuple, les paysans déterrent leurs armes et se rassemblent. L'armée patriote est-elle voisine et en force, l'armée catholique se dissipe, et tous les hommes qui la formoient se trouvent dispersés dans les champs et sans armes, chacun à son travail; de manière qu'il est impossible de convaincre ces malheureux d'avoir fait partie des rassemblemens.

» Après des massacres qui avoient paru anéantir les brigands, on en a vu se former de nouveaux corps, qui semblaient renaître de la cendre des morts. »

avoient été témoins de trois victoires. Quarante mille hommes étoient venus en poste de Paris en cinq jours. L'attaque du camp et de Saumur fut très-brillante. « M. de Lescure (1) blessé continua de se battre. M. de la Rochejaquelein jeta son chapeau par-dessus les retranchemens, en criant : *qui va me le chercher*, et il s'étoit élancé le premier. Ainsi fut conquis le passage de la Loire ; quatre-vingts pièces de canon, des fusils, de la poudre. On fit onze mille prisonniers qu'on renvoya, après les avoir tondus pour les reconnoître, si malgré leur parole ils reprenoient les armes. » Henri de la Rochejaquelein resta très-long-temps après la bataille appuyé sur la fenêtre basse d'une église, d'où il voyoit les casques, les fusils, les canons que les Vendéens y avoient rassemblés. Tiré de sa rêverie par un des siens qui lui demanda ce qu'il faisoit : « Je réfléchis à nos succès, répondit-il, ils me confondent. » C'est à Saumur que fut nommé généralissime ce modeste et intrépide Cathelineau, qui avoit commencé la guerre, et qui lui donna le premier ce caractère saint et héroïque qui l'a rendue si étonnante. De Saumur l'armée se porta sur Angers, puis sur Nantes, où Cathelineau

(1) Mémoires de madame de la Rochejaquelein.

trouva la mort. Pendant le siége de Nantes, les Vendéens arrivoient jusque dans les embrasures des murs où étoient placés les canons, et tuoient les canonniers à coups de pistolet. Il en périt un grand nombre; mais il y avoit toujours un nouveau Vendéen pour tuer un nouveau canonnier.

Nous traversâmes le pont Fouchard, où M. de Lescure avoit tourné les redoutes placées à l'embranchement des routes de Montreuil et de Doué. De la route au-dessus de l'Abbaye de Saint-Florent, nous voyions les hauteurs au-dessus du Thoué, par où arrivoient MM. de Marigny, Stoflet, Fleuriot et Dessessarts, à la tête de la division de M. de Bonchamp, déjà blessé. Les enfans s'étoient divisés à Saumur en deux partis : les uns étoient les *bleus*, les autres les *brigands*. Ils se battoient, et se tiroient des coups de petits canons. Un jour, cela suffit pour donner l'alarme.

Nous arrivâmes en suivant le Thoué à Montreuil-Bellay.

Le château de Montreuil est sur un coteau au-dessus du Thoué (1), et des fenêtres du châ-

(1) Le Thoué à Montreuil est navigable. Il est grossi par deux petites rivières, et il porte bateau jusqu'à la

teau la vue est ravissante. Des prairies coupées par des saules, un double rang de collines couvertes de pampres et qui entourent la rivière, des maisons sur l'une et l'autre rive, le cours du Thoué que la vue embrasse depuis Saumur jusqu'à l'extrémité des prairies de Varins, une vieille église en ruines, un couvent au-dessus, et près de là, dans un cimetière, des croix qui s'élèvent sur des tombeaux pour confirmer la leçon des ruines, une multitude de petites îles qui coupent la rivière de mille manières, rien n'est à la fois plus grave et plus riant. Une chaussée et un pont moderne conduisent au vieux château en ruines de Montreuil. Dans ce château on retrouve d'anciens et de nouveaux souvenirs. Au pied de ses murailles, les fleurs de lis ont été portées dans les combats par Louis VIII et par M. de Lescure.

Le château, construit au temps des guerres contre les Anglois, et qui a peut-être été bâti sur les ruines d'un camp romain, n'est pas encore tout-à-fait tombé. On y arrive par un pont en pierre placé au-dessus des fossés. Quelques poutres et des planches remplacent le pont-levis.

Loire, où il se perd au-dessous de Saint-Florent, près de Saumur.

Sous la voûte on aperçoit encore les coulisses destinées à ſaire jouer les herses. Deux tours sont aux deux côtés de la porte, et à ces deux tours viennent se réunir les murailles qui environnent le château, et qui sont garnies de bastions très-élevés, et à peine dégradés. La première cour ressemble à une terrasse élevée sur une belle campagne. A droite est la capitainerie, petit bâtiment où logeoient les capitaines d'armes, et l'église du château, aujourd'hui celle de la paroisse, parſaitement conservée. A gauche est le château neuf : l'escalier est d'une forme élégante. La cour intérieure, avec une multitude d'escaliers et de petites tours, présente un aspect singulier, et les salles très-gothiques sont remplies d'ornemens curieux. Des terrasses conduisent de la cour du château jusqu'au bas de la colline. Le château appartient aux la Trémouille.

Un des seigneurs de Montreuil, ſavori de Louis-le-Gros, avoit enlevé d'une terre d'un des vassaux de Geoffroy-Plantagenet, comte d'Anjou, une jeune fille d'une rare beauté. Le comte d'Anjou, après plusieurs assauts inutiles, attaqua la place et la prit au bout d'un an. Le seigneur de Montreuil fut envoyé prisonnier au château de Saumur, et la tour fut démolie. Elle est encore dans l'état où la laissa Geoffroy. Ses restes ont

environ vingt pieds de hauteur. On y entroit par un pont-levis dont on voit la porte. Au fond de cette tour qui dominoit tout le pays, on voit un puits, un four et un moulin à bras, et la porte d'un souterrain, l'entrée secrète de la forteresse.

De Montreuil on aperçoit la forêt de Fontevrault. Au milieu de cette forêt sont les ruines d'une des plus belles abbayes de France. On y trouve encore plusieurs grands corps-de-logis isolés, d'autres réunis par des galeries, trois beaux cloîtres décorés d'architecture, l'un avec des colonnes et les autres des pilastres, cinq belles églises dont l'une ressemble à une grande cathédrale, des terrasses, des cours, de vastes jardins (1).

De petites cabanes faites avec des branches d'arbres avoient été les commencemens de cette riche abbaye aujourd'hui en ruines. C'est le seul

(1) La statue de Henri II, roi d'Angleterre, comte d'Anjou, qui rendit la levée un véritable monument par son édit de la prairie de Saint-Florent, est à Fontevrault. Ce prince, le premier des Plantagenets qui monta sur le trône d'Angleterre, vit se révolter contre lui ses fils Richard-Cœur-de-Lion et Jean-Sans-Terre : il mourut de douleur à Chinon. Là il fut délaissé : son corps resta nu; un jeune page le couvrit en partie de son manteau. Sa passion pour la belle Rosemonde, qu'il tenoit renfermée

ordre où les hommes fussent soumis aux femmes. Fontevrault est aujourd'hui une prison.

Après la prise de Fontenay, les Vendéens vinrent à Montreuil-Bellay pour couper la communication des bleus de Thouars à Saumur. Dans les jardins, près de la ville, étoit postée la division Bonchamp qui attaqua les républicains par le flanc, et nous avons vu à la porte de Montreuil le lieu où M. de Donnissan fit placer une batterie qui, démasquée tout à coup, jeta la terreur parmi les bleus qui venoient de Thouars à Saumur, ignorant que les Vendéens étoient maîtres de Montreuil. M. de Donnissan a partagé tous les succès et tous les revers de l'armée. Avant la déroute de Savenay il se sépara de sa femme et de sa fille en disant : *Mon devoir est de rester à l'armée tant qu'elle existera ;* et sa mort fut digne d'une si belle résolution.

Nous arrivâmes le soir à Thouars. Le lendemain, conduits par M. Jagault, frère de

---

dans un labyrinthe à Woodstock, pour la dérober à tous les regards, est célèbre dans les vieux romanciers anglois.

On lisoit sur le tombeau de Henri II :

Sufficit huic tumulus cui non suffecerat orbis.

On voyoit encore dans ce lieu la statue de Richard, dont le corps fut apporté à Fontevrault, les entrailles déposées dans l'église de Poitiers, et le cœur à Rouen.

M. Pierre Jagault, secrétaire général du conseil supérieur de l'armée vendéenne, nous visitâmes cette ville remplie de souvenirs, et où nous retrouvions encore ceux de la dernière guerre.

M. Auguste de la Rochejaquelein y entra en 1815 avec le général Canuel. Avant le lever du soleil nous étions près du château, examinant toutes les anciennes positions de l'armée vendéenne quand elle s'empara de Thouars. C'étoit la première fois que M. de Lescure paroissoit au combat.

Thouars est bâti sur une éminence et entouré presque en entier par le Thoué (1), rivière profonde et qui coule au bas d'un coteau couvert d'arbres, de prairies, de maisons et de vignes. D'une des galeries du château qui domine le pays, la ville basse et la ville haute présentent à gauche un amphithéâtre; à droite sont des collines chargées de pampres, et de jolies habitations s'élèvent au-dessus de la rivière : c'est le côté du pont Saint-Jean. Près du bac du château, l'aspect est très-riant. Le Thoué coule entre deux collines. Des

(1) La source de la rivière du Thoué est en Gatine, aux environs de Secondigné; et après avoir passé à Parthenay et à Airvault, elle vient entourer Thouars, d'où elle va en serpentant à Montreuil.

prairies descendent jusqu'à la rivière ; des rochers sont jetés çà et là. Le village de Ligron est dans le lointain. C'est un vrai paysage de la Suisse, animé par de glorieux souvenirs. Là est encore le mur où Henri de la Rochejaquelein monta sur les épaules de Texier de Courlay : la brèche est réparée.

Le château de Thouars est l'ornement du pays. Il est sur une seule ligne ; sa façade est à l'occident. Au centre est un donjon à balustrade, de la forme de celui des Tuileries. Ce château pourroit servir d'établissement à un collége où l'on éleveroit les fils des Vendéens morts dans les combats. Il y a deux églises bâties l'une sur l'autre, et la seconde est appuyée sur un caveau où étoient déposés les corps des seigneurs de la Trémouille. Elles sont abandonnées. Des oiseaux de nuit voloient sous les arceaux. Le portail est orné de figures en relief et de ciselure. Les piliers qui soutiennent les trois voûtes sont des chefs-d'œuvre. L'orangerie, les esplanades, les écuries, sont en petit celles de Versailles, et le grand escalier du château est orné de balustrades de très-beau marbre jaspé.

Les murailles qui entourent Thouars sont fort épaisses. Au nord, elles sont très-hautes, entourées d'un double fossé, flanquées de nom-

breuses tours rondes ou carrées, très-rapprochées les unes des autres. Quelques-unes sont en pierre de taille. Les autres parties des murailles ne sont garnies de tours qu'à de grandes distances, parce que le rocher qui les porte est très-escarpé. A l'extrémité de la ville opposée au château, on aperçoit une grosse tour que le peuple appelle encore la tour du prince de Galles, parce que le prince Noir y a logé. Le temps où la ville fut bâtie est inconnu. Les Anglois en ont enlevé tous les titres. On sait seulement qu'elle fut détruite dans le huitième siècle. Les murs furent construits sous le roi Jean, restaurés pendant la ligue, par Claude de la Trémouille, deuxième duc de Thouars. Quelques-unes des portes de Thouars sont d'une construction singulière. Les rues sont étroites et tortueuses. Les fenêtres des maisons qui donnent sur les rues sont petites, placées très-haut et garnies de fortes barres de fer, ce qui prouve que cette ville doit son existence aux guerres civiles dont ce pays a été le théâtre.

Thouars passa sous la domination des Anglois, quand Éléonore de Guyenne, répudiée par Louis VII, eut épousé Henri, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre. Sous saint Louis, cette ville fut rendue à la France ; cédée aux Anglois, en 1360, par le traité de Bretigny,

elle fut reprise par Duguesclin en 1372, et n'a pas cessé depuis d'appartenir aux François.

La vicomté de Thouars passa dans la maison d'Amboise, puis dans celle de la Trémouille en 1442, par les femmes (1).

---

(1) Louis XI s'en empara. Il y venoit souvent, et alloit de là à Argenton (*) voir Philippe de Commines, qui l'avoit servi dans cette usurpation. Grégoire de la Trémouille, qui étoit chambellan du roi, n'osa se plaindre de cette injustice ; mais son fils, qui fut depuis un des plus grands capitaines de l'Europe, pendant que le roi étoit malade dans son château du Plessis-les-Tours, s'y rendit à la tête de quatre cents gentilshommes, se fit ouvrir les portes du château et demanda lui-même sa terre au roi. Le roi la rendit alors. C'est ce Louis de la Trémouille, vainqueur à la journée de Saint-Aubin, où il fit prisonniers le prince d'Orange et le duc d'Orléans, depuis Louis XII. (Cette bataille décida la réunion de la Bretagne à la France.) Il servit sous quatre rois, contribua puissamment à la conquête de Naples ; prit Milan, et conduisit l'avant-garde à la bataille d'Aignadelle, en 1509. Cette victoire faillit renverser entièrement la république de Venise sous François Ier. Il vainquit les Suisses, et perdit son fils, le prince de Talmond, tué à ses côtés à la bataille de Marignan. Il força les Anglois à sortir de France ;

(*) Argenton-le-Château est sur une colline d'un accès difficile. Deux petites rivières l'entourent presque entièrement. Le château avoit été bâti par Philippe de Commines. Il a été entièrement détruit dans la dernière guerre.

On retrouve avec plaisir les souvenirs de saint Louis, de la Trémouille, de Clisson et de Duguesclin sur cette terre où devoient paroître,

---

et, après avoir été blessé au visage, il eut un cheval tué sous lui, et mourut l'épée à la main, à l'âge de 74 ans, à la bataille de Pavie.

Thouars fut alors troublé par les guerres de religion. Les protestans s'en rendirent les maîtres et s'y livrèrent à des excès inouis. Ils donnèrent les premiers l'exemple de la violation des tombeaux. Pendant quinze mois le culte protestant fut le seul qui s'exerça dans Thouars.

Après la Saint-Barthélemi, le duc de Thouars (la vicomté de Thouars avoit été érigée en duché en 1503) prit le parti de la ligue. Son fils, qui lui succéda et qui avoit épousé la fille du prince d'Orange, luthérienne zélée, s'unit au prince de Condé contre les Guises. Bientôt le roi de Navarre, connoissant le mérite du jeune la Trémouille, lui accorda son amitié et lui donna le commandement de la cavalerie légère à la bataille de Coutras. Devenu roi de France, il en reçut des services signalés à Ivry.

Henri de la Trémouille, qui succéda à Claude de la Trémouille, épousa Marie de la Tour-d'Auvergne, fille de Henri, duc de Bouillon. Tous deux étoient de la religion réformée.

C'est Marie de la Tour qui posa la première pierre du château, et voici pourquoi elle le fit bâtir.

Louis XIII étoit venu à Thouars, et le cardinal de Richelieu, qui avoit envie d'avoir une terre titrée, avoit jeté les yeux sur Thouars et avoit envoyé secrètement des émissaires pour l'examiner et lui en apporter le plan. Ils

avec un descendant des la Trémouille, les Lescure, les la Rochejaquelein, les Bonchamp, les Cathelineau.

Saint Louis est venu à Thouars. Clisson et Duguesclin l'assiégèrent le même jour, comme M. de Lescure et M. de la Rochejaquelein. Quand on lit l'histoire du *saint roi*, du *bon capitaine*,

---

furent pris et conduits devant la duchesse Marie de la Tour. Elle fut blessée de ce procédé, et pour s'en venger elle fit jeter les fondemens d'un château dans l'endroit même qui avoit été marqué par les émissaires du cardinal. Cet ouvrage coûta plus de 1,200,000 francs.

Pendant que Marie de la Tour bâtissoit le château de Thouars, le duc, son mari, qui étoit au siége de la Rochelle, abjuroit le protestantisme entre les mains du cardinal de Richelieu. Il répara autant qu'il étoit en lui le mal fait contre les catholiques.

Marie de la Tour est enterrée dans un caveau qui est à l'un des angles du château. La muraille qui est au-dessus de ce caveau est tombée quatre fois, et les habitans du pays disent que c'est Marie de la Tour qui ne veut pas laisser réparer cette brèche.

A deux lieues à l'ouest de Thouars, on voit un château bâti par Louis XIV pour madame de Montespan. Dans une vaste galerie peinte à fresque, étoient représentés les principaux traits de l'Iliade; des plafonds or et azur subsistent encore, ainsi que la terrasse d'où l'on domine cette plaine de Moncontour, fameuse par la bataille que livra le duc d'Anjou à l'amiral Coligny, en 1369.

du *chevalier sans reproche Louis de la Trémouille*, on croit lire une ancienne histoire des héros vendéens. C'est à Thouars, après qu'il eut perdu son fils le prince de Talmond, que Louis de la Trémouille revint pour consoler son épouse.

Nous allons rapporter cette touchante histoire.

Après la bataille de Marignan, où la Trémouille, combattant auprès de François I, perdit son fils, le roi vint lui annoncer la mort du prince de Talmond.

« Je vous ai toujours connu, lui dit François I, magnanime et maître de vous-même, ce qui me fait espérer que vous soutiendrez avec fermeté le récit de l'accident qui vient d'arriver à votre fils, et auquel nous sommes tous sensibles. Il est mort sur le champ d'honneur, et tout couvert de gloire. » « Sire, répondit la Trémouille, qui avoit pâli, et dont les yeux s'étoient mouillés de larmes, mon fils étoit mortel; j'aurois désiré qu'il eût vécu plus long-temps pour ma consolation et pour votre service. Pour moi, je n'attends plus que la mort : suivant l'ordre de la nature, elle devoit précéder la sienne; il ne me reste plus qu'à désirer qu'elle vous soit utile. » La Trémouille ne donna aucune marque publique de sa douleur. Il écrivit lui-même à sa femme : « Si j'avois pu donner ma vie au lieu de celle de notre

cher fils, ce seroit lui aujourd'hui qui vous consoleroit de ma mort. Nous avons perdu le fruit de notre mariage, l'espoir de notre maison, et l'appui de notre vieillesse; mais nous ne devons point perdre le courage ni la résignation aux volontés du ciel, à qui nous devons au moins le bonheur d'avoir possédé plusieurs années un si grand bien. Il est mort en héros, les armes à la main pour le service de la patrie et sous les yeux de son roi; c'est une fin trop noble pour y donner de trop grands regrets; cédez aux mouvemens de la nature, ils sont invincibles, mais résistez à ses foiblesses. Que votre douleur touche le ciel et mérite par votre soumission qu'il daigne nous conserver l'enfant de notre cher fils, en qui consiste aujourd'hui toute notre espérance. J'ose à peine vous écrire que je vous envoie le corps, vous conjurant, Madame, de lui faire rendre les derniers devoirs sans succomber à la douleur. Souvenez-vous de moi qui n'ai que vous à présent pour consolation; que je ne perde point la mère avec le fils, si vous ne voulez pas que je me perde moi-même.»

La dame de la Trémouille manda toute sa famille et ne voulut pas se consoler parce que son fils n'étoit plus. « Je voudrois, répondit-elle à son mari, pouvoir suivre votre volonté en m'attris-

tant moins ; mais sans doute en vous obéissant je vous imiterois mal. Si vous existez encore, car à mon premier malheur se joint celui d'avoir à craindre le plus grand de tous, faites-le-moi savoir. Vous m'envoyez le corps de mon fils ; je souhaite de le voir parce que je souhaite de mourir, tant ma situation est affreuse. Comment pourrai-je soutenir cette vue ? Je trouve en moi bien des désirs et peu de force ; mon corps languit et mon âme n'est plus que demi-vive. Comment me soumettre aux ordres de Dieu et aux vôtres ? » Le seigneur de la Trémouille regarda celui qui lui apporta cette lettre, et lui demanda s'il étoit survenu quelque accident à madame de la Trémouille. Il prit la lettre et resta trois jours sans l'ouvrir, craignant sa douleur. Le roi lui permit alors d'aller à Thouars. Il arriva et trouva madame de la Trémouille fort malade. « Vous venez, lui dit cette princesse, pour recevoir mes derniers adieux : je sens que je vais mourir. » La Trémouille passoit les jours et les nuits auprès d'elle. On le voyoit répandre des larmes et redouter les plaintes de sa femme, dit un historien (1), lui qui n'avoit jamais craint le bruit du canon

(1) D'Avrigny, à qui nous empruntons une partie de ce récit.

ni le fer des ennemis. Enfin la dame de la Trémouille, se sentant mourir, l'appela. « Il y a, lui dit-elle, trente-trois ans que nous sommes unis, et je ne me souviens pas d'avoir commis aucune faute contre vous que celle qui me fait mourir. La mort de mon fils et la crainte de la vôtre cause la mienne, la foiblesse de ma nature l'a emporté sur la résolution de ma volonté; j'ai fait ce que j'ai pu, et la douleur a triomphé de moi. N'imitez pas ma foiblesse, et pardonnez-moi le chagrin que je vais vous causer.» Aussitôt, tournant les yeux sur un crucifix placé près de son lit, elle récita un psaume à haute voix, demanda l'extrême onction et expira. « Voilà la seconde fois, dit le seigneur de la Trémouille, que, dans un âge peu avancé, je regrette d'avoir vécu trop long-temps; » et rien ne pouvoit apaiser sa douleur.

Louis de la Trémouille étoit parti à l'âge de douze ans de la maison paternelle pour servir sous les ordres du sire de Craon son oncle.

A la bataille de Saint-Aubin voici la harangue du seigneur de la Trémouille : « Messieurs et frères d'armes, trop mieux nous vaut mourir en juste bataille, guerre permise et au service de notre roi, qui est le lit d'honneur, que de vivre en reproches, persécutés de toutes parts de ceux

qui cherchent notre dommage et destruction : déployons donc nos mains, ouvrons nos cœurs, élevons notre esprit, échauffons notre sang, reculons la crainte ; que l'amour de notre jeune roi tant bénin, mansuet, gracieux et tant libéral, nous conduise, et qu'aucun ne tourne en fuite sous peine de la hart. Mieux vaut mourir en se défendant que vivre en fuyant ; car vie conservée par fuite est vie environnée de mort. »

Charles VIII, dont la Trémouille avoit conduit l'armée à travers les Apennins, lui dit : « Mon cousin, vous avez fait plus que ne surent onc faire Annibal et Jules César, au danger de votre personne que ne voulûtes onc épargner pour mon service et pour les miens. Je promets à Dieu que si je puis vous revoir en France, les récompenses que j'espère vous faire seront si grandes, que les autres y acquerront nouvelle étude de bien faire. »

Louis XII, que la Trémouille avoit vaincu à Saint-Aubin, l'invita à revenir à la cour, et le pria de lui être aussi loyal qu'à son prédécesseur. Paul Jove l'appelle l'honneur de son siècle et l'ornement de la monarchie françoise.

Un autre la Trémouille, sous Charles VII, avoit été garde de l'oriflamme de France, et le roi l'avoit surnommé le vaillant.

Dans la guerre de la Vendée, l'héritier des la Trémouille, le prince de Talmond, se montra digne de leur gloire. A Dol, à la tête de quatre cents hommes, il résista seul à l'armée républicaine, et contribua ainsi à la victoire. Comme les anciens chevaliers, il est fameux par ses grand coups d'épée. Au Mans, défié par un hussard, il lui cria : « Je t'attends, » et il lui partagea la tête. Quand M. de Talmond fut pris, rien ne put ébranler sa constance. On le promena de ville en ville avant de le faire exécuter. On connoît sa réponse à ses juges : « *Faites votre métier, j'ai fait mon devoir.* »

Au commencement de la guerre, les gardes nationales de Parthenay (1) et d'Airvault (2) défendoient Thouars contre les Vendéens.

---

(1) Parthenay est la capitale du petit pays appelé Gâtine. C'est une ville ancienne, forte autrefois. Charles VIII, après l'avoir prise en 1486, en fit démolir les fortifications. On y voit encore les restes d'un ancien château entouré de fossés, et la porte Saint-Jacques est construite en ogive avec des créneaux. C'est un ouvrage du douzième siècle. L'église Saint-Jean a été bâtie dans le neuvième siècle. L'église Saint-Jean a appartenu aux templiers.

A Saint-Loup on voit un château bâti par le cardinal de Sourdis, qui lui donna la forme d'un H, en l'honneur d'une Henriette, sa cousine. Le père de Voltaire y est

Parthenay, Airvault, Saint-Maixent (1), Niort (2), Melle (3), Chef-Boutonne (4), qui

---

né. Il y a encore quelques Arouets dans les environs. Sur la route de Parthenay à Saint-Maixent, on rencontre le château de la Meilleraie, qui fut bâti par Hortense Mancini, nièce du cardinal Mazarin.

(2) A Airvault on voit les restes d'un vieux château qui domine la ville, et une église gothique du huitième siècle. La tour, élevée sur quatre piliers, a quarante-sept mètres de hauteur.

(1) Saint-Maixent doit sa naissance à un monastère. La population est de 5,000 âmes. Le poëte Villon demeura à Saint-Maixent, et y fit jouer *la Passion* en langage poitevin.

(2) Niort, situé au bord de la Sèvre sur le penchant de deux collines, a été dix-huit ans au pouvoir des Anglois. On admire la légèreté de la flèche, qui a quatre-vingt-huit mètres d'élévation. Son ancien hôtel-de-ville étoit le palais d'Eléonore d'Aquitaine.

C'est un beau projet que celui d'ouvrir au-dessus de Niort et jusqu'à la Rochelle un canal qui dessécheroit le marais, et de faire communiquer la Sèvre à la Loire par le Clain.

(3) Melle est bâtie sur une colline. On lit dans les anciennes chroniques que la fée Mélusine prit son nom de Melle et de Hungrain qui lui appartenoient. Près de cette ville est une tour remarquable appelée *Mellezeard*. Tout le pays de Melle embrassa la réforme.

(4) César parle de Chef-Boutonne, bâti à la source de la Boutonne, d'où lui vient son nom.

entourent la partie du département des Deux-Sèvres où le drapeau blanc fut arboré dès les premiers jours, avoient adopté comme Thouars les opinions républicaines.

La guerre civile s'est renouvelée sous les murs de Thouars. Il y a dans Thouars une disposition hostile contre les Vendéens ; et les paysans des environs ont pris les armes contre eux dans la première et dans la dernière guerre. Ce qu'on appelle la Vendée militaire ne commence qu'un peu plus loin. Coulonge, qui est à quelques lieues de distance, est le village pour ainsi dire à la frontière des deux opinions. Aussi toutes ses maisons ont été brûlées. Après Coulonge nous ne vîmes presque que des landes jusqu'à Bressuire, que Duguesclin prit dans les guerres contre les Anglois. C'est à Bressuire que nous allions vraiment découvrir le Bocage. Bressuire n'a de maisons habitables que les maisons neuves. A côté des maisons neuves il en est un grand nombre sur lesquelles on suit encore les traces du feu. L'église de la ville et les ruines du château échappèrent seules à l'incendie. En 1790 la population de Bressuire étoit de trois mille âmes ; elle n'étoit pas de six cent trente en l'an 9. Nous sommes montés dans le clocher de l'église qui est très-belle et toute bâtie en granit ; et de

là nous avons découvert un vaste pays légèrement montueux, rempli de champs coupés par des haies et entourés d'arbres. C'est l'aspect de la basse Normandie et de quelques parties de la Bretagne. L'enfant qui nous guidoit nous dit en nous montrant tout le pays qui étoit devant nous : *C'est là que, quand il s'agit de faire la guerre, il sort un brigand de chaque buisson.* Nous voulûmes ensuite visiter les ruines du château. De nombreux pans de murailles, des arbrisseaux et des plantes jetés sur les murs, quelques arbres croissant dans les tours, des voûtes qui ne soutiennent plus rien, le lierre s'entrelaçant partout, des cours devenues des jardins, des oiseaux sinistres, une petite maison neuve bâtie au milieu de ces ruines avec les ruines mêmes, et le ciel qu'on aperçoit à travers des fenêtres restées entières, voilà tout le château de Bressuire ; plus loin une église à moitié tombée, et quand nous arrivâmes, un nuage noir s'étendant sur toutes les ruines. On pourroit trouver là une image de la société actuelle, et de cette révolution qui semble menacer encore les débris qui lui ont échappé.

De Bressuire nous partîmes pour Clisson. Près de Bressuire notre guide nous montra le lieu où Baudry d'Asson, en 1792, conduisit au combat

les premiers Vendéens. Il fut obligé de se cacher dans un souterrain avec son fils, et il reparut à la bataille de Torfou, où il périt. Un domestique qui l'aimoit tendrement, le voyant tombé, se précipita sur son corps et le tint embrassé jusqu'à ce qu'il reçût lui-même le coup mortel. Après l'affaire de Bressuire, en 1792, cinq cents paysans aimèrent mieux être fusillés que de crier vive la nation.

On n'oubliera jamais ce mot sublime d'un paysan qui était à ce combat : *Rends-moi les armes*, lui disoit un républicain; *rends-moi mon Dieu*, lui répondit le Vendéen. Ce mot explique toute la guerre de la Vendée.

Le pays entre Bressuire et Clisson est très-montueux. On ne voit que des champs environnés de haies, des bois, quelques métairies, des moulins brûlés, de grandes landes couvertes de genêts, et des ravins, car on ne peut pas donner le nom de vallons à toutes les courbures profondes d'un terrain resserré entre deux coteaux peu élevés. Tout le pays est inégal. Il faut être près des villages pour les découvrir. Ils sont au fond du vallon ou sur le penchant de la colline même. A la Bouchetière, métairie qui est sur la route, deux fils du métayer avoient été au champ des Mathes, et ni l'un ni l'autre ne sont revenus

consoler la vieillesse de leur père. Ils ont péri en 1815, auprès de Louis de la Rochejaquelein. Enfin nous entrâmes dans Clisson à travers de magnifiques avenues et quelques bois de beaux chênes qu'on avoit commencé à brûler. On s'est battu dans les allées de charmille, au-dessus dans le bois de l'Etoile. Là nous devions trouver tous les souvenirs des Lescure et des la Rochejaquelein. Là nous devions voir cette personne si fidèle, Agathe, des mémoires de madame de la Rochejaquelein, aujourd'hui madame Cottet. Le château de Clisson a disparu. Il n'en reste plus que quelques débris, la chapelle et une tour : image de la plupart des familles de France, qui n'ont plus que la foi et un nom glorieux.

La vue de la terrasse est belle. De vastes prairies entourées d'arbres s'abaissent par un mouvement presque insensible : bientôt ce sont les plis d'un vallon, mais d'un vallon très-étendu; elles s'élèvent ensuite, et l'œil se repose sur de petites collines qui se prolongent des deux côtés de l'horizon. Le pays est agreste plutôt que sauvage. Peu de clochers dominent la campagne. Le plus élevé est celui de Bressuire. Les coteaux prennent toutes les formes, et quelques uns ont la pente la plus douce. Tous les champs, toutes les landes sont entourées de chênes et de houx,

ce qui donne à la campagne une teinte singulière. Le vert est ici beaucoup plus foncé qu'aux environs de Paris et de Tours (1). Près de Clisson est Boëmé, paroisse admirable, où il n'y a que deux hommes qu'on appelle *pataudś* (2). Sur une des collines qui entourent Clisson on voit le joli hameau de Corbin. Il y avoit un petit château sur la colline, appartenant à M. Desessarts. Toutes les ruines ici sont récentes et rappellent des maîtres qui ne sont plus. Le pays autour de Clisson a été dévasté. Mais ce qui est resté entier, c'est l'âme des Vendéens. A Clisson, nous avons trouvé les premiers paysans vendéens qui nous aient parlé à cœur ouvert. Nous étions chez madame de la Rochejaquelein. Leur confiance étoit entière. « M. le maire, disoient plusieurs d'entre eux à M. Cottet au sortir de la messe où nous avions été, nous voyons bien que ces messieurs sont royalistes, puisqu'ils prient le bon Dieu. Voient-ils le Roi? — Oui, ils le voient. — Mais lui parlent-ils? — Peut-être. — Qu'ils lui disent donc qu'on le trompe sur nous,

(1) Le houx est un arbuste superbe quand il est paré de ses beaux fruits rouges. Il s'élève quelquefois jusqu'à quarante pieds.

(2) On appelle ainsi les hommes de la Vendée qui avoient des opinions républicaines.

que nous n'avons des armes et des cœurs que pour lui : qu'ils lui disent donc aussi de nous envoyer nos sabres d'honneur et le portrait d'Henri IV (c'est ainsi qu'ils appellent la légion d'honneur). Ce n'est pas que nous n'ayons des sabres; mais nous tiendrons les autres de lui.» Je demandai à l'un d'eux s'ils se battoient pour le Roi au commencement de la guerre. «Et pourquoi donc aurions-nous pris les armes? me répondit-il simplement; ç'auroit été bien inutile.» Ils aiment à raconter ce qu'ils ont fait. Mais ils ne distinguent pas ce qui est héroïque dans leur conduite. Leur voix ne s'anime même pas dans les momens où ils parlent de ce qu'ils ont fait de plus grand. C'est leur nature qui est généreuse (1).

---

(1) Leurs ennemis même leur ont rendu justice. Voici ce que nous lisons dans le rapport d'un représentant (*) du peuple à la convention : « Nous avons bien distingué dans la Vendée deux sortes de brigands; les uns nobles, prêtres, suppôts du royalisme, ennemis de cœur du gouvernement républicain, et dont la mort seule peut étouffer la soif du crime qui les dévore.

» Les autres, en bien plus grand nombre, habitans du pays, simples, cultivateurs, propriétaires ou fermiers, attachés nécessairement à leur propriété, à leur famille,

(*) Lequinio.

« Des pensions ! nous disoit madame Cottet, et que sont des pensions ? croit-on que ce soit là ce que demandent nos Vendéens ? Une pension meurt avec un homme. La Vendée a mérité des monumens publics. Que le Roi crée un collége pour les enfans des Vendéens, qu'il place un arsenal au milieu de nous, qu'il y ait un monument à la gloire de la Vendée, voilà ce que disent les derniers de nos paysans. » On connoît ce mot d'un paysan à qui M. d'Andigné vouloit donner une gratification au nom du Roi : « Donnez-la à d'autres qui en auront besoin pour l'aimer. « Nous avons vu à Clisson un chef de division de Charette, aide de camp de M. Henri, M. Allard. (M. Allard a assisté à cinquante-deux affaires.) Je ne puis dire le plaisir que j'éprouvois à m'entretenir avec lui. « On n'a peut-être pas fait pour moi ce qu'on auroit dû (parce que je me plaignois de l'ingratitude qu'on avoit envers lui), mais il me reste le souvenir de ce que j'ai fait. » Il y a eu un moment vraiment

---

à leur ferme, et n'ayant aucun intérêt au désordre, n'ayant aucun intérêt à voler et ne se le permettant pas ; croyant de bonne foi se battre pour la divinité, méprisant la vie et la perdant souvent avec un courage héroïque, exaltés par les prêtres et détestant les républicains, qui leur semblent sortis de l'enfer. »

singulier pour la Vendée. Madame de la Rochejaquelein elle-même avoit été mise en surveillance, et quelques personnes ne venoient pas la voir de peur de se compromettre. On avoit empêché les Vendéens de crier *vive le Roi*, et on avoit fait ôter le drapeau blanc de quelques clochers. « Comment peut-on nous empêcher de crier *vive le Roi?* disoient les paysans. Les ministres du Roi le trompent, car s'il savoit combien nous l'aimons, il est impossible qu'il ne nous aimât pas. Mais ils ont beau faire, ils ne feront pas que nous ne l'aimions toujours! » Un officier de Waterloo disoit à un officier vendéen qui avoit eu le bras cassé : « On me paie pour t'avoir cassé le bras. Si je n'avois pas été à Waterloo je n'aurois rien. »

La trahison en effet sous le dernier ministère étoit récompensée, et la fidélité punie. On ne peut s'expliquer ce temps déplorable. Si le Roi n'avoit pas été sur le trône, les Vendéens auroient pu préférer les jours de leur dévouement et de leur péril, aux jours où les soupçons les plus odieux étoient accueillis par l'autorité, et où des Vendéens étoient considérés comme des traîtres! L'administration, dans ce pays, n'a pas été moins funeste à l'église; il eût été si facile de ramener les dissidens (ceux qui n'ont pas voulu reconnoître le concordat de 1801)! Mais

il sembloit que le ministère alors ne voulût pas guérir les plaies de l'église. Que dis-je? ne les a-t-il pas envenimées? On a vendu en 1814 des terres qui avoient appartenu au clergé, et dont Buonaparte avoit laissé la jouissance aux curés.

Le curé de Boémé (1) est un respectable ecclésiastique : les dissidens venoient en foule entendre sa messe. On s'afflige d'une division entre des Vendéens, et le concordat de 1817 auroit tout fini; on ne l'a pas voulu. Les autorités ont fait plus : un tribunal a condamné un prêtre, le curé de Clazé, vieux et infirme, pour n'avoir pas donné la sépulture à un homme à qui il jugeoit devoir la refuser. Ce malheureux prêtre est contraint peut-être encore aujourd'hui de fuir de maison en maison, et dans les grâces faites à la Saint-Louis, son nom ne s'est pas trouvé. Les ministres du Roi très-chrétien n'ont pas su compatir au sort d'un malheureux prêtre qui pendant trente ans s'est dévoué pour Dieu et le Roi. On croit assez généralement que les prêtres qui ont passé la Loire sont tous dissidens. Mais plusieurs curés qui ont suivi l'armée et qui de-

(1) M. le curé de Boémé est un des prêtres dissidens qui se sont réunis aujourd'hui à monseigneur l'évêque de Poitiers.

puis n'ont jamais quitté le pays ne le sont pas. L'honneur est partout dans la Vendée, mais on voudroit que l'erreur n'y fût nulle part.

Nous admirions à l'église le recueillement de ces bons Vendéens, et rien ne nous a plus touchés que la manière dont ils chantent le *Domine salvum fac regem*. C'est un spectacle attendrissant en effet que de voir des Vendéens priant Dieu pour le Roi. Nous distinguâmes entre les autres Fonteny, qui, après avoir fait les premières guerres, s'est encore trouvé aux Mathes, auprès de M. Louis de la Rochejaquelein, et Chardonnet, qui a tiré des coups de fusil au premier rassemblement qui eut lieu dans la Vendée. Fonteny est un des vingt-six hommes entourés dans le château de Vermet par quatre cents républicains, et qui parvinrent à se sauver. Fonteny fut blessé. J'ai vu son sourcil brûlé (1) Dans ce noble pays le sang n'a pas cessé de couler pour le Roi, et le drapeau blanc, grâce à la Vendée, n'a jamais manqué de gloire. « Cette notre couleur blanche est signe de liberté, dit un vieil historien. » Je demandois à Chardonnet s'il étoit marié : — « Oui, monsieur, à

(1) Fonteny nous montra les avenues où M. de Marigny battit les bleus le vendredi saint 1794.

ma carabine. — Mais on veut vous ôter vos armes, lui disois-je. — On n'y parviendra pas, monsieur : point de divorce, il n'y en a jamais eu dans la Vendée. En 1814 on nous demanda nos armes, nous les déposâmes, et Buonaparte revint. On veut donc faire quelque chose puisqu'on nous les demande encore. « La convention, me disoit un autre, contre laquelle nous avons combattu, n'a pu nous désarmer. Buonaparte, que nous inquiétions, ne l'a pas osé; et sous le Roi, pour qui nous les gardons, on voudroit le faire ! » Cette mesure a révolté toute la Vendée.

Ces braves gens sont si royalistes que tout leur langage porte l'empreinte de ce sentiment. Un paysan à qui un autre avoit sauvé la vie, nous disoit en nous le montrant : « Sans lui j'allois voir Henri IV. » Celui qui me parloit ainsi payoit le prix de sa ferme à son maître caché et poursuivi. On peut dire que sur cinquante Vendéens qui ont porté les armes, quarante-cinq ont été blessés, et trente l'ont été plusieurs fois. Les soldats en retraite leur disent : « Vous êtes des brigands, vous avez été au Marais. » « Ils ne nous feront jamais fléchir, me disoit un paysan qui me répétoit leurs insultes, mais il faut avoir *la foi bonne* pour résister à ces gens-là. » Leur foi est en effet le principe de leur

royalisme, et une femme du peuple pleine de sens me disoit à Thouars, en parlant des Vendéens du Bocage : « Là ils sont plus royalistes parce qu'ils sont plus *retenus* par les prêtres. » « Ah ! si Madame venoit, » répètent tous ces bons paysans. Les Vendéens ont une justesse d'esprit admirable. On disoit à un de leurs chefs qui n'étoit pas gentilhomme : « Vous servez la cause des nobles ; ils vous abandonneront quand ils n'auront plus besoin de vous. — Je ne sers pas leur cause, leur répondit ce brave homme, mais ils servent la cause que je défends. »

Qu'on rapproche ces actions et ces paroles des Vendéens, des discours et des actions des soldats et des chefs de l'armée ennemie. On verra ce que peuvent sur un même peuple la religion et l'athéisme.

« Si la population qui reste n'étoit que de 30 à 40 mille hommes, disoit un représentant du peuple (1), le plus court sans doute seroit de tout égorger. Mais cette population est immense ; elle s'élève encore à 400 mille hommes. S'il n'y avoit nul espoir de succès par un autre mode, sans doute encore qu'il faudroit tout égorger, y eût-il 500 mille hommes ; mais je suis loin de le croire. »

---

(1) Lequinio.

« On partit de la Floutière, dit un républicain, après avoir incendié le bourg. Grignon m'ordonna de le suivre et de ne pas m'éloigner de lui ; dans la route, on pilloit, on incendioit, depuis la première jusqu'aux Herbiers dans l'espace d'une lieue ; on suivoit la colonne autant à la trace des cadavres qu'elle avoit faits, qu'à la lueur des feux qu'elle avoit allumés : dans une seule maison on tua deux vieillards, mari et femme, dont le plus jeune avoit au moins quatre-vingts ans. »

« J'ai ordre, dit Grignon aux officiers municipaux, à la garde nationale et à 200 femmes qui lui présentèrent un bouquet à Bon-Père, j'ai ordre de tout incendier et de faire fusiller tout ce qui se trouvera devant ma troupe (1). »

« Des paysans patriotes (2) reçurent une colonne de l'armée républicaine à un banquet qu'ils avoient préparé. Les bleus leur donnent l'accolade, mangent avec eux, et aussitôt après le repas, ils les emmènent dans un cimetière, et on les poignarde les uns après les autres... » Mais je m'arrête, ma plume se refuse à retracer de pareilles horreurs.

---

(1) Page 23, Guerre de la Vendée, par Lequinio.

(2) Voyez un rapport signé Faure, gendarme national.

Nous passâmes quelques jours à Clisson que nous quittâmes avec un grand regret. Nous nous éloignâmes de ces ruines que nous voudrions voir relever par un *don royal*. Ce seroit là un don vraiment patriotique. Le château de M. de Lescure doit être relevé par des mains royales.

Nous partîmes pour Courlay. C'étoit toujours cette multitude de champs plus ou moins grands, entourés de haies soutenues par des arbres ; mais les chemins étoient plus profonds, les champs moins étendus, les arbres plus touffus, les ruisseaux plus forts; et les terres exigeant un long repos, servent presque toujours de pâturages. On sent bien ici qu'on est dans le Bocage. Nous arrivâmes à Courlay où nous voulions voir Joseph Texier. « Puis-je me fier à eux ? » demanda-t-il d'abord à Fonteny qui nous guidoit; et sur sa réponse affirmative, tout son cœur nous fut ouvert. C'est lui qui en 1814 vint aux Tuileries, et qui disoit, à la vue des aigles et des N : « Rien n'est changé ici, nous n'y resterons pas longtemps. » Il refusa la croix de Saint-Louis, ne voulant pas, disoit-il, de récompense pour lui, mais pour ses compagnons. L'élévation de son âme et de son esprit nous étonna. « J'étois à leur tête pour les pousser, nous disoit-il en parlant des paysans qui servoient sous lui; quand

je dis pour les pousser, je n'en avois pas besoin, et pour cela il auroit fallu être par derrière.» «Vous aurez votre épée d'honneur, lui disions-nous. — Je ne m'inquiète pas de cela, pourvu que ma religion et mon Roi soient bien; c'est tout ce que j'ai voulu.» Je lui demandai si les sentimens de tous les Vendéens étoient toujours les mêmes. Il y en a beaucoup qui ont dérogé, me répondit-il. Ah! Monsieur, les honnêtes gens deviendront rares. Il faudroit que nous pussions confier nos enfans à de bonnes mains; mais aujourd'hui on ne leur apprend plus que la belle parole : la religion, on n'y pense pas.»

L'héroïsme, à Courlay, s'étend à toute la population. «Peu t'importe que je meure sur la paille, disoit une mère (1) à son fils désigné pour la conscription, pourvu que tu ne serves pas le tyran.»

Il y a quelques paroisses dans la Vendée qui se sont distinguées entre les autres. Les paroisses de Trémentine et du May ont fourni treize cents hommes portant les armes. Les femmes restoient pour faire partir les lâches. Elles ne donnoient pas de pain à ceux qui revenoient

---

(1) Sous Buonaparte on mettoit en prison les mères des conscrits qui refusoient de partir.

avec une pique, parce qu'ils ne rapportoient pas de fusils. A Cérizay, dans les premiers jours de la guerre, six cents hommes prirent les armes : quand M. Henri repassa la Loire, il n'y en avoit plus que quarante.

En allant à Saint-Aubin, nous ne passâmes pas loin de Cérizay, du bois du Moulin-aux-Chèvres, de Châtillon (1), lieux illustrés par des traits du plus noble courage. Au Pin, village qui est sur la route de Saint-Aubin, sont les frères Vion. Tous quatre ont pris les armes, tous quatre sont d'une piété admirable. « Le cœur est toujours le même, me disoit l'un d'eux. » C'est le même qui disoit en 1815 : « J'espère que M. Auguste ne fera pas la paix. Notre honneur seroit compromis dans le sien. » On trouve dans la Vendée très-peu d'hommes à opinions mitoyennes (2).

---

(1) Châtillon existoit du temps des Romains sous le nom de Montléon (*Mons Leonis*). C'est le duc de Châtillon qui, dans le dix-huitième siècle, lui donna son nom. La ville avoit été entièrement détruite au temps de la ligue. Le conseil supérieur des royalistes y a été établi pendant la révolution. Plusieurs fois pris et repris, trois maisons seulement échappèrent aux flammes. Il y avoit une belle et riche abbaye de génovéfins.

(2) Quel cattivo coro

Nous arrivâmes fort tard à Saint-Aubin-de-Baubigné, où nous devions voir mademoiselle Lucie de la Rochejaquelein, si digne de ses frères, et il n'est pas possible de rien ajouter à cet éloge. Une scène admirable de l'histoire de la Vendée, c'est le moment où mademoiselle Lucie arriva aux Herbiers, à la tête de deux mille hommes. Elle étoit partie, apprenant que ses frères étoient enveloppés au champ des Mathes, après avoir fait sonner le tocsin dans tous les villages, et après avoir publié cette proclamation qui finit par ces mots : « Vous verrez que je suis de la famille de ceux qui vous ont dit : *Si j'avance suivez-moi, si je recule tuez-moi, si je meurs vengez-moi.* » Là elle rencontra quelques paysans qui conduisoient le cheval de son frère tué. L'héroïsme de mademoiselle Lucie, ces soldats ramenant le cheval de leur général, la douleur

---

Degli angeli che non furon ribelli
Nè fur fedeli a Dio, ma per se foro.
A Dio spiacenti edà nemici suoi.
Cacciarli i ciel per non esser men belli,
Nè l' profondo inferno gli riceve
Ch' alcuna gloria i rei avrebbe d'elli.
Fama di loro il mundo esser non lassa
Misericordia e giustizia gli sdegna.
Non ragiona de lor, ma guarda e passa.

de tous, quel tableau déchirant! Mademoiselle Lucie revient à Saint-Aubin. Mademoiselle Céleste Goureau de la Tessouale dont toute la famille a combattu pour le Roi, apprenant que mademoiselle Lucie étoit seule à Saint-Aubin, voulut l'accompagner tout le temps qu'elle marcha à la tête des Vendéens. C'est elle qui disoit en parlant de la paix : « Si tout le monde la signe, nous n'aurons plus personne sans tache pour présenter la Vendée au Roi. »

Jamais le *Domine salvum fac imperatorem* n'a été chanté à Saint-Aubin. Dans les cent jours, une fleur de lys est restée constamment au bout d'un mât. Dans toute la Vendée il y a eu très-peu de drapeaux blancs enlevés.

On trouve ici tous les souvenirs de la première guerre et de M. Henri (1). Tous les paysans étoient de son armée. Aussi disent-ils : *Sous le règne de M. Henri.* « M. Henri, me disoit l'un d'eux, nous l'aimons entre tous. Jamais les soldats n'ont dit non à M. Henri. » Cet étonnant

(1) On sait que Henri pleura quand on le nomma général, et qu'il disoit souvent : « Si le Roi revient en France, j'espère qu'il me donnera un régiment qui ira toujours le petit galop. » On auroit bien pu dire de lui qu'il auroit remercié le ciel d'être le général tué de l'armée gagnant la bataille.

jeune homme est enterré dans le cimetière de Saint-Aubin avec son frère Louis. C'est là que madame de la Rochejaquelein veut être ensevelie. Nous nous sommes agenouillés sur le caveau qui renferme ces précieux restes, au pied d'une grande croix où est attachée une couronne d'épines. Hélas ! la couronne des héros vendéens n'a été qu'une couronne d'épines. Le hasard s'est chargé d'écrire sur leur tombe leur épitaphe. Il y a fait croître en abondance la fleur qu'on appelle la fleur d'Achille. Rien n'indique d'ailleurs que là reposent deux héros vendéens. On a cru dans ce temps-ci que leurs cendres ne pouvoient être mieux protégées que par l'oubli. Il y a peu de malheurs comparables à ceux de cette noble famille. Deux la Rochejaquelein ne sont plus. Leur père émigré a eu le bras emporté, dans un combat entre Saint-Domingue et la Jamaïque, et a péri des suites de ses blessures à Saint-Domingue dans une habitation dont il n'étoit que fermier, n'ayant auprès de lui qu'une de ses filles, mademoiselle Louise. M. Guerry de Beauregard leur beau-frère a été tué dans les cent jours. Leur tante, qui étoit une femme d'un mérite rare, a passé des mois entiers entre des fagots. Elle disoit que le bruit du canon lui a fait quelquefois plaisir, par l'idée qu'elle n'étoit pas seule dans le

monde. Dans ce village, les hommes se battoient, les femmes et les vieillards se cachoient, les enfans qu'on envoyoit sur la route avoient un cri connu de leurs parens quand ils apercevoient des bleus.

Nous voulûmes visiter les ruines du château de la Durbellière, où sont nés Henri et Louis de la Rochejaquelein. Les chardons remplissent la cour, de tous côtés on ne voit que des ruines. Quelques ceps de vignes couvrent de leurs pampres, mêlés à des ronces, le mur en ruine de l'orangerie. Deux Vendéens qui travailloient dans la cour du château me parlèrent de son ancienne splendeur. Ils avoient vu M. de Lescure porté par quatre hommes après le combat où il fut blessé à mort, et M. de la Rochejaquelein, quand il fut tué à Nuaillé. Toutes les ruines, tous les morts dans la Vendée ont encore leurs témoins.

La façade du côté du parterre est restée entière. Deux tours carrées avancent en saillie sur le corps du bâtiment. Il n'y manque que le toit; mais en entrant du côté de la cour on n'aperçoit que de grands pans de muraille. Les ronces s'étendent partout, l'eau des fossés est couverte de plantes, les étangs sont tristes et abandonnés aux roseaux, des arbres sauvages croissent çà et là dans le parterre, les bois magnifiques qui

entouroient le château ont disparu. Il ne reste au lieu où sont nés deux héros qu'une tour demeurée intacte comme leur cœur. Elle est sacrée pour nous, nous disoit mademoiselle Lucie ; c'est le seul endroit de la Vendée où jamais aucun républicain ne soit entré. A côté de la Durbellière est la lande des Ouleries, où Stoflet battit les bleus.

Je n'aurois jamais pu imaginer la simplicité des Vendéens avant de les avoir vus. Je demandai à un paysan très-brave : « Pourquoi ne passâtes-vous pas la Loire ? » Il ne me répondit pas, parce que les bleus étoient en force à Saint-Florent, mais *parce que je n'osai pas*. Et leur noblesse d'âme, rien ne lui est comparable! La pauvre Vendée est fière, nous disoit mademoiselle Lucie. Je demandois à un Vendéen pourquoi il ne réclamoit pas une pension ; « non, me répondit-il, pas dans ce moment, les mains qui me donneroient ne sont pas assez pures pour des Vendéens. » Leurs expressions ont une grande naïveté. Je priois un paysan de me faire entendre quelques unes de leurs chansons : « J'ai eu tant de misère, me dit-il, que j'ai perdu mes chansons. » Voici un compliment que l'un d'eux me raconta avoir fait un soir à M. Henri. Il est remarquable par la tournure. Après une bataille

où Henri s'étoit surpassé lui-même, « M. Henri n'est pas plus gros que le pouce aujourd'hui, lui dit un de ses soldats. — Comment cela ? — Si vous étiez plus gros que le pouce, vous auriez été tué vingt fois aujourd'hui. » « Dieu est la force des armées (1), » me disoit un paysan en me parlant d'un combat où M. Henri étoit; et quand il me raconta sa mort: « Là nous perdîmes ce que nous avions de plus cher au monde. »

Tout ce qu'ils ont fait est encore vivant pour eux. Leurs expressions sont très-pittoresques. *Quand M. Henri nous apparut dans Malièvre*, nous disoit le grand Guignard, porte-étendard de l'armée de M. de Marigny, en commençant le récit de ce qui arriva après le second passage de la Loire. C'est le même qui nous parloit ainsi: « J'ai le cœur bon et la justice en main, j'avois des guenilles à l'armée, je ne voulois rien prendre, et je gardois ce que j'avois. J'ai bien servi le roi, et il y a bien des gens qui vont mendier leur pain qui sont moins malheureux que moi. Je n'ai que la vie et la santé; et je ne remercie que Dieu. Je vois bien que les choses rêvent à présent; mais pour tout sauver, s'il me falloit périr seul,

---

(1) Barrère disoit au contraire: La victoire se range toujours du côté des gros bataillons.

me voici. » Son mouvement en me disant cela étoit de s'élancer comme au-devant du canon. « Oh ! monsieur, j'aime toujours le roi, je combattrai toujours pour lui ; mais les bleus reviennent trop. Sans doute il faut leur pardonner, mais il faut les régler. »

« On parle d'union et d'oubli, ajoutoit-il, oui sans doute ; mais il ne faut pas enfermer les méchans dans l'union, et il ne faut pas oublier ce qu'on doit punir. » « Aimez-vous les Bourbons, lui demandai-je ? » « Ah ! si je les aime, j'ai été tant maltraité pour ce nom (1). »

« Engage-toi pour la république, disoit-on à Bibard de la Tessouale, pris à Fontenay, où quatre-vingt-deux hommes tinrent un moment l'armée républicaine en échec. — Non, jamais. — Mais tu périras. — J'aimerois mieux être écorché dix fois que de servir la république une heure. — Comment, tu aimes mieux être déshonoré, et déshonorer ta famille en montant sur l'échafaud. — Non, je ne serai pas déshonoré.

---

(1) Guignard, en parlant de l'affaire des Échaubroignes, racontoit qu'il se trouva en danger, parce que son fusil ne partit pas. — Comment, lui dit-on, vous avez cependant un bien bon fusil. — Oui, mais je l'avois donné à mon fils ; il étoit plus sûr.

Louis XVI mon roi, votre roi, car il est aussi bien le vôtre que le mien, a passé du trône sur l'échafaud sans déshonorer sa famille, et moi je ne suis rien et je mourrai pour lui. » Je n'ajoute pas un mot à ce que nous dit Bibard. Ce sont ses propres paroles, et l'on n'a pas besoin d'avoir entendu les paysans vendéens pour croire à de tels discours; leurs actions sont plus étonnantes encore.

« *L'inexpliquable* Vendée, » disoit Barrère. Cet homme-là avoit raison. Un athée ne pouvoit expliquer l'héroïsme d'un chrétien. D'ailleurs nous avons ouï les réponses d'un monstre, réponses tout aussi étonnantes dans le mal, que celles de nos Vendéens le sont dans le bien. Et celui qui a dit : *le Tout-Puissant, le voilà, en parlant du bourreau*, n'est pas moins surprenant que ce brave Lefort, qui avoit été à vingt-cinq combats, et qui me rapportoit sa prière avant d'y aller : « Je demandois à Dieu de me prendre pour lui, et si j'échappois de rester toujours le même! Cela me remplissoit le cœur, et j'allois. » Bibard a reçu vingt et une blessures dans une seule affaire. Il auroit péri sans la victoire de Fontenay. « Je ne désemparerai jamais, » me disoit cet admirable homme, à qui on a d'abord donné 100 fr. pour tout secours. Dans les récits des Ven-

déens on étudie leurs mœurs. « Quand ils nous attaquèrent à Fontenay, me disoit Bibard, ils étoient en foule comme au sortir de la grand'messe. » Le courage que les paysans Vendéens avoient déployé dans les premières affaires étonna tellement les soldats républicains qu'ils les croyoient tous prêtres ou nobles. Ils ne s'expliquoient leur dévouement que comme un acte de désespoir.

De Saint-Aubin nous allâmes à Nueil et aux Aubiers. Notre nouveau guide avoit perdu ses quatre frères et son père dans la guerre. Le pays est assez découvert. Près des Aubiers est un grand champ où Henri battit les bleus. C'est à peu près la vue de Clisson, mais d'un lieu plus élevé. Les Vendéens étoient armés de bâtons et de faux; ils environnèrent la colline, et forcèrent les républicains à s'enfuir sur Bressuire. Nous avons été conduits sur ce champ de bataille par M. Chenay, chirurgien-major de l'armée royale, qui a guéri souvent, après le combat, les blessures qu'il avoit faites pendant l'action. C'est une de ces âmes ardentes et calmes, si rares ailleurs, mais qu'on rencontre souvent dans la Vendée. Le bois du Moulin-aux-Chèvres, où le sang a si souvent coulé, est sur la hauteur qui termine l'horizon. Au-dessus de Nueil, ces deux champs qui se détachent par leur couleur

jaune, ce sont deux champs de bataille. A gauche est Bressuire, où M. de Lescure étoit encore enfermé, quand Henri battoit les bleus aux Aubiers. A droite est Saint-Aubin, demeure des la Rochejaquelein, dont le clocher s'élève sur cette contrée comme le phare de l'honneur. Le pays est riant : on découvre peu de landes ; les haies sont plus éloignées les unes des autres, et un grand nombre de champs sont bien cultivés. Derrière nous est Izernay, l'admirable paroisse des Échaubroignes, la Tessouâle. Quel pays que celui-ci ! tous les noms rappellent la fidélité et la gloire. En 1815, à l'affaire des Échaubroignes, on vit encore plusieurs Vendéens se mettre à genoux avant de courir au feu, et les femmes prioient le long des chemins.

Le village des Aubiers est beau, les maisons sont neuves, parce que le village a été brûlé. Il y a encore des halles sur lesquels Henri monta pour découvrir le champ dont nous venons de parler, et où étoient les bleus. C'étoit son premier combat. Dans les rues nous avons vu passer, à côté de ces maisons réparées, des Vendéens blessés, et marchant avec peine. Ces blessures, on ne les adoucit qu'avec de la reconnoissance ! Une chose très-remarquable et particulière aux campagnes de la Vendée, c'est qu'on n'entend

jamais parler, après la guerre, d'une insulte faite par un Vendéen à un homme qui a suivi un autre parti.

De Saint-Aubin nous partîmes pour Maulevrier. La dévastation s'est étendue dans tout le pays. M. de Colbert a déjà fait rebâtir quarante-cinq fermes. C'est dans son château, qu'on rebâtit aussi, que Stoflet étoit garde-chasse. Une pyramide y est élevée en son honneur. On a calomnié Stoflet. Stoflet avoit beaucoup de rudesse, et l'action qui a terni sa gloire doit lui être moins imputée qu'au curé de Saint-Laud. Lorsque Stoflet arriva à Fontenay, madame *** lui montroit les portraits du roi et de la reine, Stoflet les baisoit en fondant en larmes. Personne n'a suspecté son courage. Il étoit toujours aux premiers rangs. Après le passage de la Loire, il dit : « C'est moi qui devrois être généralissime, mais je cède ce titre à M. de la Rochejaquelein. » Le mot qu'on lui attribue, après la mort de Henri, n'est pas exact. J'ai su par un paysan qui étoit avec lui qu'il dit seulement, quand il arriva à l'endroit où M. de la Rochejaquelein est tombé : « M. de la Rochejaquelein est mort, mais les choses n'en iront pas moins. »

Voici les détails qui m'ont été donnés par M. Soyer, à Beaupréau, sur la mort de M. de

Marigny et de Stoflet lui-même. M. de Marigny fut pris dans une métairie près de Cérisay ; Stoflet avoit promis à M. Soyer l'aîné qu'il ne lui seroit fait aucun mal, il lui en donna sa parole d'honneur. Le curé de Saint-Laud arriva, eut avec Stoflet une conversation qui dura vingt minutes, et Stoflet envoya un capitaine pour fusiller M. de Marigny. Le premier envoyé n'avoit ordre que de l'arrêter. C'est là sans doute une grande tache à la réputation de Stoflet ; mais il faut se rappeler que les trois généraux Charette, Stoflet et Marigny s'étoient promis de ne pas s'abandonner, sous peine de la vie. Stoflet en a témoigné beaucoup de regret depuis, et sa mort a expié cette action. Stoflet étoit à la Saugrenière, paroisse de la Poitevinière, couché sur un matelas, dans un grenier, et il alloit commencer un nouveau rassemblement. M. Soyer venoit de le quitter avec M. de la Béraudière, quand il entendit frapper à la porte, et prononcer le nom de Chatou, brave officier vendéen. On ouvrit, et les républicains entrèrent. Stoflet voulut s'échapper, et renversa deux ou trois hommes. Il reçut plusieurs coups de sabre, fut amené à Chemillé, et de là conduit à Angers, où il mourut avec beaucoup de courage. M. Soyer entendit crier : Vive la république ! nous avons

le général Stoflet. On envoya chercher un rassemblement commandé par M. Cady, qui étoit à une lieue et demie du côté de Beaupréau, mais il arriva trop tard. On suivit les traces des républicains, et on ne put les rejoindre. Le secrétaire de Stoflet, M. Coulon, se cacha derrière un coffre, déchirant les papiers et les dépêches qu'on expédioit aux princes. Il a quatre blessures et le menton emporté.

De Maulevrier nous allâmes à Chollet. Chollet est bâti en amphithéâtre sur une colline assez élevée. Des prairies descendent jusqu'à la Moyne, qui se jette dans la Sèvre à Clisson. De la promenade qui formoit autrefois les terrasses de l'ancien château du duc d'Havré, la vue s'étend au loin; une chaîne de collines termine l'horizon. Presque toutes les maisons de Chollet sont neuves: vingt à peine ont échappé aux flammes. Les prairies étoient couvertes des toiles des manufactures de Chollet. Chollet compte sept à huit mille âmes. Près de deux mille habitans de Chollet passèrent la Loire, et il en resta tout au plus trente. Des étrangers ont repeuplé la ville neuve. La grande route de Bourdon-Vendée passe au pied des murs. C'est à Chollet que les Vendéens trouvèrent Marie-Jeanne, pièce de huit en bronze, si célèbre dans la guerre.

De Chollet nous allâmes à Beaupréau. Nous nous arrêtâmes dans la lande de la Papinière, où a commencé la bataille de Chollet. C'est cette bataille qui décida du sort de la Vendée. Les Vendéens étoient vainqueurs quand MM. de Bonchamp et d'Elbée furent blessés en même temps. Quoique frappé du coup mortel, M. de Bonchamp voulut remonter à cheval, mais il ne put se soutenir. Ses soldats formèrent un brancard et le portèrent à Beaupréau, où M. d'Elbée fut transporté de la même manière. Dix mille Vendéens restèrent sur le champ de bataille. Henri se trouvoit alors chef de l'armée. Cathelineau n'étoit plus; Charette combattoit ailleurs, et M. d'Elbée, M. de Bonchamp et M. de Lescure, tous trois blessés, n'avoient plus que peu de temps à vivre.

Nous fûmes conduits dans cette lande par un capitaine vendéen, nommé Viau, homme plein d'âme et de sens. C'est là qu'étoit l'avant-garde républicaine; c'est là que M. de Bonchamp fut blessé à mort. La lande est remplie de bruyères et de genêts épineux. La campagne au loin est couverte d'arbres. L'horizon est terminé par le Puy de la Garde, couvent de religieuses trappistes, d'où l'on aperçoit Angers. A gauche est la forêt de Chollet et le May. Devant nous Tré-

mentine, à droite Nuaillé. Toutes les métairies qu'on aperçoit sont nouvellement bâties. Nous nous détournâmes un peu de notre route pour aller visiter les trappistes de Belle-Fontaine. Nous en vîmes plusieurs dans un pré, *travaillant comme des hommes de journée*, nous disoit une femme du pays. Un frère convers nous reçut. Il avoit une robe brune avec un capuchon. Il demanda à l'abbé la permission de nous conduire : « Mon temps, nous disoit-il, n'est destiné qu'à l'obéissance. » Un frère vint le remplacer auprès de nous. Il avoit une robe blanche ceinte d'une courroie; un chapelet pendoit à son côté. On travailloit à rétablir une partie de l'ancien couvent. Nous vîmes le cimetière où une fosse reste toujours ouverte, une chambre où étoit un frère chargé de la direction des enfans, portant écrits sur sa poitrine, dans un morceau d'étoffe rouge, ces mots : *Voluntas sancta Dei*; puis la chapelle et le réfectoire où nous lûmes ces inscriptions :

A la porte du réfectoire des frères convers :

« Servir Dieu c'est régner. »

A la porte de la chapelle :

« Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort. »
» Heureux, Seigneur, vos serviteurs qui sont toujours
» en votre présence, et qui entrent dans votre sagesse. »

Des prés entourent le couvent. Les ruines de l'ancienne abbaye sont de l'effet le plus pittoresque. Un calvaire est auprès, sur les bords d'un étang entouré d'arbres. Le terrain est fort inégal. Un grand nombre de croix sont répandues autour de la chapelle. Les habitans du pays viennent ici en foule. Nous vîmes rentrer les pères, nous entendîmes leurs chants dans la chapelle, nous assistâmes à leur dîner. Nous avions le cœur plein d'une tristesse qui n'est pas celle que le monde donne, quand nous quittâmes ce lieu. Il nous sembloit que nous étions sortis un moment de la vie.

De Belle-Fontaine à Andrezey la route passe dans un vallon délicieux. En se rapprochant de Beaupréau, la vallée s'élargit, les mouvemens des coteaux sont plus adoucis que ceux du Poitou. Au fond des vallons sont des prairies arrosées par un ruisseau qui forme mille contours. Ce n'est plus l'âpre Poitou : tout ici est plus riant. Le parc du château de Beaupréau (1) domine le vallon par où nous sommes arrivés.

---

(1) Le château appartient à M. le marquis de Civrac, qui fut arrêté en 1815, au moment où il alloit entrer dans la Vendée, et conduit en prison à la Rochelle, où madame de Civrac alla s'enfermer avec lui.

Le clocher de la paroisse de Saint-Martin, célèbre par son amour pour le roi, s'élève entre les arbres, à l'extrémité du coteau couvert de bois d'une verdure admirable. Au seizième siècle, le château de Beaupréau étoit une des demeures du prince et de la princesse de la Roche-sur-Yon. C'est là que dans la chapelle ils avoient préparé leur tombe, à côté de celle de leur fils, jeune prince d'une grande espérance, tué dans un tournoi. Cette tombe avoit été épargnée au milieu des horreurs de la guerre : il étoit réservé à l'usurpation de la faire disparoître. On ne vouloit pas que les Vendéens pussent venir prier sur le tombeau d'un Bourbon. Les restes des princes ont été religieusement recueillis, les débris du monument existent encore, mais la chapelle est devenue une salle d'audience, et sur le même emplacement s'est élevée une prison.

Le château a été brûlé, ainsi que vingt métairies autour. Dans ce château étoit la belle (1) Jeanne de Scépeaux, qu'un huguenot, la Rochefoucault, voulut enlever. Arrivé à une fenêtre de la tour, un des satellites y appuyoit déjà la

(1) La belle Jeanne de Scépeaux, duchesse de Beaupréau, étoit de la même famille que la veuve de M. de Bouchamp.

main. La belle Jeanne prit une hache et la coupa. Les cloches du château, dit-on, se mirent à sonner toutes seules, et les vassaux arrivèrent. Le cardinal de Retz a habité ce château lorsqu'il se sauva de Nantes. C'est là que, pendant les cent jours, un général de Buonaparte disoit qu'il falloit, pour en finir, retourner de trois pieds le sol vendéen.

Près de Beaupréau est la maison où habitoit M. d'Elbée.

M. d'Elbée avoit un courage extraordinaire et calme.

Quand Noirmoutier fut pris, les bleus entrèrent dans la chambre où étoit M. d'Elbée blessé. « Voilà donc d'Elbée, dirent-ils ? — Oui, voilà votre plus grand ennemi. Si j'avois eu assez de force pour me battre, vous n'auriez pas pris Noirmoutier, ou vous l'auriez du moins chèrement acheté. » Il fut cinq jours mourant et livré à leurs outrages. « Messieurs, il est temps que cela finisse, leur dit-il, faites-moi mourir. » Il fut placé dans un fauteuil, et on le fusilla. Sa femme voulut mourir avec lui.

Le pays des Mauges (1) qui, si l'on en croit la tradition, doit son nom à la résistance qu'il

---

(1) Mala gens.

opposa à César, et où a commencé la guerre de la Vendée, est à peu de distance de Beaupréau. C'est au Pin en Mauge qu'habitoit Cathelineau avant la guerre.

Le jour où Cathelineau se mit à la tête des jeunes gens qui avoient refusé de marcher à Saint-Florent, il dit à sa femme : Je te confie à la divine Providence, je prends les armes pour la religion et pour le roi, adieu, je pars. « Jamais, dit madame de la Rochejaquelein, on n'a vu un homme plus doux, plus modeste et plus vaillant. Il avoit une intelligence extraordinaire, une éloquence entraînante, des talens naturels pour faire la guerre et diriger les soldats; il étoit âgé de 34 ans; les paysans l'appeloient le saint d'Anjou, et se plaçoient, quand ils le pouvoient, auprès de lui dans les combats, pensant qu'on ne pouvoit être blessé à côté d'un si saint homme. » Aujourd'hui son fils est porte-étendard dans la garde. C'est un intrépide jeune homme qui s'est admirablement montré dans les cent jours, ainsi que son beau-frère Lunel, dont le courage étonna le général Delaage qui le fit mettre en liberté après l'avoir fait prisonnier. Trente-six parens du jeune Cathelineau ou de sa femme ont péri sur les champs de bataille. Deux qui restent encore sont couverts de blessures : l'un a une

pension et l'autre n'a rien, et l'on paie l'arriéré des soldats d'Espagne. Une des choses les plus déchirantes que j'aie entendues dans la Vendée, et que j'ose à peine rapporter, c'est le trait suivant : M. de Cathelineau alla dernièrement voir sa sœur et envoya chercher du pain blanc pour ses enfans ; ils le prirent avidement et le mangèrent avec un morceau de pain noir, leur unique nourriture. Un des cousins-germains de M. de Cathelineau a été tué dans la dernière guerre et a laissé un enfant de trois ans dans la plus grande misère. Voilà dans quelle situation sont les petits enfans et les parens du premier généralissime de la Vendée ! on éprouve sans cesse deux sentimens dans la Vendée, l'admiration et l'indignation. On retrouva cependant encore des Vendéens en 1815. *L'amour est fort comme la mort.* Quand on apprit à Beaupréau, le lundi de la Quasimodo, le départ de M. le duc de Bourbon, les paysans faisoient tourner leurs bâtons en signe de fureur. Nous avons vu à Beaupréau un Vendéen qui avoit vendu le titre d'une pension qui ne portoit pas son prénom, en disant qu'il paroissoit qu'elle n'étoit pas pour lui. Près de Beaupréau est le village de Gété, où trois colonnes de bleus furent battues après le passage de la Loire par la petite armée de Stoflet.

Nous trouvâmes à Beaupréau M. François Soyer. C'est le frère de M. Soyer, major-général de l'armée de Stoflet, et couvert de cicatrices. Si Stoflet avoit écouté MM. Soyer, il ne se seroit pas séparé de Charette et il n'auroit pas fait périr M. de Marigny. M. Soyer étoit à Fougères quand les Mayençois, en fuyant, entassèrent du bois des deux côtés de la route, et y mirent le feu. Il n'y avoit qu'une ouverture pour les canons et les caissons, et une étincelle pouvoit faire tout éclater. Les Vendéens firent passer les canons au milieu des flammes pour ne pas perdre de temps. M. Soyer étoit aussi à ce terrible combat de Laval, où l'on se battit la nuit. Les Vendéens s'avancèrent ; les Mayençois, qui s'étoient couchés pour éviter la décharge, se relevèrent quand les Vendéens furent plus près : Couchez-vous, dit Henri aux siens ; les Vendéens se couchèrent à leur tour, et le général ne le fit pas. Henri fut seul un moment debout devant une armée. On se battit avec tant d'ardeur et de si près, que les Vendéens et les bleus prenoient des cartouches aux mêmes caissons. « Nos guerriers commençoient à s'étonner de la longueur et de l'opiniâtreté inaccoutumée de cette lutte à mort, disoit Barrère à la convention, en rendant compte d'un engagement contre l'armée de

Condé, quand le soleil levant fit apercevoir le drapeau blanc à nos bataillons, et leur apprit qu'ils avoient eu affaire à des François. » Il pouvoit en dire autant à Laval.

Un des premiers rassemblemens de la Vendée eut lieu dans la cour du château de Beaupréau. C'est là que furent amenés les canons pris les premiers jours de la guerre. Plusieurs combats se livrèrent dans Beaupréau et dans les prairies voisines. Tous les chefs vendéens y ont fait quelque séjour. C'est là qu'en 1814 on fit hommage à monseigneur le duc d'Angoulême du drapeau de Stoflet, percé de balles; il l'accepta et le remit à l'ancien porte-drapeau, en lui disant qu'il le lui confioit, et qu'il ne pouvoit être en de meilleures mains : ce drapeau a encore guidé les Vendéens dans les combats en 1815.

De Beaupréau nous revînmes à Chollet; nous prîmes une autre route; nous passâmes par la Jubaudière et Trémentine, paroisses admirables par leur dévouement au roi. Le pays qu'on traverse de la Jubaudière au May et à Trémentine, est plein de vallons et de coteaux. Des hauteurs du May on a une vue très-étendue. On aperçoit, d'un côté, le Puy de la Garde, abbaye de femmes trappistes d'où l'on découvre Angers, et de l'autre la forêt de Vezins, Nuaillé

et Chollet. Dans la forêt de Vezins, l'armée de Stoflet avoit construit un hôpital. On y portoit de toutes parts tout ce qui étoit nécessaire pour les malades et les blessés; et, le dira-t-on à la honte des républicains, l'armée vendéenne étoit obligée de veiller sans cesse sur ce lieu sacré, pour préserver de malheureux blessés de la mort que les bleus leur réservoient. Non loin de Vezins est Coron, où M. de Piron, avec dix mille hommes, battit quarante mille bleus. C'est après cette bataille que M. de Biron, connu sous le nom de Lauzun, fut dénoncé à la convention et conduit à l'échafaud. Il dit en mourant : Infidèle à mon Dieu, à mon ordre, à mon roi, je meurs plein de foi et de repentir. Il sut bientôt « quelle (1) servitude c'est que de commander à des rebelles parmi lesquels, outre que les meilleurs actions ont besoin d'abolition, que les victoires sont des parricides, et qu'il n'y a pas seulement apparence de recevoir une mort honnête, il ne se peut encore ni apporter ni trouver de confiance, à cause qu'il y a du mérite à tromper, et qu'en quittant son parti on fait son devoir. »

Nuaillé nous rappeloit les plus tristes souvenirs.

---

(1) Balzac.

C'est en quittant Nuaillé que Henri fut tué au mois de février 1794. Nous vîmes la prairie où il est tombé, près de la grande route de Saumur à Chollet, à une lieue de Chollet. Elle est aux trois quarts labourée. Quelques arbres sont jetés çà et là, et au bas est un chemin creux qui conduisoit à une ferme. On n'avoit pas enterré Henri dans cet endroit même. Stoflet l'avoit fait porter de l'autre côté de la route. Il fut déposé au pied d'un arbre, et le paysan qui avoit creusé la fosse, avoit confié en mourant ce secret à sa femme. Quand on fit la recherche des ossemens, cette femme indiqua où on les trouveroit. On creusa, et il fut bien facile de les reconnoître à la grandeur et surtout au trou que la balle avoit fait dans le crâne. On vint les chercher de Chollet en grande pompe, et un service fut célébré dans cette ville.

De Chollet nous vînmes à Mortagne. Mortagne est sur un des coteaux qui bordent la Sèvre. La Sèvre forme mille détours dans des prairies. Tous les bords de la Sèvre sont très-pittoresques. La route monte sur la colline opposée. Des ruines sont répandues sur les coteaux, et il y a un grand nombre de maisons détruites à Mortagne. C'étoit là et non à Bourbon qu'il falloit créer une grande ville. Les bois de

Mortagne viennent s'unir à Saint-Légé. Les forêts sont devenues rares dans ce pays, parce qu'on en a beaucoup brûlé pendant la guerre, et que depuis on a employé beaucoup de bois de charpente pour la reconstruction des maisons et des moulins.

Non loin de Chollet est le bourg Saint-Laurent, dans une situation très-riante, entre Mortagne, Chollet, Châtillon et la Verrie, entouré par quatre collines et par la Sèvre que bordent beaucoup d'arbres d'un sombre feuillage; les flots y sont sans cesse brisés par les rochers et les petites îles qu'elle renferme. « Le père Montfort, dit M. de Sapinaud (1), établit autrefois à Saint-Laurent deux maisons de religieuses; l'une de Sœurs grises, nommées sœurs de la Sagesse, l'autre de Missionnaires. Les religieuses, qui avoient plusieurs hôpitaux dans la Vendée et même dans le royaume, secouroient les indigens et instruisoient les enfans. Les missionnaires faisoient tous les ans des missions dans les bourgs et les petites villes où le zèle et les bonnes mœurs avoient éprouvé quelque altération. A peine y avoient-ils passé quelques jours, que ces lieux devenoient les modèles de la contrée. « C'est ainsi

(1) Élégies vendéennes.

que quelques prêtres renouvelant dans les cœurs vendéens cette foi que la philosophie du dix-huitième siècle détruisoit en d'autres provinces, préparoient quelques années avant la révolution, les prodiges de courage que la religion devoit lui opposer dans la Vendée. « Adoucir les rigueurs de la guerrre, exercer leur bienfaisance (1) envers les deux partis, étoit l'objet continuel de leurs soins dans nos jours malheureux. Leur maison, qui est vaste et jointe à un magnifique enclos, étoit le refuge de tous les malheureux. A la bataille de Chollet, une colonne républicaine, arrêtée dans sa marche par celle du brave Piron, qui alloit se joindre à Bonchamp et d'Elbée, fut forcée de se replier vers Saint-Laurent, où, sans les missionnaires, elle eût été exterminée par les paysans. Ils leur rappelèrent la clémence de Dieu et leur persuadèrent que sauver la vie de son ennemi est l'acte le plus agréable au Seigneur. La Providence les a récompensés, leur établissement est resté debout sur tant de ruines, et Buonaparte même l'a protégé et soutenu. »

---

(1) Tous les blessés royalistes et républicains étoient transportés à Saint-Laurent, et les sœurs et les missionnaires du Saint-Esprit leur prodiguoient tous leurs soins.

Non loin de Mortagne, près du château de la Tremblaye placé sur une hauteur qui domine deux vallons, s'élève un grand cyprès qu'on aperçoit seul dans la campagne de la montagne de Limonier. C'est là, près de ce cyprès, que M. de Lescure a été frappé du coup mortel. Monté sur un tertre comme Louis de la Rochejaquelein au champ des Mathes, il crioit : *En avant*, quand une balle l'atteignit près du sourcil gauche et sortit par derrière. On le nommoit *le saint du Poitou* et Cathelineau *le saint d'Anjou*. On a gravé ces mots des Psaumes au bas de son portrait : « Quand une armée en bataille s'avanceroit contre moi, je ne craindrois rien. » Le peintre a très-bien choisi le moment où il représente M. de Lescure. M. de Lescure s'étoit avancé seul à cinquante pas devant les paysans pour les animer ; une batterie ayant fait sur lui un feu de mitraille sans qu'il fût blessé : « Vous voyez, mes amis, les bleus ne savent pas tirer. » Les paysans se mirent à courir ; mais à la portée du canon ils aperçurent une grande croix et se jetèrent à genoux. Un de ses chefs de division vouloit les faire relever. « Laissez-les prier, lui dit tranquillement le général, et lui-même unit sa priere à la leur. » M. de Lescure mourut après la bataille de Laval, entre Ernée et Fougère.

Voici ses dernières paroles : « J'ai servi mon Dieu et mon roi, mon âme est tranquille. »

M. de Lescure avoit les vertus de saint Louis et son intrépidité. Il est mort comme lui. Qu'on lise dans madame de la Rochejaquelein le récit de la mort de M. de Lescure, et dans Joinville les récits des derniers momens de notre saint Roi. « En la nuit devant le jour qu'il trépassoit, dit Joinville, il soupira et dit à voix basse : « O » Jérusalem ! ô Jérusalem ! » Et le jour de lundi il tendit ses mains jointes au ciel et dit : « Biau » sire Dieu, aye merci de ce peuple qui ici » demeure, et le conduis en son pays, afin qu'il » ne tombe en la main de ses ennemis, et qu'il » ne soit contraint à renier ton saint nom. » Et après il dit en latin : « *Père, je commant mon* « *esprit en ta garde.* » Et après qu'il eut ce dit, il ne parla plus ; mais un peu de temps après trépassa de ce siècle entour l'heure de none, en laquelle le fils Dieu Jésus-Christ mourut en la croix pour la vie du monde. »

De la montagne des Alouettes (1) la vue est

---

(1) La montagne des Alouettes, celle de Saint-Michel Mont-Malcus, et celle de Pouzauge, sont les points les plus élevés du département. On croit qu'elles ont 300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

très-étendue. C'est l'infini, nous disoit notre conducteur. On aperçoit, ajoutoit-il, le clocher de Saint-Martin de l'île de Rhé, le château de Pierre-Levée des Sables, la flèche de la cathédrale de Luçon, la flèche de Fontenay, les hauteurs de Pouzauge, les coteaux de la Rochelle, et Saint-Pierre de Nantes. Le pont Charron paroît à l'extrémité de cette vaste plaine, coupée de bois, de vignes et de prairies; c'est un horizon immense. Au pont Charron périt M. Sapinaud de la Veyrie. « Je suis naturellement *poltron*, disoit-il, mais l'honneur me dit, tu dois être là, et je sais y mourir. » Nous descendîmes aux Herbiers. Nous trouvions partout des châteaux ruinés. A peu de distance des Herbiers une prairie vient finir à la grande route, et forme, par son aspect riant, un triste contraste avec les débris d'un beau château.

Nous avons vu à la Gaubretière M. de Sapinaud, neveu de celui dont nous venons de parler. M. de Sapinaud, commandant de l'armée du centre, étoit entré dans Nantes avec Charette. Quand les événemens de Quiberon mirent de nouveau les armes à la main aux royalistes, M. de Sapinaud fit avertir le général républicain, campé près de Mortagne, qu'il l'attaqueroit, et le lendemain il l'attaqua et le battit.

Il fut toujours ami de Charette. En 1814, il avoit préparé la Vendée à une nouvelle insurrection. Les Vendéens devoient se trouver le lundi de Pâques au rendez-vous désigné, et le mardi reprendre le drapeau blanc. En 1815, il fut nommé généralissime après la mort de Louis de la Rochejaquelein.

Des Herbiers nous allâmes à la Rochelle; nous passâmes aux Quatre-Chemins (1), au camp de la Patte-d'Oie, à Chantonnay, au pont Charron, et il étoit nuit quand nous étions à Marans. Aux environs de Chantonnay demeuroient MM. Jallais de la Boucherie, sept frères qui servoient dans la légion de Damas. C'est là que fut détruit le bataillon nommé le Vengeur, qui se vantoit de n'avoir jamais épargné aucun Vendéen. C'est près de Chantonnay que fut gagnée la bataille de la Guérinière, un des premiers triomphes des Vendéens. A Chantonnay, nous avions quitté le Bocage et nous étions entrés dans le marais de Luçon pour nous rendre à la Rochelle.

La Rochelle (2) est une place très-importante

---

(1) Une jeune personne très-belle prise aux Quatre-Chemins disoit à des soldats : « Vous pouvez déchirer mon corps, mais mon cœur restera fidèle à Dieu. »

(2) Comme l'histoire de la Rochelle se rattache aux épo-

pour la Vendée, et propre à lier ses opérations avec celles du Midi. La Rochelle pourroit être en effet la tête de pont de Bordeaux, l'arsenal

---

ques les plus remarquables de l'histoire de France (*), nous avons cru devoir donner un précis des événemens qui se sont passés dans ses murs.

Le pays d'Aunis passa des rois d'Aquitaine aux comtes de Poitou, ducs d'Aquitaine. Éléonor, en épousant Henri, comte d'Anjou, lui porta en dot la Rochelle et le pays d'Aunis. Ce mariage rendit plus redoutable le duc de Normandie devenu roi d'Angleterre, et les rois de France devinrent plus attentifs à l'accroissement de la puissance d'un roi étranger. Philippe-Auguste reprit la Normandie et presque toutes les places du Poitou, excepté Niort, Thouars et la Rochelle. Jean, roi d'Angleterre, passa la mer et vint débarquer dans cette dernière ville. Henri III, qui succéda à Jean, eut à la défendre contre Louis VIII qui prit Niort, Saint-Jean-d'Angély, et vint mettre le siége devant la Rochelle. La ville ouvrit ses portes au roi de France après vingt-un jours de siége. Louis promit de ne l'aliéner jamais, et de n'en pas faire démolir les murs. Mathieu de Montmorency, connétable de France, jura, suivant l'usage du temps, l'observation de ses promesses *sur l'âme du Roi.* C'étoit l'époque de la chevalerie et des troubadours. Savari de Mauléon commandoit dans la Rochelle. Il unissoit le talent de la guerre à l'art de chanter les exploits des guerriers; il étoit *grand poëte provincial et tenoit cour d'amour dans sa maison, où il attiroit les plus excellens de cette profession, par les prix que sa*

(*) *Voyez* Histoire de la Rochelle.

de la Vendée et son appui. Aux environs de la ville il y a de fort jolies maisons de campagne. Le port est petit, le bassin très-beau; les tours

---

main libérale leur départoit. Dans l'armée des assiégeans, on distinguoit Thibault, comte de Champagne et de Brie, depuis roi de Navarre. Louis IX donna à son frère Alphonse, en 1241, l'investiture des comtés de Poitou et d'Auvergne. Philippe-le-Hardi, après la mort d'Alphonse son oncle, vint à la Rochelle pour voir l'état des domaines que sa mort laissoit à la couronne. Il y avoit alors des Templiers dans cette ville : ils furent abolis en 1314, et les Hospitaliers prirent leur place en 1317. Les Hospitaliers qui venoient de rendre d'éminens services à la cause européenne dans l'île de Rhodes, prirent possession de la commanderie de la Rochelle, qui se nomme encore la commanderie du Temple. La perte de la bataille de Crécy (en 1346) mit en péril la Rochelle. Le poste de Marans fut emporté par les Anglois qui tenoient encore le château de Rochefort. « Le peuple de la Rochelle, autant belliqueux que trafiqueur, dit Lanoue, se montra plein de zèle pour la cause de la France. » Mais la défaite du roi Jean à Poitiers et le traité de Bretigny mirent la Rochelle au pouvoir des Anglois. Le prince de Galles, à qui Edouard son père céda dans la suite le duché d'Aquitaine et la seigneurie de la Rochelle, fit son entrée publique dans cette ville le 27 d'août 1363.

Le prince de Galles voulant imposer à l'Aquitaine un subside contraire aux priviléges de la province, les principaux seigneurs en appelèrent au roi de France comme seigneur suzerain. Les Rochellois avoient tant d'aversion

qui forment l'entrée du port d'un bel effet. On y remarque quelques hôtels et l'église de Saint-Barthélemi. J'eus une conversation fort curieuse

---

pour le gouvernement étranger, qu'on dit que le roi d'Angleterre vouloit les chasser de leurs demeures, et faire de leur ville une colonie angloise. Charles V cita le prince de Galles à la cour de Paris, et le prince de Galles ayant refusé de comparoître, tout ce qu'il possédoit fut confisqué et réuni à la couronne. Un combat naval se livra devant la Rochelle, les Anglois furent vaincus, et Duguesclin entra dans l'Aunis. Poitiers, Saintes, Angoulême, Saint-Jean-d'Angély venoient de tomber au pouvoir du héros françois. On se rappelle la réponse de Duguesclin à celui qui lui disoit qu'il étoit difficile de pénétrer dans la Rochelle. « Si les rayons du soleil percent dans l'enceinte de la ville, Duguesclin saura y pénétrer. » Le maire et les officiers municipaux de la Rochelle se délivrèrent par ruse de la garnison, et ouvrirent leurs portes aux François. Les bannières de France rentrèrent dans une ville françoise : « Bien vieigne la fleur de lys, s'écrioit-» on, qui dignement fut envoyée des saints au roi Clovis; » bien devons-nous amer l'heure et le jour qu'elle nous » vient visiter. » Des enfans s'écrioient : « Monjoie au roi » de France notre sire. » Après la bataille d'Azincourt, quand une mère dénaturée voulut exclure du trône son fils, Charles, dauphin de France, se réfugia à la Rochelle. La levée du siége d'Orléans fut célébrée à la Rochelle par une fête solennelle.

La Rochelle fut reprise par Duguesclin. Louis XI, étant à Amboise, transporta à Charles de France le duché de

avec un Rochellois sur la Vendée qu'il n'aimoit pas, mais dont il faisoit un grand éloge sans le vouloir. « C'étoit un gouffre que la Vendée. Les

---

Guyenne, la ville et le gouvernement de la Rochelle. La ville se soumit et reçut son nouveau maître. Les deux frères, le duc de Guyenne et le roi de France, se haïssoient et ne cherchoient qu'à se tromper. Louis XI, dans la crainte que son frère ne se joignît aux mécontens, fit marcher des troupes en Guyenne. Au moment où il se disposoit à se rendre maître de la Rochelle, son frère mourut empoisonné à Bordeaux. Il fit son entrée à la Rochelle le 24 mai 1472. Il voulut tout voir dans la ville, il monta à la tour de la chaîne, et de là il observa long-temps le pays. Il sentit l'importance de la ville, et avec la pointe du diamant qu'il avoit au doigt, il écrivit sur une vitre de la fenêtre où il étoit ces mots : *Ah! la grande folie!*

François I vint dans cette ville après quelques troubles et une sédition. Il entra avec un détachement de gens de guerre, et fit défendre aux habitans de se présenter devant lui : la ville étoit dans la consternation. Le roi tint son lit de justice, et au bas des degrés du trône étoient debout les représentans de la Rochelle, poussant des cris lamentables. François I, touché de leur repentir, leur dit qu'il pourroit appesantir son bras sur eux, mais qu'il aimoit mieux suivre le penchant de son cœur en leur pardonnant, et qu'il ne vouloit être leur roi que pour être leur père.

« Amis, dit-il, en s'adressant aux Rochellois, car amis
» vous puis-je appeler maintenant que vous retournez à
» la reconnoissance de votre offense ; je sais que vous êtes
» enfans de si bons pères, desquels la fidélité a été expé-

plus belles armées sont venues s'y anéantir. Ces gens-là se croyoient invulnérables, ils prenoient les canons avec des bâtons et des sabots.

» périmentée par tant de nos prédécesseurs et nous-mêmes :
» jusqu'ici vous m'avez été si bons et si loyaux sujets,
» que j'aime mieux oublier ce méfait récent et nou-
» veau que vos vieils et anciens bienfaits; et aussi peu
» convient à vos coutumes précédentes de désobéir
» comme à ma nature de ne vous pas pardonner cette
» offense. » Puis, s'adressant au gouverneur : « Jarnac,
» ajouta-t-il, rendez-leur les clefs, et faites vider tous
» les gens d'armes, car en eux entièrement me fie. »
On vit alors le roi répandre des larmes, et toute la ville répondre par des transports d'ivresse à la clémence de son roi. « Il y avoit tant de feux allumés, dit un ancien
» historien de la Rochelle, qu'il sembloit un autre jour. »
Au souper, où les plats furent portés par vingt-six bourgeois, en habits uniformes, de velours violet et noir, Jean Clairbaut, ancien maire, apportant au roi un bassin rempli de confitures, un officier l'arrêta ; mais le prince qui le vit lui ordonna de s'approcher, et sans permettre qu'on fît l'essai, en prit et en mangea. Il gagna ainsi tous les cœurs. Nous touchons à l'époque des grands malheurs de la Rochelle. En 1554, le calvinisme s'introduisit dans cette ville : il y devint bientôt menaçant, et Charles IX, qui étoit à Bordeaux, y vint, croyant sa présence nécessaire pour calmer l'agitation des esprits. Il y eut quelque trouble, même pendant le séjour du roi ; et peu de temps après la ville se déclara pour le parti du prince de Condé. Le prince de Condé, l'amiral Coli-

— Comment, Monsieur ! lui disois-je, avec des bâtons. — Oui, l'on en trouvoit beaucoup sur les champs de bataille. Jamais armée n'a fait

---

gny, Jeanne Albret, reine de Navarre et son fils Henri, se réfugièrent dans ses murs. Henri se promenoit sur les bords de la mer ; il tomba dans l'eau, disparut, et auroit péri, si un capitaine de marine, nommé Jacques Lardeau, ne l'eût sauvé. Les Rochellois persistant toujours dansleur rébellion, le duc d'Anjou, après les batailles de Jarnac et de Moncontour, vint mettre le siége devant leur ville. Lanoue commandoit dans la Rochelle. On livra plusieurs combats sanglans. Le duc d'Aumale fut tué. Ce prince avoit eu des pressentimens de sa mort, et Brantôme lui avoit entendu dire : Voici le lieu où je mourrai.

Lanoue, qui gémissoit de combattre contre son roi, voulut décider les Rochellois à la paix : un ministre osa lui donner un soufflet. Lanoue arrêta les gentilshommes de sa suite, qui alloient tuer le ministre, et le fit conduire à sa femme, en lui recommandant de pourvoir à sa garde à cause du dérangement de sa raison. Lanoue, voyant que les esprits s'envenimoient de plus en plus, sortit de la ville. Il avoit promis au roi de quitter la Rochelle s'il n'y rétablissoit pas la tranquillité, et il fut fidèle à sa promesse. Le duc de Rohan parle ainsi de la conduite de Lanoue : « La Rochelle étoit aux abois, ce qui obligea » M. Lanoue, illustre en piété, prudence et valeur, de » tâcher à la faire rendre afin de la tirer de la plus grande » désolation. » Le siége dura long-temps. Le duc d'Anjou ne fut sauvé que par le dévouement d'un de ses écuyers. Il visitoit un bastion ; un soldat du haut du rempart le

de pareils prodiges. Voilà pourtant ce que peut le fanatisme ! » Depuis la perte de Saint-Domingue les grandes fortunes de la Rochelle ont

---

coucha en joue. Devins, qui aperçut ce mouvement, se jeta devant Henri III et fut tué de la balle qui devoit tuer le roi. C'est aux pieds des remparts de la Rochelle que les ambassadeurs de Pologne vinrent annoncer au duc d'Anjou son avénement au trône de Pologne. La Rochelle enfin capitula. Avant la mort de Charles IX, la Rochelle prit de nouveau les armes. Henri III ordonna au duc de Montpensier de pousser la guerre avec activité. Celui-ci fit marcher M. de Châteaubriant contre Marans, dont on s'empara. De là on se dirigea sur Fontenay et sur Lusignan qu'on prit. Pendant la guerre on représenta à la Rochelle une tragédie intitulée *Holoferne*. Judith étoit Catherine de Parthenay, si connue sous le nom de duchesse de Rohan, femme d'un courage héroïque et d'un esprit rare. L'édit de pacification de 1576 suspendit les troubles. Ce fut alors que se forma la ligue. Le roi de Navarre venoit de déclarer à Niort qu'il étoit toujours protestant, et il protesta contre la rétractation qu'on avoit exigée de lui après la Saint-Barthélemi. Il arriva à la Rochelle, où il fut reçu en triomphe. Henri III ayant rendu un édit pour ne permettre que l'exercice de la religion catholique, les protestans prirent les armes. Le prince de Condé entra à la Rochelle pour y prendre de la poudre et des munitions. René de Rohan mourut dans cette ville. C'est le père de Henri de Rohan le grand capitaine. C'est de la Rochelle que partit Henri IV pour aller gagner la bataille de Coutras. Henri, avant le combat, disoit

disparu ; aussi le commerce y languit, et au lieu de trente mille habitans qu'on comptoit à la Rochelle avant la révolution, il n'y en a plus

---

au prince de Condé et au comte de Soissons : « Je ne vous » dis autre chose, sinon que vous êtes du sang des Bour- » bons ; et vive Dieu, je vous ferai voir que je suis votre » aîné. » Le roi de Navarre, après la mort du prince de Condé à Saint-Jean-d'Angély, marcha sur Marans et sur le fort Charron. Il présenta la bataille aux catholiques à l'île de Marans. Les réformés, avant la bataille, se mirent à genoux pour prier. « Ils prient Dieu, dirent les catho- » liques, ils nous battront comme à Coutras. » Les catholiques furent battus. Henri IV prit le château de Marans, Niort, Saint-Maixent et Maillezais. Henri tomba malade, et la Rochelle fut dans la consternation. Le vieux cardinal de Bourbon, qui avoit été nommé roi de France par les ligueurs, fut fait prisonnier et envoyé à la Rochelle. Il mourut à Fontenay-le-Comte. La publication de l'édit de Nantes pacifia la Rochelle.

Cependant, sous Henri IV même, l'esprit du protestantisme suscita de nouvelles agitations, et Rosny vint à la Rochelle pour arrêter tous les complots. Rosny monta à la tour, et c'est de là qu'on lui donna le spectacle de combats simulés.

A la mort de Henri IV, on se défia à la Rochelle du nouveau gouvernement. On se préparoit déjà à l'insurrection, car les magistrats de la Rochelle écrivoient : « Dieu » sera pour nous s'il lui plaît ; mais, pour les hommes, ils » ne nous trouveront pas endormis. » Le duc de Rohan arriva pour commencer la révolte. Le prince de Condé

que treize à quatorze mille. Près de la Rochelle, à la marée basse, on voit encore les restes de la digue que le cardinal de Richelieu avoit fait

---

ayant été arrêté au sortir du conseil du roi, comme il étoit lié à la cause des Rochellois, ceux-ci s'emparèrent de Rochefort, pour être maîtres de la Charente. Il se forma bientôt une ligue protestante, que le roi fit tout ce qu'il put pour abattre. Duplessis-Mornay s'employa réellement pour la conciliation. Enfin il fallut prendre le parti des armes. Louis XIII, après s'être assuré de Saumur, vint à Niort. Trente mille hommes, quelque temps après, furent employés au siége. Les Rochellois s'unirent au roi d'Angleterre. Le roi de France étant tombé malade, le duc de Richelieu continua la guerre avec une grande activité. C'est alors que fut construite cette digue, ouvrage immense, qui arrêta tous les secours de l'Angleterre, et força la Rochelle à se rendre à son roi. Le fameux Guiton, ce maire fanatique, qui avoit déposé son poignard sur la table du conseil pour en percer le sein de celui qui parleroit de se rendre, céda à l'orage et se soumit. Quand le roi entra dans la Rochelle, les principaux citoyens alloient sur son passage, criant *Vive le roi! miséricorde!* De vingt-sept mille habitans il n'en restoit plus que cinq mille. Le roi pardonna à la Rochelle. Le siége avoit duré un an, deux mois et seize jours. On devoit élever une pyramide sur la digue et y placer cette inscription :

Sta, viator, ubi stetit Oceanus. Hanc specta molem quam mundus stupuit, Britanniæ compedem, Rupellæ laqueum, Neptuni balteum, Galliæ triumphalem currum;

construire. Elle avoit sept cent quarante toises.

On fait remonter l'origine de la Rochelle jusqu'à Charlemagne. Le port actuel n'étoit, il y a cinq ou six siècles, qu'un très-petit enfoncement que la mer commencoit à creuser. La Rochelle n'étoit d'abord, dit un ancien historien, qu'un simple bourg et village, habité de pauvres

---

Stent hoc in marmore sculptæ æternitati undæ quæ justo Ludovico suo steterint in æquore. O principis religionem præpotentem! Mare vidit et stetit. Vidit Britannus et fugit. Paruit haud invitus Oceanus cui Rupella ad vitam non paruit. Fames ipsa periit invicta, victa paruit et revixit.

La paix de la Rochelle fut encore troublée par la Fronde. Le prince de Condé, qui avoit le gouvernement de la Guyenne, avoit des vues sur cette ville. Le commandant de la Rochelle s'étoit déclaré pour le prince de Condé; mais les habitans n'entrèrent pas dans la révolte, et les tours ayant été prises, les projets du prince furent arrêtés. La révocation de l'édit de Nantes fit cesser l'exercice du calvinisme dans toute la France. L'édit de Nantes n'étoit point une loi irrévocable. Écoutons Grotius à ce sujet.

« Ceux qui prennent le nom de réformés ne doivent pas regarder comme des traités d'alliance tous ces édits des rois de France en faveur de la réforme; ce sont de simples déclarations que ces souverains ont données par amour du bien public, et que ces mêmes considérations peuvent leur faire révoquer. (*Rivetiani apologet. discussio, p.* 684, 3. *Inf. Amstel., apud Hier. Joan. Blaeu;* 1679.)

pêcheurs, gens de labeur et commun peuple. L'Arioste, décrivant dans l'*Orlando* les aventures de la reine de Galice, la fait pousser par les vents sur des écueils qui hérissent les côtes de la Rochelle ; lieu désert, où l'on ne voyoit, dit-il, qu'une montagne dont le sommet étoit exposé aux tempêtes. Il n'y a qu'une chaîne de falaise haute de vingt pieds. On voit souvent les goélands s'approcher de la côte ; c'est un signe de tempête. La Rochelle est au fond d'un petit golfe qui lui sert d'avant-port. Le havre, à l'embouchure duquel sont deux tours, est à couvert du vent du midi par la pointe des Courcilles, jetée naturelle qui rompt la violence des vagues. La première enceinte des murs de la Rochelle est due à Guillaume, duc d'Aquitaine, dixième du nom ; telle qu'elle est aujourd'hui, elle a été construite en 1689, sous Louis XIV. Auparavant il n'y avoit que le front du côté de la mer. Tous les autres côtés ne présentoient que des débris depuis la prise de la Rochelle.

Près de la Rochelle sont les îles de Rhé et d'Oléron. Il est probable qu'elles ont été détachées du rivage par la mer. On nomme le Pertuis d'Antioche l'espace qui se trouve entre elles : il est d'environ six mille toises. Dans l'espace de deux cent soixante-huit ans, la mer

a mis un intervalle d'une grande demi-lieue entre l'île d'Oléron et le rocher d'Antioche. Le contour de l'île de Rhé est de quatorze lieues et demie. Elle a près de six lieues de longueur, et sa largeur est fort irrégulière. Là est la petite plaine d'Ars, où le prince de Soubise fut battu en 1624. En 1627, la citadelle de Saint-Martin fut défendue contre les Anglois avec une étonnante intrépidité par Thoiras, qui sauva l'île de Rhé et le pays d'Aulnis. Il y avoit vingt mille habitans avant la révolution. L'île d'Oléron a six lieues de longueur, et dans sa plus grande largeur, près de deux lieues. C'est près de la Rochelle que Charles VII, proclamé roi au château d'Espally et allant se faire sacrer à Poitiers, s'arrêta dans une maison pour y tenir conseil. Le plancher s'écroula. Plusieurs seigneurs furent tués ou blessés; et le roi fut retiré des décombres, avec quelques meurtrissures. On regarda alors cet événement comme un présage des grands dangers auxquels ce prince alloit être exposé, et de l'heureuse issue de ses affaires. Charles VII n'avoit alors auprès de lui ni les Dunois, ni les Richemont, ni la Hire, ni Xaintrailles, ni Jeanne d'Arc. Les Écossois lui envoyèrent de nombreux secours. Charles VII prit parmi eux une compagnie d'élite à qui il confia la garde de sa per-

sonne. Singulier temps où les Douglas et les Stuart combattoient pour le roi de France, appelé par ses ennemis *le roi de Bourges*, contre les Warwick, les Talbot, les Arundel commandés par le duc de Bedford, qui s'appelait régent de France ! La Rochelle (1) est le chef-lieu du département de la Charente-Inférieure (2).

---

(1) La façade de l'hôtel-de-ville est soutenue sur des colonnes toscanes, qui forment un porche. Le second ordre est une espèce d'ionique composé.

Un poëte parle, sous Louis VIII, des tours de la Rochelle. Ces quatre tours protègent l'entrée du port. La tour Saint-Nicolas, réparée en 1505, a neuf toises et demie de diamètre y compris les murs, et dix-neuf toises jusqu'au sommet du donjon ; les voûtes de ces deux étages sont à ogive.

La petite tour de la chaîne fut aussi rebâtie entièrement en 1476. C'est en 1445 que fut élevée la tour de la Lanterne, qui devoit servir de phare pour les vaisseaux.

On ignore la date de la construction de la grosse horloge. C'est aujourd'hui une arcade magnifique, large et fort haute. En 1746 on a abattu la lanterne de la grosse horloge, et l'on a élevé le massif de la tour, un carré en pierres de taille, décoré d'un ordre d'architecture et terminé par un dôme.

(2) La Charente, qui prend sa source sur les confins du Poitou, près d'un vieux château qui étoit autrefois un affreux désert, retraite d'un saint anachorète, passe au bas du coteau sur lequel Angoulême est bâti. Elle passe à

De la Rochelle nous revînmes à Marans. De Marans jusqu'à Luçon (1) il n'y a qu'une vaste plaine très-fertile, conquise sur les étangs.

Près de Luçon, nous vîmes le champ de bataille où les Vendéens furent battus. M. de Charette combattoit ce jour-là avec la grande armée.

Cognac, où naquit François I; à Saintes, au pied du coteau de Taillebourg, lieu que saint Louis a rendu célèbre. De là elle descend à Rochefort et se jette dans l'Océan, à deux lieues au-dessous de cette ville. Les bords de la Charente sont très-rians et ornés de villes et de châteaux. Autrefois on pêchoit des perles dans la Charente; mais il falloit ouvrir un grand nombre de coquillages avant d'en rencontrer une.

(1) On assure que la grande mer venoit flotter jusqu'à Luçon. Une chapelle dédiée à saint Jean, éloignée des bords de la mer de plus de six toises en 1680, étoit ruinée par les eaux en 1728.

Avant que le canal de Luçon fût creusé, les eaux du Lay et de la Sèvre se répandoient sur tout le marais. Les levées du canal de Luçon arrêtèrent les deux rivières. Dans le bassin de la Sèvre, vingt mille hectares, autrefois sous les eaux, sont aujourd'hui rendus à la culture. Au nord des desséchemens il reste une plage de marais non desséchés, de deux mille mètres à peu près de largeur, dont la superficie est de quatre mille six cent cinquante-six hectares. Elle reçoit toutes les eaux des débordemens de la Vendée, qui se répandoient sur toute la surface des marais.

Ce pays est tout-à-fait séparé de la Vendée, par les opinions. « Ils ne connoissent pas de bon Dieu dans les marais près de Luçon, me disoit un paysan. » Là, dit un représentant du peuple, nous avions trois religions à détruire, la catholique, la protestante et la juive; et toutes trois se sont également et sans efforts anéanties devant les idées philosophiques que nous avons développées avec autant de simplicité que de fraternité sincère. » Et voilà les hommes qui ont eu les destinées de la France entre leurs mains!

En allant à Bourbon-Vendée, nous retrouvâmes le Bocage à quelques lieues de Luçon. Le Bocage recommence en effet à Mareuil, avec ses coteaux, ses rivières, ses châteaux pittoresques. Mareuil est un joli bourg sur le Lay. Un château et une église remarquables sont à l'entrée. A Luçon, nous avions vu un champ de bataille; à Mareuil nous retrouvions des ruines. C'est bien là la Vendée (1).

---

(1) Le département de la Vendée se divise en quatre parties bien distinctes : la plaine, le Bocage, le marais et les îles.

L'aspect de la plaine est triste et monotone, quand elle est dépouillée de ses moissons. Quelques bois, quelques vignes interrompent seuls cette monotonie. Aucune

La route de Bourbon-Vendée, autrefois la Roche-sur-Yon, passe sur un coteau garni d'arbres et de pampres. Il y a de jolies prairies à Mareuil et de jolies maisons. Les environs de

---

source d'eau vive n'arrose ce sol. On trouve encore dans la plaine des traces du séjour de la mer. On rencontre une assez grande quantité, sur les hauteurs des environs de Fontenay, de petits galets de quartz, roulés par la mer.

Tout le Bocage a l'air d'une grande forêt. « Le sol du Bocage du département de la Vendée est léger et aride sur le sommet des coteaux les plus élevés ; il prend plus de consistance, sans changer de nature, en descendant dans les vallées, où un heureux mélange de sable et d'argile, facilement arrosé par un grand nombre de sources et de ruisseaux, présente l'image de la fertilité. » Le plus grand nombre de ces vallées contiennent d'excellentes prairies. Les collines sont employées à la culture, à l'exception des parties les plus élevées de la chaîne granitique, où, à l'exposition du nord, l'on ne voit croître que l'ajonc et la bruyère. On évalue à un dixième la portion de la superficie du Bocage occupée par les landes stériles. Ce sont de petites plaines, où les troupeaux de tout un village trouvent un maigre pâturage. Quelques parties sont enfermées par des haies, et défrichées quelquefois par des métayers qui les abandonnent ensuite pour de longues années. Il n'y a pas beaucoup de forêts dans le Bocage. On n'y compte pas plus de douze mille hectares de bois ; mais tout le pays est composé de carrés de terre, de quatre à six arpens, entourés de haies très-fortes, soute-

Bourbon sont rians. La rivière de l'Yon serpente dans les prairies. Il pleuvoit. Je retrouvais l'aspect des sommets des montagnes. Il y a, à l'entrée de la ville, un château ruiné, d'un fort bel effet. Nous entrâmes dans Bourbon-Vendée, qui nous surprit singulièrement. On reconnoît d'abord une ville bâtie par Buonaparte. Une place immense, quelques beaux édifices, de belles maisons çà et là, des pierres amoncelées, des lignes tracées, des plafonds d'or et d'azur; les tribunaux avec une architecture grecque; l'Église à demi bâtie, et tout le pays qui entoure la ville rempli de chaumières ruinées, de châteaux démolis; les propriétaires logés dans leurs anciennes écuries ou dans les dépendances de leurs châteaux.

Nous étions dans le pays de Charette, et sur le théâtre de la dernière guerre. Dans la Vendée, chaque pays est distingué par le nom de son chef; on dit le pays de Bonchamp, le pays de la Roche-jaquelein, le pays de Charette. On retrouve donc à Napoléonville (nom que Buonaparte avoit

---

nues par des chênes, des ormes, des érables, des frênes, des châtaigniers et des cerisiers. Comme dans la Bretagne, le chêne y est en plus grande quantité; peu s'élèvent à la hauteur naturelle. A huit à neuf pieds on abat leur tête, et l'on en coupe les branches tous les sept ans.

donné à Bourbon-Vendée) les souvenirs de Buonaparte et de Charette. Eh! bien, qu'on compare Buonaparte, ce fils de la révolution, avec le général Charette. On verra le vrai grand homme dans le général royaliste. Voyez l'un à Waterloo, à Leipsick, à Moscou, et l'autre dans les bois de la Chaboterie. Buonaparte se livrant aux Anglois, et Charette répondant à madame de la Roche-Lépinais qui lui offroit un asile sûr en Angleterre : « Je n'irai jamais chercher un abri en Angleterre. » Si j'acceptois vos offres, que deviendroient ces » braves qui m'entourent; ils périroient seuls : je » veux périr sur cette terre et au milieu d'eux. »

Accablé sous les ruines de son parti détruit, abandonné de ses propres vœux et de ses espérances, suivant les belles expressions d'un de nos anciens écrivains, Charette conservoit encore son héroïque vertu, et montroit combien le courage défend la solitude et le dénuement d'un grand homme exposé aux outrages de la fortune.

Poursuivis depuis quinze jours, ses compagnons furent bientôt obligés d'abandonner leurs chevaux; ils vouloient que Charette gardât le sien : mon sort est lié au vôtre, leur dit Charette : nous ne sommes plus que des compagnons d'infortune. Un de ses soldats, le voyant dans un grand danger, lui donna son chapeau, et prit le sien où

étoit son panache blanc : « Sauvez-vous, lui dit-il, ils me prendront pour vous et me tueront. » Quand Charette fut pris, il avoit les bras en écharpe, une barbe longue, la figure couverte de terre. Après son jugement, on lui fit parcourir toutes les rues de Nantes où il avoit passé triomphant après l'amnistie (1). Un curé constitutionnel étoit venu dans sa prison. Il s'étoit confessé. Mais l'ingénieuse piété de sa sœur lui avoit préparé une consolation : on lui avoit fait savoir la rue, la maison et la fenêtre où un prêtre catholique devoit se trouver un mouchoir blanc à la main. Charette passoit fièrement dans les rues de Nantes; quand il arriva au lieu indiqué, on put s'apercevoir à sa tête inclinée, à l'expression d'humilité de tous ses traits, que Charette s'abaissoit devant la seule puissance qu'il reconnût alors en France, celle de Dieu. Il reçut la bénédiction du prêtre, et arriva sur la place d'armes. On s'approcha de lui pour lui bander les yeux : « Non,

(1) Le traité de la Jaunaie, signé le 27 février 1795, contenait pour conditions secrètes le rétablissement de la religion catholique et de la monarchie légitime; la remise entre les mains des Vendéens, de Louis XVII et de la jeune princesse sa sœur; et jusqu'à l'exécution de ces clauses, l'indépendance absolue du pays des Chouans et des Vendéens.

je ne crains pas la mort (1); je veux voir mon ennemi jusqu'à la fin ; et portant la main sur son cœur : *Allons, feu, quand on a su vivre, on sait mourir. Vive le Roi!* » La chapelle de *la Merci* étoit près de l'endroit où est tombé Charette.

Rien n'est comparable à la constance de Charette. Il disoit souvent : « Je me défendrai en soldat, et mourrai en chrétien. » Charette habitoit une de ses terres située non loin de la Garnache. Il étoit à table quand les Vendéens de Machecoul vinrent le presser de se mettre à leur tête. « Le sort en est jeté, dit-il : on veut que j'arbore le drapeau blanc, je le suivrai jusqu'à la mort ; mais je vous déclare que je saurai punir les lâches qui l'abandonneront. » Il a tenu parole. « Mes enfans, disoit à ses soldats Charette, toujours en avant ; je veux perdre le nom de Charette si le roi ne vous récompense pas. » Charette faisoit ses attaques de nuit, pour que la déroute fût moins funeste. Les paysans connoissoient les

(1) Les républicains eux-mêmes admirèrent la mort de Charette, et l'on trouva ces vers écrits près du lieu où il fut fusillé :

> De Charette, passant, respecte le repos :
> Il vécut en brigand, et mourut en héros.

chemins. Voici une de ses harangues, telle que me l'a rapportée un paysan de son armée : « Vous êtes chrétiens, vous vous battez pour votre Dieu; pour votre roi. Notre roi nous porte tous dans son cœur, et notre Dieu veille sur nous. » Il aimoit ses soldats comme ses deux bras, me disoit le même paysan; et tous auroient passé le feu pour le joindre. Au bourg du Brouzils, une balle lui traversa le bras près de l'épaule sans qu'il donnât aucun signe de souffrance, et il pleura la mort de Guérin. Il disoit en parlant des troupes de Stoflet : « Si j'avois des soldats comme les siens, j'irois prendre à dos les troupes de la république sur le Rhin. » On avoit promis à Charette de livrer à sa garde le jeune roi, Louis XVII, et sa sœur. « Le traité fut conclu (1) à la vue des ruines de la Vendée, à la lueur des flammes qui dévoraient ce dernier asile de la monarchie. »

« On n'oubliera jamais, dit madame de la Rochejaquelein, que ce général blessé, poursuivi d'asile en asile, n'ayant pas douze compagnons avec lui, a inspiré encore assez de crainte aux républicains pour qu'on lui ait fait offrir un million et le libre passage en Angleterre, et qu'il a préféré combattre jusqu'au jour où il a été saisi pour être traîné au supplice. »

(1) M. de Châteaubriand.

Après la mort de Charette, tout fut fini dans la Vendée (1).

Nous allâmes au Petit-Bourg, chez M. Voyneau. Une des sœurs de M. Voyneau, madame de Montsorbier, a suivi constamment l'ambulance de Charette, toujours soignant les blessés. C'est là qu'un gentilhomme vendéen, M. le Magnan de l'Ecorce, me disoit en parlant des paysans: « Nous ne pouvons pas parler de ce que nous avons fait quand nous voyons l'héroïsme de ces gens-là. » Il est convenu parmi les paysans que quand on a une cartouche on peut aller au combat.

Du Petit-Bourg nous vînmes aux Gats, chez madame Guerry-de-Beauregard, sœur de MM. de la Rochejaquelein, et dont le mari a péri dans la dernière guerre. Une de ses filles a épousé l'un des trois MM. de Chabot, qui se battoient tous trois dans les cent jours. Nous trouvâmes aux Gats M. de Marans, chef de division en 1815. A tout l'héroïsme des paysans nous retrouvions unis en lui l'urbanité et l'honneur de la noblesse

---

(1) On peut diviser la guerre en trois époques. — Neuf mois jusqu'à la destruction de l'armée d'Anjou. — Second envoi d'un émissaire à Londres, jusqu'au traité de la Jaunaie, décembre 93, jusqu'en décembre 94. — Enfin, depuis le traité jusqu'à la mort de Charette.

françoise ; et M. de Clabat, officier vendéen, loyal et brave comme ils le sont tous, qui nous accompagna au marais où il combattoit dans les cent jours.

Il y avoit dans la dernière guerre un assez grand nombre de vieillards de soixante-dix ans, et un vieillard de quatre-vingt-seize ans qu'on refusa de recevoir dans l'armée, qui voulut rester dans un clocher pour sonner le tocsin ; et quand tous les paysans furent partis, il gardoit les munitions. Des pères conduisoient leurs fils et ne vouloient se retirer qu'après *leur avoir appris la guerre* (1). Quand M. de Marans alla annoncer aux paysans qu'on vouloit commencer la guerre : *pour demain, nous serons prêts*, fut leur seule réponse. Un grand nombre suivit l'armée sans fusils. On leur disoit : « Mais vous n'avez pas de canons. — Nous en prendrons encore avec nos bâtons. » Une jeune paysanne mariée depuis 15 jours, après avoir fortement engagé son mari à partir, disoit qu'elle ne l'auroit jamais revu, s'il n'avoit pas fait la guerre.

« Ici tout est cœur pour la royauté, » me disoit un jeune Vendéen. » Les Bourbons ne connois-

---

(1) Il y en eut un entre autres qui conduisit ses sept fils dans la dernière guerre.

sent pas encore tout ce que ce pays est pour eux, me disoit un autre. Les ministres invoquent la charte, pourquoi n'invoquent-ils pas le bon Dieu et la Sainte-Vierge ? »

C'est aux Gats que je vis Jean-Lefort, dont j'ai déjà parlé, et qui a été à vingt-cinq combats. Il avoit conduit ses deux fils dans la dernière guerre. Sa politique étoit toute dans ce principe que les divisions entre les chefs avoient encore plus gravé dans son esprit : « Il faut un homme qui fasse tout obéir, c'est comme dans une famille. » « Tout se gâte, ajoutoit-il ; aujourd'hui les jeunes » gens qui sont allés avec Buonaparte parlent sur » le père et sur la mère. L'ingratitude endurcit » le cœur. Les royalistes sont rejetés, les ré» publicains accueillis, l'autorité soutient les ja» cobins. » (Qu'on se rappelle que ceci étoit dit à l'époque où la loi des élections étoit défendue par les ministres du roi, et où le mot religion étoit retranché des lois.) « Les jacobins veulent ôter » Monsieur, ils s'introduisent de place en place, » de bureau en bureau. Comme l'eau, ils pé» nètrent partout peu à peu. Si on les laisse faire, » ils seront vainqueurs ; mais ce qui est injuste » ne peut durer. »

Il me disoit, en parlant de la première guerre : « Tout le pays fut soulevé en huit jours. C'étoit

un orage. Alors on brûloit tout, on outrageoit tout du côté des bleus ; de notre côté, tous les jours on présentoit sa vie pour le Roi. » Il peignoit ainsi le temps actuel : « La révolution a déposé sa lie, c'est ce temps-ci (1). » Je lui parlois de la dernière guerre. « Ah ! monsieur, il y avoit des gens qui se traînoient ; mais moi je suis né dans la religion, je veux y périr. » « Qu'avez-vous gagné ? me disoient des patauds l'autre jour. — Et vous, avez-vous gagné l'honneur ? leur ai-je répondu. » « On nous parle d'oubli, monsieur ; mais il faut au contraire garder un souvenir ferme contre ces gens-là jusqu'à la mort, pour se préserver de ce qu'ils ont fait. » Il composoit le discours qu'un prince devroit leur adresser : « Vous voilà, mes chers amis ; vous avez combattu pour la religion et le roi, vous serez tous *reconnus*. » Ce bon paysan avoit rencontré le discours que leur auroit fait Henri IV. C'est lui qui nous apprit qu'en 1791 les paysans avoient déjà dit aux gentilshommes : « Mettez-vous à notre tête. » Il parloit avec attendrissement de Charette et de ses maîtres.

---

(1) En 1814 un jardinier breton, voyant le gouvernement appeler auprès de lui les hommes de la révolution, disoit : « Si le roi veut se greffer sur la révolution, les sauvageons l'étoufferont. »

« L'humanité, la religion, le bon cœur, me di-
» soit-il, voilà la famille Chabot. MM. de Chabot
» vivent à côté de leur château ruiné, où trois fois
» on a mis le feu. Ils ont perdu une grande for-
» tune, et ils crient *vive le Roi* au milieu de leurs
» ruines. » Le rétablissement de la conscription a affligé les Vendéens. Cependant quelques-uns sont entrés dans la légion de la Vendée. Un entre autres se présentoit au lieutenant-colonel. Il étoit fort petit, on vouloit le mesurer. « C'est de la tête au cœur, dit-il aussitôt, qu'il faut mesurer un Vendéen. »

Et voilà ce peuple que les révolutionnaires dépeignent comme un peuple fanatique et ignorant! Il faudroit déplorer les progrès des lettres et des arts s'ils pouvoient rendre insensibles à un pareil héroïsme. Mais, comme on l'a dit, les lettres seules sont insuffisantes et ne suffisent même pas pour nous apprendre à bien user des lettres. Ce qui peut nous apprendre à en faire un bon usage, c'est une certaine prudence qui n'est pas en elles. Voyez aujourd'hui ce qu'elles sont devenues, tout le monde écrit à la fois. A peine s'informe-t-on si l'on est lu. On disoit autrefois, la république des lettres, cette république n'est plus qu'anarchie, et toute la nation souffre de cet état singulier. « Quand toute une nation est ma-

» lade de la dialectique ou de la poésie, et qu'en
» un pays on trafique plus de sphères et d'astrola-
» bes, que des autres choses nécessaires, c'est un
» signe très-assuré de sa prochaine ruine : qui-
» conque l'entreprendra, en viendra aisément à
» bout, et aura des hommes qui ne se réveille-
» ront qu'à l'extrémité de leurs profondes spécu-
» lations; qui, dans une ville prise, n'entendront,
» ni le son des trompettes, ni le bruit des armes,
» et ne s'apercevront qu'il y a du danger, qu'a-
» près que le feu aura gagné leur cabinet, et que
» leur chambre sera brûlée. »

Le chenil des Gats a servi de quartier-général à Charette. Tout le château avoit été brûlé. Il est réparé aujourd'hui. Nous revînmes ensuite aux Quatre-Chemins, où, dans dix combats, les Vendéens furent dix fois vainqueurs; c'est là que Joli, qu'on appeloit *le vieux Joli*, traversa toute l'armée républicaine avec un manteau bleu. Il disoit aux républicains qu'il alloit examiner les dispositions des brigands; il vint se concerter avec Charette, et traversa une seconde fois toute l'armée.

C'est ce Joli qui, apprenant, à la prise de Léger, que son fils étoit frappé d'un coup mortel, court à son secours; dans ce moment, ses soldats viennent lui dire qu'ils ont fait un de ses enfans

prisonnier parmi les bleus, et lui demandent ce qu'il ordonne : « De le fusiller, répondit-il (1). » Il fit cette réponse sans détourner les yeux de son autre fils qu'il arrosoit de ses pleurs et tenoit mourant dans ses bras. Joli n'étoit pas vendéen : il n'étoit que royaliste. On ne dit pas qu'il eût de la piété. Ceux qui, dans la Vendée, n'étoient pas chrétiens, n'avoient que les vertus des héros de l'antiquité. Nous passâmes ensuite près du chêne Girard, lieu du rassemblement de l'armée du centre, commandée par M. de Sapinaud. Nous voulions voir MM. de Chabot.

Enfin, nous arrivâmes chez M. de Chabot, père des trois MM. de Chabot dont nous avons déjà parlé. C'est une famille échappée à un autre âge, et on n'a pas su employer ces trois nobles jeunes gens, qui ne demandoient qu'à continuer à servir Dieu et le Roi. Mademoiselle de Chabot, fort jeune encore, se rappeloit Charette. Elle l'avoit vu, et elle se souvenoit fort bien de son panache blanc. Prise par les bleus à Montaigu, elle disoit tout bas *vive le Roi* à sa nourrice qui répétoit son chapelet. Le château de M. de Chabot seroit facilement réparé ; ce château a appartenu à

---

(1) Nous avons recueilli cette anecdote dans les notes des *Élégies Vendéennes* de M. de Sapinaud.

Catherine de Rohan. Henri IV disoit de ses sujets, dans une harangue au parlement : « J'ai remis les uns en les maisons dont ils étoient bannis, les autres en la foi qu'ils n'avoient plus. »

Des fenêtres du château on voit l'abbaye de la Genetière, où se rassemblèrent quarante mille hommes, la première armée vendéenne. Elle partit pour Chantonnay en disant son chapelet. Près de là est la commune de Vandraine, où dans un seul jour soixante-trois femmes, enfans ou vieillards, furent égorgés par l'armée républicaine.

Nous retournâmes aux Gats pour aller dans le Marais, et M. de Marans et M. de Clabat nous accompagnèrent. Des Gats au Poiré, nous traversâmes la forêt, puis la route de Bourbon à Nantes. Le Poiré est sur une hauteur, une chapelle détruite est à l'entrée ; de là à Aizenay le pays est toujours coupé, c'est le Bocage. Aizenay est une petite ville sur la route des Sables à Nantes. En remontant sur la route du côté de Nantes, on aperçoit Saint-Christophe de Ligneron, où les chefs en 1815 se réunirent, et où l'on délibéra pour savoir si l'on iroit au Marais. La vue est très-belle, et le pays ressemble à une forêt immense. Sur la route des Sables s'élève le Calvaire, au pied duquel périrent M. de Beauregard et Ludovic de Charette. Tous les Calvaires

dans la Vendée sont rétablis. Les Vendéens se sont hâtés de les rebâtir à neuf avec les ruines de leurs maisons. Ludovic avoit refusé du duc d'Havré des grades et de l'argent en partant de Paris, et il lui avoit dit : « Dans la Vendée, mon nom, mon cœur et mon bras me suffisent. »

Quand les Vendéens furent surpris par Travot (1) à Aizenay, Ludovic fut atteint du coup mortel. On vouloit le faire retirer. « Non, non, dit-il, tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines et que mes paysans auront de la poudre à tirer, je commanderai le feu. Il étoit couché tenant un mouchoir sur sa plaie. Il encourageoit ses soldats et leur crioit sans cesse : « Vengez-moi, et jurez d'obéir à M. de la Rochejaquelein. » Enfin il perdit connoissance et on l'enleva du champ de bataille. Il expira quelques jours après, à l'âge de vingt-sept ans. Après lui son frère continua de se battre à la tête des Chouans. Le Calvaire, vis-à-vis de la Maronnière, château ruiné, au milieu de prairies délicieuses, sépare l'endroit où Charette tomba, du lieu où mourut le beau-frère de M. de la Rochejaquelein, M. Guerry de Beauregard, à l'âge de soixante ans. Une balle lui avoit

(1) Travot, qui vouloit arriver à Bourbon, attaqua sur trois colonnes.

traversé le corps, et un coup de sabre avoit fendu sa tête. M. Guerry de Beauregard a laissé six enfans. Quand il est entré en France presque tous ses biens avoient été vendus. On sait que sa veuve, sœur de Henri et de Louis de la Rochejaquelein, *a été gratifiée d'une pension de 400 francs* (1).

D'Aizenay, nous allâmes à Coex, de Coex à Saint-Gilles. Nous passâmes à côté de l'Aiguillon, dans l'endroit où Travot vouloit forcer le passage pour s'emparer des objets du premier débarquement. A l'Aiguillon le drapeau blanc étoit dans l'endroit le plus exposé au feu. Vingt paysans furent tués en le portant. Celui qui étoit frappé étoit remplacé à l'instant par un autre. Ces héros étoient commandés par un homme digne d'eux, M. de Puytesson.

Nous n'apercevions plus que de grandes landes terminées par la mer. Avant Saint-Gilles nous vîmes des vaisseaux à l'horizon. La mer étoit d'un bleu superbe; la lune pâlissoit et le soleil se levoit. Saint-Gilles est une jolie petite ville, en face est Croix-de-Vic, et la rivière de Vic est dominée par des dunes recouvertes d'ajoncs. Nous vîmes à Croix-de-Vic un brave Vendéen, nommé Robion. Robion étoit propriétaire d'une chaloupe

(1) M. de Châteaubriand.

sur laquelle il conduisit M. de Robert avec le drapeau blanc à bord d'un vaisseau anglois, et ramena M. Louis de la Rochejaquelein. Il a sept enfans. Tout a été pillé dans sa maison, et on ne lui a donné aucun secours. Il a été obligé de vendre jusqu'à sa chaloupe, sa dernière ressource, cette chaloupe qui avoit servi la cause du Roi.

Les bancs de sable mouvans qu'on rencontre de Croix-de-Vic jusqu'à Saint-Jean-de-Mont, sont transportés du sein de la mer par les vents d'ouest et de sud-ouest qui soufflent avec beaucoup de violence; dans quelques endroits ces amas de sable forment des dunes ou monticules de quinze ou vingt mètres de hauteur perpendiculaire. Les progrès de ces dunes sont effrayans près d'Olonne et de Saint-Gilles. Le pin maritime ou l'ajonc suffisent pour arrêter ce fléau. Sur toute la côte, la mer ne forme pas d'anse assez profonde pour offrir des abris aux navires. Les ports des Sables et de Saint-Gilles sont leur seul refuge dans les temps d'orage.

Nous avons voulu voir le lieu où Louis de la Rochejaquelein débarqua. Nous visitâmes ensuite le lieu où il périt victime du plus généreux dévouement. De grands espaces sablonneux, d'anciens sillons remplis d'herbes, quelques arbres, quelques maisons blanches, très-basses à cause

des vents de mer, des bourines, espèces de cahutes couvertes de jonc, des dunes dans le lointain, et au bas d'un fossé une pierre entourée d'immortelles qui croissent au hasard; voilà les Mathes. Sur cette pierre on lit ces mots : *Ici fut tué et couvert de terre Louis de la Rochejaquelein.* Cette inscription si simple nous émut profondément. Quand Louis tomba, le général Canuel, qui étoit auprès du moulin où périt le jeune Guigues (1), vit en même temps M. Auguste de la Rochejaquelein, qu'une balle venoit d'atteindre à la jambe, chanceler sur son cheval. Là fut tué aussi un homme de soixante-dix-huit ans qui avoit accompagné son fils *pour lui apprendre la guerre* (2).

Des Mathes nous allâmes près de Saint-Jean-de-Mont, chez M. Robert. Nous suivions les fossés du Marais. Le Marais a huit lieues de lon-

---

(1) Ce jeune homme s'étoit échappé du collége de Fontenay, en bas de soie et en culotte noire, pour venir rejoindre l'armée vendéenne.

(2) La perte des rebelles, dit le Moniteur du 12 juin 1815, a été considérable. Parmi les morts, on a trouvé le corps du marquis de la Rochejaquelein, qui commandoit avec le titre de général en chef. Il étoit, par ses ardentes instigations, un des plus grands obstacles à l'extinction de la guerre désastreuse dont il avoit soufflé le germe.

gueur. La largeur est comprise entre Saint-Jean-de-Mont et Soulans. On peut comparer le Marais avec ses innombrables canaux aux plaines de la Lombardie. Le Marais est sans cesse menacé par la mer. Mais des digues protègent chaque desséchement; des canaux garantis du flux de la mer par les écluses construites vers leur embouchure, portent à la mer les eaux de la pluie. Ces grands canaux communiquent avec de plus petits, et ceux-ci avec les fossés de clôture qui séparent les différentes propriétés. Les propriétaires se réunissent tous les ans pour s'assurer des moyens les plus propres à garantir le Marais. Les habitans du Marais sont très-forts. C'est une race d'hommes particulière. Le Marais peut fournir dix mille hommes à la cause royale. Quarante mille hommes le cernèrent sous Charette; mais ce qui rend ce pays inexpugnable, c'est la facilité de lâcher les écluses et d'inonder le pays. Le Marais est couvert de barques dans l'hiver, et on traverse les fossés à l'aide d'une grande perche dans l'été.

Sur la côte du Marais sont les îles de Bouin, de Noir-Moutier et d'Yeu. A l'ouest de l'île de Bouin et du continent, on aperçoit l'île de Noir-Moutier (1). Cette île ne communique au conti-

(1) La plaine de Noir-Moutier, exposée à l'invasion

nent que par un banc de terre d'une lieue de long. C'est par là et au milieu de la nuit que

---

des sables, contient trois mille hectares, dont mille huit cents sont employés à la culture du blé; le reste est occupé par les marais salans, les prairies, les canaux, les chemins et quelques landes stériles. L'île de Noir-Moutier offre un aspect très-monotone; on n'y trouve pas une source d'eau vive, pas un ruisseau, pas un arbre. Il y avoit autrefois un bois de chênes verts sur la côte nord, qui, courbés par les vents d'ouest et de sud-ouest, penchoient sur la mer. La révolution a dépouillé cette côte aride, et on ne voit plus à la place du bois de la Chaise, qu'un roc hideux, dont les arbres garnissoient les fentes, et des sables stériles. On y compte cinq mille habitans. L'île se nommoit autrefois Héro; une abbaye de moines noirs ou de bénédictins s'y étoit établie (*nigrum monasterium*): elle prit le nom de Noir-Moutier.

L'île d'Yeu est terminée par une côte inaccessible, formée de rochers énormes qui s'élèvent à vingt-cinq mètres. Ces masses gigantesques présentent des formes singulières, des contours, des enfoncemens, des saillies. Au centre de cette côte est un château ruiné de forme quadrangulaire, avec ses quatre tours, sur le penchant d'un énorme rocher, séparé de la terre voisine par un fossé profond que la mer remplit et laisse à sec deux fois par jour. Sur ce fossé étoit jadis un pont de bois qui formoit la communication du château avec une foule d'ouvrages aujourd'hui en ruines, et qui le couvroient du côté de la terre. La côte orientale offre un abordage sûr aux chaloupes et aux petits bâtimens. Le port est un port de marée, qui

Charette s'embarqua. Placé un moment entre deux feux, Charette s'emparoit de Barbatre après avoir tué un canonnier sur sa pièce, pendant qu'un de ses officiers pénétroit dans Noir-Moutier à la tête de sa cavalerie : la garnison prisonnière fut transférée à l'île de Bouin.

Nous allâmes à Saint-Jean-de-Mont, où Buonaparte vouloit établir un collége pour les fils des Vendéens, puis chez M. Robert où nous fûmes reçus comme des frères. M. Robert est un preux chevalier. Sa franchise n'a rien d'égal que son intrépidité. *Dieu et le roi :* cette noble devise de la Vendée mérite aussi d'être la sienne. Sous le dernier ministère sa maison étoit surveillée par des gendarmes; c'est sous ce ministère qu'on lui a ôté sa place d'inspecteur des côtes, de receveur; on l'a ruiné pour récompenser son dévouement. Jamais, sous Buonaparte, on n'avoit fait de visites domiciliaires chez les Vendéens; un ministre du roi les

---

peut recevoir jusqu'à deux cents bâtimens de cent cinquante à deux cents tonneaux. Trois cent soixante maisons forment le principal établissement de l'île nommée Port-Breton. La moitié de l'île, à peu près, est consacrée à la culture ; l'autre moitié est couverte de bruyères. Des sources vives se trouvent partout. On y a établi des batteries et construit un fort. (*Stat. du département de la Vendée.*)

a commandées. Le nom de ce ministre est plus odieux aux Vendéens que les noms les plus funestes de la révolution et de l'empire. Il a soupçonné leur dévouement et accusé leur loyauté.

M. Robert voit d'un côté la mer et ses dunes recouvertes de quelques lichens et de quelques plantes qui croissent dans le sable, de l'autre le Marais avec ses maisons basses et ses toits aux tuiles scellées avec de la chaux. Dans l'hiver les vaisseaux abordent d'un côté et les barques de l'autre. De Saint-Jean-de-Mont nous allâmes au Périer, lieu où M. de la Rochejaquelein fut enterré après le combat des Mathes et où M. de Clabat vint chercher son corps. La mer mugissoit, le clergé, le peuple étoient sur les barques, et les canons laissés dans le Marais tiroient par intervalles. Nous avons entre les mains la relation que fit M. de Clabat du transport du corps de Louis de la Rochejaquelein. Rien n'est plus simple et plus touchant. Partout la population se portoit sur son passage. Aux Mathes plus de 500 hommes armés et un clergé nombreux reçurent le convoi. A Croix-de-Vic tous les bâtimens de la rade étoient pavoisés et décorés d'emblèmes funèbres. A Bourbon-Vendée les rues, les places et les fenêtres, jusqu'à l'église, étoient garnies d'une immense population accourue de toutes parts pour la cérémonie. Dans toutes les églises un ser-

vice funèbre étoit célébré. Tous les lieux publics étoient fermés comme en un jour de fête solennelle. A la Ferrière chaque maison étoit pavoisée d'un drapeau noir. Aux Herbiers un concours immense de peuple et de soldats vendéens reçut le convoi à genoux. Enfin, on arriva à St.-Aubin de Baubigné ; depuis le Périer, jusqu'à St.-Aubin, le convoi, escorté par des officiers de tout grade, a marché, pour ainsi dire, entre deux haies de soldats vendéens. Chaque chef de division, sur le territoire qu'on traversoit, fournissoit des détachemens quatre fois plus nombreux qu'on ne les demandoit. Tous ceux qui avoient combattu près du général, ceux qui avoient fait la première guerre, les femmes, les enfans, les vieillards, bordoient les chemins, et se prosternoient en pleurant. Tous s'écrioient : « Nous avons perdu notre père, notre appui, notre meilleur ami. » Les dernières paroles du rapport de M. de Clabat à madame la marquise de la Rochejaquelein, sont admirables.

« Vous serez sans doute touchée, madame, de tous les témoignages de regret et d'amour prodigués à la mémoire de votre illustre époux ; ce n'est pas la partie la moins précieuse de l'héritage glorieux qu'il laisse à ses enfans. Entretenus par vous, madame, dans les sentimens qui sont innés dans votre famille, et qu'ils ont sucés

avec le lait, un jour ils serviront comme lui le roi et leur pays, et sauront encore ajouter, s'il est possible, à l'honneur et à l'illustration d'un nom déjà si célèbre et si cher à la France. Cette assurance doit toucher votre cœur justement déchiré. Conservez-vous pour ces tendres victimes de tant de dévouement et d'une si héroïque et pieuse fidélité. » Nous retrouvons dans l'histoire du chevalier Bayard écrite par le loyal serviteur, des détails à peu près semblables. « Quand le bon chevalier, sans peur et sans reproche, eut rendu son âme à Dieu, dont tous les ennemis eurent deuil non croyable, par les chefs de l'armée des Espagnols furent commis certains gentilshommes pour le porter à l'église, où lui fut fait solemnel service durant deux jours. Puis par ses serviteurs fut mené au Dauphiné. Et en passant par les terres du duc de Savoie, où son corps reposoit, lui fit faire autant d'honneur que s'il eût été son frère. Quand les nouvelles de la mort du bon chevalier furent sues au Dauphiné, il ne faut pas particulièrement décrire le deuil qui y fut fait; car les prélats, gens d'église, nobles, et populaires, le fesoient également. Et crois qu'il y a mille ans qu'il ne mourut gentilhomme du pays plaint de la sorte. On alla au devant du corps jusques au pied de la montagne, et fut amené,

d'église en église, en grand honneur jusques auprès de Grenoble où il fut enterré. Puis chacun se retira en sa maison. Mais on eût dit, durant un mois, que le peuple du Dauphiné n'attendoit que ruine prochaine; car on ne fesoit que pleurer et larmoyer, et cessèrent fêtes, danses, banquets, et tous autres passe-temps. Las ils avoient bien raison, car plus grosse perte n'eût su advenir pour le pays. Et quiconque en eut deuil au cœur, croyez qu'il touchoit de bien près aux pauvres gentilshommes, gentilsfemmes, veuves et orphelins à qui il départoit de ses biens. »

Nous passâmes à côté de Challans (1) et de Saint-Christophe-de-Ligneron, de là à Soulans. En avant d'un petit bois, non loin de Soulans, est un champ couvert d'ajoncs où une pierre énorme, à plusieurs pointes, semble encore dressée pour le sacrifice des Druides. La république étoit un dieu plus terrible que le dieu des Druides. Elle avoit demandé le sacrifice de la Vendée, et ses adorateurs se sont empressés d'entasser les victimes dans ce malheureux pays. De Soulans nous vînmes à Comequier, puis chez M. Gotet, chef de la cavalerie de Charette, à qui nous demandâmes cette hospitalité que les Vendéens savent

---

(1) L'attaque du camp de Saint-Christophe a été un des plus beaux faits d'armes de Charette.

si bien accorder. M. Gotet est plein d'enthousiasme pour Charette. Il nous a donné beaucoup de détails curieux sur ce général. Son fils est sous-lieutenant depuis deux ans, et il n'est pas employé. Craint-on aussi le dévouement héréditaire !

De chez M. Gotet nous vînmes à Lanoue, puis à Apremont, où nous remarquâmes les restes d'un vieux château-fort. La situation est très-pittoresque. De là à Aizenay, dont les environs sont très-rians. D'Aizenay à Bourbon par Venensault. Les ajoncs et les genêts couvrent tous les champs de ce pays.

De Bourbon, nous passâmes au bois de la Chaboterie où Charette fut pris ; non loin de la Roche-Servière où en 1815 périt M. de Suzannet, un des preux de la Vendée, et deux nobles frères d'armes, MM. Dureau et de Cambourg. M. de Suzannet, lieutenant dans les hommes d'armes à pied pendant la campagne des princes, débarqué en Bretagne avec le régiment d'Hervilly, se sauva à la nage après les désastres de Quiberon, et arriva dans la Vendée où il rejoignit le général Charette, qui le nomma chef de division. Après la mort de ce général en 1799, nommé commandant de son armée, il fut blessé grièvement, et malgré sa blessure il prit part à la guerre, et à la suspension d'armes conclue avec Buonaparte et les chefs royalistes de l'ouest. En 1801 il fut arrêté et mis

au temple avec le chevalier d'Andigné, et transféré de prison en prison, il parvint à s'échapper et il se cacha près de Fontainebleau. Lors de la conspiration de George, Buonaparte, qui lui avoit permis de se retirer à cent lieues de Paris, voulut le faire arrêter. Il s'échappa. Un mois après il vint à Paris sur sa parole, et ce fut alors qu'on lui proposa de voter pour la dynastie impériale. On lui dit qu'ayant été un des chefs de la Vendée, son suffrage étoit trop important pour qu'il le refusât sans danger. Il répondit : « Comme simple particulier, je n'ai pas besoin de signer ; si l'on me traite comme une puissance, alors j'ai une volonté, et elle est de ne pas signer. » Il fut exilé en Allemagne. Après plus de quatre ans d'exil on l'autorisa à retourner en France. Réal fut chargé de lui offrir des honneurs et, ailleurs que dans la Vendée, plus de fortune qu'il n'en avoit avant la révolution. « Buonaparte, répondit le général vendéen, veut m'avilir, il n'y réussira pas, je ne veux de lui que son oubli. » En 1814 il avoit préparé la Vendée à l'insurrection. Blessé à la première rencontre en 1799, M. de Suzannet, de son lit de douleur, s'occupoit sans relâche de soutenir le noble dévouement des Vendéens ; il donna au jeune comte de Grignon le commandement de son armée, et réunit, pour les mouvemens par-

ticuliers, les divisions sous les ordres de M. Bascher, le compagnon de tous ses travaux. La chute du directoire et le consulat de Buonaparte renversèrent les plans de M. de Suzannet pour le rétablissement des Bourbons.

Modèles de toutes les vertus chrétiennes, MM. Dureau et de Cambourg rappeloient les anciens croisés par leur dévouement religieux. Dès 1815 ils étoient prêts à verser leur sang pour la cause sainte. Après avoir suivi le roi à la frontière avec sa fidèle maison militaire, ils accoururent dans la Vendée. A peine eurent-ils le temps de dire un dernier adieu à leurs jeunes épouses et à leurs enfans au berceau. Ils trouvèrent une mort glorieuse sur le pont de Roche-Servière, et ces deux frères d'armes, si unis dans cette vie par une sainte amitié, furent encore réunis dans la mort. Nous traversâmes Belleville, où Charette rangea ses soldats en bataille devant M. de Rivière et leur demanda ce qu'ils vouloient que M. de Rivière rapportât au roi de leur part : l'armée entière cria *vive le Roi*, et Charette dit à M. de Rivière : « Ce que vous venez d'entendre est leur réponse et la mienne. » Nous vînmes ensuite à Montaigu, où furent écrasés les restes de l'armée de Mayence échappés au combat de Torfou. C'est à Torfou et à Montaigu que la grande armée vint secourir

Charette. « Où est l'ennemi, demanda M. d'Elbée à Charette, lorsque la grande armée le rencontra à quelques lieues de Chollet. — Il suit mes traces, répondit Charette; voyez ces tourbillons de fumée. » Torfou étoit livré aux flammes (1).

Nous arrivâmes à Nantes à l'entrée de la nuit. Le lendemain nous allâmes à la Dennerie, chez M. de Chasseloir, qui a servi la France (2) à l'armée de Condé. Rien n'est plus riant que les bords de l'Erdre. La Houssinière, Belle-Ile, les ruines du château du duc de Rais, frère du duc de Bretagne, et surnommé Barbe-Bleue; la Dennerie; la Gacherie, qui appartenoit à l'écuyer de Barbe-Bleue, et qui est aujourd'hui à la famille de Charette : toutes ces maisons répandues sur les coteaux qui s'élèvent sur les deux rives de

---

(1) L'ordre de brûler les châteaux, les chaumières, et jusqu'aux bois, aux taillis, aux genets, avoit été donné par la convention. Les troupes républicaines ne devoient faire aucun prisonnier, égorger les femmes, les enfans, les vieillards. En cinq jours toute la Vendée fut couverte de débris et de cendres.

(2) L'armée de Condé et la Vendée ont servi la France en servant l'honneur françois, ce vieil honneur qui ne sépare jamais le roi de la patrie. Les armées républicaines étendoient la domination de la convention. Ces conquêtes, nous les avons perdues, mais la gloire de la Vendée et de l'armée de Condé nous reste tout entière.

l'Erdre, rendent son aspect le plus délicieux qu'on puisse imaginer. Ce sont en petit les bords de la Saône : une eau tranquille, des bois, des rochers, des prairies, des maisons charmantes.

Nous voulûmes voir aussi de l'autre côté de Nantes le rivage de la Loire, témoin des noyades. On nous dit que les Trapistes venus d'Angleterre descendirent dans cet endroit même, et quand ils surent où ils étoient, tous se mirent à genoux et prièrent pour ceux qui n'étoient plus. Ils remontèrent ensuite au milieu de la nuit la rivière de l'Erdre pour se rendre à la Meilleraie, où ils sont aujourd'hui. Une croix étoit sur leur bateau, et ils chantoient des hymnes à la gloire de l'Eternel. L'abbé est un homme d'un rare mérite. « Je puis tout dire, répète-t-il quelquefois, on ne rendra ni mon pain plus noir ni ma couche plus dure. » On lui parloit d'un changement de ministres. « On a changé de médecins, mais non pas de remède. »

Dans un premier voyage que j'avois fait à Nantes, j'avois vu Clisson qui en est éloigné de six lieues. Après avoir passé les ponts, on trouve le faubourg dont Charette s'étoit emparé. La route jusqu'à Clisson est peu variée, le pays est assez couvert. J'étois heureux de fouler cette terre de liberté et d'honneur. Je demandois aux enfans

que je rencontrois qui ils étoient, pour leur faire répondre : *Vendéens*. Je vis au Pallet les ruines de la maison d'Abeillard où Héloïse mit au monde un fils d'une si rare beauté qu'elle le nomma Astralabe, astre brillant. J'arrivai enfin à Clisson-la-ville.

Clisson est situé au confluent de la Moyne et de la Sèvre nantoise. « Ces deux rivières, dit l'auteur de la notice historique sur Clisson, roulent l'une et l'autre à travers un rocher de granit, qui oppose des obstacles continuels à la rapidité de leur cours. Dans la Moyne, ces accidens forment à chaque pas de superbes cascades; mais dans la Sèvre, qui est beaucoup plus large et plus profonde, la grande différence des niveaux y produit des chutes d'eau d'un effet imposant. On ne peut se lasser, en suivant ces rivages sinueux et quelquefois escarpés, d'admirer l'heureuse variété de ces sites et le jeu brillant de ces eaux dont les nappes transparentes vont avec impétuosité et avec fracas se briser contre des rocs énormes. Tantôt cette rivière traverse en serpentant des prairies émaillées de fleurs, elle semble alors s'y reposer de ses chutes violentes, et quitter à regret les ombrages délicieux qui couvrent ses rives. Des chênes sont répandus sur ses bords. A chaque pas, des rochers écroulés, couronnés d'ar-

bres verts, couverts de mousse et de lierre, sont comme suspendus à une hauteur prodigieuse. »

Du plateau le plus élevé du bois de la Garenne, au milieu des rochers, au pied des vieux chênes, on voit la Sèvre au bas du vallon, et la ville sur plusieurs collines avec ses maisons bâties à l'Italienne, et ses ruines anciennes et ses nouvelles ruines, les maisons brûlées par les bleus, et ce vieux château de Clisson (1), où naquit un héros, avec son donjon, ses tours, ses créneaux et son architecture moresque. Ces tours abandonnées, ces vestibules furent habités autrefois par un connétable de France et le dernier duc de Bretagne, François II, père de la duchesse Anne, qui fut deux fois reine de France. Ces portes en ogive, ces doubles herses, ces triples ponts-levis, ces galeries, sont livrés au silence, aux oiseaux de proie et aux ronces, et le lierre et les plantes

(1) Le sire de Clisson, Olivier I, qui avoit fait rebâtir le château de Clisson au commencement du règne de Louis VIII, avoit fait construire cette forteresse dans le genre de celles qu'il avoit vues en Syrie et sur les bords du Jourdain. Ce n'est pas du style gothique, mais de l'architecture moresque. Les profils et la forme des créneaux et des machicoulis sont semblables à ceux du château de Césarée appelé la *Tour des Pélerins*, en Palestine. (Voyez la *Notice historique sur la ville et le château de Clisson.*)

sauvages croissent sur ses murailles et recouvrent des inscriptions et des vers.

Nous citerons encore la notice historique sur le château et la ville de Clisson : « Qu'est devenue cette cour galante de François II ? que reste-t-il des fêtes brillantes que ce duc de Bretagne donnait dans cette enceinte à la belle Antoinette de Villequier ? où sont les armées royales et les nobles cortéges qui accompagnèrent dans ce château Philippe-Auguste, le preux Louis IX, la prudente Blanche de Castille sa mère, le farouche Louis XI, le conquérant Charles VIII, le père du peuple Louis XII, le magnanime François Ier, la reine Eléonore, le sombre Charles IX, et cette altière Catherine de Médicis ? Que sont devenus les souverains de France et de Bretagne qui visitèrent ou habitèrent cet antique manoir ? Ce donjon où tout respiroit l'effroi est à moitié écroulé, et le soleil éclaire maintenant l'intérieur de ces prisons dans lesquelles Jean Ier, duc de Bretagne, victime de la plus noire trahison, expia par une détention horrible la perfidie de son père envers le connétable de Clisson.

« On voit encore les ruines de cette chapelle où la belle Marguerite de Foix, dite sein de lis, mère de la duchesse Anne, reçut la foi de François II. Mais ces chevaliers renommés, ces héros

fameux, ces souverains illustres, ces femmes célèbres, ces armées formidables, tout a disparu! et ces fiers remparts qui résistèrent jadis au fougueux duc de Bretagne Jean Ier, à la valeur de Henri IV, à l'ambition et aux armes du duc de Mercœur, ont été livrés eux-mêmes à la destruction par le temps, l'insouciance et les ravages de la guerre de la Vendée. »

D'une des tours du château de Clisson (1) où

(1) Le héros de la maison de Clisson, Olivier, quatrième et dernier du nom, naquit au château de Clisson en 1336. Il n'avoit que sept ans quand son père fut décapité par ordre du roi de France qui le soupçonnoit de trahison. Il fit ses premières armes avec sa mère, qui se battit contre Charles de Blois sur mer et sur terre avec un rare courage. Elle vendit tous ses bijoux, et quand il lui fut impossible de continuer la guerre, elle se retira à Hennebon auprès de la comtesse de Montfort, qui dirigeoit la guerre pendant que son époux étoit prisonnier dans la tour du Louvre. Ces deux femmes singulières réunirent leurs fils. Après la mort de son père le jeune comte de Montfort prit le titre de duc de Bretagne. Olivier Clisson eut la plus grande part à la gloire de la journée d'Auray, où le brave comte de Blois perdit la vie, et où Duguesclin, qui commandoit dans l'armée de Charles, fut fait prisonnier. Irrité d'avoir été trompé par le duc de Bretagne, qui l'avoit envoyé en ambassade auprès de Charles V, et qui traitoit avec le roi d'Angleterre en faisant assurer Charles de son union avec la France, il passa au service

les bleus plaçoient une sentinelle pour éviter les surprises des Vendéens, la vue est immense.

Au milieu de la cour est un if. Il croît sur un

---

de Charles et s'unit d'une étroite amitié avec Bertrand Duguesclin. Il contribua puissamment à chasser les Anglois du royaume. Après la mort de Duguesclin, il fut le quatre-vingt-deuxième connétable de France, et gagna, en présence du roi, la fameuse bataille de Rozebecq contre les Flamands. Clisson s'occupa d'une descente en Angleterre. Richard effrayé détermina Jean IV à le délivrer de Clisson. Le duc de Bretagne invita Clisson, le sire de Laval, le sire de Beaumanoir à venir visiter le château de l'Ermine qu'il faisoit bâtir, et, sous prétexte de faire examiner les fortifications de la principale tour par Olivier, il l'y fit entrer et enfermer. Le sire de Laval, beau-frère d'Olivier, protesta contre cette trahison. Le sire de Beaumanoir s'informant avec inquiétude de ce qu'étoit devenu le connétable, le duc voulut frapper de sa dague Beaumanoir au visage; Beaumanoir mit un genou en terre et le pria de ne pas faire une action qui le déshonoreroit. Le duc le fit enchaîner dans la tour avec Olivier. On connoît et l'ordre du duc de faire mourir Clisson, et la désobéissance de Bavalan, et les remords du duc, et sa joie quand il sut que Bavalan ne lui avoit pas obéi. Peu de temps après Pierre de Craon, qui attribuoit au connétable sa disgrâce, l'attaqua dans la nuit, et il fut couvert de blessures par les ducs de Bourgogne et de Berri. Clisson fut persécuté quand Charles VI fut devenu fou. Il eut à soutenir ensuite une guerre contre le duc de Bretagne, avec qui il se réconcilia si complètement que celui-

puits taillé dans le roc. Ce puits, extrêmement profond, a été comblé avec de malheureux Vendéens.

---

ci lui laissa par testament le gouvernement de son duché et la tutelle de ses enfans en bas âge. Clisson, à qui le duc avoit fait parler de paix, lui avoit demandé son fils en ôtage. Voyant arriver à Josselin ce jeune prince qui n'avoit pas six ans, il ne voulut pas le laisser descendre de cheval, et le ramena lui-même à son père qui étoit à Vannes. Ce trait de générosité triompha du ressentiment du duc de Bretagne. Clisson mourut en 1407 dans son château de Josselin à soixante-onze ans. Le coup de lance de Duguesclin et le coup de hache d'armes d'Olivier étoient célèbres en ce temps.

Le fils de Jean IV fut enfermé par la trahison du gendre de Clisson dans le château de Clisson dont il sortit enfin, et il fit confisquer les biens de Ponthiérie.

François II, duc de Bretagne, faisoit sa résidence habituelle à Clisson, et donnoit des tournois dans les prairies situées sur la rive droite de la Loire. Ce terrain s'appelle encore aujourd'hui la *prairie des guerriers*.

François II, très-foible, et qui se laissoit gouverner par ses favoris, vit se liguer contre lui les seigneurs de Laval, de Rohan, de Rieux, qui favorisoient les prétentions de Charles VIII sur le duché de Bretagne. Landois son favori fut pendu à Nantes à l'insu du duc qui vouloit lui faire grâce.

La France étoit alors agitée par l'ambition de madame de Beaujeu. Le duc d'Orléans se mit à la tête d'un parti, et négocia avec le duc François II, dont il espéroit épouser

Nous regrettâmes de ne pas aller à Tiffauges par Torfou. C'est, dit-on, un des lieux les plus beaux de la Vendée. A Tiffauges nous aurions vu M. de la Bretèche, qui fait le plus noble usage de sa grande fortune, et qui s'est fait admirer dans la dernière guère. C'est à Torfou qu'un soldat de la paroisse de Thouarcé traversa toute une colonne de bleus pour aller tuer le premier cheval attelé au premier canon qui passait sur le

---

la fille. Découvert il se réfugia au château de Clisson. On sait que le duc d'Orléans fut fait prisonnier par Louis de la Trémouille, à la bataille de Saint-Aubin, et que François II étant mort à Coiron d'une chute de cheval, la duchesse Anne épousa Charles VIII, et unit ainsi la Bretagne à la France.

Après son mariage, Charles VIII donna des fêtes à Clisson à la noblesse de Bretagne.

Le château de Clisson tint constamment pendant la ligue pour Henri III et Henri IV. Henri IV poursuivit un lieutenant du duc de Mercœur de Clisson jusqu'au faubourg de Pilmil, à Nantes.

Henri III mit le siége devant Clisson que le duc de Mercœur avoit pris. Enfin l'acte de pacification conclu avec le duc de Mercœur à Angers termina la guerre, et Henri fit son entrée à Nantes en 1598, où il rendit l'édit de tolérance qu'on appelle l'édit de Nantes. Il n'est plus question de Clisson dans l'histoire jusqu'en 1795, où ces murs qui avoient vu Henri IV virent Charette et des François fidèles jusqu'à la mort aux descendans du Béarnois.

pont de Torfou et arrêter ainsi l'artillerie en encombrant le pont. Il revint après avoir tué le postillon avec un pistolet qu'il lui arracha. C'est là que demeure Subileau. On connoîtra suffisamment Subileau après ce que je vais raconter. Au combat de Roche-Servière, il se trouva avec un de ses cousins, entouré dans un champ par une troupe de bleus qui les attaquèrent. Le cousin de Subileau, se voyant dans un si grand danger, fut tellement frappé de terreur, qu'il se laissa tuer sans se défendre. Pour Subileau il se battoit toujours; alors les bleus lui dirent : « Tu es un brave, rends-toi, on ne te fera pas de mal. » Subileau, épuisé de fatigue, se rendit. Quand les bleus le virent désarmé, ils se jetèrent sur lui, le percèrent de coups de baïonnette et de coups de sabre; un officier passa, et il fut indigné de voir cinquante hommes s'acharner sur un seul qui n'avoit pas d'armes. Il le prit sous sa protection et le fit conduire dans une maison du bourg. On le coucha sur une paillasse près d'un bleu blessé. Deux autres bleus gisoient dans un autre lit. Cette chambre avoit déjà renfermé plusieurs blessés, et le sang ruisseloit sur le plancher. Les deux bleus qui étoient dans le même lit se plaignoient bien haut, et moururent bientôt l'un après l'autre. « Celui qui étoit à côté de

moi, dit Subileau, se plaignoit plus doucement; il disoit : « Ah ! je souffre bien, mais pas encore » assez ! Las ! que je souffre !... Ah ! si une âme » charitable pouvoit me donner à boire ! » Moi j'entendois, je me dis : Je pourrois prendre la cruche où l'on m'a fait boire; mais je ne pus me lever. Je me roulai et je me laissai tomber du lit sur le côté gauche, parce que mon bras droit n'étoit pas blessé. Je pris la cruche quand je fus à terre, je tournai le bras, et je la lui donnai. Il but ! il but ! puis il me la rendit en disant : « Ah ! Dieu ne peut pas avoir pitié de » moi; mais si pourtant j'allois en paradis, tenez, » mon ami, je prierois Dieu pour vous; je vous » remercie. » Et il mourut en disant cela. Je me dis : Bon ! voilà un homme qui se reconnoît, il parle de Dieu. Et je priai Dieu pour lui. Je restai toute la nuit par terre dans le sang de ces trois morts et de ceux d'avant. Le lendemain une femme vit couler du sang par-dessous la porte, elle l'ouvrit, me trouva dans la chambre, et je fus soigné. »

Subileau a conservé le chapeau tout troué qu'il avoit ce jour-là. Ne pouvant plus s'en servir il l'a accroché au mur de sa chambre, ce qu'il appelle lui avoir donné les invalides.

Près de Nantes, habite M. Faugaret, qui s'est

trouvé à cent combats ou batailles dans la Vendée. Il commanda d'abord la première compagnie de grenadiers de la division du pays de Retz ; en 1794 il fut nommé major et ensuite commandant de cette division après la mort de Louis Guérin, qui tomba à ses côtés sur le champ de bataille dans les plaines de Saint-Cyr. Cette division qui formoit la tête de l'avant-garde du général Charette, a toujours été exposée au premier feu. M. Faugaret est d'une modestie égale à son intrépidité. Il n'a été reconnu que comme capitaine, et tous les officiers qui servoient sous ses ordres, ont subi le même sort que leur général. On les a dégradés pour avoir servi le Roi. Dans le pays de Retz comme dans toute la Vendée, aucun officier, à l'exception du major Championnière, n'a reçu un simple remerciement de sa noble conduite, et la plupart des blessés, dont plusieurs le sont grièvement, sont restés sans récompense. Tous ne demandent cependant que d'être traités comme ceux qu'ils avoient pour adversaires.

De Nantes, nous allâmes à Prinquiaux par Savenay ; nous voulions voir le lieu où s'étoient réfugiées madame de la Rochejaquelein et madame de Donnissan, sous des habits de paysannes. Nous suivîmes la Loire jusque vis-à-vis de Paimbeuf.

La Loire est très-large au moment de se jeter dans la mer. Nous n'étions plus qu'à six lieues de la Basse-Bretagne. Non loin de là M. de Coislin commandoit les Bretons dans les cent jours. Le nom de Cadoudal étoit encore une fois exposé aux dangers et à la gloire. Les Bretons se montroient dignes des Vendéens, et ces deux nobles provinces vengeoient l'honneur de la France (1).

---

(1) La Normandie eut aussi son héros. M. de Frotté y commença la guerre avec trois cents hommes. Bientôt l'insurrection s'étendit, et presque tous les cantons de cette province avoient des chefs qui reconnoissoient M. de Frotté. Valogne, Carantan, Coutance, Avranche, Saint-James, Saint-Jean-des-Bois, Vire, Ambrière, Flers, Aulnoy, Bayeux, Dive, Falaise, Alençon, Vimoutier, Lisieux, l'Aigle, Conche, Pont-au-Demer, Elbeuf, Louviers, Evreux, obéissoient à MM. de Lamberville, Picot, de Bricqueville, le comte de St.-Paul, le comte et le chevalier Odoard, et plusieurs autres royalistes dont le devoir étoit encore l'honneur. M. le chevalier Odoard quitta l'armée de Condé ainsi que son frère pour venir combattre dans l'ouest. Arrêté à Vesoul, soupçonné d'avoir émigré, on le fit charger de chaînes pour le conduire à Evreux et s'assurer de ce qu'il étoit. Il échappa aux fers de la république, et vint encore la combattre sous les ordres de M. de Frotté. Autour de M. de Frotté, on voyoit encore le prince de Tarente, le vicomte de Brûlart, le chevalier de Margadel. On sait comment après des prodiges de valeur, M. de Frotté reçut un sauf-conduit pour venir à

Les rives de la Loire sont très-belles près de cette paroisse de Prinquiaux si étonnante par son

---

Alençon négocier son accommodement, et comment, au mépris de la foi jurée, il fut arrêté avec six de ses officiers, et fusillé par ordre de Buonaparte. M. de Frotté et ses compagnons moururent tous au cri de *vive le Roi*. L'officier qui involontairement avoit aidé à tromper M. de Frotté se tua de désespoir.

Voici la lettre qu'écrivit M. de Frotté à M. de Brûlart, au moment de son départ pour Alençon :

Le 15 février 1800.

« Mon cœur est navré, mon cher chevalier; je pars pour Alençon et fais une démarche que la nécessité seule peut justifier. Quelque chose cependant qui arrive et malgré les prétentions de Chamberlac, on ne me verra point rendre les armes. Je dois éviter à un pays dont Sa Majesté m'a fait l'honneur de me confier le commandement, les maux incalculables qu'entraîneroit une plus longue résistance. L'humanité réclame le comble du dévouement; mais jamais je n'aurai l'attitude suppliante vis-à-vis d'un ennemi qui ne peut me refuser son estime; jamais je ne rendrai les armes. Telles sont mes instructions à Comarques et à d'Hugon, que je fis partir hier. En proposant des ouvertures pour arriver ainsi que les autres à une triste pacification, mon devoir sera, je crois, rempli. Je sais qu'étant le dernier, on peut me proposer un sort plus rigoureux. Je me repose alors sur mon sauf-conduit. Quels cruels pressentimens m'agitent! Que va devenir ce malheureux pays, livré à des hommes qui croiront le

dévouement. Ces Bretons-là ne font qu'un cœur et qu'une âme avec les Vendéens. A Prinquiaux, quand on voulut envoyer un intrus, tous les paysans armés de pierres et de faulx se placèrent devant l'église, et déclarèrent que jamais un prêtre constitutionnel n'y entreroit. C'est dans la chapelle de Prinquiaux qu'on tira sur les paysans rassemblés dans l'église. Près de là on remarque à peu de distance de la route deux monticules; dans l'un sont enterrés les Vendéens, dans l'autre les bleus. C'est à Savenay que furent anéantis les Vendéens de l'armée qui avoit passé la Loire.

---

tenir du droit de conquête? Ah! puissent tous les maux que je vois d'avance l'accabler, se diriger sur moi seul! Quelle cruelle campagne. Pourquoi sitôt avoir pris les armes? Pourquoi les avoir déposées?

» A quatre heures je serai arrivé avec Duverdun et Casimir. Si je reviens de cette entrevue, après-demain à deux heures je serai ici. Duverdun a une confiance que je suis loin de partager. Il a vu les généraux hier; Guidal se comporte bien; Ch... est âpre et grossier. J'ai un sauf-conduit signé des deux. Auguste restera pour répondre aux paquets qui arrivent sans cesse.

» Adieu, mon bon ami.

» *P. S.* Si je ne reviens pas de ce fatal voyage, par votre emploi vous devez me remplacer : de plus je vous enjoins de prendre le commandement, jusqu'à ce que Sa Majesté en ait autrement ordonné. »

Nous revînmes à Nantes, où nous vîmes le château, la fenêtre par où le cardinal de Retz s'échappa, et l'église de Saint-Pierre. Un Prussien conduit dans les tours de cette église, et à qui on montroit la Vendée de l'autre côté de la Loire, leva son chapeau en disant : « Salut, terre de l'honneur et de la félicité. »

C'est dans cette église qu'est le tombeau de François II et de Marguerite de Foix sa seconde femme ; ils sont représentés couchés. Trois anges soutiennent les coussins sur lesquels reposent leurs têtes ; et à leurs pieds sont un lion et une levrette. Autour du tombeau sont les douze apôtres, saint François, sainte Marguerite, Charlemagne et saint Louis. Aux quatre angles du tombeau, quatre statues de grandeur naturelle : la Prudence, la Force, la Tempérance et la Justice. Cet ouvrage est d'un sculpteur d'Italie (Paul Ponce Trébati), au commencement du seizième siècle. Nous allâmes sur la place de Viarme, à l'endroit où Charette a été fusillé. Ses ossemens furent transportés dans un champ, sur la route de Rennes, et ce champ est encore labouré (1). *Ingrata patria !*

---

(1) Du soc de la charrue on dit qu'un laboureur
Entr'ouvrit une tombe, et, saisi d'épouvante,
Vit Marius lever sa tête menaçante,

Nous avons visité l'eutrepôt, le lieu où l'on entassoit les Vendéens pour les mariages républicains et pour la guillotine. C'est aujourd'hui un magasin de fer. Un jour, quatre-vingts Vendéens conduits à la mort y allèrent en chantant des hymnes. Ceux qui étoient placés dans les maisons voisines ne distinguoient le nombre des morts que par les chants qui alloient toujours en s'affoiblissant. Le dernier continuoit encore ce chant sublime avant d'être frappé. Les enfans exhortoient leurs pères quand ils marchoient au supplice. Madame de la Roche-Saint-André, très-avancée en âge, voyant ses enfans conduits à la mort, s'attachoit aux barreaux de sa prison pour leur crier de mourir avec courage. Nous quittâmes Nantes pour nous rendre à Angers.

Et, les cheveux épars, le front cicatrisé,
S'asseoir, pâle et sanglant, sur son tombeau brisé.
La Pharsale.

Charette rappelle Marius. Marius, dont Balzac disoit en rapportant le trait du Cimbre épouvanté en entrant dans son cachot : « Le bourreau tombe à la renverse à la vue de son patient, et peu s'en faut qu'il ne lui demande la vie. Il s'imagine qu'il voit sortir de ses yeux une grande flamme qui illumine tout le cachot, et qu'il entend une épouvantable voix qui lui crie : « Qui es-tu, malheureux, qui ose « mettre la main sur la personne de Caïus Marius ? »

Nous remarquâmes à cinq lieues de Nantes le château de la Seilleraye, plus loin la tour d'Oudon; vis-à-vis, de l'autre côté de la Loire, le vieux château de Champtoceaux, la demeure des anciens ducs de Bretagne. Ancenis nous rappela les désastres de l'armée vendéenne, et à Varades nous nous arrêtâmes pour aller à Saint-Florent et à la Baronière, lieu où a été élevé M. de Bonchamp.

Après avoir visité à Varades le monument qu'on élève à M. de Bonchamp, nous descendîmes à la Meilleraie pour traverser la Loire et nous rendre à Saint-Florent.

C'est à la Meilleraie que M. de Bonchamp rendit le dernier soupir. Nous entrâmes dans la maison où fut déposé ce grand homme au sortir du bateau, et où il mourut comme autrefois *le bon Connétable*.

Nous remontâmes l'Evre, dont les rives sont charmantes. Des prairies descendent jusqu'aux bords. La nature a fait là ce que l'art a produit à Morfontaine et à Ermenonville. On rencontre à chaque pasdes rochers, des coteaux,des ruisseaux, de jolies maisons. C'est le bocage, c'est l'aspect des vallons que nous avions trouvés avant Beaupréau. Nous écoutions notre guide qui avoit traversé la Loire avec l'armée vendéenne. Il ne nous

entretenoit que de M. de Bonchamp et de M. Henri. « Ils s'entr'aimoient tous deux, nous disoit-il. » Tous deux, en effet, avoient trois excellentes choses et qui bien conviendroient à parfait chevalier : assaut de levrier, défense de sanglier et fuite de loup. Il nous rappeloit les reproches sévères qu'adressoit M. de Bonchamp à M. de la Rochejaquelein, parce qu'avec trente hommes il s'étoit glissé dans les genêts pour compter à ses bivouacs l'armée républicaine. « A Laval, nous disoit-il, c'est là qu'il y avoit un joli coup de feu tant d'eux que de nous. » C'est à Laval que Henri de la Rochejaquelein donna la vie à un soldat qu'il avoit désarmé, et lui dit ces paroles remarquables : « Va, retourne vers les républicains, dis-leur que le général des royalistes, sans armes et privé de l'usage d'un bras, t'a terrassé et t'a laissé la vie. »

Nous arrivâmes à la chapelle de Saint-Florent où le curé nous reçut à merveille. De la chapelle Saint-Florent on domine Saint-Florent et un pays immense. « De là, nous disoit le curé, quand le feu fut mis à Saint-Florent, on voyoit les flammes s'élever en gerbes de six pieds au-dessus du clocher. » Le curé, qui avoit beaucoup connu M. de Bonchamp, et qui avoit passé la Loire avec lui, nous conduisit à la Baronière, où les paysans sont venus chercher M. de Bonchamp.

Il n'y a plus aujourd'hui qu'un pavillon en pierres de taille qui servoit d'escalier au château, et dont la forme est assez pittoresque, des restes de terrasses, de charmilles et de jardins. Une suite de coteaux couverts de genêts, de houx et de chênes, et dont le mouvement est fort doux, s'élèvent au-dessus de l'Evre, vis-à-vis de ces ruines. Du lieu où M. de Bonchamp a été élevé on voit le clocher de Saint-Florent, près duquel il est mort. Nous avons trouvé là un ancien métayer qui l'avoit vu grandir, et le curé qui l'a confessé à son lit de mort, et qui a commencé auprès de lui les prières des agonisans que sa douleur ne lui permit pas d'achever. Un paysan passoit près de nous : *Voilà un porte-étendard*, nous dit notre guide. Ce n'est pas moi qui l'ai perdu, s'écria aussitôt cet homme dont les oreilles avoient été frappées du mot d'étendard. En effet il avoit rapporté son drapeau de Granville. Nous parlâmes à ce bon paysan de M. de Bonchamp, qu'il avoit aidé à transporter de Chollet à Saint-Florent. « Brave Bonchamp, où es-tu, s'écria le Vendéen les larmes aux yeux. » Il s'appeloit René Pérault, et on voit sur son front la cicatrice d'une balle dont il a été frappé à la Roche-d'Erigné.

Au-dessous de la Baronière sont des moulins

dans la situation la plus pittoresque qu'on puisse imaginer. Des rochers presque à pic descendent jusqu'à l'Evre, qui serpente et semble former plusieurs rivières dans des prairies délicieuses. Les coteaux se réunissent de toutes parts et forment une enceinte. Au fond du vallon, près des moulins de Coulen, la rivière se brise en plusieurs cascades. Sur l'un des coteaux sont des prairies séparées comme celles de la vallée de Campan; sur l'autre des bois de chêne et des rochers. On entend le bruit d'un torrent et le murmure d'un ruisseau, qui vient se jeter dans l'Evre à travers un autre vallon. Là aussi on s'est battu dès les premiers jours; là quelques paysans arrêtèrent huit cents républicains.

Nous redescendîmes à la chapelle de Saint-Florent et nous allâmes visiter le cimetière où sont les tombeaux de la famille Bonchamp. Près de là est la chapelle de Notre-Dame-de-l'Ouie; et dans un cercueil en bois sont déposés les restes de M. de Bonchamp. Tous les souvenirs de la mort de M. de Bonchamp se représentèrent au bon curé. Il nous rappela ses derniers momens. Sur le point d'expirer il me fit appeler. « Je n'en puis plus, me dit-il, » et après avoir reçu le saint viatique: « Que j'ai de joie de mourir ainsi. » Le curé ajouta: « Je commençai les prières des agonisans, mais

je fus bientôt obligé de cesser ; le cœur me faisoit mal. Je priai le vicaire de Luçon de continuer (1). »

(1) Nous allons rappeler les circonstances de la mort de Duguesclin et de Bayard. Ces rapprochemens font encore mieux sentir que la religion avoit également fait et les héros vendéens et les anciens héros françois.

« Duguesclin connut bientôt qu'il ne relèveroit point de sa maladie. Ce grand cœur qu'il avoit fait paroître dans les occasions les plus dangereuses qu'il avoit essuyées dans sa vie, ne se démentit point dans cette dernière heure, dont l'approche ne fut point capable de le faire pâlir ; et comme il avoit toujours eu pour son Dieu des sentimens fort religieux, n'étant pas moins chrétien que fidèle sujet de son prince, il se fit apporter le viatique, après avoir purifié tous ses déréglemens passés par les larmes de la pénitence. Il édifia tous les chevaliers dont son lit étoit environné, par les dernières paroles qu'ils entendirent prononcer à ce grand homme ; car après avoir demandé le pardon de ses péchés à son Dieu, d'un air fort contrit, il lui recommanda la personne sacrée de Charles-le-Sage, son bon maître, celle des ducs d'Anjou, de Bourgogne et de Berri, celle aussi de sa chère femme, qui avoit pris un si grand soin de lui, et pour laquelle il avoit toujours eu des tendresses toutes singulières. Il se souvint aussi de faire des vœux pour la conservation du royaume de France, priant le Seigneur de lui donner un connétable qui le sût encore mieux défendre que lui. »

Quand Bayard sentit le coup se prit à crier : Jésus ! et puis dit : Hélas, mon Dieu, je suis mort ! Si prit son épée

M. de Bonchamp est véritablement celui de tous les généraux de la Vendée qui étoit le plus fait pour concevoir de grands plans et commander de grandes armées. Il n'y a que deux chances

---

par la poignée, et baisa la croisée en signe de la croix; et en disant tout haut : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam,* devint incontinent tout blême comme failli des esprits et cuida tomber; mais il eut encore le cœur de prendre l'arçon de la selle, et demeura en cet état jusqu'à ce qu'un jeune gentilhomme lui aida à descendre et le mit sous un arbre... Ses pauvres serviteurs, domestiques, étoient tous transis, entre lesquels étoit son pauvre maître-d'hôtel, qui ne l'abandonna jamais et se confessa le bon chevalier à lui, par faute de prêtre. Le pauvre gentilhomme fondoit en larmes, voyant son bon maître si mortellement navré, que nul remède en sa vie n'y avoit; mais tant doucement le réconfortoit icelui bon chevalier, en lui disant : « Jacques, mon ami, laisse ton deuil; c'est le vouloir de Dieu de m'ôter de ce monde, j'y ai par la sienne grâce longuement demeuré, et y ai reçu des biens et des honneurs plus que à moi n'appartient; tout le regret que j'ai à mourir, c'est que je n'ai pas si bien fait mon devoir que je devois, et bien étoit mon espérance si plus long-temps eusse vécu, d'amender les fautes passées; mais puisque ainsi est, je supplie mon créateur avoir pitié, par son infinie miséricorde, de ma pauvre âme; et j'ai espérance qu'il le fera, et que, par sa grande et incompréhensible bonté, n'usera point envers moi de rigueur, de justice. Je te prie, Jacques, mon ami, qu'on ne m'enlève point de ce lieu, car quand je me remue, je

de succès, disoit-il dès le commencement; la guerre étrangère vigoureusement poursuivie, et je n'y crois pas, ou l'insurrection d'une autre province. Il ne vouloit faire la guerre qu'avec des corps de deux mille hommes, une guerre de partisans. Il avoit deviné la guerre d'Espagne. Quand l'armée de Mayence vint attaquer la

---

sens toutes les douleurs que possible est de sentir, hors la mort, laquelle me prendra bientôt. »

Il demeura encore en vie deux ou trois heures, et par les ennemis lui fut tendu un beau pavillon, et un lit de camp sur quoi il fut couché, et lui fut amené un prêtre auquel dévotement se confessa en disant ces propres mots: « Mon Dieu! étant assuré que tu as dit que celui qui de bon cœur retournera vers toi, quelque pécheur qu'il ait été, tu es toujours prêt de le recevoir à merci et lui pardonner. Hélas! mon Dieu, créateur et rédempteur, je t'ai offensé durant ma vie grièvement, dont il me déplaît de tout mon cœur: je connois bien que quand je serois aux déserts mille ans au pain et à l'eau, encore n'est-ce pas pour avoir entrée en ton royaume de paradis, si par ta grande et infinie bonté ne t'y plaisoit me recevoir; car nulle créature ne peut mériter en ce monde si haut loyer. Mon père et sauveur! je te supplie qu'il te plaise n'avoir nul regard aux fautes par moi commises, et que ta grande miséricorde me soit préférée à la rigueur de ta justice. »

Sur la fin de ces paroles, le bon chevalier sans peur et sans reproche rendit son âme à Dieu.

Vendée, M. de Bonchamp proposa de passer la Loire avec dix mille hommes, de soulever la Bretagne; et quand on auroit attiré les Mayençois à Angers et à Nantes, de repasser la Loire avec les Bretons. Lorsqu'on s'occupa de remplacer Cathelineau, M. de Bonchamp ne voulut pas aller au conseil, et il exigea que ses officiers donnassent leurs voix à M. d'Elbée. Il préféroit obéir à commander. Il inspiroit la plus grande confiance à ses soldats. « Allons, viens, *grande désarmée*, » disoient les républicains à la grande armée qui avoit perdu Marie-Jeanne : « Tu vas nous voir, répondirent les Vendéens, et ce n'est plus à d'Elbée, mais à Bonchamp que tu as affaire. »

On peut dire de lui ce que le *loyal serviteur* disoit de Bayard : « Il a été en plusieurs batailles gagnées et perdues. Mais où elles ont été gagnées, Bayard en étoit toujours en partie cause, et où elles se sont perdues, s'est toujours trouvé si bien faisant, que gros honneur lui est demeuré. »

Son humanité le faisoit aimer même de ses ennemis. Les soldats de M. de Bonchamp vouloient tuer les bleus qui avoient incendié son château : « Arrêtez, leur dit-il; le sang qui appartient au roi ne doit pas être versé dans l'intérêt d'un seul.

M. de Bonchamp, voyant des colonnes vendéennes presque ébranlées à l'aspect d'une armée très-supérieure en nombre, cria aux siens pour toute harangue : « Blancs, les bleus vous regardent. » La France ancienne et la France nouvelle combattoient alors. La convention et ses envoyés représentoient l'une, l'armée vendéenne et ses généraux représentoient l'autre. Quand M. de Bonchamp mourut, les républicains se réjouirent comme s'il *n'y avoit plus eu de Vendée*.

Nous redescendîmes à Saint-Florent, et nous passâmes près du champ des Martyrs, lieu ainsi nommé parce qu'une foule de Vendéens y ont été ensevelis. Saint-Florent domine les deux rives de la Loire et un pays magnifique qui forme un cercle immense autour du coteau, où sont les restes de la belle abbaye de ce nom. La Loire passe auprès de la colline, et deux îles coupent la rivière en cet endroit. Ce sont les îles fameuses par le passage de l'armée vendéenne. L'une portoit depuis long-temps le nom de Batailleuse. Vis-à-vis est la Meilleraie. Varades est sur une hauteur opposée. Ancenis est à gauche, le beau château de Serran à droite, derrière nous la Baronière, et sous nos yeux des bois, des vignes, des prairies, un horizon immense. Saint-Florent

est certainement un des aspects les plus beaux de la Loire.

L'armée vendéenne quittoit son pays qu'elle n'avoit pu sauver. Elle avoit vu ses villes embrasées, ses campagnes ravagées, et elle traînoit dans sa défaite cinq mille prisonniers qu'elle étoit obligée d'abandonner et qui alloient se tourner contre elle : « Usons de représailles, dirent quelques officiers, » et ce cri fut répété par quelques soldats. M. de Bonchamp mourant demande la grâce des prisonniers. Dès que ses vœux sont connus, de tous côtés on entend répéter : « Grâce, grâce, sauvons les prisonniers, *Bonchamp le veut, Bonchamp l'ordonne.* » Les bleus que M. de Bonchamp et l'armée vendéenne venoient de sauver, tournèrent contre leurs bienfaiteurs les canons que ceux-ci avoient laissés à Saint-Florent.

C'est à Saint-Florent qu'eut lieu le premier mouvement pour la levée des trois cent mille hommes. Les jeunes gens se révoltèrent, on tira sur eux. Quatre hommes restèrent fermes. Les autres revinrent, s'emparèrent de Saint-Florent et de Beaupréau. Cathelineau se mit à leur tête. M. d'Elbée se joignit à Cathelineau et marcha sur Chollet. Le jour de la prise de Chollet, on envoya à la Baronière chercher M. de Bonchamp.

Quatre-vingts républicains se portant sur Chalonne se trompèrent de chemin et arrivèrent à Beaupréau, où ils furent faits prisonniers par quinze hommes qu'on y avoit laissés. Leurs chevaux servirent à monter quelques paysans, et voilà les commencemens de la guerre de la Vendée.

« Les Vendéens eurent pour premières armes quelques méchans fusils de chasse (1), des bâtons durcis au feu, des faulx, des broches, et des fourches. Leurs cavaliers étoient montés sur des chevaux de labourage. Ils se servoient de bâts faute de selles, de cordes au lieu d'étriers. On voyoit sur le champ de bataille en face des troupes républicaines, des paysans en sabots, vêtus d'une casaque brune ou bleue rattachée par une ceinture de mouchoirs. Leur tête étoit couverte d'un bonnet ou d'un chapeau rond à grands bords. Ces bonnets et ces chapeaux étoient ornés de chapelets, de plumets blancs ou de cocardes de papier blanc. Lorsque les Vendéens avoient un sabre ils l'attachoient à leurs côtés avec une ficelle, ils suspendaient pareillement leurs fusils à leurs épaules comme des chasseurs. Presque tous portoient une image de la croix

(1) M. de Châteaubriand.

ou du sacré cœur attachée à leur poitrine. »

C'est à Saint-Florent que la grande armée avoit pris naissance, c'est à Saint-Florent qu'elle passa la Loire abandonnant la Vendée.

Madame de Bonchamp ne possède plus rien dans le lieu où son mari avoit son patrimoine. Elle loge chez le curé quand elle va voir cette terre qui doit lui être si chère. Ses biens ont été vendus par la justice pour acquitter les dettes que M. de Bonchamp a contractées pour le roi. On sait tout ce que madame de Bonchamp a souffert. Elle a passé sept jours dans le creux d'un arbre, où les paysans lui portoient à manger, et elle a gardé deux jours son fils mort dans ses bras.

Les Bretons élèvent à Varade un monument à la gloire de M. de Bonchamp, et les Vendéens à Saint-Florent, dans l'endroit même où il fit épargner 5,000 prisonniers.

Les Vendéens désiroient que ce monument fût placé sur l'esplanade, à la pointe du rocher. On ne l'a pas voulu et on l'a relégué dans le chœur de l'église, pour ne pas exposer sans doute à l'admiration publique la statue d'un général mort pour son Dieu et pour son roi.

Les ruines se relèveront peu à peu dans la Vendée ; les souvenirs s'affoibliront aussi. « Avec le temps toutes choses se passent, dit un vieil

historien, fors Dieu aimer. » La Vendée pourra bien aussi tout oublier, fors Dieu aimer.

Nous passâmes rapidement à Ingrande, célèbre par ses mines de charbon, à Champtocé, où sont les ruines d'un château des anciens ducs d'Anjou, à Serran, et nous arrivâmes à Angers, d'où nous allâmes le soir même aux ponts de Cé.

Les ponts de Cé ont été, dit-on, construits par Jules César. Ils sont au nombre de quatre (1).

Nous vîmes la Roche d'Erigné, d'où les Vendéens précipitoient les bleus dans la Loire. La vue est magnifique. C'est dans un chemin entre les deux montagnes qu'on appelle *buttes d'Erigné* que M. de Bonchamp se trouva comme autrefois le roi Louis VII dans la Palestine, entouré de cinq ennemis qui le sommèrent de se rendre. Il en tua un, en blessa un autre, et quelques-uns des siens arrivèrent et le sauvèrent :

---

(1) Le premier est composé d'une chaussée et de sept arches en pierre. Il se termine au faubourg Saint-Aubin, séparé de la ville par un autre pont qui a dix-sept arches en pierre et trois travées en bois. Le troisième est composé de dix-neuf travées en bois et deux arches en pierre. Le quatrième a cinquante-deux arches en pierre et neuf travées en bois. Ces quatre ponts comptent cent neuf arches en pierre et en bois.

mais il fut encore blessé; jamais général ne l'a été plus souvent.

Nous revînmes à Angers. Les anciennes chroniques de l'Anjou font descendre les Angevins d'Ajax, qui, après le siége de Troie, vint bâtir Angers. Au-dessous d'Angers on voit encore le fameux camp de César, qui formoit un triangle presque équilatéral dont l'un des côtés étoit formé par la Loire, l'autre par le Maine, et la base par une levée de terre qui s'étendoit de l'une à l'autre rivière. Cent mille hommes pouvoient se renfermer dans l'espace que comprenoient ces trois lignes. On trouve tous les jours dans ce camp des médailles de Constantin.

Angers a été témoin d'une foule de morts héroïques. Stoflet y mourut en criant *vive le roi*! Buonaparte appeloit les Vendéens le peuple de géans (1). Il avoit raison : leur grandeur étoit

---

(1) « Dans le cours de sept années, depuis 1793 jusqu'en 1799, on compte dans la Vendée et dans les provinces de l'ouest, deux cents prises et reprises de villes, sept cents combats particuliers et dix-sept grandes batailles rangées. La Vendée tint à diverses époques soixante-dix et soixante-quinze mille hommes sous les armes; elle combattit et dispersa à peu près trois cent mille hommes de troupes réglées et six à sept cent mille réquisitionnaires ou gardes nationaux; elle s'empara de cinq cents

d'un autre âge. La religion avoit fait ce peuple tout entier.

Nous partîmes ensuite pour le Mans, ville remplie des souvenirs de la guerre de la Vendée et de ses terribles suites. Quarante jeunes gens condamnés par le tribunal du Mans furent conduits au supplice en chantant le *Salve, regina*. M. de la Bigotière, l'un d'eux, dit à un républicain qu'il voyoit attendri : « C'est vous et non pas moi qu'il faut plaindre. » Nous avions traversé la Flèche, où est déposé le cœur de Henri IV (1). Tous ces lieux rappeloient le triste

---

pièces de canon et de plus de cent cinquante mille fusils. Plus de six cent mille royalistes ont péri dans les guerres de la Vendée. Presque tous les chefs trouvèrent la mort sur le champ de bataille ou dans les supplices. On évalue à cent cinquante millions la perte causée par l'incendie des maisons, des bois, des grains, des bestiaux. On porte à onze cent mille le nombre des bœufs brûlés ou égorgés. Cinq cents lieues planimétriques furent ravagées et converties en désert. (*M. de Châteaubriand.*)

(1) Tout ce pays est rempli des souvenirs de la guerre des Chouans, qui s'étendit jusqu'aux portes de Versailles. Georges Cadoudal commandoit le Morbihan, M. de Bourmont le Maine avec MM. de Chappedelaine et M. Guyot de la Poterie. M. de Châtillon gouvernoit la rive droite de la Loire; M. de la Prévalaye, la Haute-Bretagne; MM. de Pont-Briant et de la Baronnais tenoient les en-

passage de la Loire et des combats plus tristes encore. Victoires, défaites, tout amenoit également la fin terrible de cette armée magnanime qui sortit de la Vendée quand elle ne put plus la défendre. Nous avons suivi sa marche. Dans un voyage que nous avions fait quelque temps auparavant, nous avions passé à Dol, à Pontorson et à Dinan (1), et de l'île de Césambre près de Saint-Malo (2), nous avions vu Granville, que les Vendéens attaquèrent vainement quelques jours avant d'aller s'ensevelir dans les forêts de la Bretagne.

---

virons de Dinan, et MM. Duboiguy combattoient dans les environs de Fougères. La Normandie reconnut les ordres de M. de Frotté. Le Mans fut pris par M. de Bourmont; Saint-Brieux, par Cadoudal; Nantes même tomba pendant quelques momens au pouvoir de M. de Châtillon. (*M. de Châteaubriand.*)

(1) Dinan est sur une hauteur et ressemble un peu à Lausanne; les environs sont très-rians. On y voit encore une vieille tour où habitoit la duchesse Anne de Bretagne, et qui est aujourd'hui une prison; une place où Duguesclin combattit en champ clos contre un Anglois félon et déloyal; une rue où l'on montre encore la maison du connétable.

(2) Duguay-Trouin, M. de Châteaubriand et M. de la Mennais, sont nés à Saint-Malo.

VOYAGE

DANS

LE MIDI DE LA FRANCE.

Un voyage dans les provinces du midi de la France semble être une continuation d'un voyage dans la Vendée. Dans les cent jours, Bordeaux, Toulouse, Nîmes, Avignon, Marseille, ont partagé la gloire de ce noble pays. Comme nous désirions aller à Bordeaux, nous voulûmes traverser de nouveau le pays que nous avions parcouru l'année précédente. Nous revîmes Versailles, demeure digne d'un roi, et bâti par un homme qui a su tellement s'approprier ce nom, qu'on disoit dans toute l'Europe *le Roi est mort* quand Louis XIV mourut : Rambouillet, Epernon, Maintenon, Chartres, lieux qui rappellent François Ier, Louis XIV et Henri IV; Châteaudun, le séjour de Dunois; Vendôme, nom que portoit un grand capitaine du sang des Bourbons, et Tours, où les soldats de Mahomet reculèrent devant les soldats de Jésus-Christ. Tours présente de ce côté un aspect superbe. La route de Paris ne forme

qu'une avenue avec le pont et la rue Royale, et la Loire coule devant la ville à travers une riche campagne.

La situation de la ville de Tours est très-célèbre. « On pourroit appeler la Touraine, disoit Gui de Bentivoglio, nonce du Pape, l'Arcadie de la France; » mais si elle n'a pas le nom d'Arcadie, elle a du moins mérité celui de jardin de la France; et en vérité on trouve que ce n'est pas sans raison, quand on considère cette belle Loire qui l'arrose, ces rivages si rians, ces campagnes si riches et ces vues si pittoresques. « Que vous semble (écrivoit le nonce à un grand d'Espagne qui habitoit à Rougemont, maison abbatiale de Marmoutier) de la position de la ville de Tours et de ce village voisin où est situé le célèbre monastère de Marmoutier? Que vous semble de ces petites îles qui de loin forment un pont que la nature paroît ajouter à celui que l'art a élevé et sous lequel le fleuve se déploie pour entrer dans la ville? Que vous semble enfin de cette multitude d'arbres qui s'élancent du milieu des habitations d'une partie de la ville, et du village et de ces îles qui de tous côtés groupent ou diversifient ces scènes riantes? »

Dans ce beau pays a dû toujours vivre une race d'hommes à part, *gente molle e lieta*, nation

molle et heureuse, dit le Tasse. Tous les sentimens y sont calmes, et la Touraine ne demande que le repos; aussi le retour des Bourbons y a-t-il été appris avec enthousiasme, parce que ce retour lui rendoit la paix. Les Bourbons, c'est la paix, disoit une jeune paysanne. Les Bourbons s'interposoient alors comme médiateurs entre nous et les étrangers. Eux seuls ne pouvoient être accusés par l'Europe ni par la France. Ils nous arrachoient à nos propres fureurs et à la vengeance de l'Europe.

Durant les cent jours il n'y a eu que sept fédérés à Tours, quatre seulement étoient de la ville, et pas un seul cri de *vive l'Empereur* ne s'y est fait entendre. Quand nous y avons passé, deux écoles des Frères venoient d'être établies, et les parens y envoyoient en foule leurs enfans. On a accusé Tours de n'avoir aucun nom dans les lettres, c'est une injustice; Rabelais, Racan, Descartes, Commire, Rapin, sont nés dans la Touraine.

Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion se disputèrent ce beau pays les armes à la main.

Jean Boucicaut et Jean de Saintré, tous deux nés en Touraine, étoient réputés les plus braves chevaliers de leur temps. Le fils de Jean de Boucicaut, nommé maréchal de France à vingt-cinq

ans, avoit été élevé avec Charles VI. A peine dans l'adolescence, il voulut porter les armes :

« Si fut Boucicaut armé et mis en état, dit le livre de ses faits, quand il se vit habillé tout ainsi qu'il demandoit, ne convient à demander s'il eut grand joie. Et quand il étoit, ce ne lui sembloit charge, ains en étoit si joli qu'il s'alloit remirant comme une dame bien atournée. Tant gracieusement se gouverna l'enfant en ce voyage, que onques hommes ne le vit lassé du faix du harnais ne de quelconque peine qu'il convient souffrir aux sièges, ains toujours si joyeusement s'y contenoit que vraiment on pouvoit juger par les contenances que armes devoient être son naturel métier. Mais au retour faillit la joie de l'enfant Boucicaut; car ja cuidoit être un vaillant homme d'armes, mais ébahi se trouva quand on lui dit : Or ça, maître bel homme d'armes, revenez à l'école. Si fut derechef mis à l'école avec le Dauphin comme devant, dont moult se trouva marry. »

Boucicaut commanda d'abord cent hommes d'armes, puis il alla comme pélerin à Jérusalem, parcourut la Syrie et l'Archipel, et visita Constantinople. Il revint en France, et en repartit avec plusieurs jeunes chevaliers pour chercher de nouveaux périls, en Hongrie, en Syrie et dans

la Grèce. Quand Charles VI le nomma maréchal, ce prince étoit à Tours dans la maison de Boucicaut. « Vous êtes né dans cette chambre, lui dit le monarque, et je l'ai choisie pour vous remettre moi-même cette charge que votre père a exercée avec gloire. » La Hongrie trois ans après ayant été menacée par l'empereur Bajazet, Boucicaut y conduisit le fils aîné du duc de Bourgogne, connu sous le nom de Jean-sans-Peur. Il courut ensuite à Constantinople, avec son fidèle ami, Chateau Morand, et repoussa les troupes de Bajazet. L'empereur Manuel lui donna le titre de *Connétable de l'Empire Grec*. Gouverneur de Gênes, il y fit chérir le nom françois. Il s'opposa vainement à la bataille d'Azincourt; il fut fait prisonnier, et mourut dans sa prison un an avant Charles VI. Quelques années après son corps fut apporté en France et déposé à l'église de St. Martin-de-Tours.

Tout ce pays est plein de châteaux habités par nos rois. On voit encore les restes du château de Plessis-lez-Tours, « lieu, dit un ancien historien, où s'étoit retiré le roi Louis XI pour trouver repos à son accoutumé labeur, et se séparer des princes et seigneurs qu'il avoit en suspection, laquelle procédoit de ce qu'il vouloit être craint de tout le monde. Or il advient que ceux qui

veulent être craints, non-seulement craignent les grands, mais les petits. »

Ce château a donné son nom au cardinal d'Amboise : « Sage pilote de la France, dit Mézeray, ministre sans avarice et sans orgueil, cardinal avec un seul bénéfice, qui, n'ayant en vue d'autre richesse que celle du bien public, s'est amassé un trésor de bénédictions dans toute la postérité. »

Amboise est célèbre entre les autres châteaux de la Touraine : c'est à Amboise que François Ier, qui célébroit les noces de René de Montpensier avec le duc de Lorraine, alla seul au-devant d'un sanglier furieux qui étoit monté jusqu'à l'appartement des dames, et le tua en le perçant de son épée.

Les états-généraux ont souvent été assemblés à Tours.

La Touraine a été un moment l'apanage de cette belle Marie-Stuart, dont le cœur étoit si françois, et qui est morte avec tant de courage après dix-huit ans de captivité. Cette princesse (1) aimoit

---

(1) La rivalité d'Élisabeth et de Marie est connue du monde entier. On peut juger la reine d'Écosse et la reine d'Angleterre, en rapprochant les circonstances de leur mort.

Marie écrivit (*) son testament de sa propre main. Elle demanda pardon à chacun de ses serviteurs, en cas qu'elle

(*) Histoire d'Écosse.

singulièrement la France. Quand elle s'embarqua à Calais pour retourner en Ecosse, elle ne cessa

---

eût jamais manqué à quelque partie de ses devoirs envers eux. Elle se mit au lit la veille de sa mort, et dormit comme à son ordinaire. Elle s'avança au supplice après avoir passé beaucoup de temps en prière, son chapelet à sa ceinture et à sa main un crucifix d'ivoire, parée comme pour un jour de fête. Elle demanda à Dieu de pardonner à tous ceux qui avoient été injustement altérés de son sang; elle pria pour l'église, pour son fils et pour la longue vie et le paisible règne d'Élisabeth. Elle déclara qu'elle n'espéroit de miséricorde que par la mort de Jésus-Christ, au pied de l'image duquel elle alloit répandre son sang avec joie; puis, levant et baisant le crucifix, elle lui adressa ces paroles: « Ainsi que tes bras, ô Jésus, ont été étendus sur la croix, ainsi étends ta miséricorde pour me recevoir, et pardonne-moi mes péchés. » Elle mit ensuite son cou sur le billot, avec un grand courage.

Elisabeth ayant passé un jour d'orage de Westminster à Richemond, se plaignit plus qu'à l'ordinaire. Elle n'avoit pas une fièvre en règle, mais elle mangeoit peu et ne pouvoit pas dormir. Sa maladie paroissoit venir d'une mélancolie profonde qui se faisoit remarquer sur son visage et dans sa conduite. Elle se plaisoit dans la solitude, se tenoit constamment dans l'obscurité, et étoit souvent baignée de larmes. « Dieu peut vous pardonner, dit-elle à la comtesse de Nottingher, qui lui demandoit pardon de ne lui avoir pas remis l'anneau d'Essex, moi je ne le pourrai jamais. » Dès-lors son courage l'abandonna

de regarder les côtes de la France. Pendant (1) les ténèbres même de la nuit qui lui cachoient la terre, elle ne voulut ni se retirer dans sa chambre ni prendre aucune nourriture; et faisant mettre un lit sur le tillac, elle y attendoit le jour avec une grande impatience. Le vaisseau avança peu pendant la nuit. Le matin elle aperçut encore les côtes de France, et tant qu'elle put les distinguer, elle ne cessa de répéter les expressions de son regret. Les vers qu'elle fit alors émeuvent encore en songeant au triste sort qui l'attendoit en Ecosse.

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie,
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance!

---

entièrement. Elle refusa tous les remèdes, déclarant qu'elle désiroit la mort. On eut beau la prier, jamais on ne put obtenir d'elle qu'elle se mît au lit. Elle s'assit sur des coussins où elle resta dix jours et dix nuits, pensive et dans le silence, tenant son doigt presque continuellement dans sa bouche, avec les yeux ouverts et fixés vers la terre. Consumée enfin autant par les angoisses de son âme que par une longue abstinence, elle expira le jeudi 24 mars 1609, dans la quarante-cinquième année de son règne. »

(1) Histoire d'Écosse.

Adieu, France, adieu, nos beaux jours;
La nef qui déjoint nos amours,
N'a eu de moi que la moitié.
Une part te reste, elle est tienne :
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

A la fin il s'éleva un vent frais qui dura quelques jours et ensuite un épais brouillard, à la faveur desquels Marie échappa à la flotte angloise qui croisoit pour l'arrêter, et le 29 août 1561, après une absence de près de 13 ans, elle aborda heureusement à Leith dans son royaume, et dans le pays de sa naissance.

Sa beauté causa une grande partie de ses malheurs. Tous les auteurs contemporains s'accordent à lui donner les plus beaux traits et la taille la plus élégante. Ses cheveux étoient noirs. Elle dansoit, marchoit, montoit à cheval avec beaucoup de grâce, et elle chantoit et jouoit du luth avec une habileté peu commune. « Jamais homme ne la vit, dit Brantôme, sans admiration et sans amour, et jamais personne ne lira son histoire sans douleur. »

La Touraine fut aussi le théâtre des dissensions de la ligue; c'est près de Tours qu'eut lieu l'entrevue de Henri III et du roi de Navarre. « De toute sa troupe, dit un historien en parlant du roi de Navarre, nul n'avoit de manteau et de

panache que lui. Tous avoient l'écharpe blanche, et lui, vêtu en soldat, le pourpoint tout usé sur les épaules. Tous les arbres même du château du Plessis étoient chargés de peuple. » Ce fut là que les deux rois résolurent de marcher sur Paris.

Le château de Tours qui a été détruit occupoit une partie de l'enceinte de l'ancien palais que les empereurs romains avoient dans cette ville. Mais il en reste une tour qui porte le nom du duc de Guise. « On voyoit il y a peu de temps (1) la chapelle royale où Charles VII et Louis XI furent mariés. Cette chapelle existoit en 1591, lorsque Charles, duc de Guise, s'échappa de la tour où il étoit renfermé, puisqu'on rapporte que ce fut immédiatement après y avoir fait ses prières. Il y avoit été conduit le jour que son père périt au château de Blois. Il étoit fils de Henri-le-Balafré et se nommoit alors le prince de Joinville. Après deux ans et trois mois de détention, le 15 août 1591, il se sauva par l'une des deux fenêtres voisines du toit, que l'on distingue encore quoiqu'elles soient fermées en maçonnerie (2). »

---

(1) Voyez les Recherches sur la Touraine.

(2) Cette évasion fut assez singulière et assez importante dans son résultat, pour que j'entre ici dans quelques détails peu connus.

Le jour de l'Assomption, le duc entendant sonner midi

Les missionaires sont venus à Tours conduits par M. de Janson. On ne peut se dissimuler que

---

entra dans la chapelle pour y faire ses prières. C'étoit l'heure à laquelle on fermoit les portes de la ville, dont les clefs étoient portées chez le maire. En sortant, le duc proposa aux quatre archers qui le gardoient un prix pour celui qui monteroit tout l'escalier à cloche-pied. Comme il étoit en avance de trois ou quatre marches, il prit aussitôt sa course, monta rapidement les degrés, se saisit de la porte qu'on avoit fait faire exprès pour le tenir plus sûrement, et la fit garder par ses gens avec ordre de ne l'ouvrir à personne; ensuite il monta dans sa chambre, muni d'une corde qu'un blanchisseur lui avoit apportée parmi son linge. D'autres disent, avec moins de vraisemblance, qu'un joueur de flûte l'avoit introduite dans son instrument; il l'attacha à un bâton qu'il plaça entre ses jambes, et se fit ainsi couler par ses gens le long de la tour.

Les gardes l'ayant aperçu des fenêtres du château tirèrent sur lui quatre coups d'arquebuse, dont aucun ne l'atteignit. Ses domestiques épouvantés lâchèrent la corde, de manière qu'il tomba un peu brusquement de la hauteur de quinze à vingt pieds; et fut légèrement blessé aux genoux et aux reins. Il se releva cependant, et, sans même songer à reprendre son chapeau, il s'enfuit le long des murs de la ville jusqu'au faubourg de Biene, où il rencontra un valet qui menoit à l'abreuvoir un cheval dont il s'empara, et sur lequel il courut au galop jusqu'à l'endroit qu'il avoit indiqué à ses gens. Ceux-ci le voyant venir sans chapeau et sur un cheval à poil, prirent le

la Touraine, comme les provinces des environs de Paris, a perdu ses antiques mœurs. La foi s'y est altérée, et il est impossible de ne pas remarquer que si la révolution a rapproché de la religion les classes supérieures de la société, elle a singulièrement affoibli la foi dans les campagnes et parmi le peuple des villes. Les missions réparent cette

---

change et s'enfuirent; cependant un laquais s'étant retourné, le reconnut à ses habits, et lui donna un autre cheval.

L'alarme s'étant mise au château et dans la ville, plusieurs personnes montèrent à cheval, entre autres deux Ecossois de la garde du roi, qui l'eussent joint infailliblement sans un habitant du faubourg de Biene, qui en arrêta un par la bride, en lui disant : « Que veux-tu faire au jeune prince? » Son compagnon étant venu à son secours, le peuple s'attroupa, et cet incident inattendu donna le temps au prince de passer le Cher et de joindre à Saint-Avertin le baron de la Maisonfort, qui l'y attendoit avec deux cents gentilshommes, et qui le conduisit à Bourges, où il fut reçu avec de grands témoignages d'allégresse. Cet événement, dont on s'alarma d'abord, produisit un effet tout contraire à celui qu'on devoit en attendre. Le duc, idole de la ligue, devoit être placé sur le trône de France. Le roi d'Espagne à cette condition offroit de lui donner sa fille; mais le duc de Mayenne, jaloux de son neveu, se hâta de conclure, contre l'avis du légat et des Espagnols, une trêve qui fit échouer tous ces projets.

grande plaie de la France. Honneur donc à ces hommes admirables qui régénèrent notre patrie! Les missionnaires sont les véritables restaurateurs de la monarchie françoise. C'est ainsi que pensoit M. Freyssinous, quand il s'écrioit : *Oui, je les aime de toute la haine que leur portent leurs ennemis.* Ce sont des missionnaires qui ont retiré le monde de cette profonde corruption où il étoit descendu avec les Romains. Après tous ses miracles, la religion chrétienne déploya les prodiges de son éloquence, et l'on entendit un S. Jean Chrysostôme parler de la mort dans un langage inconnu à tous les peuples païens.

« Allons ensemble aux tombeaux des morts. Venez me montrer votre père ou votre femme; faites m'y voir ceux qui étoient ici revêtus de pourpre, qui étoient superbement traînés dans des chars de triomphe, qui conduisoient les armées, qui étoient environnés de gardes, et accompagnés d'une foule d'officiers, qui frappoient insolemment les uns, qui mettoient les autres en prison, qui tuoient ou sauvoient de la mort ceux qu'ils vouloient. Où sont-ils? Montrez-les moi; je ne vois maintenant que des os, que des vers, qu'un peu de poussière et de pourriture. Toutes ces grandeurs sont évanouies comme une ombre, comme un songe, et plût à Dieu

que tout se terminât à ce néant. Mais si d'un côté toutes ces grandeurs, tous ces honneurs et tous ces plaisirs, se sont évanouis comme une ombre, ils ont produit de l'autre une misère stable et réelle qui subsistera éternellement. Les violences, les injustices, les impuretés et les autres crimes, ne se réduisent point en cendre comme nos corps. Toutes nos œuvres suivent nos âmes dans l'autre vie, et nos actions aussi bien que nos paroles y sont écrites sur la pierre et sur le diamant. »

Le monde ne résista pas à ce langage. La France n'y est pas insensible aujourd'hui; et tout s'ébranle dans nos villes et dans nos villages à la voix de quelques prêtres qui, une croix de bois à la main, vont prêcher ces vérités toujours nouvelles à des hommes qui vivent encore à l'abri de la religion tout en la méconnoissant, à des hommes qui lui doivent jusqu'aux vertus qui leur restent. « Il en est de la lumière de l'Évangile, comme du soleil qui forme la lumière du jour, lors même que caché derrière la nue il ne peut être aperçu. »

Pendant que les missionnaires parcourent la France, calmant les passions, éteignant le feu de nos guerres civiles, qui couve encore sous la cendre, les élections remettent partout les partis en présence et renouvellent toutes les haines. On

se préparoit à Tours aux élections. Les candidats portés par les royalistes sont MM. de Jouffrey et d'Effiat, deux hommes qui siégeroient à côté de MM. de Marcellus et de Maccarthy, et qui seroient dignes d'eux. Les jacobins, dit-on, présentent le destructeur de l'abbaye de Marmoutier et un régicide. Leur audace ne se lassera jamais qu'elle ne soit confondue. « Sire, disoit Villeroy à Henri III, c'est extravagance et impertinence que de croire gagner ces gens-là par gratifications, ils ne sont sensibles qu'à vertu de justice. »

Nous passâmes à Luynes, à Cinq-Mars, près des restes d'un camp romain; et, à peu de distance de Luynes, nous quittâmes la levée pour aller visiter le beau château d'Ussé qui appartient à M. de Duras. C'étoit le château de la dame des belles cousines. Il domine un pays enchanteur. Ses belles terrasses et ses vieux machicoulis sont couronnés par un bois. La vue se repose sur des prairies et sur des coteaux. L'Indre passe au pied des murs du jardin, et dans le lointain des voiles blanches paroissent à travers les arbres; c'est la Loire.

Nous arrivâmes le soir à Saumur, et de Saumur, au lieu de passer par Thouars, nous entrâmes dans la Vendée par Doué, Vihiers et Coron. Doué, comme presque toutes les petites villes qui forment

la lisière de la Vendée, ne s'est point associée au sort de ce glorieux pays. C'est à Vezins seulement que nous devions retrouver les cœurs que nous avions si bien entendus. C'est là qu'est madame de Vezins, si bonne, si charitable, si digne en un mot du pays qu'elle habite. « Depuis que vous êtes partis, nous dirent les premiers paysans vendéens que nous revîmes, il y a eu bien du mal ; et nous en avons perdu un. » La mort de Mgr. le duc de Berri étoit sans cesse présente à leurs yeux. Nous regrettâmes de ne pas rencontrer Loiseau, surnommé *l'Enfer* à cause de son courage, qui à tous les combats où il s'est trouvé a toujours donné le premier coup de sabre, et qui reprit Marie-Jeanne. A Fontenay, il avoit le corps traversé d'une balle, et il ne voulut pas qu'on l'enlevât du champ de bataille, avant d'avoir vu de ses yeux les siens triompher.

Nous revîmes Maulevrier et les ruines de la Durbellière. M. de la Rochejaquelein revenoit dans la Vendée pour la première fois depuis la guerre de 1815. Il y reparoissoit avec sa jeune et brillante épouse, la princesse de Talmont. Les Vendéens étoient venus en foule pour fêter l'arrivée de leur général, et connoître celle qui en s'unissant à un la Rochejaquelein s'étoit unie à leurs destinées. Ils s'étoient rassemblés au milieu

de ces ruines que nous avions vues si désertes un an auparavant. La nuit étoit très-sombre. Un immense feu de joie étoit allumé. Les flammes se projetoient sur les ruines et sur l'étang, dont la moitié étoit dans l'ombre de la grande tour. Les feux éclairoient d'un côté les ruines, et de l'autre les danses et la joie de ces bons Vendéens qui oublioient leurs malheurs à la vue de ceux qui les avoient tous partagés. Les cris de *Vive le Roi* se mêloient aux cris de *Vive les la Rochejaquelein*, et jamais deux noms ne furent plus justement réunis. Rien ne m'a plus touché que cette nuit, et ce feu de joie qui rappeloit des feux de douleur, et cette noble personne entrant dans cette noble famille, au milieu des ruines et des chants de triomphe. On lui présenta des couronnes de fleurs. Tous les cœurs étoient pleins d'une joie mêlée à des souvenirs tristes mais héroïques. En parcourant les débris de la Durbellière, madame de la Rochejaquelein répétoit ce vers de Racine :

Et de Jérusalem l'herbe cache les murs !

Ce nom de Jérusalem se plaçoit heureusement dans cette terre de sacrifices à la religion et au roi. Les armes mêmes des la Rochejaquelein, qui sont encore sur la pierre de la principale porte, sont les armes des Croisés : une croix et des coquilles de pélerins.

Nous revîmes à Saint-Aubin les Vendéens que nous y avions vus, et beaucoup d'autres qui accouroient auprès de leur général et de sa nouvelle épouse. Dumenil, Fortin, Morineau, Supiot de Châtillon qui a quitté sa femme près d'accoucher pour aller combattre; Gabilly de St.-Aubin blessé au premier combat des Aubiers, et qui a encore pour 1800 francs de bons de la premier guerre, qui ne lui ont pas été payés; les Vendangeon d'Izernay dont le zèle égale la valeur. On ne s'étonne pas de l'enthousiasme qu'inspirent à ce pays les la Rochejaquelein quand on connoît le dernier des trois frères. En 1815, M. Auguste, après la bataille de Waterloo, posa les armes lors de la pacification proposée par un général de Buonaparte, qui menaçoit de mettre tout à feu et à sang dans le pays qu'il occupoit si l'on n'y consentoit pas. Comme on faisoit quelques objections à M. Auguste contre cette mesure, il répondit. « Puisqu'il n'y a plus de motifs de faire la guerre (il croyoit le roi à Paris), je ne compromets que ma gloire en cessant de combattre; en ne le faisant pas, je compromets tous ces braves gens. » Il avoit déposé chez un notaire à Bressuire l'ordre de faire vendre ses biens pour acquitter les bons qu'il avoit faits au nom du Roi en cas que Buonaparte eût réussi. « Avec un habit de soldat,

disoit-il, je trouverai toujours du pain en Angleterre (1). » Quoi de plus héroïque dans aucune histoire !

En allant à Clisson, où cette fois nous devions trouver madame la marquise de la Rochejaquelein et sa mère madame de Donissan, nous voulûmes passer à la Rochejaquelein, petit château-fort ancien, à demi ruiné, sur la route de Saint-Aubin à Bressuire. Quelques tours seulement sont restées entières. M. et madame de la Rochejaquelein furent reçus à Clisson comme à la Durbellière, au milieu des ruines, des feux de joie et des transports d'allégresse. Ces bons paysans vendéens sont absolument comme les paysans Bretons (2), dont madame de Sévigné disoit : « Je trouve ici » des âmes de paysans plus droites que des lignes, » aimant la vertu comme naturellement les che- » vaux trottent. » Nous avons vu à Clisson une pétition au roi d'un paysan ; elle finissoit par ces

(1) MM. de la Rochejaquelein et d'Andigné étoient seuls exceptés de l'amnistie de Buonaparte.

(1) Quand on apprit dans le Morbihan la nouvelle de la mort de monseigneur le duc de Berri, les paysans firent dire des messes et nettoyèrent leurs fusils.

A Auray, pendant que les paysans bretons se battaient, leurs femmes faisoient fondre leurs cuillères et leur apportoient des balles sous le feu des Buonapartistes.

mots : « Mon sang a coulé trois fois, Sire, pour » Dieu et pour vous ; je le verserai tout entier » s'il est nécessaire, » et il avoit effacé la phrase suivante, *quoiqu'on ne m'ait pas rendu justice. Pour Dieu et pour vous*, jamais en effet ils ne séparèrent leur dévouement au roi de leur amour pour Dieu. On a dit que la religion peut seule expliquer le miracle de l'obéissance. La religion seule explique le dévouement des Vendéens. « Je dirai franchement, disoit une femme, qui » s'est battue dans la guerre de 92, qu'aux pre- » mières affaires où je me suis trouvée, le bruit » des coups de fusil me faisoit une impression et » que je fus désespérée de ne pas me trouver plus » de courage. Je m'adressai alors à Dieu, et en » levant les mains au ciel, je lui dis : Bon Dieu, » ne me donnerez-vous pas plus de cœur pour » combattre vos ennemis ! Aussitôt après je me » suis sentie animée comme par un miracle, je » n'ai plus eu peur de rien, et grâces à Dieu le » courage ne m'a jamais manqué depuis. » Une paysanne chez qui étoit cachée madame Morisset de Chollet pendant la guerre, vit entrer chez elle des bleus qui lui demandèrent si elle n'avoit pas caché de Vendéens, ajoutant qu'ils la tueroient si elle les trompoit. Madame Morisset, qui étoit près du feu habillée en paysanne, vit cette femme

pâlir et sortir, et rentrer un moment après en disant : « Non, je n'en ai point; voilà ma servante, en montrant madame Morisset; vous pouvez chercher dans toute la maison. » Les bleus s'étoient retirés, et madame Morisset lui demanda pourquoi elle étoit sortie : « J'ai eu peur, je vous aurois dénoncée; j'ai été me jeter à genoux pour demander à Dieu le courage de ne pas vous trahir, et je l'ai obtenu. » La foi, voilà leur héroïsme. La foi peut seule sauver les empires. « Voyez un » vaisseau, l'équipage sueroit inutilement à baisser les voiles et à les lever, si le pilote ne trouvoit sa route dans les étoiles. »

Depuis six ans, on n'a pas vu un seul Vendéen condamné par une cour d'assises. En Anjou habite un Vendéen, nommé Crouston; il étoit parti comme tambour à l'âge de huit ans dans la première guerre; aujourd'hui, quand il n'a pas de pain, il bat du tambour. « Voilà Crouston qui manque de pain, » disent les paysans, et on lui en porte de tous les côtés. Leur constance dans leurs sentimens mérite de passer en proverbe. « De tous ceux qui ont fait la guerre, me disoit un paysan, il n'y en a pas un qui ait défailli. Si la guerre recommençoit, disoit un autre assez avancé en âge, j'essaierois encore d'aller à pied, et si je ne pouvois j'irois à cheval. — Mais si vous n'aviez

pas de cheval? — Je vendrois mes deux bœufs pour en acheter un.» Lors de la disette qui a affligé la France il y a quelques années, la plupart des fermiers de la Vendée furent réduits comme ceux de tant d'autres provinces à préparer du pain plus mauvais que celui qu'ils mangeoient auparavant, et qu'ils partageoient avec les indigens de leur paroisse. Mais cette privation leur fut bien moins sensible pour eux que pour leurs pauvres. « Nous, au moins, disoient-ils, nous avons encore quelque autre chose pour manger avec ce mauvais pain; mais nos pauvres, comment le mangeront-ils?» Cette réflexion fut suivie d'une résolution digne d'eux. Ils préparèrent deux espèces de pain. Le mauvais, celui de l'année, pour les habitans de la ferme, et l'ancien, qui étoit le meilleur, pour les pauvres, auxquels on avoit coutume d'en distribuer.

Leur amour pour le roi est quelque chose d'admirable. Dans une métairie, en battant le blé, les paysans crioient sans cesse : *Vive le Roi.* Interrogés pourquoi, ils répondirent: « Ah! c'est que nous sommes si pauvres, cette récolte-ci, que nous n'avons pas pu acheter du vin, et nous crions : *Vive le Roi!* pour nous donner cœur à l'ouvrage. »

Voilà ce que sont les Vendéens. Croiroit-on,

cependant, qu'on ait pu les accuser de méditer des révoltes contre leur roi, et quand le roi appelle auprès du berceau du duc de Bordeaux, Joseph Cadoudal, en lui disant : Que le frère de Georges devoit se trouver à la naissance du fils de Mgr. le duc de Berri, comprendra-t-on qu'on oublie les malheureux Vendéens, qui ont tout sacrifié pour le roi? Le nombre des veuves et des blessés qui n'ont pas reçu de pension et dont on ne veut pas entendre les réclamations est immense. En 1814, des commissaires ont traversé rapidement le pays. Tous ceux qui n'ont pu se trouver au moment de ce passage n'ont rien, et comme il ne s'agissoit que de récompenses et non de périls, les Vendéens y étoient en petit nombre; les autres ont reçu des pensions si modiques qu'ils sont dans la plus grande détresse.

Le pays est couvert de blessés dans une grande indigence, ce qui est un sujet de joie pour ceux qu'ils ont combattus. Ajoutez aux blessés les veuves et les paysans riches avant la guerre et qui ont été incendiés, ceux qui ont couché en plein air des années entières, et qui sont couverts de rhumatismes, d'autres qui, étant enfans pendant la première guerre, ont gagné le haut mal par les frayeurs multipliées auxquelles ils ont été exposés. C'est un spectacle déchirant que celui de

cette profonde misère, et cependant les veuves et les blessés des armées royales ont pour eux la loi de l'État, mais elle n'est pas exécutée. Qu'on y songe bien cependant, la justice seule, et une justice éclatante, peut réparer le mal que nous fait chaque jour l'exemple de l'impunité du crime et du dénuement de la vertu. C'est parce que saint Louis étoit pénétré de cette vérité qu'il a été le plus grand des hommes et notre plus grand roi.

Voici un trait rapporté par Joinville qu'il est bon de rappeler. « Un Cordelier vint à lui au chatel de Yères, là où nous descendîmes de mer, et, pour enseigner le roi, dit en son sermon qu'il avoit lu la Bible et les livres qui parlent des princes mécréans, et qu'il ne trouvoit ne ès-créans ne ès-mécréans que onques royaume se perdît, ne changeât de seigneurie à autre, sinon par défaut de justice. Or, que prenne garde, fit-il, le roi qui s'en va en France, qu'il fasse bon droit et hâtif à son peuple, par quoi notre sire Dieu tiendra son royaume en paix le cours de sa vie. Le roi n'oublia pas cet enseignement, ains gouverna sa terre bien et loyalement et selon Dieu, et il garda souverainement justice, nulle chose laissant qui appartînt à droiture. » Dans ses instructions à son fils, on retrouve ces mêmes sentimens : « A justice tenir droite sois roide et

loyal, sans tourner à destre ne à senestre. »

A Clisson, le soir toute la famille de madame la Rochejaquelein se réunit dans l'ancienne chapelle du château, et la prière se fait en commun. Il est difficile d'imaginer un intérieur plus simple que l'intérieur de Clisson. On reconnoît en tout la personne qui a écrit ces mémoires qu'on relit dix fois sans se lasser, et qui ont le charme du roman et l'intérêt de l'histoire. Nous avons vu des enfans de dix ans, pleins des souvenirs de ce livre, nom que madame de la Rochejaquelein est toujours étonnée d'entendre donner à ses mémoires. Cet ouvrage est un monument de gloire élevé aux royalistes; et comment en effet ne pas être frappé de l'éclat de tant de vertu, et douter de la sincérité de l'historien quand on trouve des récits comme celui-ci, qui semble emprunté à la Bible? Madame de la Rochejaquelein raconte son séjour à Prinquiaux. « Nous passâmes un » mois fort tranquillement. La cabane que nous » habitions étoit censée abandonnée : les bleus » n'y venoient pas. On s'aperçut après quelques » jours que la petite Joséphine (sa fille dont elle » étoit accouchée dans ce lieu même) avoit le » poignet démis : cela me fit une grande peine, » et je résolus, quand elle seroit plus grande, de » m'en aller, en mendiant mon pain, la porter

» à mon cou jusqu'à Barèges : ce projet ne me » paroissoit pas du tout extraordinaire. Je n'avois » ni espoir ni idée de l'avenir, je ne savois rien » de ce qui se passoit au monde, je me voyois » proscrite et misérable, et j'avois l'âme trop » abattue pour songer que ma position pourroit » changer; la pauvre enfant mourut douze jours » après sa naissance. On m'apprit cette nouvelle » sans préparation, à la façon des paysans. La » fille de Gouret, en entrant dans la chambre, » me cria : Votre fille du Bois-Divet est morte. » Je répondis : Elle est plus heureuse que moi; » et cependant je me mis à pleurer. »

A Clisson, nous vîmes M. l'abbé Jagault, qui n'a cessé de servir la cause sainte dans la Vendée, et qui à Naples répondit à l'envoyé de Buonaparte, qui le pressoit de demander un emploi en France : « La cause des Bourbons est éteinte, » et je le suis avec elle. » Il y a peu de familles qui aient autant souffert que celle de M. Jagault. On en jugera par ce récit de M. Jagault lui-même.

« Mon père et mon plus jeune frère, âgé de » douze ans, ont été mis, pendant vingt-huit » jours, dans un cachot : leur lit étoit de la » paille humide. Après cela ils furent conduits » en prison de Thouars à Saint-Maixent, ainsi

» que ma mère et ma sœur, religieuse bé-» nédictine. Ils firent le voyage de Thouars à » St.-Maixent en charrette. Elle versa (c'étoit au » milieu de l'hiver) dans un ruisseau d'eau vive. » On ne permit à mon père ni de se chauffer ni » de changer de vêtemens. Il contracta dès lors » une maladie de poitrine dont il mourut peu » de jours après sa sortie de prison. Ma mère » reçut une contusion, principe d'un cancer » dont elle est morte. Une de mes sœurs, pri-» vée de l'usage de la parole par maladie, resta » seule dans notre maison; elle y fut si misé-» rable, que ma mère la trouva toute couverte » de plaies. Deux jours après son arrivée, sa » fille expira dans ses bras.

» Pendant tout le temps de leur captivité, » mes parens furent excessivement malheureux. » Ma mère soutint ses malheurs avec un courage » et une religion admirables.

» Ma sœur épuisa sa santé à soigner nos pa-» rens et notre plus jeune frère. Quand celui-ci » arriva vers l'âge de la conscription, il partit » pour la Guadeloupe, et il y mourut six mois » après son arrivée.

» Un de mes frères qui étoit au service avant » la révolution a été tué dans les commencemens » pour avoir défendu les fleurs de lis.

» Mon frère, qui est venu dans la Vendée » avec moi, avec sa femme et sa fille, âgée à » peine de trois ans, y a été directeur des bu- » reaux de la guerre, lorsque M. le marquis de » Donnissan fut nommé gouverneur du pays con- » quis pour le roi. Après le passage de la Loire, il » suivit l'armée jusqu'après la déroute du Mans. » Le comité révolutionnaire de Thouars ayant » appris qu'il était à la Flèche, envoya deux de ses » membres pour le faire arrêter. Il fut empri- » sonné à Saumur, puis à Angers, condamné » à mort et exécuté. Sa femme resta en prison » dans un cachot. Elle fut délivrée après la » mort de Robespierre. Elle vit encore, avec sa » fille et sa petite-fille.

» Mon frère, l'archiprêtre de Thouars, a été » également proscrit, poursuivi avec acharne- » nement par les représentans en mission à Poi- » tiers, où il étoit caché. Il a été deux fois depuis » mis en prison pour moi sous Buonaparte. »

De Clisson nous allâmes à la Pélissonnière chez M. de Bagneux, chef de division en 1815. M. de Bagneux a épousé la nièce de Henri de la Vieuville, qui s'est acquis un nom glorieux dans la guerre de la Bretagne, et qui a péri avec le second fils du duc de Sérant (1). Des Herbiers à la Pélisson

(1) Le duc de Sérant, gouverneur de M. le duc de Berri,

nière, le pays ressemble à un jardin. La vue du château est très-belle. Des terrasses on aperçoit une grande prairie terminée par des bois qui se prolongent jusqu'au pied des coteaux de Pouzauge.

La Forêt sur Sèvre est entre Clisson et la Pélissonnière, entourée par la Sèvre. Les cendres de Duplessis-Mornay y étoient déposées avant la guerre. Nous retournâmes aux Herbiers pour nous rendre à la Gaubretière. Le chemin est très-couvert, et une croix nous indiqua la maison du Gal Sapinaud. De là on aperçoit les coteaux de la Sèvre, la maison de M. de la Bretèche et les bois qui entourent Tiffauge.

M. Dupérat n'était pas à la Chataigneraye.

---

a vu périr ses deux fils pendant la guerre dans le même mois. Sa petite-fille, mariée au duc de Rohan, qui vient de donner un grand exemple au monde en le quittant au milieu de toutes ses séductions, s'est brûlée d'une manière horrible. Et pour comble de malheur ce respectable vieillard, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, a vu tomber son royal élève sous le fer d'un assassin. Il a voulu s'enfermer au Louvre auprès de son corps pendant deux heures. On ne peut exprimer sa douleur. M. le duc de Sérant voudroit faire passer sa pairie à Athanase de Charette son parent, et il a fait acheter les ruines du château de Bayard, pour en faire présent au neveu du général Charette.

Nous n'aurions certainement pas quitté la Vendée sans voir cet intrépide général vendéen, qui fit la guerre dans son pays tant qu'on y put combattre, qui alla ensuite se joindre aux Chouans, puis revint dans la Vendée dès que le drapeau blanc y reparut, et qui aima mieux passer dix ans dans les cachots de Buonaparte, que de servir dans ses armées.

Il est beaucoup d'autres Vendéens que nous regrettons de ne pas connoître : M. Renou, à qui sa valeur a fait donner le surnom d'un ancien chevalier (Bras de Fer); M. de Bauvau (1), qui, au pont de la Roche-Servière se couvrit de gloire; M. de Menars, dont le dévouement est si pur; M. Soyer l'aîné, qui se distingua entre les Vendéens mêmes, et dont les blessures ne sont pas encore fermées; M. Dudoré; MM. Martin, M. Athanase de Charette, frère du malheureux Ludovic, et neveu du Marius de la Vendée; M. de Saint-Hubert, MM. de Kersabiec, et une foule d'autres que j'aurois voulu voir et entendre. On est heureux de retrouver, sous mille aspects divers, le courage, la piété, le désin-

(1) M. Eugène de Bauvau, blessé, arracha le drapeau blanc au porte-étendard qui fuyoit, et vint à la tête du pont le planter à quinze pas de l'ennemi.

téressement ; car c'est là tout le caractère vendéen.

De Clisson nous allâmes à Niort (1), en passant par Parthenay et Saint-Maixent. Les environs de Niort sont assez rians, la ville fort irrégulière, et ses maisons presque toutes neuves ou nouvellement blanchies. La flèche de l'église de Notre-Dame, bâtie par les Anglois, domine la ville et les vieilles tours du palais d'Aliénor ou d'Elénore d'Aquitaine. La demeure de la reine de France et d'Angleterre est aujourd'hui une prison, comme à Dinan le château de la duchesse de Bretagne. C'est une chose très-remarquable qu'une partie des anciens monastères ou des grands châteaux, qu'on appelle les monumens de la féodalité et de la superstition, soient transformés aujourd'hui en prisons, monumens du crime, du vice, et naguère de l'esclavage. Les gendarmes et les cachots, voilà ce qui remplace partout les prêtres et les couvens, et au lieu de l'absolution du prêtre, on a la hache du bourreau.

C'est dans les environs de Niort, à Murçay, près du château de Salbart, que madame de Maintenon a gardé les troupeaux dans son en-

(1) Niort compte à peu près dix-huit mille habitans.

fance. La destinée de madame de Maintenon étonne surtout notre siècle, à qui doit paroître fort extraordinaire cette maxime qu'elle tiroit de sa conduite : rien n'est plus habile qu'une conduite irréprochable. Ce n'est pas ainsi que les grandes fortunes se font aujourd'hui. Elles sont presque toutes de grands scandales.

Nous avons visité les restes du château de Salbart, non loin d'Echiré, village sur la route de Niort à Parthenay. On y arrive par un chemin très-sauvage, qui suit les bords de la Sèvre-Niortoise, et qui monte sur un coteau assez élevé, où sont les vieilles ruines. L'aspect de ce château rappelle tous les souvenirs des temps de la chevalerie, et la lance des chevaliers, et le cor des châtelains, et la harpe du troubadour, et le rosaire des ermites. Six tours irrégulières à moitié conservées, unies par de grands pans de murailles, où sont encore pratiquées les anciennes communications, adossées à un coteau très-sauvage, sur lequel est bâti le joli village de Ternanteuil, sont d'un effet très-pittoresque. La Sèvre coule au bas, et entoure presque entièrement le vieux château. De grandes prairies s'étendent de l'autre côté de la rivière. Nous avons trouvé dans la grande tour des noms inscrits en 1590, et une cheminée gothique, autour de laquelle on se pressoit sans

doute dans les soirées d'hiver pour raconter ces histoires où figuroient les géans, les grands coups d'épée, et l'anneau qui rendoit invisible, et l'oriflamme de Clovis et la bannière de nos rois. On ne sait rien sur l'origine de ce château. On trouve seulement dans l'histoire du Poitou que lorsque Marguerite de Penthièvre, fille d'Olivier de Clisson, fit enlever le duc de Bretagne et son frère, elle les fit enfermer d'abord au château de Salbart, avant de les renvoyer à Clisson.

La partie la plus entière du château est le côté opposé à l'entrée. Deux grandes tours en pierres de taille sont aux deux extrémités, et au milieu est une tour plus petite liée aux deux autres par deux murs. Elle est couverte de lierre. Une petite tour sort de la plus grande. Toutes ces ruines sont surmontées aujourd'hui par les plantes qui croissoient à leurs pieds ; et les chevaliers qui habitèrent ce château, que sont-ils devenus? Un peu d'herbe suffit à recouvrir tout ce qui reste d'eux.

A Niort, comme à Bourbon-Vendée, on s'occupoit des élections. Le département des Deux-Sèvres et le département de la Vendée, et même celui de la Loire-Inférieure, ne seront probablement pas représentés comme ils devroient l'être, si d'après les principes de nos publicistes consti-

tutionnels, les députés doivent être les représentans de l'opinion du plus grand nombre. On sait que M. Manuel est député de la Vendée. C'est une amère dérision. Dans ce noble pays, où dans les cent jours plus de quarante mille hommes avoient pris les armes pour les Bourbons, M. Manuel, connu par ce mot fameux à la tribune des cent jours : *A Dieu ne plaise que je veuille jamais des Bourbons*, a été nommé par des électeurs qui fuyoient de leurs départemens devant les paysans vendéens. On voit assez par là combien peu une seule loi d'élection convient à toute la France. Les jacobins de la Vendée, comme ceux de la Bretagne, sont pires que partout ailleurs. Leur zèle pour le mal est en raison de l'amour pour le bien qui est dans le cœur de leurs ennemis. Il n'y a presque pas de Buonapartistes dans ces deux provinces. Ce goût d'esclavage n'est compris ni par des Vendéens ni par des Bretons. Il n'y a que deux partis dans la Vendée militaire, l'un composé de presque toute la population, et l'autre qui en est à peine la cinquantième partie, toujours uni aux armées républicaines et qui, le fer et la flamme à la main, les a aidées à ravager cette terre d'honneur et de fidélité. Tous les gouvernemens illégitimes qui ont pesé sur la France, sachant l'influence que donne la propriété, se sont

attachés minutieusement à vendre à vil prix tous les biens des proscrits, et à les donner à leurs partisans. Ils sont en petit nombre; mais dans une commune qui ne compte qu'un seul ennemi des Bourbons, il n'y a qu'un seul électeur, et c'est cet électeur qui a donné sa voix à M. Manuel ou à M. Bignon. Les vertus des royalistes fatiguent ces hommes (1) gorgés de leurs biens; rien ne peut les calmer, et l'on peut juger de leurs remords par leurs choix. Dans le département de Maine-et-Loire on compte sur la députation la plus honorable: M. de Maquillé, que les royalistes peuvent présenter à leurs amis et à leurs ennemis, et trois hommes qui sont assez connus pour que leur nom suffise à leur éloge, MM. de la Bourdonnaye, d'Andigné et Benoît.

De Niort nous allâmes à Parencey, où habite une sœur de M. Henri de la Rochejaquelein, madame de Beaucorps. Madame de Beaucorps pendant l'émigration a servi de mère à ses plus jeunes sœurs, mesdemoiselles Louise et Lucie, et à son frère M. Auguste. M. de Beaucorps com-

(1) M. de Chabot et ses deux fils n'ont pu atteindre le maximum de l'imposition exigée pour le grand collége, et dix à douze des acquéreurs de leurs biens les remplaçoient aux élections.

battoit à l'armée de Condé avec deux de ses frères, pendant que le quatrième servoit dans la Vendée. Il étoit au siége de Maestricht. Le château de Parencey rappelle la demeure des anciens preux (1). Ah ! si l'on vouloit réellement le salut de la France, combien d'hommes on laisse dans l'obscurité, et dont les vertus nous sauveroient ! Les gens de bien, comme les paratonnerres, doivent être placés sur les hauteurs, pour nous préserver de la foudre.

Tout ce pays est plein du souvenir du héros de la Bretagne, *du conservateur de la couronne de France,* de Duguesclin. « Dans le cours d'une vie de soixante-six ans, il donna chaque année de nouvelles preuves de son courage et de sa bravoure, et rendit de si grands services à l'Etat que, pour en rendre la mémoire immortelle, Charles-le-Sage, son maître et son roi, voulut qu'une lampe fût toujours allumée sur le tombeau de ce héros, de peur que la postérité ne perdît le souvenir des mémorables actions qu'il avoit faites sous son règne ; il le fit même enterrer à St.-Denis pour donner une sépulture royale à celui qui, par ses victoires, avoit

(1) Un des ancêtres de M. de Beaucorps, Geoffroy de Beaucorps, étoit parmi les compagnons de Beaumanoir au combat des Trente.

conservé la couronne de France dans son lustre et dans sa splendeur. » Nous avons sur Duguesclin, comme sur presque tous nos grands capitaines, des mémoires d'une naïveté que rien n'égale, et où toutes ses actions sont rappelées (1). C'est à

---

(1) Nous ne pouvons résister au désir de citer la description du premier tournoi où parut notre héros.

« C'étoit autrefois une coutume fort louable d'instruire la jeunesse à courre la lance, et de proposer un prix à celui qui réussiroit le mieux dans ce noble exercice, afin que cette lice lui servît d'apprentissage pour faire un jour la guerre avec succès. C'est sur ce pied qu'on marqua dans Rennes le jour, le temps et la place où devoient se donner ces sortes d'assauts. Chacun courut avec empressement pour les voir; les dames paroissoient aux fenêtres, fort magnifiquement parées, pour s'attirer les yeux de tout le monde, et pour être les spectatrices de ces combats. La présence de tant de témoins et d'arbitres, excitoit dans le cœur de chaque écuyer un désir ardent de bien faire et de sortir avec honneur d'une si glorieuse carrière. Bertrand se mit aussi sur les rangs avec les autres, mais il devint la raillerie de ce beau sexe, qui le voyant si laid et si mal monté, ne manqua pas d'éclater de rire à ses dépens, en disant qu'il avoit apparemment emprunté le cheval d'un meûnier pour faire une course de cette importance.

»Bertrand qui prêtoit l'oreille à tout ce qu'on disoit de lui, se reprochoit intérieurement son méchant air et sa mauvaise mine, et désespéroit de pouvoir jamais plaire aux dames,

Niort que Chandos amena Duguesclin qu'il avoit fait prisonnier à cette bataille d'Auray, où Ber-

---

étant si mal fait. Il pestoit aussi dans son âme d'avoir une si méchante monture dans une occasion de cet éclat. C'est ce qui l'engagea de prier un de ses cousins qui se trouva là, de lui faire l'amitié de lui prêter son cheval, afin qu'il pût se démêler avec succès de l'action qu'il alloit entreprendre, l'assurant qu'il reconnoîtroit dans son temps ce bon office qu'il attendoit de son honnêteté. Ce parent ne balança point à lui faire ce petit plaisir, l'accommodant sur l'heure de ses armes et de son cheval. Bertrand se voyant dans un équipage assez leste et monté fort avantageusement, se présenta pour rompre une lance, tendant les mains au premier écuyer qui voudroit entrer en lice avec lui. L'un des plus braves de la troupe lui répondit par le même signe. La carrière étant ainsi réciproquement ouverte, Guesclin poussa son cheval avec tant de force et pointa sa lance avec tant d'adresse, qu'il donna juste dans la visière de son adversaire et lui fit sauter le casque à bas. Il frappa ce coup avec tant de roideur qu'il jeta par terre le cheval et le chevalier. Le premier en mourut à l'instant; et l'homme demeura long-temps pâmé sur la place sans pouvoir reprendre ses sens, et quand il fut revenu de ce grand étourdissement, il demanda le nom de son vainqueur: mais on ne lui put donner là-dessus aucun éclaircissement, parce que le casque qui couvroit la tête de Guesclin ne permettoit pas à personne de le reconnoître. Il arriva pour lors une conjoncture fort heureuse pour Bertrand, et qui fit voir à tout le monde la bonté de son

trand Duguesclin, le vicomte de Rohan, le sire de Beaumanoir d'un côté, et de l'autre Jean Chandos et Olivier de Clisson firent des prodiges de valeur pour Charles de Blois et Jean de Mont-

---

naturel, car son père qui ne le connoissoit point à travers son armure de tête, voulant venger l'affront de celui qui venoit d'être terrassé, se présente pour faire un coup de lance contre lui; mais Bertrand, qui reconnut les armes de sa maison sur l'écu de son père, jeta aussitôt par respect la sienne par terre.

» Tous les spectateurs furent également surpris d'une contenance si contraire à celle qu'il venoit de faire éclater. Son père qui s'imaginoit que la seule crainte avoit toute la part à cette action, fut bien détrompé quand il le vit aussitôt mesurer ses forces avec un autre, auquel il fit perdre les étriers, et qu'il atteignit sur la tête avec tant de roideur qu'il lui fit voler son casque à plus de dix pieds de là. Toute l'assemblée battit aussitôt des mains, applaudissant à ce généreux aventurier, dont ils ne connoissoient ni le nom ni la personne. Mais ce fut un redoublement de joie, particulièrement pour son père, quand Guesclin leva la visière devant tout le monde, pour se donner à connoître. Il courut pour embrasser ce cher enfant qui lui faisoit tant d'honneur, et dont tous les assistans admirèrent la grande jeunesse et la grande adresse et la surprenante hardiesse. Il lui promit qu'à l'avenir il l'assisteroit de tout ce qu'il auroit besoin de chevaux et d'argent, pour brusquer fortune dans la guerre, pour laquelle il avoit des dispositions si heureuses; et sa mère et sa tante, qui se trouvèrent là, ne pouvoient se tenir

fort, qui tous deux se montroient dignes d'un trône par leur intrépidité. Charles de Blois y périt. « Quand il sentit le coup, il s'étendit en terre, battit sa poitrine, et se commanda à Dieu en disant : « Vrai Dieu, pardonnez-moi la mort des bonnes gens qui ci meurent pour moi. » Jean de Montfort fit chercher avec soin son corps ; et ce qui tira des larmes de ses yeux, ce fut quand il vit ce pauvre prince couvert d'une haire sous ses habits et dont les reins étoient serrés d'une grosse corde. » M. de Lescure portoit aussi dans les combats un cilice. Quoique Duguesclin eût l'humeur tout-à-fait guerrière, disent d'anciens mémoires, cependant ses parens admirèrent la bonté de son naturel qui l'attendrissoit sur les pauvres qui ne sortoient jamais d'auprès de lui sans en recevoir quelque aumône.

Nous ne fîmes que traverser Saint-Jean-d'Angely, et nous arrivâmes à Saintes, où nous voulions nous arrêter plus long-temps.

La ville de Saintes, capitale de la Saintonge, est une des plus anciennes villes de France. Prise par les Romains, sous Jules César, elle passa en-

---

de joie, de voir dans ce jeune homme les glorieux prémices de ce qu'on leur avoit dit qu'il devoit devenir un jour. »

suite sous la domination des Visigoths, jusqu'à la mort d'Alaric, tué par Clovis, en 507. La ville et la province tombèrent alors au pouvoir des François. « La ville des Santons, dit l'auteur de la vie de saint Eutrope, cité très-grande, fortifiée de murs et de hautes tours, remplie d'édifices publics, dans une situation agréable et salubre, entourée de vignes, est une des plus opulentes villes de l'empire romain dans les Gaules. » Ce témoignage est confirmé par Ausone.

Saintes avoit un capitole (on appeloit ainsi le temple ou la citadelle), comme Autun, Narbonne, Nîmes et Toulouse. Comme ce capitole étoit bâti sur un rocher qui dominoit la Charente, les comtes de Saintonge en firent leur demeure. On remarque à Saintes un arc de triomphe très-bien conservé (1).

Ce monument a été dédié à Germanicus, fils de Drusus et d'Antonia le jeune, par ordre de Tibère.

---

(1) Voici l'explication qu'on a donnée de ses inscriptions.

PREMIÈRE.

A Germanicus César, fils de Tibère Auguste, arrière-petit-fils du divin Jules, avocat, prêtre d'Auguste, consul pour la deuxième fois, empereur pour la deuxième fois.

DEUXIÈME.

A Tibère César, fils du divin Auguste, grand pon-

Ainsi, au milieu des plaines de la Saintonge, près des champs où brillèrent nos héros françois, et où aucun monument n'a été élevé à leur gloire, on trouve encore un arc de triomphe élevé par Tibère au vainqueur d'Arminius.

On voit à Saintes les restes d'un amphithéâtre (1), et à peu de distance de l'amphithéâtre

---

tife, consul pour la quatrième fois, empereur pour la huitième fois, en l....., année de sa puissance tribunitienne.

TROISIÈME.

A Drusus César, fils de Tibère Auguste, petit-fils du divin Auguste, arrière-petit-fils du divin Jules, pontife, augure.

Caïus Julius Rufus, fils de Caïus Julius Otuaneunus, petit-fils du Caïus Julius Gededmon, arrière-petit-fils d'Epostorovide, prêtre consacré au service de Rome et d'Auguste, dans ce temple qui est près du confluent, en sa qualité d'intendant des travaux, a fait la dédicace de ce monument.

(1) Le mot amphithéâtre signifie deux théâtres réunis ensemble ; on l'appeloit aussi quelquefois l'arène, à cause du sable (*arena*) répandu dans l'aire pour empêcher la chute des combattans; c'étoit dans l'arène que se donnoient les différens spectacles des Romains; les courses à pied, à cheval et sur des chars, les combats des gladiateurs entre eux, ou contre des bêtes fauves, la lutte, le pugilat, le jeu de Troyes et la naumachie.

un souterrain (1) qui servoit aux sépultures. Cet amphithéâtre n'est pas mieux conservé que le Colisée à Rome, bâti par Vespasien, et qui contenoit quatre-vingt-sept mille spectateurs.

---

(1) Comme ces souterrains servoient à la sépulture d'une famille entière, dit M. Bourignon dans ses recherches sur les antiquités de la Saintonge, on les faisoit très-spacieux et l'on y pratiquoit des niches de différente grandeur pour y placer des urnes sépulcrales. On gravoit ordinairement au bas de ces niches des inscriptions qui portoient le nom et la qualité du mort. Les urnes sépulcrales étoient de différente matière; il y en avoit d'or, d'argent, de cuivre, d'albâtre, de marbre, de porphyre, de verre (celles-ci étoient les plus ordinaires), et de terre cuite à l'usage du peuple. Celles où l'on mettoit les corps tout entiers et dans leur position naturelle, et qui s'appeloient sarcophages, étoient de grandes tombes carrées, longues ou ovales, enrichies de divers ornemens de sculpture; quelques unes servoient à contenir les os comme les ossuaires, d'autres servoient à renfermer les larmes dont on arrosoit les cendres, et s'appeloient lacrymatoires; on réservoit les cinéraires pour les cendres et pour les os à demi brûlés. Ces tombes et ces urnes étoient placées dans ces souterrains nommés *hypogées*, suivant le rang et la dignité de celui dont elles renfermoient les restes; on y mettoit aussi celles des affranchis, des esclaves, de leurs femmes et de leurs enfans. On a trouvé autrefois à Nîmes une de ces voûtes sépulcrales avec un riche pavé et des niches autour du mur dans lesquelles étoient des urnes de verre doré remplies de cendres.

De Saintes nous allâmes à Cognac, une des plus anciennes villes du département de la Charente. La ville est dans une très-belle situation, et domine un vallon délicieux arrosé par cette rivière. On voit encore le château où naquit François I, et une grotte dans laquelle on dit que Louise de Savoie (1) enfanta ce prince, qui a régné vingt-huit ans sur la France. Louise de Savoie, devenue veuve du comte d'Angoulême à dix-huit ans, exilée, pour ainsi dire, par Charles VIII, dans le château de Cognac, se consacra entièrement à l'éducation de ses enfans. Il nous reste d'elle un journal rempli de preuves touchantes de sa tendresse pour ses enfans. « Le mercredi 11 janvier 1514, je partis de Cognac pour aller à Angoulême, et mon fils, démontrant l'amour qu'il avoit pour moi, voulut aller à pied et me tenir bonne compagnie. — Le 5e jour de juin 1515, mon fils, venant de Chaumont à Amboise, se mit une épine en la jambe, dont il eut moult douleur et moi aussi, car vrai amour me contraignoit de souffrir semblable peine. — A l'âge de sept ans, le jeune prince fut emporté par un cheval fougueux.

(1) La duchesse d'Étampes, qu'on appeloit la plus belle des savantes et la plus savante des belles, étoit fille d'honneur de la duchesse d'Angoulême.

Toutefois, Dieu, protecteur des femmes veuves, et défenseur des orphelins, prévoyant les choses futures, ne me voulut abandonner, connoissant que, si cas fortuit m'eût si soudainement privée de mon amour, j'eusse été trop infortunée. » Voici comme elle parle de son fils après la bataille de Marignan : « Le 13 janvier 1516, mon fils, revenant de la bataille des Suisses, me rencontra auprès de Sisteron, en Provence, sur le bord de la Durance, environ dix heures au soir ; et Dieu sait si moi, pauvre mère, fus bien aise de voir mon fils sain et entier, après tant de violences qu'il avoit souffertes et soutenues pour servir la chose publique. » Vingt-trois années du règne de son fils furent consumées dans ses querelles avec Charles-Quint. Plein de chaleur, d'audace, d'activité, François I manqua souvent de constance. Sa légèreté nuisit à sa gloire. Mais, comme le dit l'historien de Charles-Quint, il fut humain, bienfaisant, généreux ; il avoit de la dignité sans orgueil, de l'affabilité sans bassesse, et de la politesse sans fausseté. Il étoit aimé et respecté de tous ceux qui approchoient de sa personne, et tout homme de mérite avoit accès auprès de lui. Ses sujets l'admiroient comme le gentilhomme le plus accompli de son royaume, et ils se soumirent sans murmure à des actes d'administration rigoureuse

qu'ils n'auroient pas pardonnés à un prince moins aimable. Le nom de François I a passé à la postérité avec une gloire dont le temps n'a fait qu'augmenter l'éclat. Avant son règne, les sciences et les arts avoient fait peu de progrès en France. François I les prit sous sa protection, il voulut égaler Léon X, par l'ardeur et la magnificence avec laquelle il encouragea les lettres. Il appela les savans à sa cour, il conversa familièrement avec eux, il les employa dans les affaires, il les éleva aux dignités, et il les honora de sa confiance. Aussi François I, avec moins de talens et de succès que Charles-Quint, jouit peut-être d'une réputation plus brillante, et les vertus personnelles dont il étoit doué lui ont mérité plus d'admiration et d'éloges que n'en ont inspiré le vaste génie et les artifices heureux d'un rival plus habile, mais moins aimable. »

Nous vîmes, en allant de Cognac à Angoulême, le champ de bataille de Jarnac, où Henri III, qui n'étoit alors que duc d'Anjou, vainquit le prince de Condé. C'est là que périt à trente-deux ans ce prince si brave, si intrépide, et de cette maison de Condé si féconde en héros. On se rappelle la harangue du prince de Condé, tué à Jarnac au commencement de la bataille : « C'est le bras en écharpe et la jambe cassée que je vais

vous conduire à travers les bataillons ennemis. Voyez, mes compagnons, combien je compte sur vous ; tout mutilé que je suis, j'ai assez de force, puisque j'ai le même courage, et que le vôtre me secondera. » La gloire de la maison de Bourbon est tellement unie à celle de la France, qu'on tenteroit vainement de les séparer. On n'oubliera jamais que les trois derniers Condé combattirent tous trois le même jour à Berstein : le prince de Condé, le duc de Bourbon et le duc d'Enghien. Après la bataille des lignes de Veissembourg, l'armée de Condé marcha sur Haguenau, qu'elle avoit pris. On attaqua ensuite le Fort-Louis, qui se rendit. Le 2 décembre les républicains attaquèrent à dix heures du matin. De Faure, commandant la légion de Mirabeau, ayant été tué, la légion se retira, et les républicains s'emparèrent du village. Le prince de Condé, sans perdre de temps, fit avancer le 1er bataillon de la noblesse sur le village, et dit aux gentilshommes en marchant à leur tête : « Allons, mes amis, à la baïonnette. *Vive le Roi!* » Il envoya ordre, en même temps, à son fils de charger avec la cavalerie noble la batterie qui tiroit sur Bersteim. L'infanterie, conduite par le prince de Condé, marcha sur le village, qui fut emporté. M. le duc de Bourbon, pendant ce

temps, chargea la batterie de Keffendorf. Il reçut un coup de sabre sur la main. On continua la charge, et la batterie, de quatre pièces de canon, fut enlevée. Le duc d'Enghien arriva le premier sur un canon, et reçut deux coups de baïonnette dans sa redingotte. M. de Wurmser dit au prince de Condé, après le combat : « Quoi! Monseigneur, trois Bourbons à la fois. Vous vouliez donc en un seul jour éteindre votre race. » C'est dans cette affaire que M. de Barras eut les deux jambes coupées, et qu'il dit à un soldat blessé qui étoit dans la même charette que lui et qui poussoit de grands cris : « Tu souffres pour ton Dieu et pour ton roi : ton Dieu est mort sur une croix, ton roi sur un échafaud, et tu te plains. Celui qui te parle ainsi n'a plus qu'un instant à vivre. » Et en même temps il souleva le manteau qui le couvroit : il avoit les deux jambes emportées. L'armée de Condé présentoit alors un spectacle digne de celui que la Vendée offroit au monde. On voyoit une foule d'officiers de tout âge et de tout grade les épaules chargées du havre-sac et du fusil. Le prince de Condé n'étoit que feld-maréchal-lieutenant, le duc de Bourbon, que général-major; et le duc d'Enghien, que simple major d'infanterie. Dans une rencontre, trois mille émigrés mirent en fuite douze mille républicains. Comment trouvez-vous

ma petite infanterie, dit le prince de Condé au maréchal de Wurmser? Elle grandit au feu, lui répondit celui-ci. Ainsi étoit sauvée la gloire de la France, au dedans, par la Vendée; au dehors, par l'armée de Condé.

C'est dans les gorges de la forêt Noire que le prince de Condé reçut la nouvelle de la mort de Louis XVI. Il rassembla les braves qui l'entouroient au pied des autels, et leur adressa un discours qui finit par ces mots : Le roi est mort, Messieurs, le roi est mort, vive le roi!

Sans cesse aux avant-postes, l'armée de Condé sauvoit, sur les bords du Rhin, l'honneur du drapeau blanc. Nous ne pouvons passer sous silence le combat de Belheim, où quatre-vingts gentilshommes, commandés par M. de Salgues, forcés d'abandonner une redoute, revinrent à la charge contre trois cents républicains, qui la défendoient, et la reprirent aux cris de *vive le roi!* Après le combat, un grand nombre de républicains tombés au pouvoir des émigrés attendoient la mort. Le prince envoya M. de Solémy leur dire : « Vous nous égorgez quand nous avons le malheur de tomber entre vos mains; mais, fidèle aux principes de religion et d'humanité que nous professons tous, le prince qui nous commande a ordonné de vous faire

donner tous les secours qui vous sont nécessaires. »

L'Europe put contempler, pendant neuf ans, des François qu'aucune adversité ne put abattre, des hommes qui savoient que *la valeur ne suffit pas à l'honneur.*

Les derniers exploits qui signalèrent l'armée de Condé furent près de Zurich et du pont de Constance. Le duc d'Enghien y déploya une valeur, hélas! trop brillante. Sa gloire inquiéta le tyran auquel l'Europe fut livrée quand le drapeau blanc, l'étendard de la vieille France, disparut de l'Europe avec l'armée de Condé et les Vendéens.

Tels étoient les souvenirs qui remplissoient notre esprit quand nous arrivâmes à Angoulême. Angoulême est une très-belle ville élevée sur un coteau qui domine une campagne magnifique. En venant de Paris à Bordeaux, on y arrive par Poitiers. Le pays compris entre Poitiers et Angoulême est un des plus glorieux de notre France. C'est près d'Angoulême que Clovis vainquit Alaric, le roi des Goths, dans cette journée de Vouillé, qui soumit à l'empire des Francs toutes les provinces qui sont depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées. C'est près de Poitiers qu'Abdérame fut vaincu par Charles-Martel, le grand-père de

Charlemagne : et si Poitiers fut témoin aussi de la défaite d'un de nos rois, du roi Jean, au moins il fut témoin que le roi n'y perdit pas l'*honneur*. Et l'honneur du roi, c'est la fortune de la France (1).

---

(1) Qui ne voit encore notre roi Jean brisant avec sa hache les barricades de Poitiers, et ayant à ses côtés son fils, âgé de quinze ans, et combattant si vaillamment qu'il en prit le surnom de Hardi! et le roi Philippe, son père, resté presque seul au champ de bataille de Crécy et continuant de combattre, recevant deux blessures, ayant un cheval tué sous lui, et ne quittant le lieu où le roi de France avoit été vaincu, qu'après avoir sauvé l'honneur du roi de France? Ce roi savoit ce que c'étoit que d'être roi. Il arriva presque sans suite vers le milieu de la nuit au château de Broye. Le châtelain lui demande qui il est. « Ouvrez, dit-il, c'est la fortune de la France. » De pareils rois enfantoient des hommes. C'est sous le règne de Philippe de Valois qu'on vit les six bourgeois de Calais, les chefs tout nus et tout déchaussés, les harts au col et les clefs de la ville entre les mains, venir se mettre à la volonté du roi d'Angleterre. Le roi Jean lui-même, apprenant que son second fils, le duc d'Anjou, qui étoit en ôtage en Angleterre, avoit manqué à sa parole et s'étoit enfui, vint lui-même se rendre prisonnier à Londres. Si la vérité et la bonne foi, disoit ce prince, étoient bannies du reste de la terre, elles devroient se retrouver dans la bouche des rois.

Après la bataille de Poitiers, les États de Languedoc

Le duché d'Angoulême fut réuni à la couronne sous François I. François I fut long-temps appelé comte d'Angoulême, et aujourd'hui ce nom est porté par un prince dont le cœur est aussi généreux que celui de François I.

Monseigneur le duc d'Angoulême a montré la plus brillante valeur dans les cent jours. On se rappelle ce mot si remarquable de ce prince à l'attaque du pont de la Drôme. Les officiers qui l'entouroient, le voyant toujours en avant, le pressoient de moins s'exposer au feu des ennemis. « J'ai la vue basse, répond Monseigneur le duc d'Angoulême, je ne puis les voir que de près. » On n'oubliera jamais la lettre qu'il écrivit au Roi, lorsqu'il fut fait prisonnier, par laquelle il le supplioit de ne rien faire pour le sauver qui pût compromettre en rien la dignité de sa couronne. Je saurai supporter les fers et la mort, écrivoit-il au Roi son oncle (1).

---

ordonnèrent : « Qu'homme ni femme pendant l'année, si le roi Jean n'étoit délivré, ne porteroient sur leurs habits, or, argent ni perles, et qu'aucuns ménétriers ni jongleurs ne joueroient de leurs instrumens. »

(1) J'aime mieux perdre, s'il le faut, disoit Louis XII, une couronne que je peux recouvrer, que l'honneur, dont la perte ne se répare point.

Près d'Angoulême, sur la route de Limoges, est la ville de la Rochefoucauld; le duc de la Rochefoucauld étoit le premier vassal du duché d'Angoulême; c'est une des plus illustres familles de France. La Rochefoucauld est presque la seule ville qui de temps immémorial ait appartenu à la même maison.

Balzac est né à Angoulême, Balzac qui a été le créateur de la prose françoise, et qui le premier lui a donné de la force, du nombre et de l'harmonie.

Le P. Garasse, que Voltaire a poursuivi de ses injures, est né à Angoulême. Si le P. Garasse eut de véritables torts contre les poëtes Théophile et Etienne Pasquier, en les attaquant avec trop de violence, il me semble que sa mort admirable devoit empêcher Voltaire de l'accabler d'autant de mépris. « Pendant que le P. Garasse étoit retiré à Poitiers, dit M. Quénot, une maladie contagieuse se déclara, et il sollicita et obtint la permission d'aller dans l'hôpital soigner et consoler ceux qui en étoient atteints. L'ayant gagnée lui-même, il continua ses exhortations d'une bouche défaillante, et expira dans l'exercice de ces pieuses et dangereuses fonctions, le 14 juin 1631. » Le poëte Saint-Gelais, qui a excellé dans l'épigramme, est né dans ce dépar-

tement, ainsi que la belle madame de Montespan.

Les élections, dans le département de la Charente comme dans celui de la Charente-Inférieure, occupoient tous les esprits. Les résultats paroissoient devoir être bien différens dans ces deux départemens. Deux royalistes, dit-on, seront nommés à Angoulême, et deux révolutionnaires à la Rochelle. L'un de ces révolutionnaires est, dit-on, un des rédacteurs de la Minerve. Ce recueil impie et séditieux, où nous avons lu cette phrase : « Nous voulons *l'indé-* » *pendance nationale*, dussent les François » l'acheter d'autant de sang qu'ils en ont déjà » versé pour elle (1). »

Il y a trois pensées qui m'ont toujours frappé dans un écrivain de notre siècle, et elles s'appliquent merveilleusement à ce temps-ci.

« Beaucoup d'ouvriers politiques travaillent en Europe comme certains ouvriers en tapisserie, sans voir ce qu'ils font. Ils seroient bien étonnés s'ils pouvoient voir le revers de leur ouvrage. »

« Bien des gens ne voient le désordre que dans le bruit, et la paix que dans le silence (2). »

---

(1) Minerve, 30e. livraison.

(2) La paix, dit Bossuet, est la tranquillité de l'ordre.

« Dans les sociétés bien réglées, les bons doivent servir de modèles, et les méchans d'exemples. »

D'Angoulême nous passâmes très-rapidement à Barbezieux, et nous arrivâmes enfin au passage de la Dordogne, à Cubzac. On y voit une vieille tour qu'on nomme la tour de Roland. La Dordogne est magnifique à Cubzac. La mer remonte jusque-là.

Ce n'est qu'après avoir passé la Dordogne, et traversé ce qu'on appelle le pays entre deux mers, qu'on arrive à la Bastide; et de là, on s'embarque pour entrer à Bordeaux.

« La ville de Bordeaux (1) est reconnue de toutes les nations de l'Europe, l'une des plus

---

(1) Voyez la *Chronique Bordelaise*, à qui nous empruntons ce qui suit.

Sous Auguste, l'Aquitaine devint une province romaine.

264. Il est vraisemblable que du temps de Gallien, empereur, ce beau et insigne amphithéâtre, bâti hors de la ville de Bordeaux de grosses briques et petites pièces quarrées, qu'on appelle pour le jourd'hui le palais Gallien, ait été bâti en mémoire et honneur dudit empereur. On l'appeloit les arènes comme ceux de Nismes et de Poitiers.

Depuis Constantin jusques au temps d'Honorius, empereur. Bordeaux a fleuri en personnes signalées et recommandables en lettres et en armes, desquelles aucuns

illustres, populeuses et fameuses villes du royaume de France.

» Les étrangers qui abordent à ce grand port et

---

sont parvenus à très-grandes dignités; autres faisant profession des lettres, les ont enseignées à Bordeaux ou en autres endroits de l'Europe avec grand honneur.

Ausone de Bordeaux, consul romain, la gloire et honneur de sa ville et des poëtes de son temps, comme les œuvres qui en restent en rendent bon témoignage.

Ponce Paulin, disciple d'Ausone, descendu de l'illustre famille des Paulin et Léonce, auquel Sidonius a dédié son poëme de Bourg, et duquel ont fait mention saint Ambroise et saint Augustin. C'est lui qu'on dit avoir été le fondateur de la ville de Bourg.

399. De ce temps, la ville de Blaye, assise sur Garonne, ès-limites de Saintonge, étoit un fort château de guerre sous la charge du gouverneur de Bretagne.

Aussi en ce siècle les habitans de la Guyenne, comme écrit Ammien, étoient si propres et si nets en leurs accoutremens, que les femmes, quoiqu'elles fussent pauvres, n'étoient jamais en public chétivement et mal en ordre.

509. Après la bataille de Poitiers, Clovis poursuivit les Visigoths jusques auprès de Bordeaux, et les extermina près d'un village nommé Camparrian.

729. Les Sarrasins d'Espagne étant entrés en Guyenne furent chassés par Charles-Martel.

Gaifer, fils d'Eudes, qui avoit appelé les Sarrasins, est occis : son sépulcre se voit hors les murs de Bordeaux, non loin du château du Ha, joignant la Devise, et s'appelle

havre de Bordeaux, admirent la beauté naturelle, la commodité du montant et du descendant de la mer, la diversité des territoires. Ancien-

---

communément la tombe de Caïphes. Gaifer étoit le grand-père de Hicon de Bordeaux.

1132. Bordeaux passa au pouvoir des Anglois quand Louis VII eut répudié Eléonor d'Aquitaine.

1305. L'archevêque de Bordeaux, Bernard Gott, est nommé pape, et transfère le siége pontifical à Avignon.

1377. Bertrand du Guesclin, après avoir vaincu les Anglois près de la Réole, pris Castillon, Libourne, etc., contraint les seigneurs de Duras et de Rauzan de se rendre françois.

1398. Le duc de Bourbon étant venu à Agen sollicita les Bordelois de se remettre sous l'obéissance du roi de France, mais ce fut en vain, de crainte que les Bordelois avoient de perdre leurs franchises et libertés, qu'ils ont de tout temps chéries sur toutes choses, comme dit Froissard.

1406. Au mois de mars en la place de la Corderie deux chevaliers combattent en duel, l'un pour le parti de France, et l'autre pour celui d'Angleterre.

1451. Charles VII ayant chassé les Anglois, les Bordelois réduits à toute extrémité, capitulent avec le comte de Dunois, lieutenant du roi, et maintiennent leurs priviléges. —Le comte de Dunois fit son entrée en la ville, où il fut honorablement reçu, et fut vu à ladite entrée le chancelier de France, armé d'un corcelet d'acier fort riche, ayant par-dessus une casaque de velours cramoisi, pour montrer comme aucuns ont écrit que la dignité de

nement les pilotes des navires, pour montrer la gloire et victoire qu'ils croyoient avoir d'avoir été à Bordeaux, prenoit une branche de cyprès d'une forêt qui est proche de la mer; et fut introduit un droit par honneur donné au Roi pour ladite

---

chancelier n'est point du tout vouée à la robe longue, et que les anciens y étoient appelés après avoir servi les rois à la guerre.

1452. Les Anglois rentrèrent dans Bordeaux, conduits par Talbot, vaillant capitaine. Charles retourna en Guyenne et la reprit. Depuis ce temps les Anglois laissoient leur artillerie et munitions de guerre à Blaye, avant d'arriver à Bordeaux, où toutefois ils ne pouvoient loger qu'au logis qui leur étoit baillé par le fourrier de ladite ville, et ne leur étoit loisible d'aller par ville, si ce n'étoit après sept heures du matin à la charge de se retirer à cinq heures du soir frappées, et lorsqu'ils alloient en Graves ou ailleurs acheter des vins, devoient être accompagnés des archers de ladite ville.

1530. Quand la sœur de Charles épousa François I près de Roquefort, et qu'elle arriva à Bordeaux avec les deux enfans du roi, on lui fit une entrée magnifique.

1559. Elisabeth de France, fille aînée du feu roi Henri et promise à Philippe, roi d'Espagne, arrive à Bordeaux, accompagnée d'Antoine, roi de Navarre, et du cardinal de Bourbon son frère et autres seigneurs, à laquelle est faite entrée solennelle, où après avoir demeuré quelques jours, et reçu des maires et jurats un honnête présent, elle est conduite sur les limites de France et délivrée

branche. Que dire de la beauté des rivières qui accourent à Bordeaux pour la décoration et profit de la ville ? Aussi, dit-on, à cause de cet abord d'eaux, que cette ville a pris son nom comme si l'on disoit *bord d'eaux*, car toutes les

---

aux députés dudit roi Philippe. Sur le portail du Chapeau-Rouge, par où ladite dame entra, ces vers étoient écrits :

Gallia tale decus non permisisset Iberis
Ornaret populos ni satis una duos.

1566. Le roi Charles fait son entrée solennelle à Bordeaux, conduit à l'église Saint-André sous le poêle de drap d'or porté par les jurats à l'entrée de ladite ville, et on le salua de ces vers :

Cedimus imperio pelagi, deus advenit alter
Qui regat et terras, qui regat unus aquas.

1584. Louis de Foix, architecte et ingénieur du roi, commence à jeter les fondemens d'une nouvelle tour de Cordouan, joignant l'ancienne, aux dépens de toute la province.

1589. Catherine de Médicis, reine et mère des rois, vint à Bordeaux. Le 4 juillet fut vue à Bordeaux, puis midi jusqu'à trois heures, une couronne céleste environnant le soleil, prognostic de nouveau empire et royauté.

Bordeaux reconnut Henri IV, mais après délibération publique. On députa vers lui pour supplier humblement sa majesté de se remettre au giron de l'Eglise romaine, vraie et seule arche de salut, et ajouter à tant de rares et héroïques vertus qui reluisent en lui, cette belle cou-

rivières et ruisseaux lui vont rendre hommage, et arrosent une fois le jour et une fois la nuit les murs de ladite cité, se retirant puis après pour aller avec les navires, barques, grands et petits vaisseaux en nombre presque infini. Et ne faut pas oublier le voisinage des Landes, pays désert qui produit les cires, miels, térébenthines, gommes et résines, gibiers; les communications qu'a le dit pays sec et aride au grand océan Cantaric, qui fait abonder le poisson de la mer, beaucoup plus savoureux que des autres mers. Ceux qui voient cette orageuse mer avec ses montagnes de sable, peuvent bien entrer en admiration et dire : *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.*

» Le port de Bordeaux est appelé *port de la Lune* parce que le port ressemble à un croissant. Aux armoiries de la ville sont peints un croissant de lune, des fleurs de lis, des ondes de la mer, des tours et un lion couché, et sur l'emblême nous lisons : *Lilia sola regunt lunam,*

---

ronne, n'étant aucunement possible que cet état qui a été autrefois si florissant pendant la pureté de la religion des rois ses devanciers, se puisse remettre et maintenir, s'il ne suit leur même piété, zèle et ferveur en la religion catholique.

undam, castra, leonem ; qui est autant à dire, que les fleurs de lis seules, c'est-à-dire, l'autorité du roi, régit, gouverne et dompte ces lions, ces châteaux, ce port lunaire, et en effet que la ville de Bordeaux ne reconnoît autre après Dieu que son roi. »

Le côté de la Garonne depuis la Bastide jusqu'à Florac est très-riant. A Florac, des collines forment un amphithéâtre, et finissent en promontoire. A leurs pieds s'étend une plaine arrachée aux eaux, et couverte de maisons et de vignes. La vigne reçoit ici tous les genres de culture, et offre par la différente disposition de ses ceps et de ses pampres un coup d'œil très-varié. La rivière est magnifique. A gauche on aperçoit la ville fidèle, la ville qui s'est dévouée pour sauver la civilisation européenne. Sur la tour de l'église de Saint-Michel flotte encore le drapeau blanc du 12 mars. Rien n'est plus imposant que l'aspect de ce beau quai, de ce pont jeté sur cette superbe rivière, de ces mâts mêlés aux flèches des clochers, et qui de loin semblent se confondre avec elles. Tout ce qui est sous nos yeux est d'une richesse de végétation admirable. Un peu plus loin finit le pays cultivé, et commencent les Landes. La maison du général Papin est au bas de Florac ; c'est là

qu'on laisse oisif un noble cœur dévoué au Roi. M. Papin, par sa valeur brillante, parvint au grade de général sur le champ de bataille. A son retour de l'armée d'Espagne, comme Pichegru, Moreau, et tous les généraux qui, aimant sincèrement la France, ne voyoient de repos pour elle qu'avec les Bourbons, M. Papin se réunit aux royalistes, et fut chargé d'organiser militairement les membres de l'Institut royal. C'est cette organisation qui, en 1815, forma la plus grande partie de la garde royale du 12 mars. M. le général Papin étoit alors en Amérique, où il avoit fui pour échapper à la sentence de mort portée contre lui comme royaliste, par une commission militaire rassemblée à Nantes. Il est revenu en 1816. Le navire sur lequel il étoit fit naufrage près de Sant-Yago de Cuba. Le général Papin fut assez heureux pour sauver un passager; mais il perdit deux doigts de la main droite. Il est peu d'hommes qui réunissent autant de loyauté et de courage. Nommé maréchal de camp à Mittau par le roi, il n'est considéré dans ce grade par le ministère de la guerre que depuis le mois de février 1816.

A Bordeaux on n'a donc pas cessé d'agir pour la cause des Bourbons, et le parti royaliste y a toujours été nombreux depuis 1795. Pendant la

guerre de la Vendée les jeunes gens vouloient déjà s'unir à ce mouvement; parmi eux on remarquoit M. Queyriaux aîné, qui, à la constance vendéenne joint toute la vivacité du midi, et, ce qui n'est qu'à lui, une ardeur infatigable. Ami de M. Louis de la Rochejaquelein, M. Queyriaux, après avoir, ainsi que son frère, singulièrement contribué au 12 mars, combattit dans la Vendée pendant les cent jours. Sous le directoire, Bordeaux étoit prêt à une insurrection, la bataille de Marengo détruisit toutes les espérances. Le général Papin fut obligé de s'enfuir. M. Dupérat fut enfermé. En 1808, on proposa à Ferdinand de l'enlever lors de son passage à Bordeaux. Tout étoit préparé pour le conduire à bord des bâtimens anglois qui croisoient à l'embouchure de la Gironde. Ferdinand s'y refusa obstinément. Dès 1809, on avoit organisé des compagnies armées. M. Louis de la Rochejaquelein (1), depuis son retour en France et son mariage avec madame Lescure, avoit toujours habité les environs de Bordeaux, et ne

---

(1) M. Louis de la Rochejaquelein, émigré avec son père, a fait pendant six ans à Saint-Domingue la guerre contre les noirs, guerre qui ressembloit assez à celle de la Vendée.

cessoit d'avoir des relations avec la garde royale formée par M. Papin. On employa mille moyens pour le séduire. M. l'abbé de Pradt vint dans la Vendée, où il fit tout ce qu'il put pour attacher M. de la Rochejaquelein au service de Buonaparte : mais celui-ci fut insensible à ses promesses et à ses menaces.

Quelques années après, on le nomma adjudant-général. Fouché écrivoit alors que Buonaparte ne pouvoit croire qu'un la Rochejaquelein refusât de se battre. Il parvint à échapper à tout. Il paroissoit alors ne se livrer qu'à l'agriculture. Au commencement de 1813, il reçut l'ordre du Roi de préparer la Vendée à un soulèvement. Il alla à Tours, où une partie de la garde-d'honneur étoit rassemblée; il parcourut ensuite la Vendée; mais une trop grande ardeur fit tenir des propos indiscrets à quelques gardes-d'honneur; on les arrêta, et l'ordre fut donné de se saisir de M. de la Rochejaquelein mort ou vif, et de l'amener à Paris. Le 4 novembre 1813, M. Lynch, maire de Bordeaux, le fit avertir. Pendant quatre mois il fut caché à Bordeaux ou en Médoc; on l'y cherchoit rigoureusement, ainsi qu'en Poitou. L'armée angloise commandée par le duc Wellington, attaquoit alors le midi : les jeunes gens de Bordeaux et l'ancienne garde

de M. Papin faisoient prier M. de la Rochejaquelein de venir se mettre à leur tête, disant que le moment étoit arrivé. Au milieu de cette agitation, le bruit se répand que monseigneur le duc d'Angoulême étoit dans l'armée de Wellington. A cette nouvelle très-incertaine, M. de la Rochejaquelein veut, au péril de sa vie, s'en assurer. M. d'Armaillac sut que le seul bâtiment étranger qui pût sortir de Bordeaux alloit au passage en Espagne. M. de la Rochejaquelein se jette aussitôt, avec M. Queyriaux, dans un petit bateau. Caché dans la tille pendant quarante-huit heures, n'évitant les fouilles que par une tempête, et par la ruse la plus hardie, il joignit le vaisseau qui l'attendoit en mer, et il arriva au passage en vingt-deux heures. En débarquant, il courut à Saint-Jean-de-Luz, et se trouva trois heures avant le jour à la porte de Monseigneur le duc d'Angoulême. Il fit demander au prince de vouloir bien le recevoir : il l'obtint. « Et qui êtes-vous, Monsieur ? lui dit M. de Damas. — Louis de la Rochejaquelein. » M. de Damas le serra dans ses bras. Wellington ayant battu les François, Bordeaux étoit à découvert. Dès lors M. de la Rochejaquelein ne cessa d'espérer d'y suivre le prince, répondant sur sa tête qu'il y seroit reçu : M. Lynch, la garde royale, les jeunes

gens, le lui avoient assuré. M. Bontems Dubary fut envoyé pour répéter cette assurance. M. Louis précéda Monseigneur le duc d'Angoulême de quarante-huit heures, malgré tous les dangers; car les troupes françoises n'évacuèrent la ville que le 11 au soir. M. Lynch (1), maire de Bordeaux, s'étoit dévoué. Bordeaux avoit été abandonné par les troupes et les autorités de Buonaparte. Les royalistes, en proclamant le roi, effaçoient la honte de voir Bordeaux au pouvoir d'un ennemi. Le 12 mars fut préparé par M. le chevalier de Gombault, dont la vie est tout entière consacrée à Dieu et au roi, et par M. Taffart de Saint-Germain, qui avoit été nommé commissaire du roi un an auparavant, le même jour. Ces deux fidèles serviteurs du roi organisèrent les compagnies de volontaires royaux qui semblèrent se créer d'elles-mêmes, pour veiller à la garde de Monseigneur le duc d'Angoulême.

M. le comte de Lynch seconda tant de généreux efforts en se mettant à la tête de cette grande entreprise, et il fut lui-même secondé

(1) Monseigneur le duc de Berri rencontrant un jour M. Lynch dans une des salles du château des Tuileries, s'écria : « Ah! voilà celui qui nous a ouvert la porte. » Mot charmant, et qui rappelle Henri IV.

par M. de Puységur, dévoué avec tant d'abandon et de persévérance ; M. de la Brone, si loyal, si fidèle ; M. de Tauzia, dont le zèle courageux trouva depuis sa récompense dans la noble mission que lui conféra la ville de Bordeaux le 14 mars 1814, d'aller porter au roi de France à Hartwell la première nouvelle d'un si mémorable événement. Des soins si glorieux furent partagés aussi par M. de Mondenard, digne adjoint d'un tel maire, et par M. Estebenet, dont la maison fut choisie au 11 mars pour y déposer le drapeau blanc, qui le lendemain fut arboré sur le clocher de Saint-Michel. Enfin une division de l'armée angloise approcha de Bordeaux ; M. Lynch sortit à sa rencontre, et au moment où il déclaroit au maréchal Beresford les intentions de la ville, et crioit vive le Roi, le drapeau blanc étoit arboré sur le clocher de Saint-Michel, le plus élevé de la ville. Les étrangers traitoient alors avec Buonaparte. Les armées de Soult et de Suchet n'étoient pas très-éloignées. Bordeaux se déclara, la Vendée fit ses préparatifs, les royalistes dans toute la France se réveillèrent, et la France recouvra ses Bourbons. On essaieroit vainement de peindre l'enthousiasme qui éclata dans Bordeaux quand Monseigneur le duc d'Angoulême

y arriva. Qu'on se rappelle ce qu'étoit Paris au 13 avril, au 3 mai, au 8 juillet, et l'on saura ce qu'étoit Bordeaux au 12 mars. « On se cherchoit, dit un témoin de ces scènes d'allégresse, on s'appeloit pour se communiquer ses vœux, ses espérances, et grâce à la sérénité de ce beau jour, grâce au sentiment confus d'un bonheur à venir, la ville entière offroit le coup d'œil d'nne réjouissance publique. » Le Roi écrivit une lettre admirable à M. Lynch.

« C'est avec ce sentiment qu'un cœur paternel peut seul éprouver, que j'ai appris le noble élan qui m'a rendu ma bonne ville de Bordeaux. Cet exemple sera, je n'en doute pas, imité par toutes les autres parties de mon royaume ; mais *ni moi, ni mes successeurs, ni la France*, n'oublierons jamais que les premiers rendus à la liberté, les Bordelois furent aussi les premiers à voler dans bras de leur père. J'exprime foiblement ce que je sens vivement ; mais j'espère qu'avant peu, rendu moi-même dans ces murs, *où*, pour me servir du langage du bon Henri, *mon heur a pris son commencement*, je pourrai peindre mieux les sentimens dont je suis pénétré.

» Je désire que vos concitoyens le sachent par vous. Ce premier prix vous est bien dû ; car, malgré votre modestie, je suis instruit des ser-

vices que vous m'avez rendus, et j'éprouverai un vrai bonheur en acquittant ma dette. Sur ce, je prie Dieu, M. le comte de Lynch, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

La France sembloit renaître alors; hélas! que ces jours de mars ressembloient peu aux jours de mars de l'année suivante.

Monsieur le duc et madame la duchesse d'Angoulême étoient venus célébrer à Bordeaux l'anniversaire du 12 mars.

Bordeaux était dans l'ivresse de la joie et des fêtes, quand on apprit que Buonaparte étoit entré à Paris et que Clausel marchoit sur Bordeaux. L'enthousiame pour Madame redoubla. C'est alors qu'on vit à quel point étoient étrangers à la France ces soldats qui, pendant tant d'années, avoient opprimé l'Europe au nom de Buonaparte. Au milieu des témoignages d'amour les plus unanimes des citoyens pour Madame et pour les Bourbons, la garnison de Blaye se joignit à Clausel, et les soldats qui étoient au Château-Trompette et dans Bordeaux manifestèrent hautement qu'ils étoient unis de sentimens avec ceux qui venoient asservir une ville royaliste. Madame assembla un conseil. Là, M. Laîné interpella le général Decaën de répondre si Bordeaux pouvoit compter sur la garnison. « Les

dispositions des soldats, répondit le général, sont plus propres à inquiéter qu'à rassurer ; je n'oserois pas répondre qu'ils vissent tirer tranquillement sur leurs frères d'armes. » Donnez donc, reprit M. Lainé, une déclaration que la garnison tirera sur la garde nationale, si un engagement survient entre les citoyens et la troupe de Clausel. « Que l'univers, que la postérité
» sache, ajouta M. Lainé, qu'une princesse au-
» guste, qui s'appelle *Marie-Thérèse*, défendue
» par l'amour d'une population entière, garantie
» par deux rivières, a cédé à l'absolue nécessi-
» té, et n'a pas fui devant un prévôt et quatre
» gendarmes. » La garde nationale de Bordeaux se préparoit à combattre, quand Madame se rendit à la caserne Saint-Raphaël pour décider les soldats à faire cause commune avec leurs concitoyens. C'est là qu'elle parla ainsi aux officiers :

« Messieurs, vous n'ignorez pas les événemens qui se passent ; un étranger vient de s'emparer du trône de votre roi, Bordeaux est menacé par une poignée de révoltés. La garde nationale est déterminée à défendre la ville. Voilà le moment de montrer votre fidélité à vos sermens, je dois ici vous les rappeler. Je veux qu'on parle avec franchise, je l'exige. Êtes-vous disposés à seconder la garde nationale dans la défense de Bor-

deaux. » Un morne silence fut la réponse des officiers ?

« Vous ne vous souvenez donc plus des sermens que vous avez renouvelés il y a si peu de jours entre mes mains. S'il existe encore parmi vous quelqu'un qui s'en souvienne, qu'il sorte des rangs. » On vit quelques épées s'élever. « Vous êtes en bien petit nombre, reprit Madame. » On entendit alors ces mots : « Nous ne » souffrirons pas qu'on vous fasse du mal, nous » vous défendrons. — Il ne s'agit pas de moi, » mais du service du roi ; voulez-vous le servir? » A cette nouvelle interrogation de Madame, nouveau silence.

Au Château-Trompette, Madame trouva des cœurs plus endurcis encore : « Vous me nommiez votre princesse, ne me reconnoissez-vous plus ? O Dieu, après vingt ans de malheurs, il est bien cruel de s'expatrier encore ! Je n'ai cessé de faire des vœux pour le bonheur de la France, car je suis Françoise, moi, et vous, vous n'êtes plus François ! Allez, retirez-vous ! »

Pendant ce temps tout le quai de Bordeaux étoit couvert de drapeaux blancs et d'une multitude désolée et avide de mourir pour son roi. Que les discours de Madame aux citoyens armés étoient différens ! « Je viens, leur dit-elle, vous

demander un dernier sacrifice. Promettez-moi de m'obéir. — Nous le jurons. — Eh bien ! je vous ordonne de ne plus combattre.» Les femmes pleuroient, les hommes demandoient à mourir. Madame, entourée de soldats rebelles, ne voulut pas exposer cette ville fidèle à la fureur des soldats, et partit pour Pauillac où elle devoit s'embarquer.

Au moment du départ de Madame on n'entendit plus que des gémissemens, toutes les portes des maisons se fermèrent, les rues naguère remplies d'un peuple immense furent désertes en un instant. Les citoyens s'enfermoient dans l'intérieur de leurs maisons et suivoient de leurs vœux *celle qu'ils appeloient l'ornement de la patrie, le sang d'Henri IV, le seul modèle des mœurs antiques, et levant les yeux au ciel, ils le conjuroient de conserver sa famille et de la faire survivre aux méchans.* Clausel en entrant à Bordeaux (1) put croire qu'il entroit dans une ville d'Espagne prise par les soldats de Buonaparte.

Madame arriva à Pauillac entourée de la garde fidèle qui l'avoit accompagnée. La scène de son

---

(1) Clausel demanda s'il n'y avoit plus personne dans Bordeaux.

départ fut déchirante. Elle parut sur le pont du navire; ses rubans, ses plumes blanches furent distribués à ces nobles François.

Parmi ceux qui suivirent Madame, on remarquoit M. le comte Jacques de Puységur, qui avoit quitté sa femme, un enfant qui venoit de naître, pour aller joindre Madame à Bordeaux; ceux que j'ai déjà nommés, et une foule d'autres sujets fidèles. Tous demandoient à s'exiler avec Madame. O Marie-Thérèse, noble fille de nos rois, quels sentimens devoient être les vôtres à la vue de ces François fidèles dont la vie étoit peut-être menacée par les misérables qui avoient refusé de défendre la petite-fille de Henri IV contre l'assassin du duc d'Enghien! Le 2 avril Madame avoit quitté la France.

Nous voulûmes voir Pauillac, où Madame s'embarqua, et aller jusqu'au lieu où ses yeux cessèrent de voir les côtes de la France. Nous partîmes pour Royan.

Quand on descend la Garonne, on suit le quai des Chartrons, jusqu'à ce que Bordeaux forme à son tour un demi-cercle. Les coteaux de la rive droite ont le mouvement le plus doux. Bientôt la pointe des Chartrons se replie, et Bordeaux disparoît avec ses maisons, son beau quai, les tours de ses églises, les flèches de ses clochers et

les mâts de son port. On passe devant Lormont où finissoit la juridiction de Bordeaux. C'est là que les députés de la ville venoient recevoir les princes.

Au-dessus de Lormont est la maison de M. Luetkens. M. Luetkens est un des premiers Bordelois qui aida M. Louis de la Rochejaquelein à organiser cette opposition royaliste qui devoit, au 12 mars, donner au monde l'exemple d'un dévouement héroïque. A travers mille dangers, il se rendit auprès de Monseigneur le duc d'Angoulême pour lui porter les vœux de la ville de Bordeaux. La religion a adouci ses derniers momens : il étoit protestant, il est mort catholique. Il a laissé une veuve dont il étoit tendrement aimé, et huit enfans dont il étoit l'appui.

Les coteaux de la rive droite finissent un peu plus loin que Lormont, et alors les deux rives deviennent presque semblables. La rive gauche est le Médoc. Des vaisseaux passoient devant nous; c'étoient des vaisseaux américains faciles à reconnoître à leur pointe en flèche, à leur élégante construction. A Montferrant, la rive droite s'avance en promontoire, plus loin elle forme un demi-cercle, comme à Bordeaux la rive gauche, et l'on croiroit encore être dans un bassin. Les voiles blanches des vaisseaux qui descendent la

rivière se mêlent aux arbres des deux rives. La Garonne bientôt après semble fermée de tous les côtés; c'est un lac. Les coteaux de la Dordogne reparoissent avant le bec d'Ambez où les deux rives se rapprochent et ne laissent plus qu'une ouverture. La Dordogne nous offroit l'aspect du lac de Genève, à Vevey; le fond étoit garni de collines ainsi que ses bords. La ville de Bourg est sur un de ces coteaux ainsi que le village de la Roque, placé à l'embouchure de la Dordogne; trois îles s'étendent jusqu'auprès de Blaye. Nous passâmes devant la chapelle de Notre-Dame de Montuzet et devant le champ de bataille de Plassac. C'est là que Charlemagne, après avoir consacré son armée à la Sainte Vierge et vaincu les Sarrasins qu'il chassa à jamais de la France, fit élever cette chapelle. Une confrérie s'établit sous *son nom;* elle bénissoit les vaisseaux et la mer, elle descendoit la rivière pour aller en pélerinage à la chapelle, en chantant le Psaume *Exaudiat* et aux cris de *vive le Roi*. Renouvelée aujourd'hui, c'est elle qui conserve le drapeau blanc du 12 mars, et qui l'arbore au grand jour sur le clocher de Saint-Michel. Plus loin est l'île et le fort qui défendent l'entrée de la rivière au-dessous de Blaye. Charlemagne fit porter à Blaye le corps de Roland son neveu, et le fit ensevelir en l'église

Saint-Romain, avec son épée, qu'on appelle Durandal, mise sous sa tête, et son cor au pied du sépulcre, lequel cor toutefois fut porté en l'église Saint-Surin à Bordeaux, et l'épée à Roquemador en Quercy. La rivière est immense en cet endroit. Enfin nous arrivâmes à Pauillac, où Madame se sépara de ses fidèles Bordelois.

Sur la rive gauche est la maison de M. Despazes, auteur des quatre satires, un peu après *Béchevel*, maison qui appartenoit au duc d'Épernon. *Béchevel*, en gascon, signifie baisse voiles, parce que tous les vaisseaux qui passoient devant le château baissoient leurs voiles pour saluer le grand-amiral. Au-dessus de Pauillac, la Gironde est dans sa plus grande largeur; les deux rivages s'éloignent singulièrement, le fond est la mer. Un village nommé Talmond sur la rive droite est d'un effet très-pittoresque. Sur une élévation de pierres blanches s'élève une église. Ces rochers blancs étoient éclairés par le soleil, tandis que la rivière étoit dans l'ombre. Nous aperçûmes enfin Royan et la tour de Cordouan; le soleil dans les nuages couronnoit le phare. Royan étoit rempli de personnes qui étoient venues prendre les bains de mer. Nous vîmes là Taudin, brave pilote, qui conduisit M. de la Rochejaquelein à bord du vaisseau qui le porta auprès de

monseigneur le duc d'Angoulême. Le soir à Royan nous allâmes nous promener sur les rescifs. La nuit étoit fort belle; la lune couvroit de sa lumière un grand espace qui faisoit paroître d'un bleu noirâtre les deux côtés de la Gironde. La marée se marquoit sur la rivière par l'ondulation des vagues; le ciel étoit pur; on apercevoit des vaisseaux sur la mer, et le phare de Cordouan dont la lumière brilloit par intervalles. La nuit, sur les bords de la mer, n'a point de silence; on entend sans cesse cette grande voix de l'Océan qui semble tout remplir : d'abord c'est le bruit monotone des vagues qui viennent se briser sur le rivage, puis une détonation qui se répète au loin. Rien n'est plus imposant que ce ciel et cette mer qui semblent ne pas finir, et ce bruit majestueux du grand Océan.

Le lendemain, au lever du soleil, nous montâmes sur la tour des signaux de Royan. La mer étoit d'un bleu superbe, la tour (1) de Cordouan,

(1) « La base du phare de Cordouan est une île de rocher, et cette île, suivant d'anciennes traditions, se joignoit autrefois à la terre du Bas-Médoc.

» Louis de Foix, le plus célèbre architecte du 16[e] siècle, traça les dessins de cette tour. La première pierre en fut posée en 1585. On raconte que Louis-le-Débonnaire avoit fait construire au même endroit une tour fort basse,

sur laquelle frappoit le soleil, d'une blancheur éclatante. Un voile rouge paroissoit dans le

---

et qu'au lieu de fanal, des hommes y sonnoient du cor jour et nuit pour avertir les navigateurs des dangers dont ils étoient menacés sur cette plage.

» On trouve dans cette tour les bustes de Henri II, de Henri IV, de Louis XIV et de Louis XV. On lit cette inscription au-dessus du buste de Louis XIV :

» Louis XIV, roi très-chrétien, releva sur ses fondemens cette tour de Cordouan, afin qu'elle dirigeât par des feux nocturnes, la marche des navires à travers les écueils qui embarrassent l'embouchure de la Garonne. »

« En 1782, on y établit un fanal avec des lampes au lieu du feu en charbon.

» Quatre immenses quinquets sont posés dans une lanterne qui a vingt-quatre pieds de haut, et qui roule sur un pivot. De ces quinquets s'élancent trois colonnes de feu séparées les unes des autres par des distances égales. Lorsque la machine est mise en mouvement, il apparoît d'abord une lumière vive pendant trente secondes; vient ensuite une éclipse qui dure également trente secondes, puis redevient brillante, puis décroît encore, puis disparoît, et ainsi de suite : la révolution totale s'exécute en trois cent soixante secondes. De tous les phares connus des géographes, celui de Cordouan est le seul qui fasse briller ainsi dans les airs son feu tournant; aussi le nautonnier que la tempête égare sur ces mers orageuses se reconnoît-il toujours à ce signe certain. Pendant la nuit, si le ciel est très-pur, le feu s'aperçoit à la distance de neuf lieues; dans les temps ordinaires, il se voit à la

lointain, et à l'extrémité de l'horizon des voiles blanches qui ressembloient aux oiseaux de mer qu'on appelle goélands. La mer, qui la veille étoit agitée, étoit calme et venoit se jouer sur le rivage. L'écume des vagues qui se brisoient marquoit à l'œil l'étendue du rocher de Cordouan. D'un côté nous voyions le riche pays de la Saintonge, et de l'autre la pointe de Grave, l'extrémité du Médoc qui finit à la mer, et l'Océan qui, à nos yeux, s'étendoit aussi loin que le ciel.

C'est là que Madame monta sur un vaisseau qui l'emporta loin de ces rivages. Pendant trois mois elle resta éloignée de la France; la France pendant trois mois fut livrée à la révolution et à Buonaparte.

Nous revînmes à Bordeaux. Nous vîmes les restes du palais Gallien, les Chartrons, les travaux du pont, le beau quartier de la Bourse, le théâtre, les allées de Tourny, la cathédrale, le château

---

distance de sept lieues marines; pendant le jour, si l'on se place dans une chaloupe de pilote, c'est-à-dire, à trois pieds au-dessus de la surface de l'eau, on l'aperçoit le sommet de la tour à distance de cinq lieues. Les gardiens ne quittent jamais la tour. A la fin de l'été, ils reçoivent des vivres pour six mois; car le mauvais temps peut les priver durant plusieurs mois de suite de toute communication avec la terre.»

royal. Nous voulûmes voir la caserne St.-Raphaël, l'emplacement où étoit le Château-Trompette. Nous ne passâmes pas sans frémir sur cette place Dauphine où quatre cents personnes ont péri sur l'échafaud. C'est au milieu des témoignages des maux faits par Buonaparte et la révolution, et du repos qui nous a été rendu avec les Bourbons, que dans toutes les villes, et dans le département de la Gironde, on se prépare aux élections. A Bordeaux les royalistes portent M. de Marcellus, l'honneur de la province; M. Dussumier-Fombrune, l'un des hommes les plus remarquables par sa droiture et l'originalité de son esprit; M. de Pontet, plein d'âme et de sens; M. Filhot de Marans, si respectable, si fidèle, ou M. du Hamel, ancien préfet de Poitiers, et qui a mérité la proscription en 1816; M. de Saluces, dont la loyauté est égale à son dévouement aux Bourbons; M. Lainé, si courageux contre les Jacobins et Buonaparte, et M. Ravez son ami, tous deux pleins d'âme et de talent, et qui ne s'en serviront plus que pour la cause royale.

Nous voulûmes visiter les établissemens de Bordeaux; les sourds et muets, confiés aux soins de M. l'abbé Goudelin qui les dirige avec une intelligence rare et une charité plus rare encore,

les aliénés, l'hôpital, le petit séminaire. C'est là que la religion renouvelle tous les prodiges de son divin instituteur. Les sourds entendent, les muets parlent, les orphelins retrouvent des mères, les insensés sont conduits par la sagesse, les foibles deviennent les forts pour la conversion du monde.

Le petit séminaire est dirigé par les Pères de la foi; quelques-uns de ces admirables prêtres étoient au collége de Bellay, d'où est sorti déjà un poëte, M. de la Martine.

Mais comment parler de la religion et de tous les prodiges qu'elle enfante sans retrouver le souvenir de l'archevêque de Bordeaux, ce prélat, l'honneur de l'Eglise de France, et qu'il est impossible de ne pas aimer dès qu'on l'a vu une fois. On sait avec quel éclat M. Daviau de Sancey parut au concile. Il monta à la tribune pour s'élever contre les projets de Buonaparte, et prévoyant la fureur du despote qu'il bravoit: « Priez pour moi aujourd'hui, dit-il, avant de descendre de la chaire où il étoit monté, demain peut-être je prierai pour vous. » L'archevêque de Bordeaux rappelle les vertus des évêques des premiers âges du christianisme.

Le clergé de Bordeaux est très-remarquable par ses lumières et par ses vertus. Nous ne pouvons

pas oublier à Bordeaux M. Gautier, plein d'esprit et de loyauté, qui commandoit le détachement qui alla rejoindre monseigneur le duc d'Angoulême à Toulouse; M. Delpy et M. Devaux, qui tous deux rappellent les vertus de l'ancien barreau et de l'ancienne magistrature de France; M. Archbol, si remarquable par son aménité et les qualités les plus précieuses de l'âme; MM. Menard et Larrieu, qui ont donné tant de preuves de leur dévouement aux Bourbons. Le roi pourroit dire à chacun d'eux : *Zelus domûs meæ comedit te.*

Les lettres sont cultivées avec succès à Bordeaux, et je n'en voudrois pour preuve que ce journal où brillent l'esprit, l'imagination et le talent. La *Ruche d'Aquitaine*, car tout le monde l'a déjà nommée, est un des journaux les plus remarquables, je ne dis pas qui s'écrivent en province, mais à Paris. On y reconnoît tout l'esprit de cette province où sont nés Montaigne et Montesquieu, deux des plus grands écrivains de la France, et surtout célèbres par l'originalité de leur esprit et leur brillante imagination.

M. Edmond Géraud (1), connu par un re-

(1) En 1807, M. Edmont Géraud fut enfermé au fort

cueil de poésies très-remarquable, et qui a dévoué son âme et son talent à la cause sacrée des Bourbons, est le rédacteur principal de *la Ruche*, à laquelle travaillent aussi M. Gradis aîné, plein d'esprit, de goût et d'instruction, et M. Laroze, digne en tout de leur être associé.

On parle de la réaction de 1815 contre les hommes des cent jours, ou les *noirs* (1). Voici ce qu'elle a été à Bordeaux. Les femmes de la halle, qui avoient bien remarqué ceux qui dans chaque quartier s'étoient montrés les plus attachés à Buonaparte et à la république, lorsqu'ils voulurent arborer, au retour du Roi, les cou-

---

du Ha, par ordre de la police, qui avoit saisi une de ses pièces de vers qui finissoit ainsi :

Infâme usurpateur que tout François abhorre,
Tyran dont le seul art est de nous avilir,
Que ne puis-je moins te haïr,
Pour te mépriser plus encore!
Va, malgré les flatteurs que ton féroce orgueil
Traîne enchaînés à la suite du trône,
Malgré le vain éclat d'une triple couronne,
Un jour la vérité, debout sur ton cercueil,
Redira de Moreau l'exil et la misère,
D'un prince infortuné l'horrible assassinat,
La honte de nos fers, les malheurs de l'État,
Et vingt peuples livrés aux fureurs de la guerre,
Pour expier les crimes d'un soldat.

(1) On appelle à Bordeaux les libéraux *les noirs*.

leurs de la fidélité, les forcèrent à les retirer; ce fut ainsi qu'un mouvement eut lieu dans une des rues qui avoisinent l'église Saint-Michel. Un boulanger, bien connu par sa conduite en 1793 et dans les cent jours, avoit pavoisé sa maison de drapeaux blancs. Ses voisins se réunirent et demandèrent qu'on ôtât de cette maison le signe d'honneur et de fidélité. Le boulanger effrayé envoya au corps-de-garde du château royal demander du secours. M. Gautier, qui y commandoit, s'y rendit en toute hâte, mais il trouva la rue parfaitement tranquille. Il fit des questions; on lui dit que les femmes s'étoient retirées après avoir enlevé le drapeau blanc.

Pendant les cent jours, les femmes du marché voyant le drapeau tricolore arboré à l'hôtel-de-ville, disoient entre elles: « Ils l'ont mis à blanchir (1). »

Le peuple de Bordeaux désigne Madame par ce mot, *la nôtre*.

Le courage et l'esprit des Gascons sont célèbres

---

(1) Quelques dames de la halle accusées d'avoir crié vive le Roi, appelées à la préfecture et réprimandées, disoient en sortant à la foule assemblée, c'est M. le préfet qui ne veut pas que l'on crie vive le roi; et en disant ces derniers mots elles crioient: « Ainsi, mes amis, il ne faut plus crier, *vive le roi*. »

dans le monde entier. On retrouve l'un et l'autre dans ce trait d'un jeune homme de la maison du Roi qui, escaladant un rempart à l'aide des baïonnettes plantées dans le mur, et au milieu d'une grêle de balles, se tourna vers ses camarades pour leur dire : « Savez-vous, messieurs, que sans les coups de fusil on n'y tiendroit pas. »

Les dames de Bordeaux préparoient le berceau destiné au duc de Bordeaux ; car elles ne doutent pas que madame la duchesse de Berry ne donne un duc de Bordeaux à la France. Des prières s'élevoient de toutes les églises de Bordeaux pour demander au ciel un fils de monseigneur le duc de Berri.

Nous fûmes témoins de la fête de la Saint-Louis et des transports d'allégresse des royalistes de Bordeaux. M. le comte d'Autichamp, major-général de l'armée vendéenne, et qui dans les cent jours commandoit l'armée d'Anjou, forte de quinze mille hommes, passoit la revue de la garnison, qui sembloit heureuse d'être commandée par un général vendéen. Nous quittâmes Bordeaux le lendemain de ce beau jour.

Pour aller dans les Pyrénées, après Langon, on entre dans le pays des sables et des suriers, nom donné par les habitans au chêne-liége : on se croiroit dans un autre pays que la France. On

rencontre de loin en loin quelques cabanes et quelques villages, ou de maigres troupeaux conduits par des bergers à demi-sauvages. Les habitans ont un grand attachement pour ce pays stérile. Ils meurent de douleur quand ils sont arrachés de leurs foyers. On est tout étonné en traversant les Landes de se sentir si près de Bordeaux d'un côté, et du Béarn de l'autre. Nous vîmes, Roquefort, Bazas (1), où habite la famille de M. Gyresse, le premier François qui ait eu le bonheur de crier *vive le Roi* le 11 mars 1814;

---

(1) Monseigneur le duc d'Angoulême arriva à Bazas le 11 mars 1814, à trois heures. C'est là qu'il entendit le premier cri de vive le roi ! Depuis, monseigneur s'est plu souvent à le redire, et c'est en mémoire du 11 mars que son altesse royale a attaché M. de Gyresse à sa personne.

MM. de Montfort, d'Escures, de Casemont, de la Boyrie, se distinguèrent à cette époque.

C'est à Bazas que son altesse royale a été reçue pour la première fois comme prince, et cela sans préparation, et peu d'instans après qu'on eut appris que son altesse royale étoit à un quart-d'heure de la ville.

Monseigneur coucha chez M. de la Boyrie, dans la même maison où Louis XIV avoit couché en allant chercher l'infante d'Espagne Marie-Thérèse, à Saint-Jean-de-Luz.

Le lendemain, 12 *mars*, jour de glorieuse mémoire, son altesse royale entendit la messe dans l'ancienne cathédrale de Bazas, à six heures et demie du matin. A

la petite ville d'Aire, et nous traversâmes l'Adour avant d'arriver à Pau, le chef-lieu du département des Basses-Pyrénées, qui comprend le Béarn et la Navarre.

Le Béarn a subi plusieurs invasions (1). Uni par César à l'empire des Romains, il fut, après quatre siècles, dévasté par les Vandales et séparé de l'empire par les Goths, qui le réunirent à leur monarchie. Au commencement du sixième siècle, il tomba entre les mains de Clovis, vainqueur des Goths et roi de France. Sous les foibles descendans de Clovis, les Gascons occupèrent le Béarn et les contrées voisines; cette usurpation fut suivie d'une guerre qui dura plus de deux siècles entre les Gascons et les souverains de la France : la Gascogne en étoit le sujet et le théâtre. Au milieu du huitième siècle, les Sarrasins en-

---

sept heures et demie, monseigneur partit à cheval; la jeunesse de la ville lui fournit une sorte de garde d'honneur jusqu'à Langon.

Après la messe que monseigneur avoit entendue à Bazas, le clergé de la ville entonna le *Domine salvum fac regem,* digne prélude d'une mémorable journée. Depuis, sur la demande de son altesse royale, le roi a accordé à la ville de Bazas la faveur de porter les fleurs de lys dans ses armoiries.

(1) Voyez les *Essais historiques* sur le Béarn.

trèrent en France par le Béarn, et fortifièrent quelques postes dans son territoire. Charlemagne suivit la même route pour conduire son armée en Espagne. Au commencement du neuvième siècle, le Béarn révolté fut exposé aux ravages d'une armée françoise. Enfin, les Normands entrèrent en Béarn, anéantirent ses villes, dépeuplèrent ses campagnes, et laissèrent dans cette vaste solitude les traces funestes de leur passage. Les cités de Béarn et d'Oloron cessèrent d'exister. Lorsque l'Espagne fut envahie par les Barbares, quelques peuplades arragonoises se jetèrent dans les vallées des Pyrénées, et le Béarn se forma des débris de l'Espagne. »

Le Béarn compte plusieurs souverains illustres. Gaston IV qui prit la croix avec le comte de Toulouse et combattit avec les Godefroy, les Boémond, les Baudouin (1). L'histoire vante ses exploits; son nom est mêlé avec celui de Tancrède; il fut l'ami, le compagnon et l'émule de ce héros. Au siége de Jérusalem, il fut chargé de la direction des machines de guerre. Guillaume de Tyr le représente comme un prince d'une très-grande noblesse et très-honoré. Après la bataille d'Ascalon, il revint dans le Béarn et s'unit à

(1) M. de Baure.

Alphonse-le-Batailleur, roi de Navarre, contre les Maures d'Espagne. Tous deux assiégèrent Sarragosse, et la ville se rendit. La victoire accompagnoit leurs armes. Onze rois furent défaits en bataille rangée. Gaston mourut comme un guerrier doit mourir; il fut tué les armes à la main, dans une embuscade. C'est de Gaston IX, marié à l'âge de quinze ans à Eléonore de Comminge, plus âgée que lui, que cette princesse disoit à quelqu'un qui lui parloit de cette inégalité d'âge : « Si y ou sabi de certan que lou comte de Foux degesse estar mon marit, y ou lo speraria naxer. » « Si le comte de Foix n'étoit pas né et que je fusse certaine de l'avoir pour époux, j'attendrois qu'il naquît. » Mais l'époque la plus brillante de l'histoire de Béarn est celle de Gaston-Phébus. Tous les détails de la vie privée de ce prince nous ont été confirmés par messire Jehan Froissard, qui, voulant achever les chroniques, s'étoit retiré « devers haut prince et redouté maistre Gaston, comte de Foix et de Béarn, bien savoit qu'il ne pourroit mieux au monde écheoir pour être informé de toutes nouvelles; car là sont et se trouvent moult volontiers, tous chevaliers et écuyers étrangers pour la haute noblesse de lui, et tant chevaucha messire Jehan qu'enfin il vint à Orthez le jour de la Sainte-Catherine, l'an de grâce 1388. »

A quinze ans Gaston passa en Espagne pour gagner ses éperons en combattant contre les Maures, et y acquit plus de gloire *que seigneur qui y fut*. Quand les chevaliers françois et anglois passèrent dans le Béarn sous les ordres du prince de Galles et de Duguesclin, Gaston leur fit de grands dons. Il conserva la paix dans ses États pendant les guerres de la France et de l'Angleterre. Pendant une trève avec le comte d'Armagnac, « il y eut une guerre, dit Froissart, entre le roi de Portugal et celui de Castille. Ce dernier envoya lettres en France, et par spécial au pays de Béarn et en la comté de Foix, car il y avoit grand foison de bons chevaliers qui désiroient les armes, et qui ne savoient où les employer, attendu la trève avec le comte d'Armagnac. Trois cents chevaliers se rassemblèrent à Orthez. » Le comte de Foix chercha, mais en vain, à les retenir, et leur prédit une fin triste. En effet, abandonnée par les Espagnols à la bataille de Saint-Georges, l'élite de la noblesse béarnoise périt après des prodiges de valeur.

Le roi Charles de France (Charles V), ce roi qui *jamais ne revêtit armure ni autre habillement de guerre, et qui néanmoins reconquit son royaume*, étant mort, le Languedoc se mit sous la protection de Gaston, qu'il connoissoit « juste homme, droiturier et fort justicier, moult redouté

de ses ennemis et fortuné en ses besognes; ceux de Toulouse l'aimèrent grandement parce qu'il leur étoit moult propice et bon voisin. »

« Le comte avoit cinquante-neuf ans, beau, belle forme, belle taille, air riant, le regard vert et amoureux, sage chevalier, étoit et de haute entreprise et de bon conseil. Il fut prudhomme en l'art de régner. Il étoit connoissable et accointable à tous les gens, et doucement et amoureusement parloit à eux. Il étoit brief en ses conseils et ses réponses; il avoit quatre secrétaires pour écrire et récrire. Oncques n'aima folle outrage ne folle largesse, et vouloit savoir tous les mois ce que le sien devenoit; il avoit douze receveurs qui servoient tour à tour de deux en deux, et leur service étoit de deux mois; il avoit un contrôleur; à celui-ci les autres rendoient leur compte, et celui-ci comptoit à Gaston par rôles et livres écrits, et ses comptes laissoit par devers lui. Il avoit grand foison de florins et en avoit bien par trente fois cent mille; n'étoit an qu'il n'en donnât soixante mille aux étrangers chevaliers, écuyers, héraults et ménestriers.

» Tous les jours disoit son psautier, tous les jours faisoit donner cinq florins d'aumônes à sa porte, en petite monnoie. Il aimoit les chiens et la chasse; il se découchoit à haute none, dînoit

au soleil couchant et soupoit à minuit; quand de sa chambre, à minuit, venoit pour souper dans la salle, devant lui avoit douze torches allumées, et icelles douze torches étoient tenues devant sa table. La salle étoit remplie de chevaliers et écuyers, et toujours étoient dressées tables à foison où soupoit qui vouloit. Nul ne parloit à lui, à sa table, s'il ne l'appeloit. Il mangeoit par coutume foison volailles et par spécial les ailes et les cuisses tant seulement, et le lendemain petit mangeoit et buvoit. Il prenoit grand ébattement en son des ménestriers et s'y connoissoit. Il faisoit chanter rondeaux à ses clercs, et seyoit deux heures à table. »

« Un jour de Noël, le comte de Foix tenoit à Ortais sa cour plénière; le comte avoit dîné en sa salle, et avec lui moult chevaliers. Après dîner il partit de la salle et s'en vint sur une galerie où il y a à monter par une large allée de vingt-quatre degrés, et cette galerie a une cheminée, où l'on fait, par usage, du feu quand le comte y séjourne, et non autrement; il y fait un petit feu, car il ne voit pas volontiers grand feu. Si est-il en lieu d'avoir planté des bûches, car ce sont tout bois en Béarn, et y a bien de quoi se chauffer quand il veut, mais le petit feu lui est de coutume. Quand il fut venu en la galerie, il regarde

le feu et dit aux chevaliers : veez-ci, petit feu selon le froid. Ernauton d'Espagne avoit vu dans la cour des ânes chargés de bois; il descend dans la cour, prend sur ses épaules un des ânes, le porte dans la salle et le place dans la cheminée. Le comte eut grande joye, et ceux qui étoient là. »

Le comte de Foix célébroit avec pompe la nuit de saint Nicolas; tout le clergé et tous les habitans d'Orthez alloient chercher le comte au château, et le conduisoient en procession et à pied, jusqu'à l'église de Saint-Nicolas, et là on chantoit le psaume : *Benedictus Dominus qui docet manus meas et digitos meos ad bellum.* Froissard y vit officier l'évêque de Pamiers, et là « il entendit mélodieusement sonner et jouer de l'orgue. » Au repas du comte furent invités, ce jour-là, les évêques de Pamiers et de Lescar, tous deux partisans du pape Urbain, les évêques d'Aire et d'Oloron, tous deux partisans de l'anti-pape Clément, les vicomtes de Roquebertin, Bruniques et Gousserand, Guillaume Villesbi, chevalier anglois; messire de Navailles, Devaux, Debois Verdun, et messire Espaing du Lion.

« Brièvement tout considéré, dit Froissard, avant que je vinsse en cette cour, j'avois été en moult cours de rois, de ducs, de princes, de comtes et de hautes dames; mais je ne fus oncques

en nulle qui mieux me plut, ni ne vis aucuns qui fussent sur le fait d'armes rejouis plus que celui où le comte Foix étoit. On voyoit en la salle, en sa chambre, en la cour, chevaliers et écuyers d'honneur aller et marcher, et les oyoit-on parler d'armes et d'amour; tout honneur étoit là-dedans trouvé, toute nouvelle de quelque pays et de quelque royaume que ce fut, là-dedans on y apprenoit; car de tout pays, pour la vaillance du seigneur, elles y venoient. »

Charles VI, roi de France, visitant son royaume, s'avança jusqu'à Toulouse, dans le dessein de conclure un traité avec le comte de Foix. Les dues de Berri et de Bourgogne, mécontens de voir le roi, leur neveu, aller sans eux en Languedoc, disoient : « Il va pour traiter avec le comte de Foix, » qui est le plus orgueilleux comte qui vive aujourd'hui; oncques n'aima, ne prisa voisin qu'il eut, » ne roi de France, d'Angleterre, d'Espagne, » d'Arragon, ne de Navarre. »

Quand le roi eut séjourné trois jours à Toulouse, il fut arrêté qu'il manderoit le comte de Foix, qui étoit à Mazères au pays de Foix, où il attendoit les ordres du roi. « Si furent ordonnés pour l'aller querir, Loys de Sancerre, maréchal de France, et le sire de la Rivière. Le comte de Foix les accueillit doucement et liément pour

l'amour du roi, et aussi les connoissoit assez, car autrefois les avoit-il vus. Messire Loys de Sancerre porta la parole et dit : « Monseigneur de Foix, » notre cher sire le roi de France vous mande par » nous, que le veillez venir voir à Toulouse, ou » bien il se travaillera tant qu'il viendra vous voir » en votre pays, et moult vous désire voir. » Le comte de Foix répondit et dit : « Messire Loys, » je ne veuille que le roi ait ce travail pour moi, » mieux appartient que je l'aye pour lui. Si lui direz » ainsi de par moi, s'il vous plaît, que je serai à » Toulouse, dedans quatre jours. C'est bien dit, » dirent les chevaliers, et lui dirons ces nouvelles » de par vous. Voire, dit-il hardiment, mais vous » demeurerez meshui emprès moi, et demain vous » mettrez au retour. » Les chevaliers obéirent et demeurèrent; et moult y étoit à plaisance, et devisa à eux de plusieurs choses; car il étoit sage et bien entendu et de beau parlement, et trop bien savoit attraire à un homme, quel qu'il fût, selon son état, tout ce qu'il avoit dedans le cœur. » Ils se retirent à Toulouse. Le roi leur demande en les voyant : « Or que dit ce comte de Foix? vou- » dra-t-il venir? Oui, sire, répondit la Rivière, » il a grande affection de vous voir. Or bien, dit » le roi, nous le verrons bien volontiers. » « Le comte de Foix envoya devant à Toulouse faire

ses pourviances grandes et grosses, ainsi comme à lui appartenoit et avoit mandé chevaliers et écuyers de Béarn, plus deux cents pour l'accompagner et servir. Au jour qu'il avoit assigné, il entre dans la cité de Toulouse, accompagné de plus de six cents chevaux, de chevaliers et d'écuyers, tous à sa délivrance, et étoient de lès lui messire Roger d'Espagne, le sire de Coaraze, le sire de Valentin, le sire de Luer, le sire de Barruge, messire Espaing de Lyon, le sire de Roguepaire, le sire de Lane, le sire de Bezach, le sire de Perle, messire Pierre de Cabestaing, messire Manault de Navailles, messire Richard de la Mecte, et messires Arnaud et Pierre de Béarn, frères bâtards du comte, et ses deux fils bâtards qu'il aimoit grandement, messire Yvain et Gratien de Foix, et avoit intention le comte de Foix d'hériter ses deux fils de la graigneur partie de la terre de Béarn, de laquelle il pouvoit bien faire à sa volonté, car il la tenoit lige et franche sans la relever de nul homme, fors de Dieu. Si descendit le comte aux prédicateurs. Les bourgeois de Toulouse lui firent grande fête, et moult l'aimoient; car toujours il leur avoit été bon voisin et courtois et traitable; n'oncques ne souffrit que nul de sa terre leur fît guerre ne violence; et lui firent grands présens de bon vin, et plusieurs autres

choses tant que bien se contenta. Au lendemain, à dix heures, il monta à cheval, et montèrent de ces gens ceux qui ordonnés étoient pour aller avec lui devers le roi; et furent plus de deux cents chevaliers tous hommes d'honneur, et s'en vint en cet état, tout au long parmi les rues jusqu'au chastel de Toulouse, où le roi étoit logé, et descendit en la cour dedans la première place du chastel. Le roi de France étoit issu de sa chambre et venu en sa salle, et là attendoit le comte. Le comte qui étoit un beau prince, et de très-belle forme et de belle taille, à nu chef, ses cheveux épars (car oncques ne portoit chaperon), entra dans la salle, et lorsqu'il vit le roi et les seigneurs de France, pour honorer le roi et non autrui, il s'agenouilla tout bas d'un genou, et puis se leva, et passa avant, et à la seconde fois, il s'agenouilla moult près du roi; le roi le prit par la main, l'embrassa et leva sus, et lui dit: « Comte de Foix, » beau cousin, vous nous êtes le bien venu; votre » vûe et venue nous rejouit moult grandement. » Monseigneur, reprit le comte de Foix, grand » merci, quand tout vous en plaît à dire. » « Là eurent parlement ensemble, lesquelles paroles ne pus pas toutes ouïr ne savoir; et puis fut heure de dîner; on donna l'eau, on lava, puis on s'assit. A cette table fut l'archevêque de Toulouse au

premier chef, puis le roi, puis son oncle le duc de Bourbon, puis le comte de Foix, et puis messire Jehan de Bourbon, comte de la Marche et de Vendôme; à cette table n'y en eut plus. A la seconde table fit-on seoir messire Jehan de la Breth, comte d'Harcourt, messire Philippe de Bar et quatre des chevaliers du comte de Foix. A l'autre table s'assirent le maréchal de Sancerre, messire Roger d'Espagne, et huit chevaliers du comte de Foix. Si fut ce dîner moult grand et bien étoffé de toutes choses; et quand on eut dîné, on leva les tables, et, après grâces rendues, on prit grands ébattemens; et furent le roi et les seigneurs en chambre de parement, sur leurs pieds, près de deux heures, en ayant ménestriers, car le comte de Foix s'y plaisoit grandement. » « Le comte de Foix donna un jour à dîner a monseigneur le duc de Touraine, à monseigneur le duc de Bourbon, au comte de la Marche, et à tous les seigneurs de France, et fut ce dîner outre mesure grand et bel, et se seyoient à sa table plus de deux cents chevaliers, et servoient les chevaliers au comte de Foix; et sur le point que les tables furent levées, le roi de France, qui avoit dîné au chastel de Toulouse avec messire Charles de la Breth et Philippe de Bar, ses cousins germains, ne se put tenir qu'il ne vînt

à l'hôtel du comte de Foix, et vint lui douzième tant seulement. Le comte de la venue du roi fut grandement réjoui, et aussi fut toute la compagnie. Si y eut grands ébattemens, et s'éprouvoient les Gascons avec les François à la lutte l'un contre l'autre, ou à jeter la pierre, ou à traire le dard au plus loin et au plus haut, et là furent jusques à la nuit. Le comte de Foix donna ce jour aux chevaliers et écuyers du roi et des princes du sang plus de soixante que coursiers, que palefrois, que mulets, tous amblans sellés et apprêtés de tous points. Si donna aux ménétriers du roi et des princes deux cents couronnes d'or, et aux hérauts deux cents couronnes d'or; aussi tous se louoient de ses largesses. Au quatrième jour après vint le comte de Foix au palais du roi, accompagné des barons et chevaliers de Béarn et de Foix, pour voir le roi et faire ce qu'il appartenoit et dont il étoit requis; c'est à entendre l'hommage de la comté de Foix et de ses dépendances, réservée la terre de Béarn. Si vous dy qu'il y avoit eu au-devant grands traités entre le roi et le comte de Foix; mais les traités furent moult secrets : on disoit ainsi que le comte de Foix requéroit au roi que son fils Yvain fût après sa mort héritier du comté de Foix, moyennant cent mille francs donnés au roi, et que messire Gratien eût la cité

d'Aire et de Mont-de-Marsan; et les terres acquises en Béarn devoient retourner à l'héritier vicomte de Castelbon. Ces assignations étoient en débats et différens entre le comte et les barons et chevaliers de son pays, et disoient ainsi plusieurs que ce ne pouvoit bonnement faire sans tout le général conseil de Béarn et de Foix. Le roi reçut l'hommage, et dit : « S'il advient de notre » temps que la terre de Foix vacque par le décès » de notre cousin, nous en déterminerons de » manière à contenter Yvain et tous les hommes » de Foix. » A ce voyage le roi donna deux fleurs de lys à son cousin le sire d'Albret, et depuis lors ses armes sont écartelées de France et d'Albret. Le comte de Foix se retire à Orthez. Il me fut dit, et je le crois assez, que la venue du roi de France coûta au comte plus de quarante mille francs; et quelque coûtage qu'il y eût, le comte fut large et courtois, et les paya volontiers. »

Rien n'est plus propre à faire connoître ce siècle que le récit de Froissart que nous venons de citer.

Au quinzième siècle, Jean d'Albret ayant épousé Catherine qui succéda à François Phébus son frère, les domaines de la maison d'Albret furent réunis à ceux de la maison de Béarn. Jean d'Albret perdit la Navarre; il en mourut de cha-

grin. Catherine, qui l'égaloit en bonté et le surpassoit en force d'âme, lui dit après la perte de son royaume : « Dom Jean, si nous fussions nés vous Catherine et moi dom Jean, nous n'aurions jamais perdu la Navarre. »

Henri d'Albret leur fils avoit à peine quatorze ans lorsque la mort de sa mère le mit à la tête de ses Etats. Henri fut le digne émule de François I; il combattit avec lui à Pavie; fait prisonnier, il parvint à s'échapper. Henri d'Albret est le mari de cette Marguerite de Valois, sœur de François I, qui s'est rendue si malheureusement célèbre. Sa légèreté fut cause certainement du zèle de sa fille, Jeanne d'Albret, pour la réforme, zèle qui a amené tant de maux sur la France. Henri d'Albret mourut deux ans après la naissance de Henri IV. Charles-Quint disoit de lui : « Je n'ai jamais vu qu'un homme en France, et cet homme c'est le roi de Navarre. »

Pau est rempli du souvenir de Henri IV (1). Ce nom, les lieux où ce prince a passé son enfance, se présentent de toutes parts et donnent un intérêt de plus aux vallées du Béarn.

Pau n'est pas une ville remarquable; mais ses

(1) Henri de Bourbon étoit Henri II en Béarn et Henri III en Navarre, il fut Henri IV en France.

environs sont délicieux, et rien ne peut être comparé à la vue que présentent ses promenades et ses jardins. L'imagination prête un grand charme à ce pays ravissant. Ces belles Pyrénées touchent aux deux mers et aux deux plus beaux royaumes de l'Europe, la France et l'Espagne.

Du jardin de madame de Gontault-Biron (1), qui est au-dessous du château Gassion, on voit la chaîne des Pyrénées, s'étendant des deux côtés, couronnée par le pic du midi, dôme superbe, devant lequel toutes les montagnes s'abaissent avec respect. Ici la nature a prodigué la grâce et la majesté. Le travail de l'homme ne finit qu'au pied des glaciers de ces magnifiques montagnes, où la main de Dieu semble plus empreinte que dans le reste de la création. Ces collines chargées de verdure s'arrondissent de la manière la plus suave. Là est le coteau de Jurançon, fameux par ses vignobles; plus loin on aperçoit une colline qui s'avance comme un promontoire pour dominer cette charmante vallée; plus loin encore sont les coteaux qui s'élèvent au-dessus de château de Corasse, où Henri IV cou-

(1) Madame la marquise de Gontault habite à Pau, et les malheureux ne l'implorent jamais en vain. Toute sa famille partage son dévouement à la famille des Bourbons.

roit tête nue, exposé au froid, au soleil, à la fatigue, et n'avoit d'autres amis que les enfans du village. On se plaît à se représenter le fils de Henri d'Albret, avec le costume des paysans du Béarn. Le béret (1) est une très-jolie coiffure en laine, et rappelle le bonnet écossois. Henri étoit déjà le roi de ses compagnons par son agilité, avant de l'être par sa valeur (2).

A droite est le parc de Henri IV, sur une colline qui s'étend le long du Gave. L'hôtel du maréchal Gassion dérobe à la vue le château où Henri est né. C'est donc là que Jeanne d'Albret enfanta, en chantant, le roi le plus vaillant et le plus aimable; là est le berceau dans lequel il fut reçu. Quand ses yeux purent distinguer les objets, ils se reposèrent sur ce beau pays du Béarn.

Grand roi, tu fus encore un grand homme!... Oui, Henri d'Albret avoit raison quand il disoit: *Voyez maintenant, ma brebis a enfanté un lion;* un lion généreux, qui tempéroit la force par la douceur. Est-il beaucoup de rois qui aient pu se dire comme lui? *Je fais ce que je veux, parce*

---

(1) Le bonnet des Béarnois.

(2) Le poëte Silius nous peint les Basques et les Béarnois agiles, lestes, marchant au combat la tête nue et dédaignant l'usage du casque.

que je ne fais rien que ce que je dois. Jamais on n'eut plus d'esprit que Henri IV ; son expression franche et animée est toujours spirituelle. « Souvenez-vous, disoit-il à ses soldats, que ma retraite hors de cette ville, sans l'avoir assurée au parti, sera la retraite de ma vie hors de ce corps. » Et quel caractère que celui d'un roi chef de parti et inviolable en sa parole ! Quels mots heureux ne citeroit-on pas du roi béarnois ! Les mots du courage, il les a tous. « A quartier, crioit-il à Coutras à quelques uns des siens qui le couvroient de leurs personnes, à quartier, je vous prie ; ne m'offusquez pas, je veux paroître. » C'étoit là le roi des braves, comme l'appeloit cet infortuné et brave Givry. Et que de gaieté au milieu de ses traverses ! « Je suis roi sans royaume, disoit-il avant la bataille d'Arques, mari sans femme et guerrier sans argent. » Il méritoit d'inspirer les sentimens les plus généreux : on n'a pas oublié ce mot d'un de ses colonels : « En me rendant l'honneur, vous m'ôtez la vie. » Après ou avec la harangue de Henri de la Rochejaquelein (1), en fut-il jamais de plus lacédémonienne que celle-ci : « Je suis votre roi, vous êtes François,

---

(1) Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi.

voilà l'ennemi. » Et à ses soldats : « Tournez la tête pour me voir mourir. » Voilà le guerrier. Écoutez le roi : « Je suis le vrai père de mon peuple, je ressemble à cette vraie mère qui se présenta devant Salomon. J'aimerois mieux n'avoir pas de Paris, que de l'avoir tout ruiné et tout dissipé par la mort de tant de personnes. » Et ce mot qui révèle toute la constitution de la France ! La duchesse de Beaufort lui témoignoit son étonnement de ce qu'il avoit dit au parlement qu'il vouloit se mettre en tutelle entre ses mains : « Il est vrai, répondit le roi, mais je l'entends avec mon épée (1) au côté. » « Je vous aime et ne vous crains point, disoit-il aux protestans, et mon prédécesseur vous craignoit et ne vous aimoit point. Je suis roi berger qui ne veux répandre le sang de mes brebis, mais je veux les rassembler avec douceur. » Son premier mouvement à la naissance de son fils, après qu'il eut invoqué les bénédictions du ciel, et qu'il lui eut donné la sienne, n'est-il pas le mouvement d'un roi de France ? Plaçant son épée dans la main de son fils, il pria Dieu que cet enfant en usât pour sa gloire et pour la défense de son peuple. Ce roi-

---

(1) Cette épée, la plus glorieuse de la chrétienté, suivant l'expression de don Pèdre.

là connoissoit tous les secrets du cœur. « Elle me vaut ce que je veux, » disoit-il de la France au duc de Savoie qui lui en demandoit le revenu. Qui ne connoît ce billet qu'il écrivoit à Sully : « Mon ami, venez me voir, car il s'est passé ce matin quelque chose dans mon sein, pourquoi j'ai affaire de vous. » Et la scène de Fontainebleau : « On croiroit que je vous pardonne. » Ce mot a retenti dans tous les cœurs. « Venez ça, n'avez-vous rien à me dire.—Non.—Oh ! si ai bien moi à vous. » On l'engageoit à punir l'auteur d'une satire : « Je ferois conscience de fâcher un homme pour avoir dit la vérité. » Comment ne pas parler de Henri IV dans le Béarn, et comment le louer sans le faire parler ! Le souvenir du *Roi de bonheur* (1) est la gloire de ce délicieux pays.

En quittant Pau pour aller à Saint-Sauveur et à Barèges, on descend la colline, on traverse un pont et quatorze villages qui se succèdent; les noms grecs que portent la plupart d'entre eux prouvent, ou que les Grecs (2) sont venus dans

---

(1) L'anagramme de son nom est Roi de bonheur.

(2) En jetant les yeux sur le cours du Gave, on est frappé de la ressemblance entre les noms des villages, presque tous de terminaison grecque. La source du Gave

ces lieux, ou que les Croisés, en revenant dans leur patrie, ont voulu y conserver le souvenir de tout ce qu'ils avoient vu à Constantinople et dans la Syrie. On arrive à travers des prairies, à Corasse, où Henri IV a été élevé. C'est la verdure de la Suisse et la chaleur de l'Italie. Les vignes en arbres sont jetées au milieu de ces maisons qui

---

est formée par trois cascades dont l'une a trois cents pieds de chute. Elle est placée auprès du port de *Bios*. Les premiers villages que l'on rencontre sur ses rives se nomment *Vissos, Sasos*, *Saligos, Viscos*. Près de l'endroit où cette rivière reçoit le Gave d'Azun, on trouve *Airos, Ost*, *Vidalos*, *Agos*, *Gélos, Sos*, *Lagos*. Le long de la ligne qu'elle suit en Béarn, on voit *Arros*, *Baliros*, *Usos*, *Gélos*, *Bizanos*, *Ciros, Abos*, *Os, Abydos*. En quittant la rive droite à *Siros*, on trouve une ligne formée par *Buros, Anos, Cobios*, *Bornos, Loos*. Plus bas on voit dans une direction parallèle, *Andyos*, *Urdos*, *Geüs*, *Garos*. De l'autre côté la ligne qui paroît terminée à Abydos se replie vers le Labour, et rencontre *Orion, Athos*, *Oros*, *Ascos*, *Ordios* et *Ternos*. Tous ces noms sont d'autant plus remarquables qu'ils sont étrangers à l'idiôme des Béarnois. On retrouve ces mêmes noms au-delà des Pyrénées, dans les provinces de l'Espagne limitrophes du Béarn, surtout dans cette partie qui s'étend vers la Méditerranée. Presque tous ces noms appartiennent à la langue grecque, et l'on sait que les Grecs Phocéens fondèrent une colonie en Espagne, sur les côtes de la Méditerranée. (*Essais Hist. sur le Béarn.*)

ressemblent aux habitations de la Suisse. Mais bientôt on pénètre au milieu des montagnes qui s'éloignoient dans les prairies. On entre dans une vallée resserrée, et l'on découvre le village de l'Estelle, et de là l'église de Bétharran placée à côté d'un pont jeté sur le Gave (1), au pied d'un coteau couvert de chênes qui semble fermer la route. Une touffe de lierre répand ses feuilles sur les eaux vertes du torrent, qui, un peu plus loin, blanchit sur des amas de pierres; et un tertre couronné de verdure s'arrondit derrière l'arcade du pont. La chapelle de l'église de Bétharran est d'un goût antique. La statue de la vierge qui est sur le portail semble indiquer le chemin qui conduit au Calvaire. En montant au Calvaire, les aspects changent à tous les instans. Au moment où nous sommes arrivés à l'Esplanade, au pied de la croix, le soleil répandoit ses rayons sur les plaines de l'Estelle, et des nuées qui portoient la tempête obscurcissoient les montagnes qui fermoient la vallée; image parfaite de cette religion divine dont le signe auguste étoit sous nos yeux, terrible et douce dans ses mys-

(1) On appelle Gaves tous les torrens qui coulent dans les vallées des Pyrénées : il y a le Gave de Pau, le Gave de Cauteretz, etc.

tères qui répandent la lumière et qui recèlent la foudre !

Sur les coteaux qui bordent ces vallées, on rencontre des hêtres mêlés aux sapins. Cet arbre des forêts de la plaine se marie sur les collines avec l'arbre qui fait la parure des rochers; mais le hêtre ne se trouve plus sur les hauteurs où le sapin couronne les sommets les plus élevés. Les frênes, les châtaigniers, les noyers, croissent sur le terrain mobile des montagnes des Pyrénées. Ici ils terminent une prairie en se groupant, puis ils sont isolés ou ils s'élèvent à côté d'une chaumière qu'ils recouvrent de leur ombrage; plus loin ils arrêtent un énorme bloc de rocher; là ils sont sur la pente, et l'on diroit qu'ils touchent à la terre avec leur feuillage; et tous ces accidens ont lieu sur les tapis les plus verts, les plus doux à l'œil qu'on ait jamais contemplés.

Les Pyrénées fertilisent tout ce qui les environne. On prétend qu'elles baissent d'environ dix pouces par siècle. Tout dans les montagnes porte l'empreinte de la naissance et de la fin de la terre. *Omnia incertâ ratione in naturæ majestate abdita.* Si le monde étoit éternel il n'y auroit plus de montagnes, puisqu'elles décroissent ainsi; et comment croire désormais à la durée éternelle d'une terre désolée? Le déluge ici a ses médailles.

Dans les pierres calcaires on trouve des corps marins. La mer a donc recouvert ces masses énormes, et les lois de l'équilibre prouvent que l'eau parvénue à cette hauteur devoit inonder la terre. Ainsi donc la nature parle comme la révélation. Ces deux grands livres de la Providence sont de la même main, et celui qui a remué ces rochers a touché les cœurs rebelles et converti le monde.

En quittant Bétharran, on entre dans la longue vallée de Lavedan, dont Lourde est le chef-lieu. Là commence le Bigorre (1), à Bétharran finit le Béarn.

On arrive à Lourde par un chemin qui monte au-dessus d'un précipice au milieu des bois. Tout à coup la vallée s'ouvre, les croupes des collines s'arrondissent, des rochers nus et sévères les dominent.

Au-dessus de la ville de Lourde est un château bâti sur le roc pour arrêter les ennemis de la France. En 1373, les Anglois l'occupoient encore. On entre ensuite dans une gorge étroite, et l'on respire à peine au pied de ces masses de

(1) Dans le Bigorre existoit une loi qui permettoit au coupable de se réfugier auprès d'une femme, et qui donnoit à cette espèce d'asile le privilége des temples.

rochers qui se referment tristement de tous les côtés, jusqu'à ce qu'on entre dans la vallée d'Argellez, où les eaux de la vallée d'Azun se mêlent avec celles du Gave. C'est ici une des plus belles vallées des Pyrénées.

Du château de Baussan, vieille citadelle qui a appartenu aux Rohan-Rochefort, et qui tombe en ruine, on découvre toute la vallée d'Argellez; les formes des montagnes varient singulièrement; tantôt elles s'éloignent et s'arrondissent; tantôt elles s'élèvent en pics, ou présentent de longues chaînes nues à côté des lieux les plus fertiles : et de tous côtés elles entourent la vallée. Deux montagnes qui ressemblent à de riches coteaux courent parallèlement; elles sont cultivées jusqu'au sommet, et descendent jusqu'à Argellez, Pierrefitte et Baussan, chargées d'arbres, de maisons et prairies. Du côté de Lourde, la vallée d'Argellez est fermée par des rochers arides. Vis-à-vis on aperçoit les crêtes des montagnes de Cauterets et de Saint-Sauveur, et le fond de la vallée, coupé en mille façons par les eaux du Gave, est rempli de maïs, de vignes portées sur des cerisiers, de vergers et des fruits les plus beaux. Ce sont les Alpes, les Apennins, la verdure d'Angleterre, une vallée d'Italie. On sent que c'est ici l'asile

d'hiver pour les troupeaux et les bergers des montagnes.

La vallée de Lavedan se resserre singulièrement au-delà de Pierrefitte. On va à Cauterets ou à Saint-Sauveur, en suivant le Gave de Cauterets ou de Barèges. Le défilé qui mène à Saint-Sauveur ressemble d'abord à un vaste précipice. C'est là que la verdure des Pyrénées offre les effets les plus étonnans, au sommet d'une montagne presque inaccessible, ou au bas de l'abîme que le Gave s'est formé. Là on rencontre une cabane, un ruisseau et quelques arbres de la plaine, et bientôt on ne voit plus que les montagnes qui empruntent leur couleur du fer qu'elles renferment. Mais, avant d'arriver à Luz, les aspects ont changé; et Saint-Sauveur paroît dans le fond au-dessus de Luz comme un beau couvent. Près de Luz est Barèges; il n'y a que Vignemale à traverser pour être à Cauterets. On croiroit que toutes les eaux minérales des Pyrénées ont un réservoir commun.

Quand nous sommes arrivés à Cauterets, on avoit ressenti les secousses d'un léger tremblement de terre; ces désordres d'une loi invariable sont destinés à nous rappeler sans cesse que la raison de l'ordre de la nature n'est pas dans la nature même. Dieu agit en cela comme un légis-

lateur qui déroge de temps en temps à ses lois passagères, pour prouver que sa puissance s'élève au-dessus de la société pour la conserver. Les tremblemens de terre sont assez fréquens dans les Pyrénées : il y en a eu de terribles, celui de Lisbonne s'y est fait sentir. Dans une secousse, en 1750, la chapelle du château de Lourde s'écroula presque entièrement. Les Pyrénées semblent ne pas contenir de volcans, malgré leurs eaux chaudes. Il n'y a que deux montagnes entre Gironne et Figuéras qui paroissent avoir jeté des feux. Tout ce qui sert à produire ces effrayans phénomènes est dans leur sein ; elles touchent à la mer : peut-être un jour leurs feux souterrains auront-ils une issue ! peut-être de nouveaux Pline seront ensevelis par la lave dans les vallées de Campan et d'Argellez !

De Saint-Sauveur à Barèges on monte presque toujours. Barèges est situé dans un lieu désolé, c'est une vallée de douleur. Le côté par où l'on va à Bagnères surtout n'offre que le plus horrible aspect. Le torrent ravage tout d'une manière hideuse. Ce lieu est d'accord avec le sentiment qu'on éprouve en entrant dans Barèges. On ne rencontre que des figures hâves, de malheureux blessés qui se traînent avec peine, des chaises à porteurs fermées, enfin, partout l'image de la

douleur. C'est la vallée des blessés; ce torrent est lugubre, ces montagnes sont nues; quelques champs cultivés effraient parce qu'on voit au-dessus des rochers et des amas de terre, et au-dessous des débris de pierres et des sables éboulés.

Il faut revenir de Barèges à Luz pour aller à Gavarnie. Luz est une petite ville fort ancienne, dont l'église étoit autrefois une citadelle, dominée de tous côtés par des collines où l'on voit des ruines de forteresses jadis au pouvoir des Templiers, chargés de défendre les frontières des incursions des Maures. On éprouve un sentiment de respect pour ces vieilles tours qui ont servi à garantir la France des conquêtes du mahométisme, la religion de l'ignorance et de la volupté. Les Anglois aussi ont occupé ces forteresses. Maîtres de la Guienne alors, ils s'étendoient jusqu'aux Pyrénées.

C'est au bord du Gave qu'on prend la route de Gèdres et de Gavarnie, et l'on ne quitte plus ce torrent qui gronde sans cesse autour de Saint-Sauveur. Saint-Sauveur est d'un effet charmant sur cette route. Les maisons sont comme en Suisse garnies de galeries de bois; presque toutes sont neuves avec de jolis contrevents verts. Plus loin le coteau, sur le prolongement duquel est Saint-

Sauveur, devient une muraille majestueuse garnie d'arbres. Le Gave roule au bas. La route devient étroite comme celle de la Corniche. Il y avoit autrefois une tour, au passage qu'on nomme l'*Echelle* ou *la Porte d'Espagne*, bâtie contre les miquelets de l'Aragon qui venoient faire des incursions jusqu'à Luz. Depuis l'avénement au trône d'Espagne de Philippe V, les forteresses sont devenues inutiles. Il n'y a plus de Pyrénées, avoit dit Louis XIV.

On arrive à Gèdres en suivant toujours ce chemin sur le bord d'un précipice entre des montagnes arides et couvertes de buis. A Gèdres on descend à quelques pas de la route au bas d'un précipice où l'on est frappé d'un spectacle ravissant. Deux rochers s'ouvrent et forment un bassin. Leur couleur noirâtre contraste avec la verdure de quelques arbres dont le feuillage se penche sur une eau d'une blancheur éblouissante qui tombe en écumant par une ouverture au fond de la grotte. Dans ce moment le soleil rendoit plus tendre le vert des arbres qui, des deux côtés, s'entrelacent et forment un abri contre la splendeur du jour. Quelques rayons seulement pénétroient jusqu'à la cascade et faisoient briller ses eaux avant leur chute d'un éclat plus vif qu'au moment où elles tombent et se brisent en écumant.

Tout le reste de la grotte gardoit son aspect sombre. De l'eau, des rochers, de la verdure et le soleil, voilà ce qu'on admire sans cesse dans les montagnes ; mais quelle variété dans les effets qu'ils produisent!

A Gèdres les maisons sont remplies des marques de la foi de leurs habitans. On doit être plus religieux sur les montagnes. La main des hommes n'y élève que de fragiles monumens ; des masses effrayantes que le bras du Tout-Puissant seul a pu mouvoir s'offrent sans cesse sous les yeux ; il faut lutter contre des dangers sans cesse renaissans. D'ailleurs la vie est plus simple, moins agitée par les passions qui enivrent la raison de l'homme.

On quitte Gèdres, et on arrive dans un désert où tout semble porter l'empreinte du premier désordre introduit dans l'univers. C'est la secrète raison de la curiosité qu'inspirent ces lieux. Ces pics affreux, ces glaces éternelles, ces torrens qui grondent au fond des précipices, ces vallées désolées parlent, il est vrai, de la dégradation de l'homme, mais ils rappellent sa primitive grandeur. Non loin de cet horrible désert, appelé *le chaos*, où des rochers énormes entassés inspirent l'horreur, une cascade tombe d'une prairie délicieuse ; ce n'est pas de l'eau, ce sont

les couleurs les plus brillantes ; tantôt le vent dissipe l'arc-en-ciel, tantôt la chute d'eau le ramène ! La grâce et l'horreur sont prodiguées dans ces deux spectacles. Je ne m'étonne pas que des hommes aient cru à deux principes dans la nature, l'un du bien, l'autre du mal. Leur erreur étoit spécieuse ; mais le mélange ici-bas ne durera pas toujours. Ces prairies, dont Dieu revêt ces rochers détruits, ces terres éboulées, nous indiquent une terre de passage, avant la terre de délices et le séjour d'horreur. Le temps n'est pas loin où la justice et la miséricorde se partageront ce qui n'est uni que passagèrement !

Nous traversâmes rapidement le village de Gavarnie, pour courir au cirque qui porte son nom. Rien n'est plus imposant que l'aspect de ce lieu. Les montagnes les plus élevées s'arrondissent en amphithéâtre, la neige est sur leurs flancs et à leur pied. Des cascades tombent de tous les côtés. Au moment où nous arrivions, il y avoit un effet extraordinaire sur le cirque. Un nuage qui coupoit le rocher et la grande cascade laissoit voir au sommet de la montagne les pics couverts de neige, et jetoit au bas du cirque une obscurité qui répandoit une profonde horreur.

Tous les souvenirs sont ici (1) : c'est le ciel de la France et de l'Espagne.

La brèche de Roland (2) réveille le souvenir de Charlemagne : souvenir de gloire pour la France ! « Charlemagne subjugua les Saxons, réprima les Sarrazins, détruisit les hérésies, protégea les papes, attira au christiaisme les nations infidèles, rétablit les sciences et la dis-

---

(1) La mémoire de l'invasion des Arabes, sous Charles-Martel, n'est pas encore effacée dans le Béarn qu'ils traversèrent. Ils y entrèrent par la vallée d'Aspe. On reconnoît encore quelques-uns des postes qu'ils fortifièrent, à l'étymologie de leur nom : tel est Montmour ou Montagne-des-Maures. Plusieurs de ces retranchemens que l'on rencontre au sommet des collines du Béarn sont regardés, par une tradition populaire, comme l'ouvrage des Maures.

(2) Tous les habitans des Pyrénées connoissent le nom de Roland. L'un vous montre cette montagne que le paladin entr'ouvrit d'un coup de cimeterre. On l'appelle encore la Brèche de Roland. L'autre vous indique l'endroit où l'Hypogriffe s'arrêta après avoir franchi d'un saut un espace de quatorze lieues, et vous reconnoissez l'empreinte de ses pieds ferrés. Près de Bayonne on rencontre le château du Sarrazin Ferragus, et l'on voit à Roncevaux le tombeau des douze pairs. Enfin on retrouve dans les Pyrénées ces vieilles fables si chères à nos romanciers, et qui sous la main de l'Arioste ont acquis un charme égal à celui de la mythologie. (*Essais Hist. sur le Béarn.*)

cipline ecclésiastique, assembla de fameux conciles où sa profonde doctrine étoit admirée, et fit ressentir non-seulement à la France et à l'Italie, mais à l'Espagne, à l'Angleterre, et à la Germanie, et partout, les effets de sa piété et de sa justice. Le roi des Asturies prenoit dans ses lettres le titre de son vassal; les rois d'Ecosse l'appeloient leur seigneur; les rois sarrazins le nommoient leur maître; le roi d'Angleterre étoit son élève; les papes lui donnoient le nom de protecteur, les rois du Nord l'appeloient leur chef, et le calife Aaron prenoit le titre de son lieutenant. » Sous Charlemagne, la France repoussoit les Maures, elle sauvoit la chrétienté, quand l'Espagne ne défendoit qu'elle-même. Alors elle dotoit la papauté, elle fondoit le système de l'Europe pour des siècles. France! France! ta gloire est ta foi, ne la renie jamais. N'oublie jamais non plus que ton bonheur est uni à la race de tes rois, à la famille des Bourbons. O France! quelle destinée est la tienne; si tu savois que ton génie et tes armes ne doivent être employés que pour le bonheur de l'Europe, si l'Europe savoit que sans toi elle est perdue. *O patria! ô divûm domus Ilium!* L'Espagne semble encore la France; là règnent l'église catholique et les Bourbons. Derrière ces montagnes est Jacca. Jacca parle déjà

de la gloire des Castillans ; c'est près de cette ville, sur le mont Uruel, que quelques Espagnols, rassemblés pour les funérailles d'un saint ermite, choisirent pour leur roi ce premier roi de Navarre, don Garcie de Ximenès, qui partage avec Pélage l'honneur d'avoir rétabli la monarchie espagnole. Les prodiges de constance se renouvelèrent toujours dans les pays de montagnes. La Suisse, le Tyrol, la Catalogne, l'Aragon, sont des terres de héros. C'est dans la Catalogne qu'étoient ces fiers Cantabres qui résistèrent si long-temps aux Romains ; c'est dans l'Aragon qu'est Saragosse, la ville immortelle. Répétons ici ce que disoit dans son enthousiasme, un voyageur qui a parcouru ce noble pays.

« Oui, j'ose le prédire, les Espagnols retraceront un jour les époques brillantes de leur histoire ; quelque nouveau Trajan naîtra encore dans leurs murs ; un autre Annibal leur devra ses succès ; ils reporteront dans les combats les noms de Sagonte, de Numance, l'étendard indompté des Cantabres, et ce fer espagnol qui servit aux Romains pour conquérir le monde. Les forêts des Asturies, converties en flottes nombreuses, feront encore trembler l'Orient ; et non moins redoutables à l'Angleterre que l'invincible *Armada*, elles n'auront pas toujours

les élémens contre elles. L'ombre du Cid verra du haut de son rocher des moissons couvrir les plaines incultes et inhabitées de sa patrie, elle entendra chanter sa romance chérie au milieu des vergers de figuiers, de grenadiers et d'orangers, dont la vigne unit les branches chargées de fruits, et au pied desquels croissent le coton, le lin, la canne à sucre et le blé. »

Hélas! ce malheureux pays est en proie aujourd'hui à tous les orages, et s'il arrive jamais à ses hautes destinées, ce ne sera qu'à travers des torrens de sang.

Pour aller à Cauterets, il faut revenir dans la vallée d'Argellez à Pierrefitte. Cauterets est au sein des grandes montagnes. C'est un spectacle curieux quand on passe le long des maisons des bains, que de voir ceux qui entrent et ceux qui sortent, ces chaises à porteurs, ces baigneurs à pied, enveloppés dans de grands manteaux, cette foule qui se presse; et à côté de ces sapins, au pied de ces torrens, de ces débris de rochers, les parures les plus élégantes, Paris enfin sur le sommet des Pyrénées. On rencontre des chaises à porteurs jusque dans les plus hautes montagnes. Quand on va au Pont d'Espagne et au lac de Gaube qui repose au pied de Vignemale, les montagnes se resserrent après la fontaine de

Mahoura, et l'on arrive à la cascade de Cerisey par un chemin rapide, entre les sapins. Ici murmure le Gave qui forme plus bas la magnifique cascade de Cerisey. Des sapins, des rocs brisés sont jetés çà et là dans cette espèce de gouffre formé par les sommités qui l'environnent. Quel désert! Et l'on aime ces lieux sauvages, sans doute parce qu'en nous révélant le désordre introduit dans la création, ils nous apprennent que nous sommes faits pour un monde meilleur. Plus haut, la scène change. Les sapins ne laissent plus entrevoir que les crêtes aiguës des montagnes, et se groupent en amphithéâtre. Une légère vapeur qui s'élève du torrent entretient partout une fraîcheur délicieuse. Le Gave tombe de toutes parts en chutes magnifiques. On diroit qu'il se plaît à étaler en flots d'argent ses eaux qui plus bas inspirent l'effroi. Il inonde les rochers et les sapins, et il remplit les échos d'un bruit qui n'abandonne jamais ces lieux. C'est la cascade du Pont-d'Espagne. Le noir de l'arbre des hivers forme un contraste frappant avec la blancheur des eaux qui se brisent en cascades, avec le vert des prairies et le bleu du ciel sur lequel se découpent les extrémités des sapins et les pointes des montagnes. Un rocher énorme, frappé par la foudre, est au fond de la vallée.

On monte encore avant d'arriver au lac de Gaube qui ressemble un peu au lac de Brientz. Ses eaux vertes, blanchies à leur surface par les rayons du soleil, brillent au pied des sommets inaccessibles de Vignemale et de tous ces rocs aux crêtes hérissées, au milieu de ces troncs brisés et de ces débris de rochers qui descendent jusqu'à ses bords. Une cascade tombe des glaciers, une autre sort du lac et va former la chute d'eau du Pont d'Espagne. Un bateau est attaché à un petit promontoire qui s'avance sur les eaux, et là réside un pêcheur. A l'extrémité du lac paissent des troupeaux qu'on envoie l'été dans les montagnes. Le fond du lac avec sa prairie, sa cascade, ses rochers et les pics de Vignemale couverts de neige, offre un aspect vraiment singulier. C'est la retraite des chèvres sauvages. On entend le cri de l'aigle (1). Ces rochers sont sa citadelle, pour parler comme Job.

Quand on redescend de ces hauteurs, et qu'on va finir la saison des eaux à Bagnères, on est surpris de se trouver dans un air si pur, si doux, dans une ville charmante, près de la délicieuse

---

(1) Vignemale a 1622 toises au-dessus du niveau de la mer, 41 toises de moins que le mont Perdu.

vallée de Campan. Ces lieux s'embellissent encore par le souvenir de l'aspect des montagnes, et l'on s'étonne qu'il y ait d'aussi affreux déserts dans la nature, quand on voit, en allant de Bagnères à Tarbes, cette fertile campagne arrosée par l'Adour, couverte de maïs et de vignes en arbres, et que ne surpassent pas en beauté les plus riches contrées de l'Italie et de l'Espagne.

Nous nous sommes laissé entraîner au plaisir de décrire les sites de ce beau pays de Béarn; mais il est un devoir sacré pour nous, celui de parler des hommes qu'il a produits. Tout le monde connoît le marin Renaud Eliçagaray, qu'on appeloit le petit Béarnois, et le médecin Bordeu; mais on ne sait pas aussi bien quels nobles caractères la révolution a développés dans la Navarre et le Béarn. Nous citerons M. le marquis d'Esquille, président au parlement, homme du plus rare mérite, député aux états genéraux de la noblesse du Béarn. Quand il arriva à Paris avec son collègue M. le comte de Gramont-Daster, et M. l'évêque de Lescar (de Noë), et M. l'abbé de Charritte, conseiller au parlement de Navarre, président lui-même des états de Bigorre, la confusion des ordres s'étoit déjà opérée. La députation de Béarn écrivit une lettre au président de l'assemblée pour lui dire qu'elle ne pouvoit pas

entrer à l'assemblée nationale, parce qu'elle *avoit été envoyée aux états généraux et non à l'assemblée illégale qui lui avoit succédé.*

On ne nous pardonneroit pas de passer à Pau sans parler de M. le marquis de Lons, mort gouverneur du château de Henri IV. Personne n'étoit plus digne de garder ce précieux dépôt. Descendant de Suzanne d'Albret, de la famille de Henri IV, il étoit lieutenant de roi du royaume de Navarre et de la souveraineté du Béarn, charge héréditaire, que lui et ses ancêtres ont remplie avec honneur.

C'est le lieutenant de roi qui, en l'absence du gouverneur, tenoit les *états généraux de Navarre* et *les états de Béarn*. Pendant la tenue de ces états, le commissaire du roi étoit revêtu d'une autorité presque sans limites, et il représentoit le roi *comme s'il eût été en personne*. Ce sont les termes de la commission. Le commissaire du roi avoit des gardes du corps, et faisoit ses communications aux états par son capitaine des gardes, et en recevoit les réponses par une grande ou petite députation des trois ordres, suivant la nature des matières. Entre autres attributions il avoit, en Navarre, celle de lever les partages, d'accorder ou de refuser la sanction aux délibérations, exclusivement au cabinet de

Versailles, le privilége de la Navarre respecté, *que ces lois seroient toujours sanctionnées in partibus Navarræ.*

M. le marquis de Lons (1), dans les années orageuses de 1787, 1788 et 1789, a rempli ces commissions avec beaucoup de fermeté et de sagesse. Il sauva l'honneur des états au mois d'octobre : voici à quelle occasion. La Navarre avoit conservé la noble attitude d'états généraux du royaume de Navarre. Elle avoit résisté à toutes les invitations de l'assemblée nationale, et n'avoit pas voulu nommer des députés ; elle avoit envoyé seulement une députation au roi, composée de M. l'évêque de Bayonne, le marquis de Logras d'Olhonce, Deviviers et Franchisteguy, avec secrétaires et huissiers, pour porter cette fois son *cahier des griefs et doléances,* sans conséquence pour ses priviléges (la Navarre seule, comme démembrement de la haute Navarre, jouissoit de ce privilége, et avoit le droit de présenter au roi un cahier de griefs, pendant que les autres pro-

(1) C'est lui qui envoya à M. de Brienne sa démission avec ces seuls mots : « J'envoie la démission d'une commission que d'après vos demandes je ne puis plus remplir avec honneur. » M. de Brienne lui avoit proposé le cordon rouge et le grade de lieutenant-général s'il faisoit ce qu'il vouloit.

vinces de France ne présentoient qu'un cahier de doléances). Cette députation ainsi séparée importunoit l'assemblée nationale, qui en porta ses plaintes au roi, et un ministre écrivit que les jours du roi seroient en danger si les états généraux de Navarre ne s'unissoient pas à l'assemblée nationale de France. M. l'abbé Eliçagaray présidoit les états de Navarre. La situation étoit embarrassante. M. le marquis de Lons, dès l'arrivée du courrier, assembla un conseil composé du président, M. l'abbé Eliçagaray, de M. le baron d'Alçu, châtelain de Navarre, et de M. le baron d'Arberatz. La commission déclara que les états ne consentiroient pas à s'unir à l'assemblée nationale. Mais l'un d'eux ouvrit l'avis que le lendemain le commissaire du roi prononçât la dissolution des états, pour que le registre ne fût pas souillé d'une lâche adhésion : dissolution que M. le marquis de Lons opéra sans aucune résistance, chose remarquable dans ces temps de trouble.

M. de Lons, quoique officier général, a fait toutes les campagnes d'Espagne, comme lieutenant-colonel dans la légion de M. de Saint-Simon. Il se trouvoit encore au siége de Saragosse, à plus de soixante-dix ans, en qualité de brigadier des armées du roi d'Espagne, et un boulet de canon enleva son fils unique combattant à ses côtés.

Nous n'oublierons pas M. d'Alçu, châtelain de Navarre ; il émigra en 1791. Peu de temps après, M. le duc d'Havré réunit les émigrés en Navarre et Biscaye, et le chargea de correspondre en France avec plusieurs garnisons et les principaux chefs de son pays. M. d'Alçu entretint cette correspondance pendant long-temps par des courriers, et il refusa le remboursement que M. le duc d'Havré avoit obtenu du gouvernement d'Espagne. Il suivit le général Caro dans toutes ses expéditions, et ce général lui rendit le témoignage le plus honorable, après la glorieuse bataille du 6 juin 1792. Il mourut des suites des fatigues de la guerre à la fin de 1793.

L'académie de Pau a long-temps été confiée aux soins de M. l'abbé Eliçagaray, aujourd'hui conseiller au conseil royal de l'instruction publique, homme d'un esprit rare, et qui a bien mérité de la France par ses constans efforts dans des temps difficiles, pour préserver notre avenir de la contagion des mauvaises doctrines.

Dans le pays Basque habitoit M. Garat, frère du ministre de la justice. Il commença par être du côté gauche à l'assemblée constituante, et il adopta ensuite des opinions très-monarchiques. Il se réfugia dans le pays Basque, et là il a été

le courageux défenseur des prêtres et des émigrés.

On regrette de voir dans le côté gauche un député du Béarn qui vouloit qu'on fît à Madame, à Bordeaux, l'offre de toute sa fortune.

Pour aller de Bordeaux à Toulouse, on passe par Langon, Marmande, Agen et Montauban; nous avons suivi cette route dans notre dernier voyage. Nous revînmes à Langon; mais auparavant nous voulûmes visiter la Brède. La vue de la Brède est très-riante, les Landes sont d'un côté, les collines de la Garonne de l'autre. Des eaux limpides baignent les murs du château entouré de prairies, de bois et de haies d'aubépine, appelées *Brèdes* en Gascon. A l'extrémité de la prairie est une cascade, la mousse recouvre les rochers d'où l'eau tombe à grand bruit, et de beaux arbres l'environnent. C'est là que Montesquieu méditoit souvent, c'est là sans doute qu'il disoit : *La Brède ou Paris.* Montesquieu a eu une grande influence sur son siècle, et l'on peut dire qu'il a préparé les brillantes erreurs de l'assemblée constituante. Comme son compatriote Montaigne, il a été plutôt un grand écrivain qu'un grand philosophe ou un grand publiciste.

De la Brède à Langon, le pays est d'une fertilité admirable. Langon est une jolie ville sur la Garonne. C'est près de Langon et de Bazas

qu'Ausone faisoit son séjour, et non loin de Bazas est une fontaine qu'on appelle la fontaine d'Ausone. Après Langon est la Réole ; c'est l'aspect le plus riche des bords de la Garonne ; on passe ensuite à Caudrot ; près de là est le village de Gironde (Gyrus undæ), où l'on voit les restes d'un château qu'on assure être celui des quatre fils Aymon. Aymoin place ce château au confluent de la Gironde et d'une autre rivière. Près de Gironde est *Beauséjour*, habitation de M. de Marcellus. Le château de Montauban près de Gironde, situé dans la commune de Casseuil, revendique l'honneur d'avoir été le séjour de Renaud ; d'autres soutiennent que c'est dans ce dernier château que la reine Hildegarde mit au monde Louis-le-Débonnaire.

Nous traversâmes la Garonne pour aller visiter la demeure de M. de Marcellus. Le château de Marcellus est sur un coteau élevé au-dessus d'un pays magnifique. A droite au levant est le Mont-Pouillan, séparé de Marcellus par le ruisseau du Cérac ; plus loin, sur un autre coteau, Caumont, ancienne terre de la maison de Caumont-la-Force ; la ville de Tonnins apparoît sur l'autre rive de la Garonne ; sur les coteaux qui terminent l'horizon est Clerac, patrie du poëte Théophile ; vis-à-vis de la terrasse le château *Gontault*, an-

cien duché-pairie des Gontaut-Biron ; plus bas Marmande, au nord Sainte-Bazeille, remarquable comme Marmande par ses belles eaux. A gauche, les coteaux de Meilhan, la Réole et son magnifique couvent de bénédictins; au-dessous de la terrasse du château, des vignes, des bois, quelques métairies et le cours de la Garonne. Le nom du château et du village est tout entier latin. Dans la commune de Marcellus (*Castra Marcelli*), il y a un lieu qu'on appelle Marcus; les noms de ce pays offrent des terminaisons grecques mêlées avec des noms latins et des désinences gasconnes. Le ruisseau, auquel M. de Marcellus a consacré une de ses idylles, est le Sérac, et dans plusieurs de ses vers il a chanté les bords du Lisos qui sépare sur la rive gauche de la Garonne le département de Lot et Garonne de celui de la Gironde. La vue de Marcellus ressemble à celle d'Ussé; une grande vallée traversée par une grande rivière, et un demi cercle devant le château placé sur une hauteur opposée.

M. de Marcellus est chéri de tout ce qui l'entoure. La garde nationale de la Réole est venue dernièrement fêter son arrivée. Dans les cent jours, on fit des perquisitions chez lui pour visiter ses papiers et saisir la correspondance qu'on lui supposoit avec la Vendée; les paysans s'ima-

ginèrent qu'on venoit pour arrêter M. de Marcellus, et ils s'armèrent, bien décidés à ne pas le laisser enlever.

On peut dire de M. de Marcellus (1) : « Non-seulement une parole, mais aussi un clin d'œil ou un signe de tête d'un homme de bien, a force de persuader contrepesante et de plus de poids que ne sont infinis argumens et clauses artificielles de rhétorique (2). »

Ses ennemis mêmes ont rendu justice à la vertu de M. de Marcellus, et c'est là le plus bel hommage qu'on puisse recevoir. La louange d'un ami semble toujours intéressée : « C'est une chose plus grande et plus admirable que l'ennemi même honore et révère la vertu qui lui nuisoit, que non pas l'ami rende l'office d'amitié qu'il devoit, pour ce que l'ennemi n'a rien qui le convie à honorer son ennemi, sinon l'admiration de sa vertu, et l'ami bien souvent le fait plus pour le

(1) Plutarque.

(2) M. de Marcellus joint à la plus vaste érudition une rare modestie. Son dévouement au roi ne peut être comparé qu'à sa piété. Quand M. le duc d'Angoulême arriva à Bordeaux, M. de Marcellus vint le rejoindre à travers tous les périls. Il offrit toute son argenterie au prince. Dans les cent jours il refusa, ainsi que M. de Saluces, de payer l'impôt à Buonaparte.

profit et l'utilité qu'il en a reçue, qu'il ne fait pour affection qu'il porte à la vertu. »

De Marcellus nous allâmes à Aiguillon, et d'Aiguillon au château de Buzet.

Le château de Buzet est bâti sur un coteau qui domine un vallon très-fertile. Il faisoit partie du duché d'Albret. Près de là est Xaintrailles et les ruines du château de Montgaillard. La situation du château est fort belle, il domine tout le pays. *Laudaturque domus longos quæ prospicit agros.* Il appartient aujourd'hui à M. de Beaumont, qui s'est distingué dans les cent jours. Sa famille, originaire du Dauphiné, est une des plus anciennes et des plus illustres de cette province; elle y est ainsi désignée : *Très-noble et très-ancienne chevalerie.* Dans la vallée de Graisivaudan, à peu de distance des frontières de la Savoie, on voyoit en 1707 les restes du vieux château de Beaumont qui appartenoit à cette maison dès le onzième ou douzième siècle. La première branche des Beaumont étoit celle des Adrets et d'Autichamp. Les Beaumont servirent les Dauphins jusqu'à ce que le Dauphiné passât à la France. Humbert II avoit voulu donner ses États au roi de Naples à qui ils convenoient à cause de son comté de Provence, et le transport qu'il fit du Dauphiné à la France est dû aux soins d'Amblard de Beau-

mont. Beaumont est un des premiers barons et chevaliers du Dauphiné qui prêtèrent serment au roi de France. Quand le Dauphin s'embarqua pour la Terre-Sainte, le seigneur de Beaumont fut du conseil de régence de l'archevêque de Lyon. Le fameux baron des Adrets étoit un François de Beaumont. Très-jeune encore, il entra dans la première des compagnies appelées *Bandes*, des cent gentilshommes ordinaires de la maison de François I. Il servit *fidèlement et longuement*, en Italie, sous le maréchal de Brissac; sa haine contre les Guises le jeta dans le parti protestant. Si sa cause eût été meilleure, et si ses triomphes n'avoient pas été entachés de cruauté, il auroit acquis une véritable gloire. Grand capitaine, il fit *trembler la Provence, le Languedoc, le Vivarois, le Lyonnois et le Forez.* Jamais homme, dit le continuateur de Castelnau, n'acquit tant de réputation en si peu de temps. Les protestans, sachant qu'il vouloit passer aux catholiques, le firent arrêter et conduire à Nîmes. Il disoit pour expliquer son changement, que *l'amiral vouloit donner les diseurs pour juges aux faiseurs; que Soubise étoit bon; mais qu'il avoit envoyé un censeur où il falloit un dictateur, et et qu'ayant vu son sang et ses peines sujettes à de tels supplantemens, il avoit traité avec M. de*

Nemours. Un ambassadeur de Savoie le rencontra un jour se promenant sans épée, et lui demanda de ses nouvelles : « Je n'ai autre chose à vous dire, sinon que vous rapportiez à votre maître que vous avez trouvé le baron des Adrets dans un grand chemin, avec un bâton blanc à la main et sans épée, et que personne ne lui demande rien. »

De Buzet aux ruines de Montgaillard, ancien château d'Henri IV, le pays ressemble à l'Anjou : ce sont des collines couvertes de champs et de vignes, et des chemins tortueux. De Montgaillard on aperçoit les Pyrénées; mais en approchant de Lavardac la vue change singulièrement. Nous suivions les chemins tracés à mi-coteau, quand tout à coup nous découvrîmes Barbaste avec son moulin fameux par Henri IV qui prenoit quelquefois le nom du meunier de Barbaste. Mayenne un jour enfloit son nom de tous ses titres, Henri IV écrivit à côté du sien *meunier de Barbaste.* Ce nom lui sauva la vie. Au siége de la Fère il s'approchoit de la place; une mine étoit près de partir; un Gascon qui étoit dans la Fère et qui reconnut Henri IV, lui cria : *Moulier de Barbaste, prends garda à tu, la gato que ba gatoua.* En gascon, *la gato* veut dire la chate et la mine; au moment où Henri s'éloignoit la mine éclata. Au-

dessus de la petite ville de Barbaste la Baïze et la Gilise s'unissent, et un coteau qui termine l'horizon vient par un mouvement insensible finir au confluent des deux rivières avec les ormes et les saules dont il est couvert. A gauche est Lavardac au pied des collines. Un peu plus loin, la Baïze coule seule et se brise sur une écluse en écumant. Au fond d'une plaine qu'elle entoure est le moulin de Barbaste avec ses quatre tours, et un pont à trois arches. Les maisons de Barbaste, très-bien bâties, se pressent sur la rivière, et une colline qui forme le couronnement du paysage est surmontée d'un petit bois. La Ténarèse, voie de César, qui alloit du port Sainte-Marie à Bayonne, traverse Barbaste.

On passe ensuite près des ruines du château de Lanoue, et l'on arrive à Nérac, célèbre par sa Garenne, par ses fontaines, par les ruines de son château. La Garenne est une allée délicieuse d'arbres le long des bords de la Baïse, entre deux collines très-vertes; elle est remplie des souvenirs d'Henri IV. Là sont des arbres qu'il a plantés, une grotte où il se reposoit souvent; là sont les ruines d'une ancienne chapelle de la reine Marguerite; Henri IV a passé là une partie de son enfance : comment se refuser au plaisir de parler

encore de lui? « A l'âge (1) de douze ans, il y dispute le prix de l'arc à Charles IX.... Ce monarque l'avoit déjà obtenu sur tous ses courtisans, même sur le duc de Guise, qui, quoique fort adroit, s'étoit laissé vaincre. Le jeune prince de Béarn se montre supérieur au roi, et veut recommencer suivant le droit du jeu; mais Charles s'y oppose, et le repousse. Henri dirige aussitôt sa flèche sur le sein de son adversaire, qui se hâta d'ordonner qu'on éloignât de sa personne un enfant qui annonçoit tant de résolution. » Nous n'avons guère mémoire d'homme qui ait vu plus de hasards, ni qui ait plus souvent fait preuve de sa personne. Le roi de Navarre étoit vaillant : « de cette race des Bourbons il n'y en a point d'autres, dit Brantôme. » A l'âge de dix ans il avoit choisi pour devise deux mots grecs qui signifioient : *Vaincre ou mourir*.

C'est à M. de Batz, gouverneur d'Euse, que Henri IV écrivoit : « Hâte, cours, viens, vole, c'est l'ordre de ton maître, et la prière de ton ami. » Il écrivoit à madame de Batz, après une affaire où son mari s'étoit trouvé avec lui : « Madame de Batz, je ne me dépouillerai pas combien que je sois tout sang et poudre sans vous bailler

(1) M. Villeneuve de Bargemont.

bonnes nouvelles et de votre mari, lequel est tout sain et sauf. »

La manière dont il s'échappa de Nérac est digne des chevaliers errans. Il traversa toutes les armées ennemies, et passa les Landes, les forêts, la Garonne entre les deux lignes des ligueurs, affronta tous les quartiers du duc de Mayenne, longea les murailles de Marmande couvertes d'ennemis, et entra enfin dans Sainte-Foy où étoient les premiers postes de son armée. Ainsi s'ouvrit la campagne qui commença la guerre qu'on appelle *des trois Henri.*

La Fontaine de Saint-Jean qu'on voit encore dans la Garenne fut rétablie par les ordres de Henri IV, et les deux ormes qui l'ombragent ont été plantés, l'un par Marguerite de Valois, et l'autre par Henri IV. La reine Marguerite décrit elle-même dans ses Mémoires les plaisirs de la cour de Béarn. « Nous faisions notre séjour à Nérac, dit-elle, où notre cour étoit si belle que nous n'envions point celle de France, y ayant madame la princesse de Navarre qui depuis a été mariée à M. le duc de Bar, et moi avec bon nombre de dames et de filles, et le roi mon mari étant suivi d'une belle troupe de seigneurs et de gentilshommes aussi honnêtes gens que les plus galans que j'aie vue à la cour, et n'y ayant rien

à regretter en eux, sinon qu'ils étoient huguenots: mais de cette diversité de religion il ne s'en oyoit point parler. Le roi mon mari et madame la princesse sa sœur, allant, d'un côté, au prêche; et moi et mon train, à la messe en une chapelle qui est dans le parc; d'où, comme je sortois, nous nous rassemblions pour nous aller promener ensemble, ou dans un très-beau jardin qui a des allées de lauriers et de cyprès fort longues, ou dans le parc que j'avois faire en des allées de trois mille pas, qui sont au long de la rivière; et le reste de la journée se passoit en toutes sortes de plaisirs honnêtes; le bal se tenant, d'ordinaire, l'après-dîner et le soir. »

La Hire et Xaintrailles, qui défendirent si vaillamment Charles VII, sont nés aux environs de Nérac.

De Nérac nous revînmes à Barbaste, et nous suivîmes les bords de la Baïse jusqu'à Viane, ville qu'on dit bâtie par une colonie de Croisés. Elle est encore toute entourée de murailles. Nous revîmes Buzet, le port Sainte-Marie, les bords délicieux de la Garonne si bien cultivés; l'aisance est répandue partout. On trouve ici une foule de jardins plus beaux que celui d'Alcinoüs avec son verger, son vignoble, ses carreaux de légumes, ses deux fontaines pour l'arroser, sa haie vive et

ses quatre arpens. Nous entrâmes dans Agen par la magnifique allée des Graviers. Agen est une ville très-vieille, ses rues sont très-étroites, et l'intérieur de la ville ne répond nullement à la beauté de ses promenades. Les restes de l'ancienne cathédrale, démolie dans la révolution, sont fort imposans, et l'on ne comprend pas comment on ne rétablit pas cette église. Il est vrai qu'on n'a pas encore achevé à Paris l'église de Sainte-Madeleine, et qu'aucun monument expiatoire n'a été élevé à la mémoire de Louis XVI (1).

D'Agen à Montauban la route passe par Malauze, vieux château ruiné, dans un pays très-montueux, et ce n'est qu'après avoir quitté Moissac, à Françoise, qu'on sort de la Gascogne pour entrer dans cette magnifique plaine traversée par deux belles rivières, et terminée par les Pyrénées. Il est difficile de voir un plus beau pays que celui qu'on découvre de ce lieu. C'est l'aspect du comtat Venaissin quand on descend des

(1) *Delicta majorum immeritus lues,*
Romane donec templa refeceris,
Ædesque labentes deorum, et
Fœda nigro simulacra fumo.
Dîs te minorem quòd geris, imperas:
Hinc omne principium; huc refer exitum.
Di multa neglecti dederunt
Hesperiæ mala luctuosæ.

coteaux de Villeneuve, ou des plaines de la Lombardie, quand on les aperçoit des montagnes du Piémont.

Montauban est une jolie ville. Le Tarn coule au milieu. La cathédrale est belle. L'intérieur ressemble à celui de Saint-Sulpice, et la place royale rappelle la place royale du Marais.

Montauban a déployé un courage digne d'une meilleure cause pour la défense des opinions de Calvin, et le duc de Rohan dit dans ses Mémoires « que Montauban étoit la ville qui de tout le parti des réformés avoit, sans l'aide de personne, toujours mieux fait la guerre. » Louis XIII fut obligé d'en lever le siége en 1621. Jacques Nompar Caumont de la Force commandoit dans la ville que le duc de Rohan le grand capitaine avoit visitée pour exhorter les habitans à faire une vigoureuse résistance. « Montauban, dit le marquis de Puységur, témoin oculaire, fut aussi bravement défendu qu'il le pouvoit être. De tous les siéges que j'ai vus en ma vie, je puis dire qu'il n'y a point de gens au monde qui les aient mieux soutenus. Les femmes faisoient aussi bien que les soldats ; elles combattoient avec un courage incroyable. »

Montauban est une des villes les plus royalistes de France. Laissons parler un de ses députés si

digne d'être l'interprète de ses sentimens. « Dès le commencement de la révolution, la ville de Montauban avoit embrassé le parti du roi. Ni les brillantes théories de l'assemblée constituante, ni l'attrait de la licence proclamée sous le nom de république, ni les illusions de la gloire militaire qui ont séduit tant de sages, rien n'avoit pu tromper la raison de nos plus simples citoyens; ils étoient royalistes comme par instinct, et l'ont toujours été. A la première restauration, les protestans, qui y sont nombreux, rivalisoient avec les catholiques de dévouement et d'amour pour le roi catholique. Telle étoit la disposition des esprits dans le département de Tarn et Garonne lorsqu'on apprit le débarquement de Buonaparte sur les côtes de la Provence. Dès ce moment la population entière de Montauban se mit à la disposition des autorités; elle se présenta comme une armée sans ordre et qui ne demandoit qu'à être ralliée. Elle parut ainsi aux yeux de monseigneur le duc d'Angoulême, qui traversa la ville au milieu de la nuit pour se rendre en Provence. Sans les trahisons multipliées des préfets et des généraux, la patrie eût été sauvée par ses propres enfans, et ses libérateurs seroient sortis de nos provinces, comme ceux de l'Espagne sortirent autrefois des montagnes des As-

turies, et récemment encore de cette ville de Cadix qui restoit seule à soumettre. Nous aurions prouvé par un grand exemple ce qu'il faut bien enfin se persuader, que le sort de la France doit cesser de dépendre de celui de la capitale, et que le gouvernement n'est pas légitime, par cela seul que le siége en est à Paris. Dix jours après l'occupation de la capitale par Buonaparte, ces sentimens animoient encore tous les cœurs, et nos volontaires espéroient encore, à cette époque, se porter jusque sur la Loire; mais ce qu'on eût exécuté sans la trahison de Decaen à Bordeaux et de Laborde à Toulouse, c'étoit de porter la ligne de défense jusque sur la Dordogne, et ce plan, dont l'exécution étoit commencée, se liait aux opérations de l'armée du duc d'Angoulême. Montauban ne céda qu'après Toulouse et Bordeaux. Durant les cent jours, il fallut constamment une garnison pour la contenir. La fédération n'osa jamais s'y montrer. Et malgré Clausel à Bordeaux, Decaen à Toulouse et l'armée de la Loire, Montauban se déclara pour le roi dès le mois de juin. »

Quelques jours avant notre arrivée à Montauban, on avoit répandu le bruit que madame la duchesse de Berri étoit accouchée d'un prince. Tous les habitans étoient sortis de leurs mai-

sons. On se livroit déjà aux transports de la joie la plus vive, quand on apprit que ce n'étoit qu'une fausse nouvelle. Les députés de Montauban seront excellens : on ne s'occupe là que de savoir quels sont les plus dignes.

Les royalistes avoient fixé leur choix sur M. de Scorbiac, que nous venons de citer, sous-préfet de Moissac, homme d'une vertu admirable, beau-frère de M. l'abbé de Scorbiac, aujourd'hui missionnaire.

De Montauban à Toulouse nous traversâmes un pays assez semblable à la Beauce et à la Brie. Il pleuvoit, temps peu favorable pour voir Montauban et Toulouse. Presque toutes les maisons y sont bâties en briques, et cette couleur sombre est fort triste. Toulouse est une très-grande ville entourée de vieilles murailles, et qui semble déserte, tant son étendue répond peu au nombre de ses habitans.

Nous passâmes près du canal du Midi, cette magnifique création du règne de Louis XIV. C'est à Toulouse qu'il commence, c'est par Toulouse que l'Océan et la Méditerranée sont en communication. Corneille a dignement loué cette magnifique entreprise :

La Garonne et l'Atax, dans leurs grottes profondes,
Soupiroient de tout temps pour voir unir leurs ondes,

Et faire ainsi couler, par un heureux penchant,
Les trésors de l'aurore aux rives du couchant.
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,
La nature, attachée à ses lois éternelles,
Pour obstacle invincible opposoit fièrement
Des monts et des rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand roi parle, et les rochers se fendent,
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent,
Tout cède, et l'eau, qui suit les passages ouverts,
Le montre tout-puissant sur la terre et les mers.

Nous vîmes le champ de bataille où Soult fit répandre en vain des flots de sang. Je ne sais quoi de lugubre s'attache aux souvenirs de ce qu'on appelle la gloire des armées de Buonaparte. La gloire ne peut être que l'éclat de la vertu. Et que pouvoit-il y avoir de glorieux à asservir l'Europe par la France, et la France par l'Europe?

Nous avons visité la cathédrale, le musée et l'hôtel-de-ville de Toulouse. La cathédrale est très-ancienne et d'une architecture fort imposante. Le musée possède de fort beaux tableaux.

C'est dans la cour de l'hôtel-de-ville que fut décapité, à l'âge de trente-sept ans, le duc de Montmorency. Il mourut avec un héroïque courage. Le duc de Montmorency avoit été fait prisonnier près de Castelnaudary, par le maréchal de Schomberg, après avoir reçu dix-sept blessures dans un combat qui ne dura qu'une

demi-heure. Sa vue fit une si grande sensation à Castelnaudary quand il y fut porté, que les gens d'armes mirent l'épée à la main pour écarter la foule qui fondoit en larmes et manifestoit hautement ses regrets. La maison des Montmorency ne finit point en lui, comme l'envie s'est plu à le répéter. Cette noble race *s'est toujours perpétuée à côté des divines fleurs de lis*, dit un historien.

La gloire des Montmorency est comme celle des Bourbons unie à la gloire de la France dans les armes comme dans la religion. « Au vu et au su de tous les François, et sans contredit ni opposition d'aucun, les seigneurs de Montmorency ont toujours retenu pour cri de guerre : *Dieu aide au premier chrétien*, et se sont intitulés, de temps immémorial, *premiers barons de France.* » Leurs nobles actions pour le service de Dieu et le Roi leur ont acquis cette louange, d'avoir été *les plus vaillans chevaliers du royaume, les plus preux et de meilleur conseil, et les plus prisés et aimés*. Ils sont entrés plus avant que tout autre, ajoute l'historien que nous avons déjà cité, dans le temple de l'honneur, et ont tellement perpétué les grandes charges de la couronne françoise en leur maison, qu'elles semblent s'y être rendues héréditaires.

La maison de Montmorency a produit six connétables, six maréchaux et trois amiraux de France. Ils ont été alliés des rois, non-seulement de France, mais aussi de Navarre, d'Angleterre, de Castille, de Jérusalem, de Chypre et d'Ecosse, et même des empereurs d'Orient et d'Occident. Alix, reine de France, étant demeurée veuve du roi Louis-le-Gros, ne fit aucune difficulté d'épouser en secondes noces un seigneur de Montmorency. Le roi Louis-le-Jeune étant chargé d'années, et voyant que, selon le cours de la nature, il laisseroit son fils Philippe en fort bas âge, s'avisa de le marier à une fille de Hainault, afin qu'il eût du support des seigneurs de Montmorency et de Coucy, lesquels avoient déjà pris alliance en cette maison. Le roi Louis VIII étant proche de sa mort, recommanda particulièrement à Mathieu de Montmorency II du nom, la garde et protection de son fils et héritier présomptif, qui fut depuis le roi saint Louis. Et le sage roi Charles V fit choix parmi tous les princes et rois chrétiens, de Charles, baron de Montmorency, pour être parrain de son fils aîné, qui depuis, en un temps fort misérable, tint le sceptre françois sous le nom de Charles VI. »

L'étoile fixe de la devise des Montmorency, avec ce mot *aplanos*, invariable, signifie qu'ils

demeureront à jamais fermes en la foi. Il est beau d'être restés fidèles à cette devise, même dans nos jours d'obscurcissement. La vertu brille plus aujourd'hui qu'elle est plus rare. Le nom des Montmorency se rattache encore à l'éclat de la religion. Une église, la seule peut-être qui ait été bâtie depuis la restauration, vient de l'être aux frais d'un Montmorency; et nous avons vu dans le temps où la France gémissoit de l'éloignement des Bourbons et l'Eglise de la captivité de son chef, deux Montmorency-Laval consacrer leur vie à parcourir les hôpitaux et les prisons pour y secourir les malheureux. C'est ainsi qu'ils se consoloient de ne pouvoir servir leur pays dans les fonctions publiques! Hélas! cette noble branche de Laval semble menacée de finir. Le duc de Laval a perdu un fils, l'espoir de sa maison, à l'âge de vingt-deux ans. C'est à la vue de toutes les grandeurs humaines et de leur peu de durée qu'il faut redire avec Isaïe : *Toute grandeur sera humiliée ; Dieu seul sera grand à jamais.*

On montre dans la salle des *Illustres*, à l'hôtel-de-ville, les bustes de Benoît XII, de Cujas, de Pibrac, de Mainard, de Fermat, de Goudouly, du président Duranty et la statue de Clémence-Isaure, institutrice de l'académie des Jeux floraux.

L'origine des Jeux floraux remonte aux troubadours. Le pays situé entre les Pyrénées et les Alpes est proprement le pays des poëtes languedociens et provençaux, dont le règne fut d'environ trois cents ans. Les premiers parurent vers le milieu du onzième siècle. La chevalerie eut à peu près la même durée. *Dieu, l'honneur, les dames*, étoit la devise des chevaliers et des troubadours. Ces deux institutions semblent avoir eu le même but et s'être élevées à la fois pour corriger les vices de leur siècle par les armes et par l'éloquence.

Toulouse ne renouvelle pas sa députation; elle envoie seulement trois nouveaux députés. Ils seront dignes de ceux que Toulouse a déjà nommés.

Toute la France sait que M. de Villèle, un des hommes les plus remarquables qui aient paru dans nos assemblées délibérantes, est député de Toulouse; on sait aussi que malgré le ministère, Toulouse nomma dans le moment où les jacobins sembloient triompher un des hommes les plus dévoués à la cause royale, M. de Castel-Bajac, qui a si noblement résisté aux trois grandes épreuves subies par les royalistes, la convention, l'empire et le dernier ministère.

Notre voyage dans le midi se termina cette année à Toulouse; deux ans auparavant nous

avions passé à Castelnaudary, où fut pris le duc de Montmorency; à Carcassone, peut-être la seule ville du midi où l'opinion ne soit pas aussi fortement prononcée contre les idées nouvelles; à Narbonne, qui a donné son nom à la Gaule Narbonnoise; à Béziers, d'où la vue s'étend sur un pays admirable; à Montpellier, à Nîmes, à Avignon, à Aix, à Marseille; et de là nous étions revenus à Paris par Lyon en traversant le Dauphiné. Assez d'autres ont décrit les monumens et les sites de cette belle partie de la France; les Arènes, la Maison Carrée, la vue de la mer à Marseille, le Comtat Venaissin, la fontaine de Vaucluse, l'arc de triomphe d'Orange. Nous aimons mieux rappeler le dévouement des provinces du midi à la cause royale, et leurs efforts en 1815 contre Buonaparte.

Une lettre de monseigneur le duc d'Angoulême, écrite pendant les cent jours, fait voir la confiance que ce prince avoit dans le midi et l'ouest de la France, et cette confiance n'a pas été trompée. « J'entrerai par le Roussillon, écrivoit-il, avec 30,000 hommes. M. le duc Damas pénétrera avec 20,000 dans la Navarre et le Béarn, je donnerai la main droite à mes fidèles provençaux, et je lui donnerai ma main gauche par ma bonne ville de Toulouse. Il se joindra à Bordeaux et à la

Vendée, et nous irons à Paris avec cinq cent mille hommes, et l'on verra peut-être qu'il y a des royalistes en Frauce. »

Monseigneur le duc d'Angoulême avoit pu juger au mois de mars et d'avril quels sentimens animoient le Languedoc et la Provence.

On va voir dans le précis que nous allons donner de la campagne de monseigneur le duc d'Angoulême dans le midi, tout ce que firent alors les royalistes pour sauver la France, et comment l'armée qui n'était plus *l'armée de la patrie, mais l'armée de César*, arrêta partout l'élan national.

M. le duc d'Angoulême (1) étoit à Bordeaux pour l'anniversaire du 12 mars, quand le 9 au matin il reçut la nouvelle du débarquement de Buonaparte. Il partit aussitôt de Bordeaux pour Toulouse, fit un appel aux François et indiqua pour lieux de rassemblement Sisteron, Clermont, le Saint-Esprit. Les soldats furent réunis aux citoyens après leurs protestations de fidélité.

L'armée devoit être divisée en trois corps : le premier, formé dans le département des Bouches-du-Rhône, et commandé par le lieutenant-général Ernouf, devait marcher sur Sisteron, Gap

(1) Voyez la *Relation de la campagne du Midi*, par M. de Suleau.

et Grenoble ; le second, commandé par le prince, devoit se porter sur Montélimart, passer la Drôme et occuper Valence ; le troisième, sous les ordres du général Compans, maintenoit l'Auvergne et facilitoit le mouvement sur Lyon. Un gouvernement central étoit établi à Toulouse sous la direction de M. de Vitrolles.

A Marseille, à Montpellier, à Perpignan, dans la Lozère, dans la Haute-Garonne, dans l'Ardèche, dans l'Hérault, dans le Var, les généraux assuroient le prince de leur dévouement. C'étoit un spectacle singulier et qui ne se renouvellera jamais, que celui qu'offroit alors le midi ; comme à Bordeaux, tous les citoyens faisoient éclater leur amour pour les Bourbons, et couroient aux armes, et les soldats gardoient au milieu des apprêts de la guerre contre l'usurpateur un silence farouche qu'ils n'interrompoient que par des protestations de dévouement. Quand on apprit l'arrivée de Buonaparte à Paris, le prince pressa avec plus d'ardeur le rassemblement de ses forces au Saint-Esprit. On vit se rassembler autour de lui les gardes nationales d'Avignon, de Montpellier et de Nîmes, le 10e de ligne venu de Perpignan, le seul régiment qui soit alors resté fidèle. Il étoit commandé par M. d'Ambrugeac, frère de M. Louis d'Ambrugeac, qui plus tard

défendit aussi le drapeau blanc dans les provinces de l'ouest. M. d'Ambrugeac avoit inspiré son dévouement à tous ses soldats. M. le duc d'Angoulême envoya au lieutenant-général Ernouf l'ordre de se porter en avant avec les Marseillois, et lui-même se mit en marche aussitôt. Le vicomte d'Escars (1) à la tête de l'avant-garde avoit repoussé le général Debelle, qu'il auroit poursuivi avec avantage; mais 50 chasseurs du 14e passèrent à l'ennemi avec leurs officiers. Pendant ce temps les généraux commandant dans la Haute-Loire, la Lozère et l'Ardèche avoient pris la cocarde tricolore; le Saint-Esprit fut fortifié pour contenir les régimens laissés à Nîmes, Avignon et Montpellier; et le 1er avril, M. le duc d'Angoulême entra à Montélimart. La cavalerie ennemie se montra en avant de Loriol. Attaquée par les volontaires royaux, soutenus

---

(1) M. le vicomte d'Escars est neveu de madame la duchesse d'Escars, persécutée pendant sept ans par Buonaparte avec une barbarie incroyable. Conduite au fort Sainte-Marguerite pendant quatre mois, on ne lui donna pas même de paille pour se reposer. Sa fille âgée alors de treize ans sollicita d'être enfermée avec sa mère pour la servir. Le ministre de la police d'alors donna pour raison de cette persécution que madame d'Escars *déplaisoit à l'empereur*.

par deux compagnies de voltigeurs du 10[e], ils s'enfuirent, et Loriol tomba au pouvoir de l'armée du prince. L'ennemi se retira jusqu'au-delà de la Drôme et occupa le pont et les hauteurs qui dominent la rive droite de la rivière. L'attaque du pont de la Drôme fut très-brillante (1). M. le duc d'Angoulême parut aux premiers rangs avec une rare intrépidité dans l'endroit où le feu étoit le plus vif. Rien ne put lui résister; on fit huit cents prisonniers, et le village et les hauteurs de Livron furent occupés par l'armée royale, qui marcha ensuite sur Valence et sur Romans.

On manquoit de cavalerie pour assurer la vic-

---

(1) Un capitaine de voltigeurs du 10[e] avoit été blessé très-dangereusement à la Drôme. Il fut rapporté à Montélimart dans la maison du maire. Le prince revint dans cette ville le 5 avril. L'officier blessé, apprenant son retour et n'ayant pas l'espoir de survivre à sa blessure, fit demander à monseigneur le duc d'Angoulême, pour dernière consolation, de recevoir de sa main la croix de Saint-Louis avant de mourir. Cet infortuné, luttant contre la mort, sentit ses forces se ranimer à l'aspect du prince; il se souleva pour recevoir l'accolade, et demanda que la croix fut attachée à sa poitrine. Il retomba ensuite en bénissant le coup à qui il devoit une si noble récompense. Les soins qui lui furent prodigués le rappelèrent à la vie, et depuis il a épousé une des filles du maire de Montélimart.

toire, Monseigneur le duc d'Angoulême forma un escadron des officiers de son état-major et de vingt-cinq chasseurs du 14e qui étoient restés fidèles, sous les ordres du duc de Guiche. Ces vingt-cinq chasseurs n'abandonnèrent pas le prince à qui ils avoient promis fidélité. Après la capitulation de la Pallu, ils préférèrent se disperser plutôt que de rejoindre les drapeaux de Buonaparte.

Le général Ernouf avoit occupé Sisteron dès le 27 mars. Il partagea son armée en deux corps. Le maréchal-de-camp Gardanne avoit dû se porter sur Bonnet, et Loverdo sur Lamure. Le général Chabert, qui étoit campé près de Corps, se trouvoit tourné. Mais Gardanne passa à l'ennemi, et Loverdo abandonné fut obligé de revenir à Sisteron avec les gardes nationales. Ces honteuses défections forcèrent le prince de renoncer au projet de marcher sur Lyon, et alors le seul parti à prendre étoit de se concentrer dans le midi. On coupa le pont de Romans, et dès le 5 avril toute l'armée revint à Valence. Là on reçut la nouvelle des révoltes des régimens de Nîmes et de Montpellier. En vain les généraux Briche et Pélissier avoient voulu s'opposer à la sédition; ils étoient prisonniers de leurs soldats. Et ces révoltés osent parler de gloire, et se mettre

au-dessus des François des siècles passés. « Il est vrai qu'on n'en étoit pas encore venu alors à l'insouciance qui règne de nos jours pour la religion, et l'on n'avoit pas encore appris à interpréter en sa faveur et à expliquer d'une manière commode à sa position, son serment et ses lois (1). » Le général Piré, qui occupoit la rive droite de l'Isère, avoit reçu des renforts. Le général Grouchy, sorti de Lyon, s'avançoit sur Valence. Le prince, pour son salut, devoit se retirer derrière la Durance; il ne le voulut pas, il désiroit faire prévenir le général Loverdo de sa situation.

Tout à coup on apprend que le général Gilly marche sur le Saint-Esprit avec les régimens révoltés. Le prince fit avertir le général Ernouf qu'il alloit se retirer sur Orange. Le 7, à deux heures du matin, le corps d'armée se mit en marche, et à une lieue de Montélimart les chasseurs du 14e abandonnèrent l'armée royale malgré leur colonel. L'armée royale passa la nuit à Montélimart. A 10 heures, le prince apprit que le général qu'il avoit placé au pont Saint-Esprit venoit de l'abandonner.

---

(1) Tite-Live.

Au temps de Duguesclin, la gloire militaire s'ap-

L'avant-garde de Grouchy approchoit. Deux officiers entrèrent chez M. le duc d'Angoulême à 11 heures du soir, et lui proposèrent de partir sur-le-champ dans la voiture du ministre du roi de Sardaigne. On le pressa en vain. Le prince ne voulut pas laisser ses fidèles volontaires exposés à la fureur de ces régimens, qui juroient naguère de les suivre. Il envoya le général d'Aultanne auprès du colonel Saint-Laurent, commandant l'avant-garde de Gilly, et une convention fut conclue.

Le prince licencia ses troupes et cinquante chasseurs se présentèrent pour l'accompagner; mais le général Grouchy, arrivé au Saint-Esprit, déclara qu'il se croyoit obligé de le retenir jusqu'à ce *que l'Empereur eût prononcé sur son sort*. Mgr. le duc d'Angoulême écrivoit alors au roi :

---

puyoit sur l'honneur. Amené devant le roi d'Angleterre, qui lui promettoit sa liberté s'il juroit de ne jamais porter les armes contre lui pour la France, Bertrand lui protesta qu'il aimoit mieux finir ses jours dans sa captivité, que de jamais faire un serment qu'il n'auroit pas dessein de garder; qu'il s'étoit dévoué tout entier au service du roi de France, et qu'on ne lui reprocheroit jamais de s'être démenti là dessus. — Mais il donna lui-même le secret de sa fidélité, en ajoutant que sa première vue quand il étoit sorti de France, ne tendoit qu'à faire la guerre aux Sarrazins, pour le salut de son âme et la gloire de la religion chrétienne.

« Je suis résigné à tout ; je ne crains ni la mort ni la prison (1). »

Ce ne fut qu'après la réception des ordres de Buonaparte, à huit heures du soir, que Mgr. le duc d'Angoulême partit pour Cette où il s'embarqua pour l'Espagne.

On ne peut décrire les scènes déchirantes qu'offrit alors l'armée royale, sa douleur ne peut être comparée qu'à la honte des traîtres qui les entouroient.

Où se trouvoient alors les vrais citoyens? Etoient-ils de véritables amis de leur pays, ceux qui, au mépris de leurs sermens, abandonnoient le gouvernement qu'ils avoient reconnu et qui étoit en paix avec le monde, pour recevoir l'ennemi de l'Europe? Ils ne pouvoient prétendre

---

(1) Les personnes qui partagèrent la captivité de son altesse royale au Pont-Saint-Esprit, et qui s'embarquèrent à sa suite au port de Cette, sont : MM. le duc de Guiche, premier écuyer de Monseigneur ; le baron de Damas, le vicomte d'Escars, gentilshommes d'honneur ; le marquis Gaston de Lévis, aide-de-camp ; et le baron de Giresse, secrétaire des commandemens de son altesse royale.

Le vicomte Melchior de Polignac, qui avoit d'abord été enfermé à la citadelle de Montpellier, rejoignit son altesse royale à Cette.

qu'ils combattoient pour la France, puisqu'ils égorgeoient leurs concitoyens dévoués à leur roi. On ne sauroit s'expliquer un pareil délire. Les révolutionnaires s'unirent seuls aux soldats, et ces prétendus républicains s'allièrent à des janissaires et à un tyran au nom de la liberté. Les révolutionnaires et l'armée d'alors ont donc appelé sur leur patrie l'invasion étrangère et la guerre civile. Que restoit-il à faire aux royalistes après l'expédition de monseigneur le duc d'Angoulême, aux royalistes qui vouloient détruire la tyrannie et préserver leur pays d'une guerre de l'Europe contre la France ? Ils devoient s'armer contre les partisans de l'usurpation, s'armer pour montrer à l'Europe qu'unis avec elle contre celui qui avoit été le fléau des nations, ils étoient prêts à sacrifier leur vie pour défendre leur pays, si malgré les traités elle menaçoit l'indépendance de la France. Les royalistes qui parurent avec les armées étrangères arrêtoient la vengeance des étrangers rendus furieux par la résistance d'un parti anti-national. Si des désordres ont été commis, ils étoient inséparables des suites de la guerre. Et la guerre étrangère, qui est-ce qui l'a voulue ? Ce n'est pas sans doute ceux qui s'armèrent dans le midi et dans la Vendée avant l'invasion contre toute la puissance de Buonaparte.

Après que monseigneur le duc d'Angoulême eut quitté la France, les royalistes du midi ne perdirent pas courage. Marseille resta menaçante. La garde nationale refusa de prendre la cocarde tricolore. Nîmes, Avignon, ressembloient à deux villes prises; Bordeaux (1), Toulouse, supportoient impatiemment le joug des soldats.

M. le duc de Damas, envoyé par M. le duc d'Angoulême pour le représenter dans la partie occidentale des Pyrénées, demanda au prince M. Ferdinand de Bertier, homme plein de sagesse et de dévouement, et qui n'avoit pas quitté S. A. R. depuis son départ de Toulouse. M. de Bertier somma le général Harispe, commandant de l'armée des Pyrénées, de se rendre au roi. Il remplit cette mission avec M. de Baradieu, aide-de-camp du général en chef espagnol. Il courut des dangers, parce que le général Harispe, soupçonné par ses généraux subalternes, de servir la cause du roi, ne put pas le protéger comme il l'auroit désiré. Il fut accueilli à Baigorry par madame Harispe qui n'a pas varié un instant dans ses opinions, non plus que sa sœur, dignes l'une et l'autre de descendre d'une des plus an-

(1) A Bordeaux, pas un seul avocat ne voulut plaider dans les cent jours.

ciennes maisons de la Navarre. M. de Bertier parla aux envoyés du général Harispe avec une énergie et un courage qui leur imposèrent. M. de Damas fut puissamment secondé par cet excellent officier et par M. l'abbé Eliçagaray, qui avoit quitté la France avec M. de Coucy, archevêque de Reims, et qui s'établit à Irun pour entretenir des relations avec cette partie du midi. M l'abbé Eliçagaray correspondoit principalement avec M. le baron de Garro, pour le Labour; MM. de Gestas pour le Béarn, et M. de la Faurie d'Etchepare pour la Navarre, etc. A Irun se trouvoient M. le comte Ferdinand de Berthier, M. le comte de Beaumont, M. le marquis de Saluces, M. Saint-Jean, maire de Saint-Jean de Luz, qui y avoit reçu monseigneur le duc d'Angoulême et lui avoit donné mille preuves de son dévouement; M. le comte Blot de Chauvigny; M. de Ravignan, conseiller auditeur de la cour royale de Paris; M. Dupré, sous-préfet à Saint-Flour; M. Fabre, attaché à la maison de monseigneur le duc d'Angoulême. A Vittoria se formoit la légion de Marie-Thérèse. M. le duc de Damas, qui ne pouvoit vaincre la résistance de M. Thouvenot, commandant de Bäïonne, résolut d'attaquer cette ville. La garde nationale et toute la population étoient pour lui. Un coup

de main pouvoit être tenté sans imprudence et décider du sort du royaume, quoique les officiers, qui s'étoient enfermés dans la citadelle, pussent faire quelque résistance. M. de Damas demanda à MM. Eliçagaray et Saint-Jean, s'il pouvoit compter sur deux à trois mille hommes du pays Basque; et à la voix de ces courageux amis des Bourbons, trois mille hommes se réunirent à Saint-Jean-de-Luz; alors M. de Damas envoya M. de Chauvigny pour sommer M. Thouvenot de se rendre.

Le général Thouvenot hésitait; au retour des parlementaires, M. de Damas fit avancer M. le comte de Berthier vers le général pour connoître ses dispositions, et lorsque M. Thouvenot connut la détermination des Basques, il promit que les portes seroient ouvertes. L'ivresse à Baïonne fut générale; on ne peut rien comparer aux transports avec lesquels M. de Damas fut reçu.

La citadelle restoit au pouvoir des officiers, et l'on dut sa reddition à l'habileté et au courage de M. de Damas, de M. de Chauvigny et M. de Bertier, et aux offres réitérées des Basques de donner l'assaut.

Ces trois mille hommes faisoient partie de cette population du pays Basque qui a toujours reconnu des chefs royalistes; et nous citerons parmi eux M. le baron de Garro, dont les ancêtres,

par leur place, étoient chefs des milices du Labour; lui-même avoit conduit aux combats une foule de Basques qui avoient émigré pour aller avec lui en Espagne; dans les cent jours, ces Basques intrépides s'étoient opposés à ce qu'on donnât un seul homme à Buonaparte. Deux hommes aidèrent M. le baron de Garro dans cette résistance, M. Franchisteguy, maire d'Asparen, et M. la Ronde d'Itsasou, aujourd'hui capitaine d'une légion. M. de Saluces et M. de Beaumont, en rentrant en France quelque temps auparavant, y avoient rendu des services signalés; M. de Gestas, de son côté, avoit préparé des volontaires en Béarn : et en Navarre, M. de la Faurie, qui avoit une troupe toute prête, vint se plaindre de ce qu'on ne l'avoit pas employée.

Le clergé basque fut admirable, et entre tous les autres se distingua M. Bidegaray, curé de Saint-Pierre d'Irube.

La Provence et le Languedoc ne cessèrent d'entretenir des relations très-actives avec les chefs royalistes envoyés par le Roi. M. Jules de Polignac, aide-de-camp de monseigneur le comte d'Artois, et dont le nom rappelle la vertu la plus pure et un dévouement que n'ont pu ébranler ni les périls, ni les apprêts du supplice, ni dix ans de captivité, s'établit sur la frontière du Dauphiné avec

M. de Maccarthy, aide-de-camp du prince de Condé, qui a fait de la manière la plus brillante la guerre de l'émigration, et qui aujourd'hui, à la chambre des députés, est un des ornemens du côté auquel il appartient. M. Roger de Damas, dont la valeur est célèbre en Europe, étoit sur la frontière de la Franche-Comté. Autour de MM. de Polignac et de Maccarthy se réunissoient le colonel Durand qui étoit resté fidèle à Grenoble (1), et qui ramena tout son régiment sous le drapeau blanc devant cinq régimens qui avoient passé à Buonaparte; M. du Bois-Armand (2),

(1) Les hussards du 4e parcouroient la ville le soir, avant l'entrée de Buonaparte, tenant des torches d'une main et des proclamations de *l'empereur* de l'autre.

(2) Au siége de Bressuire, par Duguesclin et Clisson, un jeune chevalier du Bois fit serment de porter l'étendard de Duguesclin le jour même, sur la tour de Bressuire, et il tint parole. Un autre, capitaine au régiment de Beauvoisis, se signala au siége de Lille. Les alliés assiégeoient Lille, défendue par Boufflers. Le duc de Bourgogne, qui commandoit l'armée destinée à troubler le siége, ne sachant comment s'y prendre pour faire passer dans la place un avis de la plus grande importance, du Bois s'offrit. Comme il étoit excellent nageur, il espéra en venir à bout par sept canaux qu'il falloit traverser. Il franchit tous les canaux en nageant entre deux eaux, sans être ni vu ni entendu par les gardes postés de ce côté-là. Dès

homme d'une rare intrépidité, et qui, l'année d'auparavant, avoit fait des prodiges de valeur à la tête de la cavalerie françoise à la Chavanne, à Montmélian (1), au pied du château Bayard; lieux

---

qu'il se fut acquitté de sa commission, il prit les ordres du maréchal de Boufflers, et regagna le camp de la même manière et avec autant de bonheur qu'il en avoit eu pour pénétrer dans la ville.

(1) Au siége de Montmélian, Sully faisoit un jour travailler, ayant son bâton en la main, sa mandille verte couverte de passement d'or à jour, et son grand panache blanc et vert au chapeau. Les ennemis jugeant bien qu'il étoit quelque homme de commandement, pointèrent là toutes leurs six pièces, auxquelles ayant mis feu, la première volée porta fort haut, la seconde donna bas, et voyant mettre le feu à la troisième, Sully se retira derrière un banc de roc qui étoit tout contre, avançant une pique au lieu où il étoit auparavant. Un boulet vint donner là si justement, qu'il brisa en la main de Sully la pique qu'il avoit mise en sa place, et les autres allèrent tuer trois pionniers, deux canonniers, et casser les cruches, bouteilles et verres que l'on avoit apportés pour la collation et que l'on avoit mis dans un trou du roc. Ce que le roi ayant su, sa majesté écrivit à Sully une lettre, demi en colère, en ces mots :

« Mon ami, autant que je loue votre zèle à mon service, autant je blâme votre inconsidération à vous jeter aux périls sans besoin. Cela seroit supportable à un jeune homme qui n'auroit jamais rendu preuve de son courage

où combattirent Henri IV, Sully et Lesdiguières; à Chambéry, à Aix, à Bonneville. M. du Bois-Armand pénétra avec dix hommes dans Chambéry, occupé par 400 hussards, un bataillon de Croates et de l'artillerie. A Bonneville il s'avança au galop jusqu'au-delà du pont : « A moi chasseurs, s'écria-t-il, l'honneur est là ; » et avant que sa troupe l'eût rejoint, il avoit tué trois hussards, et il en fit lui-même sept autres prisonniers ; M. de Miribel, qui n'aime à paroître qu'aux jours du danger, et que la cause royale n'appellera jamais en vain ; M. Colomb d'Arcine, alors major du quatrième, qui s'exposa à tous

---

et qui desireroit commencer sa fortune; mais la vôtre étant déjà si avancée que vous possédez les deux plus importantes et utiles charges de mon royaume, vos actions passées vous ayant acquis envers moi toute confiance de valeur, et ayant plusieurs braves hommes dans l'armée où vous commandez maintenant, vous leur deviez commettre ces choses remplies de tant de danger; partant avisez à vous mieux ménager à l'avenir, car si vous m'êtes utile en la charge de l'artillerie, j'ai encore plus besoin de vous en celle des finances. Que si par vanité vous vous les rendiez incompatibles, vous me donneriez sujet de ne vous laisser que la dernière. Adieu, mon ami que j'aime bien, continuez à me bien servir, mais non pas à faire le fol et le simple soldat. »

(*OEcon. Roy.*)

les dangers pour conserver son régiment au Roi, vint aux Tuileries pour assurer Buonaparte de son amour pour les Bourbons, et courut chercher de nouveaux périls auprès de M. de Polignac. Deux jeunes gens dont le dévouement rappeloit celui de M. de Mondyon et de M. de Langerie, que madame de la Rochejaquelein cite dans ses mémoires, vinrent s'offrir et firent cette campagne. L'un âgé de quatorze ans et demi, M. Léon de Chenoise (aujourd'hui garde du corps dans la compagnie de Luxembourg), qui avoit été garde d'honneur de Monsieur à Grenoble, qui jura alors de ne pas quitter la cocarde blanche, et qui a tenu parole, et M. Lubbert, âgé de seize ans, aujourd'hui officier d'état-major. Ces royalistes, et beaucoup d'autres qui s'étoient unis à eux, brûloient de venger l'honneur de la France. Quelques-uns qui appartenoient au Dauphiné vouloient effacer la honte dont quelques factieux ont voulu couvrir cette noble province. Le Dauphiné déteste également l'anarchie et le despotisme, et la liberté qu'il réclame, je parle ici de l'opinion de ceux qui sont dignes de le représenter, peut très-bien s'allier avec le pouvoir de nos rois. Le plan des royalistes étoit très-beau. Pour prévenir

l'invasion des grandes armées russes, autrichiennes, prussiennes, on vouloit soulever le midi en même temps que la Vendée, et aidés des Suisses, des Piémontois et des Espagnols, alliés naturels des rois de France, en finir avec l'usurpation. Fouché (1) dévoila à son maître le

---

(1) « Je dois vous dire la vérité toute entière, disoit Fouché (*) à Buonaparte, vos ennemis ont de l'activité, de l'audace; ils n'attendent que le moment favorable pour réaliser le plan conçu depuis vingt ans et depuis vingt ans déjoué, d'unir le camp de Jalès à la Vendée, et d'entraîner une partie de la multitude dans cette conspiration qui s'étend de la Manche à la Méditerranée.

Dans ce système, les campagnes de la rive gauche de la Loire sont le principal foyer de l'insurrection, qui doit, à l'aide des bandes errantes de la Bretagne, se propager jusqu'en Normandie, où le voisinage des îles et les dispositions de la côte rendent les communications plus faciles. Elle s'appuie d'un autre côté sur les Cévennes pour s'étendre jusqu'aux rives du Rhône par les révoltes qu'on peut exciter dans quelques parties du Languedoc et de la Provence. Bordeaux est depuis l'origine le centre de direction de ces mouvemens.

C'est le parti ennemi du gouvernement qui trouble maintenant la tranquillité intérieure; c'est lui qui agite Marseille, Toulouse et Bordeaux : Marseille, où l'esprit

(*) Rapport à Buonaparte par Fouché, ministre de la police générale de l'empire, *Moniteur* du 18 juin 1815.

plan des royalistes dans le fameux rapport sur la situation de la France. Les révolutionnaires seuls

---

de sédition anime jusqu'aux dernières classes de la population, où les lois ont été méconnues ; Toulouse, qui semble encore sous l'influence de l'organisation révolutionnaire qui lui fut donnée il y a quelques mois ; Bordeaux, où reposent et fermentent avec intensité tous les germes de révolte ; Bordeaux, où la patrie trouva jadis de si nombreux défenseurs, où la liberté excita de si généreux sacrifices et de si nobles dévouemens ; Bordeaux, qui recèle maintenant des apôtres de la guerre civile. C'est ce parti qui est parvenu à soulever les paisibles cultivateurs dans tout le territoire enclavé entre la Loire, la Vendée, l'Océan et le Rhône. On y a débarqué des armes, des munitions de guerre. D'anciens noms, des hommes nouveaux paroissent sur ce sanglant théâtre. L'hydre de la rébellion renaît, se reproduit partout où il exerça jadis ses ravages, et n'est point abattu par nos succès d'Aizenay, de Saint-Gilles et de Palluau. De l'autre côté de la Loire, des bandes désolent le département du Morbihan, quelques parties d'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord et de la Sarthe ; elles ont un moment envahi les villes d'Aurai, de Rhedon, de Ploermel, les campagnes de la Mayenne, jusqu'aux ports de Laval, et ont intercepté un instant les communications du Mans à Angers, d'Angers à Nantes, de Nantes à Rennes, de Rennes à Vannes.

Sur les bords de la Manche, Dieppe, le Havre ont été agités par des mouvemens séditieux. Dans toute la quinzième division, les bataillons de milice nationale n'ont été

arrêtèrent l'exécution de ce projet; les jours de juin arrivèrent, et l'armée de Buonaparte fut vaincue par l'Europe et par la France.

L'arrivée de Buonaparte dans les cent jours, et l'élection de M. Grégoire ont pu faire douter des sentimens du Dauphiné et de Grenoble; mais dans la patrie de Bayard, comme dans toute la France, les descendans de Henri IV ont de zélés partisans. Quand Monsieur vint à Grenoble en 1814, nous avons été témoins des transports avec lesquels il fut reçu, et il n'est pas vrai que la ville ait été illuminée à l'arrivée de Buonaparte. On voyoit seulement sur la place d'armes quelques pots à feux placés par la police, à cause du grand nombre de troupes qui y passèrent la nuit.

Cette partie de l'ancien royaume de Bourgogne qui portoit autrefois le nom de Dauphiné, forme un triangle dont la base est assise sur le

---

formés qu'avec la plus grande difficulté. Les militaires et les marins ont refusé de répondre aux appels et n'ont obéi qu'aux moyens de contrainte. On oppose aux mesures que les circonstances exigent une résistance condamnable, ou une force d'inertie plus dangereuse et plus difficile à vaincre que la résistance. Caën a été troublé deux fois par des réactions royalistes, et dans quelques arrondissemens de l'Orne, des bandes se forment comme en Bretagne et dans la Mayenne. »

Rhône. Peu de provinces, dit Chorier, sont baignées d'aussi grands fleuves, arrosées de tant de rivières et de ruisseaux, ni humectées de tant de lacs, d'étangs, et fontaines. Le Rhône, l'Isère, la Drôme et la Durance sont les rivières principales. « L'Isère naît dans les montagnes de la Tarantaise. Elle est ainsi sujette de la souveraineté de Savoie en son origine jusqu'à ce qu'elle vienne reconnoître celle de France, après avoir passé au pied du rocher de Montmélian, et reçu dans son lit la petite rivière d'Aire. Elle est engagée à divers détours à travers les montagnes dans son canal inégal et serpentant; de là c'est un commun proverbe, que le serpent et le dragon dévorent Grenoble. Les merveilles du Dauphiné ne sont plus des merveilles depuis que l'on ne croit plus que dans l'une des grottes de Sassenage on voit distinctement « des choses étranges : un roi assis dans un trône, la couronne à la tête et des trésors infinis à ses pieds; depuis que les fées ou ces nymphes que les Grecs nomment les Oréades, n'y habitent plus. Ayant eu longtemps de la peine à le croire, dit Etienne Barlet, j'en ai été à la fin persuadé. »

La Tour-sans-Venin, près du village de Pariset, est une autre merveille. On dit que Roland ayant assiégé la ville de Grenoble que les Sarra-

sins occupoient, fit apporter de Paris la terre sur laquelle la Tour est bâtie, et c'est d'où lui est venu le nom de Pariset. On ajoute que les animaux venimeux ne s'en approchènt jamais.

La montagne inaccessible dont on a gagné la cime dès le règne de Charles VIII, la fontaine ardente, la manne du mélèze de Briançon, la grotte de Notre-Dame de la Balme; voilà les sept merveilles du Dauphiné dont Chorier disoit, dans son enthousiasme : « Certes, c'en est une huitième que les géographes et généralement tous les écrivains qui ont vécu sous l'empire romain les aient ignorées, et c'en seroit un plus surprenant que cela n'étant point, ils ne les eussent pas jugées dignes de leurs soins et de leurs écrits.»

Chorier hésite à ajouter à ces merveilles le château de Voiron, « qui étoit, en effet, habité par quelques esprits qui prenoient souvent plaisir de se rendre visibles aux hommes. On les voyoit de loin aux fenêtres où ils paroissoient comme des femmes d'une excellente beauté. Mais comme l'on s'en approchoit, l'on s'apercevoit qu'il n'y avoit rien là de vrai ni de solide, et que ce n'étoit qu'une agréable illusion. »

Les véritables merveilles du Dauphiné sont sa fertilité et la beauté de la vallée de Graisivaudan. Fénélon, en peignant avec sa brillante

imagination les environs de Tyr, a peint les environs de Grenoble. « Ce pays est au pied des Alpes dont les sommets fendent les nues ; une glace éternelle couvre leur front, des fleuves pleins de neige tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent leur tête. Au-dessous on voit de vastes forêts de pins antiques qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque dans les nues ; ces forêts ont sous leurs pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les troupeaux ; là coulent mille divers ruisseaux qui distribuent partout une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied des montagnes qui est comme un jardin ; le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. »

Un des aspects les plus délicieux de la vallée de Graisivaudan est de Montfleury, ancien monastère qui avoit été bâti sur les ruines d'un vieux château. Sa situation est sur une petite éminence à un quart de lieue de Grenoble. Quelques terrasses règnent du côté de la fertile vallée de Graisivaudan. C'est cette vallée qui parut si agréable à Louis XII « par la diversité de ses plantations, par les tours qu'y fait en serpentant la

rivière de l'Isère, et par divers châteaux et plusieurs villages, qu'il l'appela le plus beau jardin de la France. D'un autre côté, la vue s'étend sur Grenoble et sur une plaine arrosée, ou pour mieux dire inondée par la violence du Drac. Au couchant, on ne voit que des rideaux de vignes, et au nord il n'y a que des bocages qui semblent être faits avec artifice, tant ils sont plantés régulièrement. » Que dirai-je des Balmes, ces rochers disposés comme des murailles et garnis de hauts sapins; de Sassenage, fameux par les grottes qui retentissent, disent les vieilles chroniques, des gémissemens de la fée Mélusine, quand un Béranger meurt? Comment ne pas parler de la grande Chartreuse, des Marches, du château Bayard? Non loin de Grenoble, derrière les rochers de la rive droite de l'Isère, dans un véritable désert, s'élevoit, depuis plus de huit siècles, un de ces monumens ~~élevés~~ consacrés à la gloire du christianisme. Là, ceux qui vouloient se livrer à la vie contemplative, trouvoient une retraite profonde et le spectacle de toutes les vertus; là, ceux dont le monde avoit lassé le cœur, pouvoient le vivifier dans une solitude où jaillissoient les sources de cette eau dont parloit le divin Sauveur à la Samaritaine. *Là, on savoit le don de Dieu*; là, toutes les infortunes trouvoient des

consolations ou un refuge. Souvent de grands exemples de miséricorde divine étonnèrent le monde au moment où il avoit à redouter la vengeance céleste, et un grand nombre de ces grâces furent dues, sans doute, à quelques-uns de ces pieux solitaires inconnus à la terre où ils avoient passé en faisant le bien. La révolution, qui attaquoit partout les institutions du christianisme, ne s'arrêta pas devant ces paisibles demeures. Leur pieux silence ne put l'apaiser, et elle dispersa les successeurs de saint Bruno et de ses compagnons. Ceux qui vinrent de Grenoble pour chasser les Chartreux de leur demeure, y arrivèrent pendant la nuit. Les Chartreux étoient à l'église. Quand ils entendirent des cris mêlés au bruit des tambours et aux blasphèmes, ils crurent qu'on venoit pour les massacrer. Ils se prosternèrent tous sur le pavé du temple, attendant leur sort avec résignation. On leur déclara qu'il falloit quitter leur solitude ; ils s'éloignèrent alors. Plusieurs allèrent en Suisse. Tous furent réduits à une profonde misère. Le désert de la grande Chartreuse resta pendant quelque temps muet. Les hymnes à l'Eternel avoient cessé de s'y faire entendre, mais le souvenir de saint Bruno le remplissoit encore. Le voyageur que la curiosité conduisoit dans ces lieux, s'affligeoit de ne

pas y rencontrer les enfans de cet ordre admirable, qui ne donna au monde qu'un exemple, celui des vertus, et de ne pas les y trouver pratiquant la règle de l'homme que l'Eglise de Paris nommoit la gloire des docteurs de l'Eglise d'Angers et leur maître, et qui ne songea qu'à se cacher et à perpétuer dans ces lieux l'amour de l'obscurité et du silence. Ce désir est aujourd'hui rempli, et après de longues années de persécution, nous avons vu reparaître dans ce même désert des hommes échappés au grand naufrage qui a dispersé au loin les débris de tant d'institutions, et couvert de ruines notre malheureuse patrie. Ils sont en petit nombre; ils recommencent comme saint Bruno avoit commencé (1).

---

(1) Montrer l'instituteur des Chartreux dans sa vie, c'est faire aimer ceux qui se réunissent encore pour l'imiter.

Saint Bruno naquit à Cologne, l'an 1024. Son père, Bruno d'Hartenfaust, étoit un chevalier plein de valeur et de piété. Dans son enfance, Bruno mérita le nom de sage. Né avec les penchans les plus heureux, il sembloit, dit son panégyriste, que, dès le berceau, la grâce s'étoit emparée de lui. Ses heureuses dispositions pour toutes les sciences le conduisirent dans deux académies fameuses, Reims et Tours. Beranger, qui est le premier hérétique que le protestantisme invoque en témoignage contre la présence réelle, et dont les erreurs n'étoient point alors

Le désert de la Grande-Chartreuse est encore plein de saint Bruno; son souvenir est partout,

---

connues, fut son maître. Bientôt Bruno se fit une grande réputation, et Beranger le désigna lui-même pour son successeur. Au milieu de jeunes gens qui se livroient à toùs les excès de leur âge, Bruno passoit des jours tranquilles; tel que cette source pure qui conserve, dit-on, la douceur de ses eaux au milieu des ondes amères, il ne se laissa point entraîner au mal par tant de funestes exemples; il sut se préserver aussi de l'orgueil qui se glisse presque toujours parmi les succès qu'obtient le génie.

L'éloquence et la poésie, toutes les sciences profanes ne purent satisfaire cet esprit si vaste et si solide, et une étude profonde de la théologie et de l'Ecriture-Sainte, le prépara à l'ordre sacré de la prêtrise, qu'il reçut à Paris; il ne tarda pas à recevoir le titre de docteur de l'académie de cette ville. L'université de Paris, fondée par Charlemagne, protégée par tous les rois ses successeurs, attiroit alors de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre, une foule de disciples qui portèrent dans toute l'Europe la renommée de Bruno. Reims où il avoit commencé ses études, Reims qui sembloit avoir des droits sur lui, le réclama par la voix de son archevêque. Bruno céda à ce désir; il quitta Paris, vint à Reims, et pendant vingt ans donna à cette ville le spectacle de toutes les vertus. Nous traduirons ici quelques éloges composés après sa mort, pour donner une idée de sa vie.

« Ami des sages, soutien des foibles, ennemi du faste, juste, sincère, grave, tempérant, doux, agréable dans

la peinture a retracé toutes les situations de sa vie dans les immortels tableaux de Le Sueur,

---

ses entretiens par son abord gracieux et par ses manières insinuantes, il captivoit les cœurs; craint, aimé, respecté, la sérénité de son visage étoit l'image de celle de son âme. » Dédaignant le bruit de sa renommée, il répandoit la lumière dans ses écrits et ne s'attribuoit rien de sa gloire. Le pape Urbin II fut au nombre de ses disciples, et l'archevêque de Reims, devenu son ami, connut le trésor de sagesse déposé en Bruno; il usa souvent de ses conseils; mais la mort l'enleva à son église, et à ce digne prélat succéda Manassès, qui avoit acheté le siége de Reims. La vie de ce prélat répondit à de pareils commencemens; le peuple, le clergé tout entier murmurèrent de ses excès, et Bruno fut chargé de lui faire entendre la vérité.

Bruno, dont les représentations avoient été à peine écoutées, fut obligé de se réfugier auprès du comte Ébal, successeur de Roussi, qui dénonça à Grégoire VII les désordres de Manassès. Le pape envoya un de ses légats, qui indiqua un concile où devoient se rendre l'archevêque et Bruno; mais Manassès dédaigna de s'y rendre, et fit abattre à Reims la maison de Bruno et de ceux qui l'avoient suivi; il fit confisquer leurs biens, vendre leurs bénéfices, et leur tendit des piéges pour se saisir de leurs personnes. Ce fut alors que Bruno retourna à Cologne, dépouillé de ses dignités et de ses biens, à cause de son zèle pour la vérité. Le pape ne tarda pas à être éclairé sur l'indignité de la conduite de Manassès, et il lui ordonna de rétablir Bruno dans ses dignités.

et huit siècles encore après sa mort, de pieux cénobites reproduisent toutes ses vertus en sui-

---

Manassès refusa, et il fut déposé enfin pour ses crimes de l'archevêché de Reims, l'an 1081. Alors le peuple et le clergé voulurent nommer Bruno archevêque. Mais Bruno prit la fuite pour n'être point forcé de consentir à son élection, et vint se cacher à Paris. C'est là, dit l'historien de sa vie, que, fuyant l'épiscopat, et par là même prouvant qu'il en étoit digne, il réfléchissoit sans cesse sur les dangers auxquels on est exposé au milieu du monde; sur la brièveté de la vie, sur l'incertitude du moment qui doit la terminer, et la sévérité du jugement qui doit la suivre; sur la fragilité de tout ce que le monde estime, sur le bonheur d'une âme qui n'aime que Dieu et qui soupire après l'éternité, se regardant sur la terre comme dans un lieu d'exil; et toujours occupé de ses pensées de retraite, il se reprochoit d'avoir différé jusqu'alors de les accomplir, lorsqu'il fut témoin d'un fait extraordinaire qui produisit la plus grande impression sur lui. Un homme mort avec une grande réputation de sainteté, un homme qui avoit été son maître et son ami, se leva au milieu de ses obsèques et prononça ces épouvantables paroles : « Je suis accusé, je suis jugé, je suis » justement condamné. » On peut croire que cet événement eut une grande influence sur sa détermination de quitter le monde, car ce fut peu de temps après qu'il se décida, avec deux de ses disciples, Pierre et Lambert, à se retirer auprès de Robert, l'abbé de Molesme, dans le diocèse de Langres. Ils prirent l'habit de la religion, et ils vécurent en ermites dans un lieu nommé Sèche-Fon-

vant une règle établie huit siècles auparavant par un homme que l'amour de la religion conduisit

---

taine, soumis aux règles que ce saint abbé leur avoit prescrites. Un an s'étoit écoulé quand Bruno apprit que dans le diocèse de Grenoble il y avoit une solitude profonde, un désert où personne n'avoit encore pénétré, et que l'évêque de Grenoble, qui lui-même avoit été religieux, aimoit beaucoup les religieux. Il forma aussitôt le projet de partir pour Grenoble. Six de ses compagnons le suivirent. Voici leurs noms : Landuin, théologien profond et Toscan de nation (ce fut lui qui succéda à Bruno dans la place de prieur de la grande chartreuse); Etienne Dubourg, Etienne de Die, l'un et l'autre chanoine de Saint-Ruf, en Dauphiné; Hugues dit le Chapelain, sans qu'on sache précisément pourquoi on l'appeloit ainsi; André et Guérin, tous deux laïques. Bruno et ses six compagnons arrivèrent à Grenoble l'an 1084, au mois de juin. Ils se présentèrent devant Hugues, qui en étoit évêque, et Bruno lui parla ainsi : « Seigneur, nous sommes de pauvres ermites, qui cherchons un lieu propre à faire » pénitence. Nous venons de Sèche-Fontaine, situé dans » le diocèse de Langres. Après y avoir demeuré environ » un an, Dieu nous a inspiré le désir d'une vie plus » retirée, et c'est pour lui obéir que nous avons abandonné ce séjour trop agréable, pour venir chercher » dans votre diocèse une solitude plus propre au genre » de vie que nous méditons. »

Saint Hugues se rappela alors un songe qu'il avoit eu la nuit précédente. Il avoit vu Dieu lui-même se bâtissant un temple dans un des déserts de son diocèse, nommé

dans la solitude. Tel est le privilége de tout ce qui est grand par la religion ; tout ce qu'elle consacre est impérissable.

Stat crux, dùm volvitur orbis.

Chartreuse, et sept étoiles alloient devant lui, comme pour lui montrer le chemin qui conduisoit à ce temple. Cependant voulant éprouver Bruno et ses compagnons, il leur peignit ainsi ce désert qu'ils vouloient habiter : « Ce désert est un lieu horrible, éloigné de toute habi- » tation, de tous secours, environné de montagnes qui » s'élèvent jusqu'aux nues, de rochers arides qui sem- » blent toujours prêts à s'écrouler ; le froid y est exces- » sif et y dure long-temps, la terre, couverte de neige » une grande partie de l'année, ne produit aucun fruit. » Le bruit d'un torrent qui, grossi par la fonte des » neiges, précipite ses eaux de rocher en rocher, » devient encore plus sensible par le silence de la soli- » tude. »

Rien ne pouvoit ébranler la résolution de ces hommes admirables. Saint Hugues fut profondément touché de leurs vertus et les retint pendant quelques jours auprès de lui ; il voulut ensuite les conduire lui-même au désert de Chartreuse. C'est là que Bruno et ses compagnons commencèrent à élever une chapelle sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de Saint Jean-Baptiste. A peu de distance de cette chapelle, près d'une fontaine qu'on appelle encore aujourd'hui la fontaine de Saint Bruno, ils élevèrent à la hâte quelques cabanes séparées les unes des autres ; mais Saint Hugues voulut qu'un temple, un cloître, des cellules, un monastère enfin,

Du château des Marches, frontière de la Savoie et du Dauphiné, de belles terrasses des-

---

s'élevassent dans ce vaste désert, dont il céda la propriété à Bruno.

Laissons parler ici un auteur contemporain qui raconte la vie de ces pieux solitaires. « Leur église est bâtie près du sommet de la montagne ; ils ont un cloître assez commode, mais ils ne demeurent pas ensemble, comme les autres moines : chacun a sa cellule autour du cloître, où il travaille, dort et prend ses repas. Le dimanche ils reçoivent des mains de l'économe du pain et des légumes pour la semaine. Les légumes sont les seuls mêts qu'ils fassent cuire chez eux. Une fontaine leur fournit de l'eau par des canaux qui viennent aboutir à toutes les cellules. Les dimanches et les jours solennels, ils mangent du fromage et quelques poissons quand on leur en donne : ils n'en achètent pas. Ils n'ont en argent dans leur église qu'un calice ; ils ne parlent presque jamais, et s'il est besoin de faire entendre quelque chose, ils font des signes. Quand ils boivent du vin, il est si trempé qu'il n'a aucun goût. Ils portent le cilice sur la chair ; ils sont gouvernés par un prieur ; l'évêque de Grenoble leur tient lieu d'abbé. Quoiqu'ils soient pauvres, ils ont cependant une riche bibliothèque. »

Le comte de Nevers étant allé les visiter, leur envoya de l'argenterie d'un grand prix ; ils la refusèrent, et il leur envoya des parchemins dont ils se servirent pour transcrire des livres. « Comme la Chartreuse est une terre stérile, ajoute l'auteur que nous venons de citer, ils sèment du blé, mais ils en achètent avec les toisons de leurs brebis,

cendent en amphithéâtre jusqu'à la prairie qu'arrose l'Isère. La vue remonte par des coteaux

---

car ils nourrissent de grands troupeaux. Au bas de la montagne demeurent plus de vingt laïcs qui les servent avec une grande affection et qui ont soin de leurs affaires temporelles, tandis qu'ils ne s'appliquent qu'à la contemplation. » Le bruit du genre de vie que menoit Bruno attira un grand nombre de personnes de la France et de l'Italie, dans sa retraite. Urbain, qui avoit été disciple de Bruno, étoit alors assis sur la chaire de Saint Pierre. Désirant vivement appeler Bruno à Rome, il lui adressa un bref dans lequel il lui ordonnoit, après beaucoup de prières, de se rendre auprès de lui. Rien ne fut plus touchant que les adieux de Bruno à ses compagnons; et après avoir reçu sa bénédiction, il se rendit à Rome. Il y arriva à la fin d'avril l'an 1090, et fut reçu par le pape Urbain II avec des transports de joie. Le pape lui offrit le chapeau de cardinal. Saint Bruno refusa toute espèce d'honneur, et ne voulut s'associer qu'aux travaux du souverain pontife pour pacifier l'église.

L'église étoit alors exposée à de grands maux: le schisme de Guibert, anti-pape, usurpateur de la thiare, pontife ambitieux, génie violent... La guerre portée jusqu'au centre de l'Italie, jusque dans Rome, par un prince irrité (Henri IV empereur), jaloux de son autorité, mécontent des papes; et quoique protecteur de la religion, comme empereur, portant partout le carnage, la misère, la dévastation, les mœurs corrompues, la simonie, l'avarice, l'hypocrisie, l'ambition, tous les crimes dans tous les États et surtout dans le sanctuaire... L'hérésie de Beranger,

rians jusqu'à la cîme des Alpes couronnées de neige, pendant que les fruits de l'Italie et de la

---

homme le plus dangereux par ses talens, le plus insinuant par son éloquence, le plus funeste par sa duplicité, le précurseur de Calvin, le destructeur de la présence réelle, l'ennemi de Jésus-Christ, de ses bienfaits, de ses miracles..... Le mahométisme, terrible dans son origine, furieux dans ses progrès, presque invincible dans sa rapidité et le prodigieux cours de ses victoires; monstre sous les coups duquel étoit tombée Jérusalem, et à la domination duquel tendoit alors de la ravir un jeune héros qui joignoit la force à l'adresse, la prudence à la vivacité, la piété à la valeur, Godefroy de Bouillon.

Tel est le tableau fidèle des maux qui désoloient l'Eglise sous le pontificat orageux d'Urbain II, et c'est contre ces maux que le sage pontife réclamoit le zèle, la sagesse et la science de Bruno, qu'il consultoit comme un oracle..... »

Par les conseils de Saint Bruno, le pape rétablit l'ordre dans l'Eglise, et l'on vit bientòt les princes chrétiens se croiser pour arrêter le mahométisme qui menaçoit d'envahir l'Europe et de réduire nos belles contrées au même état où nous voyons aujourd'hui la Grèce. Quelques moines avoient alors la puissance de remuer les cœurs des peuples, et Saint Bruno, Pierre l'ermite, et Saint Bernard, ont sauvé l'Europe de l'invasion du mahométisme; la religion, de l'ignorance et de la volupté. Saint Bruno, au milieu des grands intérêts de l'Eglise, pensoit souvent à ses compagnons; tout à coup ils arrivèrent auprès de lui. Ils n'avoient pas pu supporter son absence, et ils

Provence croissent sur les terrasses du château. C'est un des plus beaux aspects de la vallée de Graisivaudan.

---

venoient pour revoir leur père. En vain Saint Bruno voulut retourner avec eux dans ce désert qu'il regrettoit sans cesse, le pape ne voulut jamais y consentir, et il exigea même qu'il l'accompagnât dans un voyage qu'il désiroit faire pour se concilier l'amitié des princes ses voisins et affoiblir le parti de l'empereur, qui déjà avoit passé les Alpes pour venir établir dans Rome l'anti-pape Guibert. C'est dans ce voyage que Saint Bruno ayant refusé encore l'archevêché de Reggio, demanda au pape de le rendre à sa solitude. Mais Urbain désirant le consulter sur toutes les affaires de l'Eglise, ne lui permit de le quitter que pour s'établir aux environs de Rome. Saint Bruno trouva dans le diocèse de Squillace un désert nommé la Tour, et le comte Roger, qui étoit souverain de la Calabre ultérieure, lui en fit don. Saint Bruno commençoit à jouir du bonheur de la retraite, quand le pape lui ordonna d'assister à deux conciles, celui de Troye, dans la Pouille, et celui de Plaisance. On excommunia, dans ce dernier concile, l'anti-pape Guibert et l'empereur Henri. Philippe, roi de France, devoit y venir, et Alexis Comnène, empereur de Constantinople, y fit demander aux chrétiens d'Occident, par l'entremise du pape, des secours contre les infidèles, qui menaçoient Constantinople. Saint Bruno fut l'âme du concile, où fut renouvelée la condamnation de l'hérésie de Beranger. Nommé légat du pape, il fit rentrer sous son obéissance une province entière d'Italie. Au milieu de toute sa gloire,

Pendant les cent jours, le château des Marches a été le refuge des royalistes du Dauphiné. Mesdames de Bellegarde, dont la famille est alliée à la maison de Lorraine et à la maison de Carignan, et qui possèdent ce château, s'exposèrent alors à tous les dangers pour servir la cause royale.

La vallée de Graisivaudau est pleine de lieux témoins des combats de Lesdiguières ; la tour de Rabot, le coteau de Chalemont, Gières, Montbonnot, Grenoble même qu'il assiégea et prit. « Cette ville, dit le secrétaire de Lesdiguières, en racontant ce siége, est assise au bas d'un coteau, et traversée par la rivière d'Isère ; toutefois ce qui est contre le coteau n'en fait qu'environ le tiers, et consiste en deux longues

---

Saint Bruno n'aspiroit qu'à se retirer au désert. Il vit mourir avant lui ses deux amis, le pape Urbain et le comte Roger, et lui-même épuisé par les jeûnes, par les veilles et les antérités, s'éteignit au milieu des siens, après leur avoir fait les adieux les plus touchans. Il avoit soixante-dix-sept ans quand il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, selon l'expression d'un de ses historiens.

Quatre cents ans après sa mort, fut canonisé par le pape Léon X, celui que les Eglises d'Italie, de France et d'Allemagne avoient nommé la lumière du clergé, l'honneur du sacerdoce, le rempart de l'Eglise, le docteur des docteurs, l'interprète de la religion, l'étoile du désert.

rues, dont l'une tourne du côté de Lyon, et l'autre du côté de Savoie ; celle-ci s'appelle Saint-Laurent, et celle-là la Perrière ; toutes deux communiquent avec le reste de la ville par un pont sur lequel il y a une tour pour l'horloge commune. » Lesdiguières avoit épousé Claudine de Béranger, de l'une des plus illustres familles du Dauphiné, tant par les braves hommes qu'elle a portés, que pour l'origine qu'elle a prise des Bérangers d'Italie. Le duc de Montmorency appeloit le connétable le roi des hommes. « Il n'étoit (1) pas moins grand et moins digne d'admiration en particulier qu'en public. Il n'y a pas eu d'hommes de haut rang dont la vie ait été plus égale, plus uniforme, moins fardée que n'a été la sienne. On n'en vit jamais dont la vertu se soit mieux communiquée et plus universellement répandue à tout ce qu'il a fait et qu'il a dit. Il avoit avec cela une profonde crainte de Dieu, et n'a jamais commencé ni achevé de jour sans le prier publiquement avec ses serviteurs, et bien souvent en particulier. »

Mais quel cœur ne seroit ému à la vue du château Bayard (2) ? Comment ne pas se rap-

(1) Louis Videl.

(2) Le trisaïeul de Bayard fut tué sous les yeux du roi Jean, à la bataille de Poitiers ; son bisaïeul, à la bataille

peler dans cette cour du château le bon chevalier sans peur et sans reproche; les conseils de son père et les instructions de sa mère, et toute cette scène du depart si bien décrite dans le loyal serviteur (1).

---

d'Azincourt; son aïeul, à celle de Mont-Lhéry; son père fut mis hors de combat à la journée de Guinegaste, par une blessure qui lui ôta pour toujours l'usage d'un bras, et le chevalier mourut à la retraite de Romagnano! « Les du Terrail, ajoute l'historien Gaillard, ne survivoient guère aux malheurs de la France, quand ils pouvoient obtenir la mort. »

(1) Rien n'est plus fait pour reposer l'âme que le délicieux tableau que nous allons reproduire ici dans les mœurs et le langage si naïf de notre vieille France:

Peu de jours avant son trépas, le père du chevalier Bayard appela ses quatre enfans devant lui, et leur demanda de quel état ils vouloient être. Quand ce fut au chevalier Bayard: « En l'aage de treize ans ou peu plus, » esveillé comme un esmerillon, d'un visage riant res- » pondit comme s'il eust eu cinquante ans. Monseigneur » mon père, combien que mon amour paternel me tienne » fort obligé, que je deusse oublier toutes choses pour » vous servir sur la fin de votre vie, ce neantmoins ayant » enraciné dedans mon cœur les bons propos que chascun » jour vous recitez des nobles hommes du temps passé, » mesmement de ceulx de notre maison, je serai, s'il vous » plaist, de l'estat dont vous et vos predecesseurs ont été, » qui est de suivre les armes. Car c'est la chose dont j'ai

Sous Humbert II, dauphin de Viennois, qui aspiroit au titre de roi de Bourgogne, et qui renonça au Dauphiné après qu'il eut perdu son fils,

---

» le plus grand desir, et espere aydant la grace de Dieu » ne vous faire point de déshonneur. Alors répondit le » bon vieillard en larmoyant, mon enfant Dieu t'en doint » la grace. Si ressembles-tu de visage et corsaige à ton » grand-père, qui feut en son temps un des accomplis » chevaliers qui feut en chretienté. Si mettrai peine de te » bailler le train pour parvenir à ton desir.

» Après le propos tenu par le père du bon chevalier à » ses quatre enfans, et parce qu'il ne pouvoit plus che- » vaucher, envoya un de ses serviteurs le lendemain à » Grenoble, devers l'evesque son beau-frère, à ce que » son plaisir feust, pour aucunes choses qu'il avoit à lui » dire, se vouloir transporter à sa maison de Bayard, » distante dudit Grenoble cinq ou six lieues. A quoi le bon » evesque qui oncques en sa vie ne feust las de faire plai- » sir à un chacun, obtempéra de très-bon cœur. Si par- » tit incontinent la lettre receue et s'en vint au giste en » la maison de Bayard, où il trouva son beau-frère en » une chaise auprès du feu, comme gens de son aage font » volontiers. »

Plusieurs autres gentilshommes du Dauphiné vinrent aussi. Et le bon père leur dit qu'il avoit l'intention de faire suivre les armes à son fils Pierre. « Il m'est besoin pour » son commencement le mettre en la maison d'un prince, » afin qu'il apprenne à se contenir honnestement, et quand » il sera un peu plus grand apprendra le train des armes. » L'historien raconte ensuite comment Bayard monta sur

on comptoit dans le Dauphiné cinq mille gentilshommes.

« Chacun sait que de toutes les provinces de

---

son cheval et vint se présenter à toute la compagnie en la basse-cour du château.

« Quand le cheval sentit si petit faix sur lui, joinct
» aussi que le ieune enfant auoit ses esperons dont il le
» picquoit, commença à faire trois ou quatre saults,
» de quoy la compaignée eust peur qu'il affollast le gar-
» çon. Mais en lieu de ce qu'on cuidoit qu'il deust crier
» à l'ayde, quand il sentit le cheual si fort remuër soubs
» luy, d'vn gentil cœur asseuré comme un lyon, luy
» donna trois ou quatre coups d'esperon, et vne carrière
» dedans ladicte basse-cour, ensorte qu'il mena le cheual
» à la raison, comme s'il eust eu trente ans. Il ne fault
» pas demander si le bon vieillard feust aise, et souriant
» de joie demanda à son fils s'il auoit point de peur. Car pas
» n'auoit quinze iours qu'il estoit sorti de l'eschole. Le-
» quel respondit d'un visage assuré : Monseigneur, i'es-
» père à l'aide de Dieu, auant qu'il soit six ans, le remuër
» luy ou autre en plus dangereux lieu. Car ie suis icy
» parmy mes amis, et ie pourray estre parmy les enne-
» mis du maître que ie seruiray. Or sus, dit le bon
» esvesque de Grenoble, qui estoit prest à partir, mon
» nepueu, mon amy, ne descendez point, et de toute
» la compaignée prenez congé. Lors le ieune enfant,
» d'une ioyeuse contenance, s'adressa à son père auquel
» il dit : Monseigneur mon père, ie prie à notre Sei-
» gneur qu'il vous doint bonne et longue vie, et à moy
» grace, auant qu'il vous oste de ce monde, que puissiez

France (1), il en est peu où la noblesse soit plus ancienne, mieux titrée et plus valeureuse que celle de Dauphiné. Elle est née pour la guerre

---

» auoir bonnes nouvelles de moi. Mon amy, dit le père, » ie l'en supplie, et puis luy donna sa bénédiction. Et » après alla prendre congé de tous les gentilshommes qui » estoient là l'vn après l'autre, qui auoient à grand plai- » sir sa bonne contenance. La pauure dame de mère es- » toit en vne tour du chasteau, qui tendrement ploroit. » Car combien qu'elle feust ioyeuse que son fils estoit » en voye de paruenir, amour de mère l'admonestoit de » larmoyer. Toutes fois après qu'on lui feust venu dire: » Madame, si voulez venir veoir vostre fils, il est tout » à cheual prest à partir. La bonne gentilfemme sortit » par le derrière de la tour, et feit venir son fils vers » elle, auquel elle dit ces paroles : Pierre, mon amy, » vous allez au seruice d'vn gentil prince; d'autant que » mère peut commander à son enfant, ie vous commande » trois choses tant que ie puis, et si vous les faictes, » soyez assuré que vous viurez triomphammant en ce » monde. La première, c'est que deuant toutes choses » vous aimiez, craigniez et seruiez Dieu sans aucunement » l'offenser, s'il vous est possible, car c'est celuy qui tous » nous a créez, c'est luy qui nous faict viure, c'est ce- » luy qui nous sauluera, et sans luy et sa grace ne sçau- » rions faire vne seule bonne œuvre en ce monde. Tous » les matins et tous les soirs recommandez-vous à luy, » et il vous aydera. La seconde, c'est que vous soyez » doulx et courtois à tous gentilshommes, en ostant de » vous orgueil. Soyez humble et seruiable à toutes gens,

et pour le conseil, témoins tant d'hommes illustres, tant de fameux capitaines et tant de sages ministres qu'elle a produits. Les Lionne

---

» Ne soyez medisant, ne menteur. Maintenez-vous so-
» brement quant au boire et au manger. Fuyez enuie,
» car c'est vn vilain vice. Ne soyez flatteur, ne rappor-
» teur, car telles manières de gens ne viennent pas vo-
» lontiers à grande perfection. Soyez loyal en faicts et
» dicts. Tenez vostre parole. Soyez secourable à pauures
» veufues, orphelines, orphelins, et Dieu le vous guer-
» donnera. La tierce que des biens que Dieu vous don-
» nera, vous soyez charitable aux pauures nécessiteux.
» Car donner pour l'honneur de luy n'appauurit oncques
» homme. Et tenez tant de moi, mon enfant, que telle
» aumosne pourrez vous faire, qui grandement vous pro-
» fitera au corps et à l'ame. Voilà tout ce que ie vous
» en charge. Je croy bien que vostre père et moi ne
» viurons plus guieres. Dieu nous face la grace à tout
» le moins, tant que serons en vie, que tousiours puis-
» sions auoir bon rapport de vous. Alors le bon cheualier,
» quelque ieune aage qu'il eust, luy respondit : Madame
» ma mère, de vostre bon enseignement tant humblement
» qu'il m'est possible vous remercie, et espère si bien l'en
» suivre, que moyennant la grace de celuy en la garde
» duquel me recommandez, en aurez contentement. Et
» au demeurant après m'estre très-humblement recom-
» mandé à vostre bonne grace, ie vois prendre congé de
» vous. Alors la bonne dame tira hors de sa manche vne
» petite boursette, en laquelle auoit seulement dix escus
» en or, et vn en monnoye, qu'elle donna à son fils.

et les Servient sont encore connus dans le cabinet de notre grand Roi ; les Montauban, les Montanègre, lieutenans-généraux dans ses armées, et tant d'autres capitaines et officiers dauphinois dont les escadrons et les bataillons dans ces dernières guerres ont été remplis. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette illustre noblesse a donné des marques assurées de son courage et des témoignages évidens de ses inclinations martiales. On l'a vue braver les ennemis dans les batailles de Crécy, d'Azincourt, de Verneuil, de Pathay, de Fornoue, de Novarre, d'Agnadel, de Ravennes, de Marignan, de Cerisoles, de Pavie, de Renty, de Jarnac, de Montcontour, d'Yvrée, et en tant d'autres qui lui ont acquis un renom éternel.

Il est sans doute bien glorieux de naître de parens nobles, mais la noblesse sans vertu est une possession sans titre. Les gentilshommes de

---

» Et appela vn des seruiteurs de l'evesque de Grenoble,
» son frère, auquel elle bailla vne petite malette, en
» laquelle auoit quelque linge pour la nécessité de son
» fils, le priant que quand il seroit presenté à monsei-
» gneur de Sauoye, il voulust prier le seruiteur de l'es-
» cuyer soubs la charge duquel il seroit, qu'il s'en voulust
» vn peu donner de garde, iusques à ce qu'il feust en plus
» grand aage, et luy bailla deux escus pour luy donner. »

(1) Guy Allard, vie de Humbert.

Dauphiné se glorifient autant de leur vertu que de leur noblesse, et cette vertu est aussi ancienne dans leur famille que la qualité de noble. » Ce fut le 30 mars 1349 (1), par l'abdication de Humbert II, que les Dauphinois furent soumis à l'auguste maison de France. « Heureux dans ce changement, ajoute l'historien que nous venons de citer, d'avoir passé de la domination d'un prince aimé, respecté et considéré, à celle d'une maison illustre qui mérite de commander à toutes les nations du monde (2). »

---

(1) Humbert II, qui céda sa province à Charles V, et qui prit l'habit de religieux de Saint-Dominique, étoit un prince d'un grand courage et d'une grande habileté. Petit-fils de Humbert I de la Tour-du-Pin, famille qu'on ne distingue pas de celle de la Tour-d'Auvergne, que la dauphine Anne, héritière du Dauphiné, avoit choisi pour époux ; il agrandit ses États et fut un des derniers princes qui se croisèrent contre les Turcs. Son expédition fut heureuse, il battit plusieurs fois les infidèles, pacifia les affaires des chrétiens de l'Archipel, fit fortifier quelques places, réparer les ports, rétablit les églises et raffermit, dit son historien, ceux que l'approche des Turcs avoit rendus chancelans et timides.

A peine le fils d'Humbert étoit-il sorti du berceau, que jouant avec lui tandis que sa nourrice l'avoit entre ses bras, il lui échappa des mains et tomba d'une fenêtre dans l'Isère.

(2) C'est dans le Dauphiné que Charles VII, réduit aux

Cette excursion dans le Dauphiné nous a un peu éloignés de notre route. De Toulouse nous partîmes pour Cahors, où l'on voit encore des ruines d'amphithéâtre, d'aquéducs et de temples romains. Henri IV s'est battu trois jours dans cette ville, et l'on montre aux voyageurs la maison où il descendit. A Cahors est né le pape Jean XXII. Cahors se glorifie aussi d'avoir donné naissance à Marot, le créateur de la poésie françoise, et c'est dans le collége de cette ville que Fénélon a été élevé (1).

---

dernières extrémités, vouloit se réfugier. « On avoit (*) mis en délibération ce que l'on devoit faire, si Orléans étoit pris, et fut avisé par la plus grande part, s'il étoit pris, qu'il ne falloit tenir compte du demeurant du royaume, vu l'état en quoi il étoit, et qu'il n'y avoit remède, fors tant seulement de retraire mondit Seigneur le Dauphin en cetui pays du Dauphiné, et là le garder en attendant la grace de Dieu. »

(1) Fénélon a fait son cours d'humanités et de philosophie à l'université de Cahors, dont sa famille étoit peu éloignée. C'est au sortir de ses études qu'il eut envie de se consacrer aux missions du Levant. On jugera de l'enthousiasme qui l'animoit par la lettre suivante :

« Divers petits accidens ont toujours retardé jusqu'ici mon retour à Paris; mais enfin, monseigneur, je pars, et peu s'en faut que je ne vole. A la vue de ce voyage, j'en médite un plus grand. La Grèce entière s'ouvre à

(*) Thomassin, conseiller de Louis XI.

Nous traversâmes rapidement l'âpre Limousin et l'aride Sologne, et à Orléans nous retrouvâmes

---

moi, le sultan effrayé recule; déjà le Péloponèse respire en liberté, et l'église de Corinthe va refleurir; la voix de l'apôtre s'y fera encore entendre. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir, avec les plus curieux monumens, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage, où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu inconnu; mais le profane vient après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, où Socrate a fait le plan de sa république. Je monte au double sommet du Parnasse; je cueille les lauriers de Delphes, et je goûte les délices de Tempé.

» Quand est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec celui des Perses sur les plaines de Marathon, pour laisser la Grèce entière à la religion, à la philosophie et aux beaux-arts, qui la regardent comme leur patrie.

Arva beata
Petamus arva, divites insulas.

» Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célestes visions du disciple bien-aimé; ô heureuse Pathmos! j'irai baiser sur ta terre les pas de l'apôtre, et je croirai voir les cieux ouverts. Là, je me sentirai saisi d'indignation contre le faux prophète qui a voulu développer les oracles du véritable, et je bénirai le Tout-Puissant, qui, bien loin de précipiter l'église comme Babylone, enchaîne le dragon, et la rend victorieuse. Je vois déjà le schisme qui tombe, l'orient et l'occident qui se réunissent, et l'Asie qui voit renaître le jour après une si longue nuit; la terre sanctifiée par les pas du Sauveur et arrosée de son sang,

les souvenirs les plus glorieux de la France. Pourrions-nous, quand la France attendoit un nouveau miracle pour ses Bourbons, ne pas rappeler en arrivant à Orléans le miracle fait pour Charles VII, et qui sauva la monarchie sur le penchant de sa ruine?

Deux factions déchiroient alors l'état. Depuis long-temps les Bourguignons et les Armagnacs se faisoient une guerre sanglante. « Alors les choses étoient dans le royaume de France en petit état, et il y eut divers exploits de guerre et grandes divisions presque partout, dit un historien de ce temps. » On se battoit partout : les villes, les hameaux étoient divisés et renfermoient des ennemis; et cette guerre intestine livroit la France aux Anglois. Elle alloit en devenir la

---

délivrée de ses profanateurs et revêtue d'une nouvelle gloire; enfin, les enfans d'Abraham, épars sur la face de toute la terre, et plus nombreux que les étoiles du firmament qui, rassemblés des quatre vents, viendront en foule reconnoître le Christ qu'ils ont percé, et montrer à la fin des temps une résurrection. En voilà assez, monseigneur, et vous serez bien aise d'apprendre que c'est ici ma dernière lettre, et la fin de mes enthousiasmes, qui vous importuneront peut-être. Pardonnez-les à ma passion de vous entretenir de loin, en attendant que je puisse le faire de près. »

proie, selon cet oracle de la sagesse éternelle : *Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit*, et dans ces circonstances extraordinaires, quand tout étoit désespéré, une jeune fille parut, s'annonça au nom de Dieu comme la libératrice du royaume, obtint, malgré tous les obstacles, le commandement de l'armée françoise et partit pour faire lever le siége d'Orléans. « Arrivée devant la place, Jeanne (1) ne tarda pas à attaquer les bastilles de l'ennemi ; à l'une de ses attaques, au moment où elle posoit une échelle contre la muraille, elle est percée d'une flèche au-dessus du sein, entre le col et l'épaule. Elle tombe presque sans connoissance, est investie par une troupe d'ennemis, se relève sur ses genoux et se défend avec autant d'adresse que de courage ; des hommes d'armes viennent à son secours, et l'emportent à quelque distance. On la désarme ; la blessure étoit grave, le dard ressortoit derrière le col. Jeanne fut d'abord effrayée et ne put retenir ses larmes. Tout à coup elle revient à elle, et dit à ceux qui l'entouroient : « Je suis consolée. » Elle se fit panser, se retira un moment à l'écart pour prier, ramena à l'assaut les

---

(1) Voyez le *Précis historique* de M. Petitot, sur Jeanne d'Arc.

troupes qui effectuoient leur retraite : « Tout est vôtre et entrez-y, leur crie-t-elle en leur montrant la muraille et marchant à leur tête ; la bastille est enlevée. Les Anglois, forcés dans quelques-uns de leurs retranchemens, n'osèrent défendre les autres ; ils levèrent le siége le dimanche, 8 mai ; elle étoit entrée dans la ville le vendredi 29 avril (1). Lorsqu'on annonça leur retraite à la pucelle (2), elle ne permit pas qu'on

---

(1) « L'assaut fut fier et merveilleux plus que nul qui eût été vu de la mémoire des vivans. »

Le sire de Laval raconte comment il vit Jeanne armée de toutes pièces, sauve la tête, et tenant la lance en main, et comme il la vit monter à cheval armée tout en blanc, sauve la tête, une petite hache en sa main, sur un grand coursier noir. Son étendard ployé étoit porté par un gracieux page, et un sien frère, qui est venu depuis huit jours, partoit aussi avec elle tout armé en blanc.

(2) Voici quelques-uns des interrogatoires de Jeanne d'Arc.

« Savez-vous être en la grâce de Dieu ? lui demande-t-on. — Si je n'y suis pas, Dieu veuille m'y recevoir ; si j'y suis, Dieu veuille m'y conserver, dit-elle. » Un des assesseurs avoit trouvé la question si difficile, qu'il avoit déclaré tout haut que Jeanne n'étoit pas tenue d'y répondre.

» Savez-vous si sainte Catherine et sainte Marguerite aiment les Anglois ? — Elles aiment ce que Dieu aime, et haïssent ce qu'il hait.

— Dieu hait-il les Anglois ? — De l'amour ou haine que

les poursuivît. « En mon Dieu, dit-elle, laissez-les partir et allons rendre gloire à Dieu. » L'armée angloise avoit perdu, suivant Monstrelet, six à huit mille hommes devant Orléans, et les débris de cette armée n'étoient plus en état de

---

Dieu a aux Anglois, ne sais rien; mais je sais bien qu'ils seront tous boutés hors par le roi de France, excepté ceux qui y mourront. » Dans un autre interrogatoire, elle avoit déjà dit: « Je sais que le roi gagnera son royaume, et je le sais aussi bien que je sais que vous êtes devant moi sur votre tribunal. »

On l'interrogea beaucoup sur son étendard, que l'on vouloit rendre l'objet d'une accusation de sorcellerie. « En prenant l'étendard, lui dit-on, demandâtes-vous si vous gagneriez toutes les batailles?

— Les voix, répondit-elle, me dirent que je le prisse hardiment, et que Dieu m'aideroit.

— Qui aidoit le plus, de vous à l'étendard, ou de l'étendard à vous? — De la victoire de l'étendard ou de moi, c'étoit tout à notre Seigneur.

— L'espérance de la victoire étoit-elle fondée sur l'étendard ou sur vous? — Elle étoit fondée en Dieu et non ailleurs.

— Si un autre l'eût porté, eût-il eu aussi bonne fortune que vous? — Je n'en sais rien, je m'en rapporte à Dieu.
— Pourquoi vous plutôt qu'un autre? — Il plaît à Dieu de faire ainsi par une simple pucelle pour rebuter les adversaires du roi.

— Ne disiez-vous pas, pour encourager les troupes, que

tenir la campagne. Il falloit en effet que les ministres de Charles eussent foi entière à la mission de la pucelle, pour entreprendre, sur sa parole,

---

les étendards qui étoient en semblance du vôtre étoient heureux?

— Je disois : Entrez hardiment parmi les Anglois, et j'y entrois moi-même.

— Pourquoi votre étendard fut-il porté en l'église de Reims, au sacre, plus que ceux des autres capitaines? — Il avoit été à la peine, c'étoit bien raison qu'il fût à l'honneur. — On l'interrogea aussi sur l'épée de Fierbois. On lui demanda si elle n'avoit pas fait de prière pour que cette épée fût plus fortunée. — J'aurois désiré que toutes mes armes fussent heureuses ; et bientôt après elle dit qu'elle portoit l'étendard pour ne point se servir de l'épée, afin d'éviter de tuer quelqu'un. Elle ajoute qu'elle n'a jamais tué personne. On lui objecte qu'elle s'est trouvée dans des endroits où on a tué des Anglois. Pourquoi ne partoient-ils de France, et n'alloient-ils dans leur pays? dit-elle. Des témoins racontent qu'un chevalier anglois, qui se trouvoit présent à l'interrogatoire, s'écria : C'est une bonne femme!..... Si elle étoit Angloise..... Ailleurs on lui demanda : Eûtes-vous, dès votre enfance, grande intention de faire du mal aux Bourguignons? — J'avois grande volonté en affection que mon roi eût son royaume.

— Croyez-vous fermement que votre roi fit bien de tuer le duc de Bourgogne? — Ce fut grand dommage pour le royaume de France. Mais quelque chose qu'il y eût entre eux, Dieu m'a envoyé au secours du roi de France.

l'expédition de Reims. On avoit à traverser soixante lieues de pays occupé par les Anglois ; on devoit être arrêté sur la route par des villes fortifiées et par des rivières, telles que l'Yonne, l'Armançon, la Seine, l'Aube et la Marne ; on manquoit d'argent pour faire transporter l'artillerie et les munitions ; on n'en avoit même pas pour l'entretien des troupes. La ville de Reims, où l'on prétendoit aller, étoit au pouvoir des Bourguignons. Tout enfin sembloit se réunir pour empêcher de tenter une pareille entreprise, qui, si elle échouoit, faisoit perdre tout le fruit des succès qu'on avoit obtenus. La pucelle insista au nom de Dieu. La prise de Gergeau, où elle fut blessée, la victoire de Pathay, redoublèrent la confiance. On se met en marche ; les villes, graces à la fermeté et au courage de Jeanne d'Arc, ouvrent volontairement leurs portes, ou sont forcées de capituler ; les Bourguignons évacuent Reims à l'approche de l'armée royale, forte au plus de douze mille hommes. Jeanne, tenant en main sa bannière, assiste au sacre du roi, qui lui doit sa couronne. »

On a vu dans quel abîme de maux la France étoit alors plongée. Aujourd'hui l'Europe entière est agitée sur ses fondemens, et la France, l'ancre de salut au milieu des orages, semble mena-

cée de sa ruine. Un parti plein d'audace ose parler encore *de liberté* et *de gloire* au nom de la révolution et de l'empire. La religion est insultée, la monarchie est ouvertement attaquée, et les royalistes sont las partout d'invoquer en vain un pouvoir qui semble s'obstiner à finir. Il n'y a plus d'espérance pour eux. La mort du dernier petit-fils de Louis XIV leur a tout ravi. La légitimité elle-même, cette loi nécessaire au salut des peuples, comment sera-t-elle sauvée? Les princes d'au-delà des Pyrénées et des Alpes sauront-ils la défendre? Hélas! cette belle monarchie françoise approche-t-elle de sa ruine, ou verrons-nous des Bourbons s'en disputer les lambeaux! Le cœur plein de ces tristes pensées, nous arrivions à Paris; mais que notre tristesse a été bientôt changée en joie! Il est né ce prince que la religion demandoit et que la monarchie attendoit d'elle. Il est né ce prince que la mort de son père a entouré d'amour et de vénération. Il est né des prières d'un peuple et du sang d'un martyr. Dieu n'a pas voulu que la race de saint Louis finît par la main d'un athée.

Noble race des Bourbons, à qui la France doit tant de gloire, vous règnerez encore sur nous.

Un enfant auguste nous est né, *il porte sur le front une marque immortelle.*

Salut donc au noble fils de cette dynastie (1) qui n'a dans le monde point de rivale par sa splendeur et par sa durée ! salut au fils de ces Bourbons dont un fier empereur disoit : « Je tiens à beau-

---

(1) « Un héros, Robert-le-Fort, commença la race des Bourbons, cette race immortelle. (*Voy.* l'Histoire de la maison de Bourbon, de Désormeaux, et le Précis sur les Bourbons, de M. de Montjoye.) La Chine seule, dit un de nos historiens, en admettant ses fables, a eu une dynastie, celle de *Chew*, qui a régné huit cent soixante-seize ans. On ne retrouve ensuite que les Arsacides qui ont gouverné les Parthes l'espace de quatre cent vingt-quatre ans seulement. »

Les Bourbons ont donné à la France trente-huit rois, en y comprenant Eudes et Robert, qui ont régné avant Hugues Capet ; vingt-trois au Portugal, treize à la Sicile, onze à la Navarre, quatre à l'Espagne et aux Indes, autant à la Hongrie, à la Croatie et à l'Esclavonie, deux à la Pologne, un à l'Ecosse, plusieurs à Naples, sept empereurs à Constantinople. Plus de cent ducs de Bourgogne, de Bretagne, d'Anjou, de Lorraine, de Bourbon et de Brabant, issus de cette tige illustre ne le cédoient qu'aux têtes couronnées. Quatre princesses du même sang ont porté les sceptres de Hongrie, de Pologne, de Navarre et des Pays-Bas dans les maisons de Luxembourg, Jagellon, d'Aragon et d'Autriche ; enfin plusieurs maisons sujettes de la maison de France ont régné en Angleterre, en Castille, en Ecosse, en Arménie, en Chypre, à Jérusalem, à Naples, et à Constantinople. »

coup d'honneur d'être sorti du côté maternel de ce fleuron qui porte et soutient la plus noble couronne du monde. » Noble fils de France, la patrie vous enfanta au jour de ses douleurs; vous êtes désormais le soulagement de ses maux. Que vous souhaiter aujourd'hui! Soyez pour la France ce que lui ont été les vôtres. Nous n'ajoutons rien à ce vœu? C'est aux Bourbons que la France doit la plus grande partie de ses provinces. Que de fois dans les combats leur sang s'est confondu avec celui des François! Qui ne sait la gloire de Louis I, duc de Bourbon, surnommé le Grand; de Pierre de Bourbon, tué aux pieds du roi Jean, à la bataille de Poitiers; de ce Bourbon, connétable de France, appelé le fléau des Anglois, vainqueur à Cérisolles? Quel éclat ne pâliroit à côté de celui d'Henri IV, du grand Condé et de Louis XIV?

C'est depuis saint Louis (1), chef de cette noble

---

(1) Qui ne connoît la charité de saint Louis, dont le nom rappelle toutes les vertus?

Saint Louis portoit un anneau où étoient écrits ces mots : Dieu, la France et Marguerite; et il disoit souvent : Hors cet annel point n'ai d'amour.

« Quand lui venoit à connoissance que aucun gentilhomme ou femme envieillît, ou tombât en maladie ou pauvreté, ou fût en grande nécessité, pauvre religieux ou

race, que la couronne de France a pris tant de majesté qu'un ancien historien anglois disoit : « Le roi de France, c'est le plus digne et le plus noble de tous les rois, tant à cause de son onction céleste que par rapport à sa puissance guerrière. »

Charles-le-Bel avoit raison, quand il érigea le

---

d'autre état, ou pour aider à marier pauvres filles, dont il fût informé que bien fût employé, donnoit très-largement sien et de bonne volonté, et chacun jour continuellement de sa propre main, humblement et dévotement, donnoit certain argent à une quantité de pauvres, et à chacun baisoit la main.

Ainsi ce très-débonnaire roi en tous ses faits gardoit le lien d'amour et débonnaireté, soit envers ses sujets ou autres. »

Qui n'a ouï raconter les traits de bonté de Charles-le-Sage.

« A l'issue de sa chapelle, toutes manières de gens, riches ou pauvres, dames ou demoiselles, femmes, veuves ou autres qui eussent affaire, pouvoient lui bailler leurs requêtes (à Charles V), et lui, très-débonnaire, s'arrêtoit à ouïr leurs supplications, desquelles passoit charitablement les raisonnables et piteuses, les plus douteuses commettoit à aucun maître de ses requêtes..... Amour de justice, il fut pilier d'icelle; et en telle manière la gardoit que si hardi ne fût, ne tant grand prince en son royaume, ne amé serviteur, qui extorsion osât faire à homme, tant fût petit. »

Bourbonnois en duché-pairie, d'espérer *que la postérité du nouveau duc, marchant sur ses traces, seroit dans tous les temps l'appui et l'ornement du trône* (1).

François vous savez vaincre et chanter vos conquêtes,
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de héros va naître en ces climats,
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.

Salut donc, noble enfant par qui renaît ce noble pays de France, que rien n'a pu encore arracher à la foi et à l'honneur.

Et vous, auguste princesse, dont cet enfant est l'unique joie, vous qui de même que l'héroïne

---

(1) Une des idées les plus touchantes de ce temps-ci est encore due à une princesse de cette auguste maison. Une congrégation religieuse formée sous le nom de l'*Adoration perpétuelle*, habite l'ancien palais du Temple. Madame la princesse Louise de Condé en est la supérieure. Implorer le pardon des crimes commis pendant la révolution, voilà l'objet de cet établissement.

Une autre princesse de ce sang a élevé, pour les convalescens, un hospice qui porte le nom de son fils, et sa vie est consacrée aux malheureux.

Ainsi, dans cette noble famille, princes et princesses, tous, par leurs armes, par leurs conseils, par leurs vertus ou leurs prières, servent cette France, dont ils sont la gloire et l'appui.

d'Orléans n'avez pas cessé un moment d'espérer qu'en vous reposoit notre salut, soyez bénie! Vous que l'adversité nous a montrée si généreuse, et que le péril trouveroit héroïque; vous veillerez, comme une autre Blanche de Castille, sur le dépôt qui vous est remis. Votre cœur aujourd'hui est sans partage à la France; il nous appartient par vos joies et par vos douleurs.

FRAGMENS

D'UN

VOYAGE PITTORESQUE

DANS QUELQUES CANTONS

DE LA SUISSE.

FRAGMENS
D'UN
VOYAGE PITTORESQUE
DANS QUELQUES CANTONS
DE LA SUISSE.

Je partis de Paris au mois de mai 1814, avec quelques compagnons de voyage, pour aller visiter la Suisse. La première chose qui nous frappa, ce fut à Montereau, le confluent de la Seine et de l'Yonne. Au moment où nous passâmes au milieu du pont, la lune d'un côté se levoit d'un blanc très-pur, et de l'autre le crépuscule rougissoit les eaux. Rien n'est plus varié que les bords de l'Yonne jusqu'à Sens; et les environs de cette ville anonncent la demeure d'anciens archevêques, amis des arts et de la grandeur.

A Sens reposoit le grand Dauphin. Que de maux sa vie eût épargnés à la France! C'est en comparant les hommes aux événemens, et les événemens aux hommes, qu'on sent, pour ainsi dire, cette main invisible qui dirige les destinées

humaines sans violer la liberté des cœurs. L'Yonne donne des quais, et un aspect riant à Joigny, bâti à l'entrée des deux routes de Lyon et de Genève. Les riches vignobles de la Bourgogne nous rappelèrent les riches guérêts de la Brie. C'est à la vue de son beau territoire que nous nous plaisions à parler de notre chère patrie.

Avrolles, Flogny, sont de fort jolis villages près desquels passe l'Armance. Tonnerre nous surprit par l'élégance de ses maisons. A Ancy-le-Franc, nous vîmes le château de Louvois habité par ses descendans, fidèles à leur roi et à leur patrie. A Fulvy, nous remarquâmes un très-beau château qui domine tout le pays. La lune éclairoit les coteaux de Montbard quand nous y arrivâmes, et les forges magnifiques de M. de Buffon répandoient une flamme très-vive dans l'enfoncement des vallées.

Le lendemain, nous courûmes visiter les jardins de l'historien de la nature. Ils nous parurent dignes de lui. Elevées sur les ruines de l'ancien château des ducs de Bourgogne, des terrasses très-vastes sont couronnées par une tour qui semble encore la demeure des anciens chevaliers. Des sapins garnissent les murailles, et leur vert noirâtre est la parure naturelle de ces remparts antiques plus solides que l'airain. On sent com-

bien devoient être durables les sermens à l'honneur et à l'amour faits à voix basse au pied de ces murs qui devoient les garder à jamais. C'est au milieu des souvenirs du moyen âge, que Buffon avoit placé son cabinet. C'est là qu'il écrivoit péniblement ces pages si faciles, où l'on ne sait si le génie est le résultat du goût ou le goût le résultat du génie. C'est devant le seuil de cette porte que Rousseau s'est agenouillé. Après Montbard, la Bourgogne devient aride, et nous cherchions ce qui avoit pu faire donner à ce département le nom de la Côte-d'Or, quand nous aperçûmes Val-de-Suzon. Ce n'est pas la Suisse sans doute, ce ne sont pas les bois de la Brie; mais c'est un mélange heureux des collines, des montagnes, des grottes, des ruisseaux et des bois; c'est un pré riant, semé de fleurs, coupé de hauts peupliers, arrosé par une eau limpide et claire comme le cristal. De petits ponts de bois soutenus par des pierres amassées où l'eau coule avec plus de bruit traversent en deux ou trois endroits la prairie ombragée de quelques saules, et terminée par un moulin au bas d'une colline couverte de chênes. Les arbres sur la pente du coteau forment des berceaux de verdure. Des percées qui semblent ménagées à dessein découvrent de loin en loin des rochers disposés par

couches où sont suspendus des chênes et des peupliers trembles que le vent agite sans cesse. Tout est pur au Val-de-Suzon, tout est gracieux; et si la poésie pastorale eût peint des bergers assis dans la grotte, au bord du ruisseau, au milieu du jour, Val-de-Suzon seroit aussi célèbre que les plus agréables vallons de la Suisse et de l'Italie.

A Dijon, nous avons visité l'arbre du grand Condé et la maison du grand Bossuet, et nous avons retrouvé les souvenirs de ces deux hommes que l'amitié moins encore que l'éloquence de l'évêque de Meaux a unis à jamais pour la postérité. La cathédrale nous offrit un tombeau d'une simplicité ravissante. Une jeune et belle femme est représentée mourante au pied d'une pyramide funéraire, deux anges tiennent un linceul et ne peuvent se décider à en recouvrir sa belle figure.

En traversant Auxône, nous nous entretenions de la gloire du grand roi qui a conquis à la France ces belles limites de la Franche-Comté. Nous ne fîmes que traverser Dol, la belle chaussée élevée sur la Saône, le joli village de Mont-sous-Vaudrey, Poligny et une très-belle vallée où une route bâtie dans le roc conduit jusqu'à Montrond. Nous étions dans les Alpes; nous revoyions les plantes qui croissent sur les premiers rochers qu'on trouve au-dessous des sapins.

De la tour de Montrond nous aperçûmes à la fois le Jura, les Vosges, les Alpes de la Suisse, de la Savoie et du Dauphiné, et le Mont-Blanc!

Nous montâmes sur une des fenêtres de la tour qui tombe en ruines, et nous nous sentîmes saisis d'une horreur religieuse à la vue de cette profusion de merveilles que Dieu a semées dans la nature, et de cet abîme de l'immensité. De tous côtés, des bois de sapins, des prairies, des collines, des troupeaux, des rocs brisés, des vallées ouvertes et fermées, et devant nous le spectacle des montagnes depuis le coteau jusqu'au Mont-Blanc. Toutes les couleurs, toutes les hauteurs, étoient devant nos yeux; nous suivions leurs dégradations insensibles; et notre imagination resserrée dans cet espace, s'élançoit par-delà les monts et les cieux.

Nous ne fîmes que traverser Champagnolle, ville fort jolie sur la Londane qui tombe sur des rochers, et la nuit nous surprit deux lieues avant la Maison-Neuve au milieu des torrens, des cascades, des rochers et des bois de sapins.

Quelquefois nous penchions la tête près de la route sur les bords du précipice, et la lune qui n'éclairoit plus que le noir lugubre des bois, nous inspiroit une secrète horreur. De Maison-Neuve jusqu'à Morez et aux Rousses, on découvre à

chaque instant des aspects nouveaux. Ces prairies si riantes qui se terminent auprès des rochers les plus arides d'où s'élèvent quelques chétifs sapins, ces précipices ouverts à tous les instans, qui font sentir à l'homme combien sa vie tient à peu de chose, ces routes magnifiques élevées au-dessus de ces abîmes et qui lui parlent de sa grandeur, ce beau ciel, cet air pur, je ne sais quoi d'agreste et de sauvage qui plaît toujours à l'imagination, en montrant ce que seroit la terre si l'homme ne l'eût embellie, tout intéresse l'âme dans les montagnes. Enfin nous franchîmes les frontières de la France, et nous entrâmes dans la Suisse. J'avoue qu'outre la peine de quitter ma patrie, je voyais encore à regret finir son territoire; je ne sais pourquoi il me sembloit qu'il ne devoit pas avoir de bornes. Je conçois à présent comment les hommes qui ne reflèchissent pas prennent l'étendue pour la grandeur. Liberté et patrie furent les premiers mots que je vis en Suisse. Toutes les monnoies, toutes les inscriptions portent cette devise. Je trouvai dans les paysans du canton de Vaud plus de dignité, plus de confiance en eux-mêmes, que dans les paysans de la France. Les uns croient influer sur les événemens, les autres s'y soumettent sans y participer. De là la différence de leurs caractères.

C'est de Saint-Sergues, le premier village suisse que nous rencontrâmes, que le lac de Genève s'offrit à nos regards. Les montagnes au pied desquelles il se trouve étoient environnées de nuages, et la couleur des eaux du lac se confondoit avec le ciel. Je fus quelque temps avant de le reconnoître; mais enfin je distinguai ses deux rivages et cette immense étendue d'eaux! On ne peut se figurer réunis plus de grandeur, plus de richesse et de fertilité. Nous vîmes un soldat s'écrier, ivre de joie à la vue du lac: Ah! voilà mon pays! Je ne m'étonnois pas de l'accent qu'il avoit mis dans son exclamation. On sent qu'il doit y avoir quelque chose de plus fort dans le patriotisme de ceux qui sont nés au bord de ce b au lac. La patrie a plus d'empire encore sur notre cœur quand elle élève notre imagination par son aspect ou par ses institutions.

A Genève, la maison où Rousseau est né nous apprit (1), par son extérieur pauvre et négligé,

---

(1) Pendant que Voltaire attaquoit le christianisme avec un délire qui n'a jamais eu d'exemple, un homme par une conduite non moins singulière, mais par des voies toutes différentes, partageoit l'influence qui sembloit être alors réservée exclusivement à l'esprit et à l'éloquence.

Le cœur de Jean-Jacques s'indigna de l'orgueil des philosophes et de leur doctrine de mort, et son déisme

le secret de son humeur contre la nature et la société. Nous admirâmes les promenades de la

---

plus sincère que celui de Voltaire, fut révolté du grossier matérialisme du livre d'Helvétius. Voltaire, qui a jugé très-bien Helvétius, s'indigne, dans sa Correspondance avec d'Alembert, *contre ce polisson, contre ce petit magot boursouflé d'orgueil qui vouloit écrire contre l'abominable livre d'Helvétius. Ce sont de tels philosophes,* ajoute-t-il, *qui ont rendu la philosophie odieuse et méprisable. A la cour on est révolté de voir dans le Dictionnaire Encyclopédique une apostrophe à ce misérable, comme on en feroit une à Marc-Antoine.*

L'orgueil fut bien différent dans Voltaire et dans Rousseau. Leur situation respective contribua beaucoup à la direction de leur conduite et de leurs opinions. Voltaire avoit déclaré la guerre au Dieu de la société, à Jésus-Christ, dont la religion étoit la loi fondamentale des monarchies catholiques de l'Europe. Rousseau attaqua la société elle-même. Il reconnut la Providence et la médiation du Christ (*). Mais comme sa place dans la société ne lui sembloit pas répondre à ce qu'il valoit, il accusa les hommes d'avoir gâté tout l'ouvrage de Dieu, et il ne voulut point d'hommes entre Dieu et lui. Tous ses doutes contre la révélation lui vinrent de la nécessité d'admettre que des hommes eussent été chargés de la lui transmettre.

(*) Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. L'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.

(*Emile.*)

Treille et du Plinpalet, et la vue magnifique qu'on découvre de la place Maurice. Cette place

---

Cependant, comme l'homme aussi étoit un ouvrage de Dieu, il se vit forcé d'admettre que l'homme *est un étre naturellement bon, aimant la justice et l'ordre, et qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain.* Selon lui les sociétés seules avoient troublé l'ordre, et comme l'homme isolé ne pourroit penser, l'homme qui pense devint à ses yeux un animal dépravé. La confusion des idées, l'abus des termes se font remarquer à chaque instant dans Rousseau. Il n'est grand que quand il parle de Dieu et de la vertu. Pour être conséquent à son système il fallut qu'il attribuât à l'homme individuel le sentiment de tout ce qui lui étoit bon dans l'ordre moral, et qu'il constituât ainsi sa raison en juge infaillible; incompréhensible aveuglement! Après avoir reconnu que nos idées naturelles sont pleines d'obscurité, et que bien souvent elles nous trompent, Rousseau en conclut que la raison, qui n'est que la faculté de juger ces idées et de choisir entre elles, doit être pour nous un tribunal souverain. Ne voyoit-il donc pas, l'insensé, qu'en attaquant la révélation, dont il sentoit la nécessité, il prouvoit encore plus l'insuffisance de la raison pour nous conduire à la vérité. Et lui-même n'avoit-il pas dit : On a beau vouloir établir la vertu par la raison seule, quelle solide base peut-on lui donner? Philosophe, tes lois morales sont fort belles, mais montre-m'en, de grâce, la sanction.

Mais à quoi sert de rappeler les contradictions de Rousseau? qui n'en est pas convaincu? Qui ne sait qu'il est un exemple des égaremens où peut tomber l'esprit hu-

se trouve à l'entrée du lac, et de là on voit les deux chaînes de montagnes qui s'étendent sur ces deux rivages, et semblent dans le lointain se terminer où il finit. Les environs de Genève sont un jardin délicieux habité par un peuple opulent. Des promenades qui vont toutes aboutir au lac, des coteaux chargés de maisons élégantes qui ressemblent à des palais, les voiles blanches des barques qu'on entrevoit à travers les arbres, des prairies, des vignobles, des troupeaux répandus sur les collines, le plus heureux mélange du luxe et de l'utilité, le lac qui varie à chaque instant

---

main, quand il ne reconnoît plus de règles. Sa vie entière a été un tissu d'inconséquences, comme ses écrits étoient pleins de contradictions. On y trouve sans cesse des pages qui transportent et d'autres qui révoltent. Rousseau séduisit ceux en qui le besoin de la religion combattoit encore contre les doutes que Voltaire semoit dans la société. Avec sa prétendue religion naturelle, on crut avoir quelque chose qui remplaçoit la foi, et ce n'étoit que l'autorité de l'éloquence de Rousseau. Il a fait servir le nom de Dieu et ses attributs à renverser la religion qui est son ouvrage, comme Helvétius faisoit servir les mots d'humanité et de nature contre Dieu, qui en est le créateur. Aveugles qui attaquoient Dieu avec ses propres ouvrages. Rousseau avoit attaqué la société, il en fut puni par cette haine contre les hommes, qui a fait de la fin de sa vie une scène de délire et peut-être de désespoir.

ses effets ; tantôt le rivage s'allonge dans ses eaux et forme une espèce de promontoire, tantôt il s'arrondit en canal, tantôt il s'éloigne, et dans le lointain présente une saillie couverte de maisons et de peupliers ; tout ici est bien propre à donner une idée du séjour de Baïes, si vanté par les anciens. A Ferney nous vîmes s'abaisser devant nous un terrain en pente chargé de pampres, qui finit à des bois et au lac, et dans le fond entre deux montagnes le Mont-blanc couronne le tableau. Au printemps, ce séjour doit paroître une création de la féerie.

A Ferney, comment ne pas songer à Voltaire et à cette passion de célébrité qui a agité sa vie. Si Voltaire, me disois-je, reparoissoit parmi nous, seroit-il content de la manière dont on le juge ? Non, il trouveroit que ses descendans, auxquels il en appeloit sans cesse, ressemblent assez à ses contemporains avec lesquels il ne pouvoit vivre.

Une circonstance remarquable de l'enfance de Voltaire, c'est sa présentation chez Ninon, et la reconnoissance que le *prêtre de la raison* contracta pour la *prêtresse de la volupté*. Ninon avoit pressenti le génie de Voltaire, et lui légua par testament deux mille francs pour acheter des livres. Bientôt la société du marquis de la

Fare, de Chaulieu, lui fut ouverte. Le prince de Conti et le duc de Vendôme y venoient souvent. Une insulte reçue à la porte du duc de Sully de la part d'un homme de la cour *à qui il avoit dit des paroles piquantes*, la bastille et au bout de six mois l'exil, son séjour en Angleterre, où il trouva la philosophie de Shaftsbury commentée par Bolingbroke, les systèmes de Locke, de Newton, décidèrent de sa haine et de son mépris contre tout ce qui existoit en France. Son esprit léger confondit tout; et parce que la physique de Newton étoit meilleure que celle de Descartes, la métaphysique de Locke devoit l'emporter sur celle de Mallebranche, et les querelles du jansénisme et du molinisme qui agitoient alors les esprits en France lui parurent être toute la religion. Une fois placé dans ce point de vue, tous les objets prirent de fausses couleurs à ses yeux.

« Dans un siècle où les progrès des arts, du travail, de la richesse avoient ainsi modifié les mœurs publiques, Voltaire devoit avoir une influence prodigieuse sur ses compatriotes, et par conséquent sur l'Europe entière. Voltaire (1) étoit tour à tour et en même temps magnifique et

(1) Ancillon.

avare, libéral et avide, courtisan du pouvoir et ami de l'indépendance, tolérant et persécuteur, généreux et vindicatif; il flattoit les grands et se moquoit d'eux, célébroit les vertus du peuple et méprisoit sa grossièreté, caressoit les ministres et chantoit la liberté, déchiroit les écrivains du grand siècle et les admiroit sincèrement, encensoit les auteurs ses contemporains et les insultoit dans le secret de son opinion et de sa pensée. Voltaire réunissoit dans son esprit tous les contrastes; connu par la versatilité de son esprit, il prenoit au besoin toutes les formes; il étoit fait, par ses défauts comme par ses vertus, par ses foiblesses autant que par ses qualités personnelles, pour être l'homme du siècle, et pour préparer la dissolution des empires.

Voltaire a été l'enfant de la régence avant d'être le représentant de son siècle, et l'esprit et les mœurs de la régence ont été avec quelques modifications l'esprit et les mœurs de tout le règne de Louis XV. En quoi consistoit l'esprit de la régence ? à ne pas croire à la dignité de la nature humaine, à rien de pur, de noble, d'élevé; mais à tout nier, et à se moquer de tout, fût-ce de soi-même, pourvu que ce fût avec finesse; à rendre la débauche des mœurs plus piquante en y joignant la débauche de l'esprit; à s'amuser des

vices comme des ridicules, et à ne voir dans les crimes que des combinaisons hardies et bizarres, dans les principes que des usages surannés. Le comble du mérite et de l'art étoit d'effacer et de faire disparoître toutes les idées morales par ce jeu de l'ironie, et cette tactique du ridicule, qui consistent à mettre tout en antithèses pour anéantir les deux termes, ou les deux idées, l'une par l'autre, et les détruire toutes deux.

Toujours actif et véritablement inépuisable, il reproduisoit sans cesse les mêmes idées sous des faces nouvelles; c'étoit un protée qui changeoit de formes pour que personne ne lui échappât. Il atteignoit par les poésies légères ceux qui ne lisoient pas les tragédies, par l'histoire ceux qui étoient indifférens à la philosophie; et à force de reproduire les mêmes idées et les mêmes faits, il persuadoit ceux qui prenoient cet acharnement pour la conviction, et cette conviction pour le signe de la vérité... Il étoit à la fois le chef et l'enfant perdu du parti; il dirigeoit les grandes attaques, et, comme un simple soldat, il combattoit aux avant-postes, ou montoit le premier à la brèche.

L'âge auquel Voltaire parvint peut faire dire de lui, en se servant d'un mot de Tacite : *habue-*

runt vitia spatium exemplorum. Les vices eurent le temps de faire exemple.

A peu de distance de Ferney et de Genève est Coppet, séjour de madame de Staël. Il étoit difficile d'avoir plus d'esprit que madame de Staël, sa conversation étoit pleine de prestiges. Brillante, animée, elle s'enivroit d'elle-même, elle étonnoit par les éclairs qu'elle jetoit autour d'elle. Son imagination éblouissoit sa raison, comme le prisme qui empêche l'œil de se fixer sur l'objet véritable à force de le multiplier; mais on sentoit trop qu'elle avoit plus d'esprit qu'elle n'en pouvoit conduire. « Livrée (1) à tout ce que le grand monde a de plus séduisant, et beaucoup trop disposée à ne voir que le côté brillant des hommes et des choses, à ne placer le bonheur que dans l'éclat, la vie que dans l'agitation, la raison que dans les succès du bel esprit, madame de Staël n'avoit rien pour juger les choses indépendamment des personnes; aussi les préjugés de patrie, de famille, de religion, de gouvernement, ont dicté presque tous ses jugemens. »

Le lac n'est nulle part plus beau que depuis Nion jusqu'à Ouchi. Nous nous embarquâmes à Nion. En avançant au milieu du lac, Nion s'é-

---

(1) M. de Bonald.

loignoit insensiblement, et ses maisons se groupoient en un amphithéâtre terminé par le temple placé au haut de la ville. Le pays de Vaud et le Chablais se déployoient devant nous. Nous avions le double spectacle d'un pays pauvre et d'un pays opulent sur les deux rives du lac également fertiles. Le soleil brilloit aux extrémités des vagues bleues du lac, qui ressembloit à une couche immense de lapis-lazuli. Nous nous plaisions à contempler ce rivage délicieux du pays de Vaud, où la nature semble vouloir étaler sa fécondité et sa grâce. Les plus jolis villages sont répandus sur les coteaux qui dominent le lac ; mais rien ne nous surprit autant que Rolles et Morges. Dans ces deux petites villes, il n'y a pas une maison qui attriste les regards par l'aspect de la pauvreté, et rien n'est plus propre à porter dans l'âme les sentimens les plus doux que l'image de l'aisance, éloignée également de la splendeur, de l'opulence et du dégoût qu'inspire la misère. La végétation n'est nulle part plus riche qu'aux environs de Lausanne, et les montagnes deviennent vis-à-vis de cette ville des rochers magnifiques qui descendent majestueusement dans le lac. Tout est imposant près de Lausanne, tout est gracieux, et c'est cette réunion si rare de la grâce et de la grandeur qui forme la beauté. De Lausanne jus-

qu'à Morat, rien ne nous surprit que les magnifiques bois de sapins semés sur la route. Ces arbres, dont les troncs dépouillés de verdure s'élèvent vers le ciel, ressemblent à de superbes colonnes qui supportent un dôme noirâtre. On n'est pas éloigné de croire que les églises gothiques aient été formées sur ce modèle. Après Moudon, à Lussentz, nous vîmes sur un coteau un ancien château surmonté d'une tour et de plusieurs pointes qui sont visiblement imitées des extrémités des jeunes sapins. En Suisse, le sapin se mêle à tout. Les fontaines sont reçues dans le tronc de cet arbre dont les planches donnent aux maisons leur élégance et leur propreté.

Morat (1) et le lac Morat sont célèbres par la bataille que les Suisses gagnèrent sur le duc Charles de Bourgogne, surnommé *le Téméraire*. Tous les braves qui combattirent dans cette journée méritoient de laisser leurs noms à la postérité ; ils sont oubliés ou inconnus, mais sans doute ils

---

(1) Tous les ossemens des Bourguignons morts dans cette bataille avoient été recueillis dans une chapelle. Ces os ont été jetés dans le lac, et la chapelle détruite quand l'armée révolutionnaire de France entra en Suisse.

A Fribourg on voit encore le tilleul planté le jour de la bataille de Morat, le 22 juin 1476.

trouvèrent dans leur cœur la récompense de leur dévouement. Le ciel a placé dans nos âmes un juge qui, plus sûr dans ses arrêts que les contemporains ou la postérité, récompense ou punit toujours nos actions.

Le costume du canton de Berne est fort remarquable : de longues tresses de cheveux attachés à des rubans qui traînent jusqu'à terre, des corsets noirs ou bleus avec des colliers en velours, un chapeau de paille jaune souffrée, orné de quelques fleurs, ou bien une espèce de fraise qui forme autour de la tête des ailes qui l'arrondissent en l'embellissant : on ne conçoit rien de plus approprié à la Suisse. Les maisons sont en bois, avec des fenêtres d'un verre arrondi.

L'imagination épuise ses couleurs en peignant la Suisse ; c'est là qu'on éprouve que les expressions de l'homme sont trop foibles pour rendre ce qu'il sent, et que cette noble créature est vraiment emprisonnée dans son corps, puisque ses organes ne suffisent ni à ses sentimens ni à ses pensées. Un des plaisirs du voyage, celui de s'entretenir avec les habitans, étoit perdu pour nous. Presque tous ceux à qui nous parlions nous répondoient qu'ils n'entendoient pas le françois. Les Suisses sont bons; leur physionomie

inspire la confiance. Cependant, jusqu'à Berne, tous ceux que nous avions vus nous avoient paru très-peu désintéressés, et il règne beaucoup plus de simplicité dans les cantons catholiques. On peut en trouver la raison dans l'esprit des deux cultes. Les protestans ont éloigné de leurs yeux les images de l'autre vie ; les catholiques, au contraire, cherchent à rendre l'avenir présent à toutes leurs pensées. Les passions des Suisses sont très-ardentes, et l'on ne s'étonne pas qu'avec des caractères impétueux et indomptables, et leurs rochers pour forteresses, treize cents hommes d'Uri, de Schwitz et d'Undervald, aient fondé la liberté suisse à la bataille de Morgarten. La Suisse est pleine de nobles souvenirs. On montre un chemin creux près de Kussnacht, dans le canton de Schwitz ; c'est là que Gesler périt en 1307. Près du lac de Sempach, au canton de Lucerne, Arnold assura la victoire à ses compatriotes. Dans le canton d'Uri, une petite prairie rappelle le serment des trois libérateurs de la Suisse. Sur une éminence près de Berne, une famille se dévoua tout entière pour repousser le duc Albert d'Autriche. Je n'ai pas lu encore de description de la Suisse qui m'ait donné une idée exacte des sites et des habitans. La Suisse est un pays extrêmement varié.

Les hommes n'y diffèrent pas moins que les vallées et les costumes, mais il y a un fonds toujours le même. C'est ce qu'il falloit d'abord saisir, et peindre ensuite les différences. On diroit en lisant plusieurs voyageurs qui n'ont vu la Suisse que dans les idylles de Gessner, que c'est le pays de l'âge d'or, et que les passions y sont inconnues. Dans la Suisse des montagnes on peut trouver sans doute des hommes qui, étrangers aux besoins de la société, sont très-simples et très désintéressés; mais on ne doit pas plus s'extasier sur leurs vertus que sur le mépris pour l'or de quelques peuplades sauvages.

Berne (1), bâtie sur l'Aar, ressemble à une terrasse élevée sur la rivière pour jouir de la vue d'un pays très-pittoresque. Les rues de Berne sont larges et traversées par un canal, et les maisons sont soutenues par des arcades. Le temple, comme tous les temples protestans, nous a paru

---

(1) On sait que la république de Berne fut attaquée par la république françoise, et qu'elle succomba après une héroïque résistance; Soleure, Fribourg, avoient déjà été occupées par deux armées françoises. La Convention attaquoit à la fois les républiques et les monarchies. Elle étoit née pour détruire, et elle remplissoit sa mission. Elle a été comme Satan le ministre des hautes-œuvres de la justice divine.

plutôt une salle de concert qu'un lieu destiné à la prière et au recueillement. Les avenues de la ville sont des promenades très-soignées. Berne a donné naissance au fameux Haller.

Ce qui surprend toujours en Suisse, c'est le mélange des productions des Alpes et de celles de la plaine.

De Berne (1) à Thoun la route est plantée de cerisiers. Un peu plus loin, des torrens, des rochers couverts de sapins, sont auprès des collines du vert le plus riant, à côté des maisons, des jardins et des fontaines.

Tout rappelle ici les plus douces pastorales, et les Suisses de Munsinguen ne détruisent pas l'impression que l'imagination a reçue. On ne peut pas dire d'eux : O heureux s'ils connoissoient leur félicité! Ce pays n'est pas seulement beau *pour*

---

(1) On voit dans l'arsenal de Berne les tapisseries qui formoient la tente de Charles-le-Téméraire à la bataille de Morat.

Nous avons vu à deux lieues de Berne, dans l'église du village de Hindelbank, le tombeau de madame Langhans, morte en donnant la vie à son premier enfant. La tombe s'entr'ouvre aux sons de la trompette de l'ange des derniers jours, et la mère soulève d'une main la pierre, et de l'autre présente à Dieu son enfant. L'inscription est de Haller.

ceux qui passent; tout prouve que les habitans de Munsinguen sentent leur bonheur. Des bancs sont partout disposés pour jouir des plus beaux sites. Rien n'est plus élégant que leurs maisons en bois avec des balcons où sont suspendus une multitude d'œillets ; variété, c'est en tout la devise de ce village. Les vitraux sont longs et arrondis, les maisons ciselées ou couvertes d'écailles, garnies de planches ou de poutres.

On s'embarque à Thoun pour aller à Interlaken. Le lac de Thoun, entouré de montagnes, ressemble à une vallée d'eaux, et à peine si un sentier étroit creusé dans le roc offre aux habitans de Thoun et d'Interlaken un autre moyen de communication. Bientôt Thoun disparoît à nos yeux. L'effroi nous saisit en songeant à la chute des montagnes du Goldau, et en regardant ces villages du bord du lac situés au pied des rochers les plus menaçans. On nous montre un château qui est resté debout au milieu des ruines d'un village enseveli. Au moment où nous découvrons Merlinghen et les tours en aiguille du château de Spiez, les deux rochers qui forment les deux côtés du lac semblent s'unir, et nous distinguons les sommets de l'Altès et de la Blumis-Alpe couverts d'une neige éclatante. A Unterseeven, nous vîmes la Jungfrau dans toute sa

beauté. Nous étions sur le pont du village. Au-dessous de nous, l'Aar rempli d'écluses avoit plusieurs niveaux couverts d'écume. Des noyers superbes répandus sur les deux rives formoient une espèce de cadre ; et la Jungfrau, la plus haute montagne de la Suisse, s'élevoit dans le fond entourée de deux montagnes noirâtres qui faisoient ressortir la blancheur de la neige, qui, dans toutes les saisons, descend jusqu'à ses pieds.

A Interlaken, du pavillon d'Obuel, la vue est très-belle. Ce pavillon, élevé entre le lac de Thoun et le lac de Brientz, domine une vallée fertile arrosée par l'Aar, et embellie par les deux villages d'Unterseeven et d'Interlaken. Devant nous est la Jungfrau (1) ; à notre droite, des rochers énormes descendent avec majesté dans le lac de Thoun dont les eaux sont bleues ; et le lac de Brientz, couronné de coteaux et agité par le vent, paroît entièrement vert. Des collines s'élèvent encore au milieu de la vallée nouvelle. C'est là qu'on célèbre la fête des bergers. Des tertres d'un gazon doux et fleuri dominent des prairies délicieuses où tous les trois ans les ber-

(1) C'est auprès de la Jungfrau que lord Byron a placé son Manfred, ce drame bizarre, le chef-d'œuvre de ce genre, qu'il a introduit en littérature.

gers se rassemblent de toute la Suisse, au pied des ruines du château d'Unspunen. Cette fête est établie en mémoire de la paix qui réunit l'Oberland et le pays de Berne, et aucun lieu sur la terre n'est plus propre à une fête de la paix que les vergers d'Interlaken. Quand on sort de ce pays si riant, on entre dans une vallée d'un aspect terrible. Les rochers s'y resserrent, des sapins bordent un torrent, d'autres croissent sur des quartiers de rocs détachés des montagnes, et qui ont roulé jusqu'au bas de la vallée. Plus haut, des sapins rougis par le soleil ont une couleur de sang; d'autres, d'une hauteur prodigieuse, sont d'un noir lugubre; on avance, et sur un bloc de rocher, on remarque du marbre noir, c'est la pierre mauvaise; c'est là que deux frères se sont donné la mort. Une inscription qu'y a fait mettre le gouvernement de Berne, rappelle cet horrible événement. On passe avec effroi dans ce lieu maudit du ciel.

Il est impossible de rendre l'impression que produit cette vallée de Loutchine, où les deux torrens de Loutchine viennent se réunir. La vallée s'ouvre tout à coup, et l'on se trouve au milieu des chalets d'hiver, dans une belle prairie. Les deux torrens sont séparés. La Loutchine blanche descend de la vallée de Lauterbrunen,

et la Loutchine noire arrose la vallée de Grindelwald.

Nous voici au pied du rocher du Bourg, assis sur une pierre détachée de la montagne, suspendus au-dessus du torrent qui roule avec un fracas épouvantable ; la vallée semble se fermer de tous les côtés. Des prairies sont jetées entre le torrent et les rochers, et augmentent l'étonnement qu'inspirent ces lieux en montrant des chalets et des troupeaux au bord des précipices. On éprouve je ne sais quel effroi qui n'est adouci que par le souvenir des pays qu'on vient de quitter. L'imagination se représente quelquefois cette vallée comme une prison où l'on est séparé du reste du monde, on s'effraie alors au milieu de cette nature imposante et désolée. A la vue de ces masses gigantesques, l'homme sent toute sa petitesse. La nature semble vouloir mettre sous nos yeux tous ses moyens de destruction. On craint ici la divinité; on l'admire sur les bords du lac de Genève ; on l'aime à Munsinguen et dans les environs de Lausanne et de Berne. C'est ainsi qu'elle se plaît à prendre toutes les formes ; et soit qu'elle conserve, soit qu'elle détruise, elle fait tout pour le cœur de l'homme. La vallée de Lauterbrunen est entourée de tous côtés par des rochers et par des glaciers que

domine la Jungfrau (1). La maison du pasteur est placée presque au-dessous de la cascade de Staubach, qui tombe de huit cents pieds de haut, et qui forme sur un rocher nu une arcade magnifique à laquelle les rayons du soleil donnent toutes les couleurs. Cette vallée est une des plus pittoresques de l'Oberland; et à mesure qu'on s'élève sur le Vengen-Alp, le spectacle change à tous les instans. Nous vîmes alors dans ce village du rocher de fer, dont les habitans sont séparés du reste des humains pendant la plus grande partie de l'année. Dans l'hiver, la neige est leur tombeau; on y jette les cadavres, et on ne les enterre qu'au printemps. Plus on monte, et plus les rochers se dépouillent et deviennent arides; les arbres ne croissent plus à une certaine élévation, ou ils ne ressemblent qu'à des arbres frappés par foudre; l'air est trop vif, on diroit qu'il consume tout; cependant, à côté des glaciers, on trouve les fleurs dont les couleurs sont les plus vives; la nature riche en contrastes jette les plantes les plus délicates auprès de ces énormes rochers.

---

(1) Les montagnes de Lauterbrunen furent si fort ébranlées lors du tremblement de terre de Lisbonne, qu'on vit les oiseaux de proie quitter les sommets des rochers pour se réfugier dans la plaine.

Les chalets du petit Scheidegg n'ont rien de romanesque ; et les bergers qui y habitent laissent leurs femmes dans la plaine. Comment, en effet, placer des sentimens doux dans ces lieux arides, auprès de ces rochers stériles, de ces neiges éternelles, et de ce ciel presque toujours couvert de nuages.

Ce n'est qu'en songeant que ces masses énormes renferment dans leur sein des rivières qui fécondent le monde, que plus près de la source de ses bienfaits, on peut se croire plus rapproché de l'auteur de la nature sur les montagnes. J'avoue cependant que pour ceux qui s'y arrêtent peu, il y a quelque chose d'imposant dans cette nature sauvage, que l'air y donne, pour ainsi dire, une vie nouvelle, et qu'on aime à voir ces rochers, presque toujours cachés dans les nues, s'abaisser devant soi. L'esprit, frappé de cette aridité répandue sur tous les objets, croit assister aux secrets du Très-Haut, qui a toujours placé le mal à côté du bien, pour nous rappeler sans cesse que ce monde n'est pas le seul où l'homme doit habiter, mais qu'il est seulement un lieu de passage. Hier, à Lauterbrunen, dans une vallée riante au milieu des précipices devant le Yungfrau et le Corn-Lartch, nous voyions de leurs pieds ces superbes rochers qui insultoient à notre

néant; aujourd'hui nous voici sur le sommet du petit Scheidegg : ce qui nous paroissoit si élevé s'est abaissé devant nous, et nous avons retrouvé la preuve que la grandeur de l'homme est dans sa persévérance.

L'air des Alpes rend dispos et léger, à peine sent-on que l'on vit, et après une longue course on s'étonne de ne pas éprouver de fatigue. Les habitans des montagnes paroissent d'abord plus gais que ceux des plaines, parce qu'ils ont des mouvemens plus vifs; mais leurs chants sont plus mélancoliques; en effet, le bruit des torrens, l'aspect des sapins et des rochers doivent donner de la tristesse. Sans doute cette lutte continuelle contre tout ce qui épouvante les autres hommes, communique à l'âme une grande énergie. Mais quoiqu'ils ne veuillent pas habiter d'autres pays, on voit dans tout ce qui exprime leurs sentimens qu'il y a au fond des cœurs des habitans des montagnes le regret de n'être pas nés dans la plaine.

C'est près d'un petit champ de blé, sur un tertre du gazon le plus doux, vis-à-vis du presbytère de Grindelwald, au pied des neiges de Grindelwald et de l'Egre, au bruit de la cascade de l'Egre et d'un ruisseau qui arrose des prairies, au moment où l'horizon d'une blan-

cheur éblouissante répand son éclat sur les forêts de sapins qui le terminent, que je sens encore mieux la définition du Tasse, qui, ayant conduit un de ses amis sur une montagne, lui dit, à la vue des torrens, des cascades et des vallées : Voilà un poëme épique. A mesure que nous descendions du Scheidegg, la vallée de Grindelwald paroissoit plus belle, et la lune en croissant d'or s'élevoit à l'extrémité du rocher que nous venions de quitter. Je ne pouvois me lasser de jeter tour à tour les yeux sur le Scheidegg brillant de lumière, et sur l'aride sommet du Grindelwald qui se perdoit dans les cieux et sembloit toucher aux fondemens de la terre. Nous voulions traverser les rochers du grand Scheidegg et arriver dans la vallée d'Oberhasli par les hauteurs ; mais la pluie nous surprit et changea nos projets.

Nous allâmes voir le glacier de Grindelwald ; le bleu des crevasses étoit du plus bel effet, quoique les nuées empêchassent le soleil de se montrer. C'étoit un spectacle singulier que celui des nuages répandus dans cette vallée ; il nous sembloit que nous étions dans une île fantastique. Tantôt les nuages qui étoient près de nous, et qui ne nous permettoient de voir que le fond de la vallée et quelque partie de la montagne, s'éclair-

cissoient, s'éloignoient, d'autres fois ils environnoient les pics couverts de neige qu'ils découvroient un instant après. Ils prenoient toutes les formes et les donnoient toutes à la vallée. Je ne m'étonne pas que les peuples du nord aient mis des âmes dans les nuages : leur origine, leurs formes, leurs balancemens devoient faire une vive impression sur l'imagination de ces peuples, qui, sentant bien que l'homme ne peut pas mourir tout entier, et voyant naître, fuir et reparoître les nuées, en avoient fait le séjour des hommes qui disparoissoient d'au milieu d'eux.

La vallée de Grindelwald est très-pittoresque; la vallée de Lauterbrunen est plus effrayante; mais c'est toi, ô vallée d'Oberhasli, qui l'emporte sur tout ce que j'ai vu. Nous revînmes à Interlaken et nous suivîmes les bords de l'Aar, qui s'élargit singulièrement avant d'entrer dans le lac de Brientz.

Le vent étoit favorable. Nous hissons la voile et nous sommes dans le lac. Le lac de Brientz est plus riant, mais moins majestueux que le lac de Thoun. Au moment où nous passions devant l'église de Reichenberg, nous entendîmes des chants qui se mêloient au son de l'orgue. Des bateaux nous dépassoient à chaque instant; le ciel étoit très-pur. Bientôt le rivage disparut, et le lac entre

des montagnes cultivées jusqu'au sommet, le lac brillant des rayons du soleil ressembloit à une vallée d'eaux. Des villages très-pittoresques étoient suspendus sur le lac, le mont Brunig s'élevoit devant nous, le Grimsel dans le lointain formoit la vallée d'Oberhasli dont les cascades de Ghiesbagh et d'Oulchibach nous annoncèrent l'entrée.

Nous débarquons à Brientz et nous courons à Méringuen. La vallée d'Hasli semble être le prolongement ou plutôt le couronnement de la vallée de Berne au Grimsel. Des cascades tombent de tous côtés au milieu des arbres et des prairies. C'est le palais d'Armide. La cascade de Vandelbagh est un véritable prodige ; elle tombe en une belle gerbe d'eau, puis elle forme une espèce de château moresque en se divisant à l'infini sur des cailloux ; elle se déploie enfin en une nappe d'eau écumante. L'Albag, le Mulibagh ont aussi leur beauté, mais toutes le cèdent au Reichenbach, la plus belle cascade de la Suisse.

Nous voici élevés sur le Zwirgi, au-dessus de la vallée la plus riante ; des sentiers tournans sur la montagne nous placent à chaque instant dans une situation différente ; le village de Meringuen, le mont Brunig sont le fond du tableau. Nous ne pouvons nous lasser d'admirer cette vallée,

où tout ce qui produit ailleurs une impression de tristesse et d'horreur sert ici à embellir le paysage. Les sapins sont dans la plaine, les montagnes sont couvertes d'habitations, et ne semblent placées au-dessus de la vallée que pour mieux la faire découvrir, ou pour fournir des degrés aux chutes des cascades.

Mais au milieu de ce pays ravissant, rien ne peut effacer l'impression du Reichenbach. On est saisi d'étonnement à la vue de sa première chute, le rocher s'ouvre pour la recevoir, bientôt il se referme, et la cascade tombe de nouveau dans un bassin qui ressemble à un abîme. C'est de là qu'elle roule pour former sept nouvelles chutes. Ici elle passe dans le rocher par une ouverture où le soleil pénètre à peine, plus bas le rocher forme un amphithéâtre pour recevoir ses eaux. Mais la vallée, les rochers, les bois, les cascades et même son beau lac ne sont pas le plus bel ornement de ce délicieux pays. A Meringuen nous prîmes sur nos chars des jeunes filles et des jeunes gens de Brientz. Nous connoissions la réputation des habitans de Brientz pour le chant; elle ne se démentit pas, ils chantèrent des airs suisses pleins de sensibilité et de mélodie. Tous faisoient des parties admirables, et notre conducteur des basses que la science auroit revendiquées.

Nous étions pleins de l'impression que nous avoit causée ce beau pays, et ces voix douces et harmonieuses emportées sur des chars légers, et ces chants si purs et si mélodieux, lorsqu'à Brientz les jeunes filles du village nous entourèrent; il étoit nuit, elles tenoient toutes des flambeaux à la main, le village étoit réuni tout entier sur les bords du lac dont la lune argentoit les eaux. Six jeunes filles chantoient le Ranz (1) des vaches, la Tyrolienne et d'autres airs de la Suisse. Cette belle nuit, ces beaux chants, l'état délicieux où se trouvoient nos âmes, je ne sais quoi d'heureux et de doux répandu sur tous les visages nous faisoient croire aux beaux jours de la Grèce dans l'île de Mitylène ou de Lesbos.

Notre jeune batelier, qui avoit servi six ans en Espagne, et qui avoit l'air et les manières d'un Languedocien, étoit notre interprète. Il témoignoit notre joie aux habitans de Brientz, et nous répétoit leurs discours. Nous les avions entendus sans les comprendre. Il y a dans la musique je ne sais quoi qui met les âmes de tous les pays en communication. Par elle, il n'y a plus d'étrangers

(1) C'est cet air qu'on fut obligé en Hollande et en France de défendre de jouer devant les soldats suisses, parce qu'il les faisoit tous déserter.

dans aucun pays que ceux qui le sont au sentiment. Au moment où nous montions sur notre bateau, les jeunes filles et les jeunes gens de Brientz vinrent se placer sur une terrasse, et nous exprimèrent leurs adieux par un chant qui nous peignoit leurs regrets de nous voir partir. Nous leur répondions du bateau en répétant leurs airs. Le léger bruissement des rames, la douce clarté de la lune, l'air que nous respirions, ces chants si purs, tout nous paroissoit l'effet d'un enchantement. L'art n'a rien produit de plus délicieux que cette fête, disions-nous. Nous avons vu se réaliser les rêves des poëtes. O vallée d'Obershasli, lac de Brientz, puissions-nous vous revoir un jour! Non, l'homme n'est pas fait pour être toujours étranger à l'homme. La terre est vraiment un lieu d'exil, puisque dans tous les lieux où l'on va on emporte toujours le regret du lieu où l'on n'est plus. Nous avons quitté la France avec douleur, nous sommes attendris en nous éloignant de Brientz; l'homme sent partout le besoin d'un lieu où l'on puisse aimer et connoître sans crainte de séparation. Nos cœurs étoient remplis de la plus douce émotion, et les yeux tournés sur Brientz, nous lui fîmes le *long adieu*. C'est alors au bruit des rames, à la douce clarté de la lune, que nous reparlâmes de

notre voyage. Nous nous félicitions de ce que nous avions vu, et du bonheur de l'avoir vu ensemble (1).

Nous revînmes à Morat, et à Morat nous prîmes la route de Fribourg. Les campagnes se ressentent encore du voisinage du canton de Berne; elles sont très-bien cultivées à Courgevaux, et l'on croiroit à peine qu'on vient de quitter Berne, si les manières ouvertes des habitans, leur bonté, leur simplicité, et surtout leur désintéressement ne faisoient reconnoître le canton de Fribourg. Les Bernois aiment l'or et le pouvoir, et ils oublient la maxime de Platon, que pour rendre heureux un Etat, il faut lui donner non des richesses, mais des vertus.

L'aspect de Fribourg nous saisit. La piété des Fribourgeois plus que leur bon goût a placé des images du Christ à toutes les portes de leur ville; mais ces figures coloriées n'offrent que l'idée de la mort et du supplice, et inspirent de l'effroi sans attendrir. La ville est de tous les côtés enceinte de murailles et garnie de tours. Plusieurs couvens, plusieurs églises sont placés sur les hauteurs. Tout étoit riant et facile aux environs de Berne.

---

(1) On dit que les habitans de la vallée d'Hasli descendent d'une colonie de Suédois.

Ici le terrain est tourmenté, et l'aspect du pays très-sauvage. La route passe à côté des bois de sapins, mais ils sont tristes. C'est l'aspect d'une ville du moyen âge, et Fribourg a conservé sa religion, sa simplicité et ses mœurs. La vue d'une ville catholique nous fit une vive impression. Le Jura, limite de notre patrie, que nous avions aperçu avant Morat, nous avoit causé une émotion profonde. Amour sacré de la religion et de la patrie, liens plus forts que tous les autres, besoin invincible des âmes généreuses, pourquoi tous les hommes ne ressentent-ils pas ton empire?

Les montagnes de Gruyères vinrent nous rappeler les souvenirs de la chevalerie. Ces souvenirs si doux se plaçoient très-bien dans ce pays qui ne forme qu'un rideau de coteaux verts depuis Bull jusqu'à Châtel. Dans le canton de Fribourg, on faisoit le siége du château d'amour : on élevoit une forteresse en bois ornée de chiffres, de devises. Les jeunes filles du pays défendoient le donjon que les jeunes gens assiégeoient. Le signal de l'attaque étoit des airs d'amour. Les armes étoient des fleurs, et quand le château les avoit épuisées, il arboroit le drapeau blanc et capituloit. Chacune des Amazones choisissoit un vainqueur, et sa rançon étoit un baiser. Les assiégeans mon-

toient à cheval et se promenoient dans les rues au bruit des fanfares, les dames les couvroient de feuilles de roses, et avec la nuit commençoient les illuminations, les bals et les festins. A Châtel, nous revîmes le lac de Genève. Le temps étoit très-sombre, il pleuvoit, la nuit approchoit, à peine si nous pûmes distinguer les bois de sapins qui s'élevoient au-dessus de nous, et le torrent, qui, encaissé entre deux montagnes, rouloit au fond de la vallée. Les nuages se formoient sous nos pieds et sur nos têtes, et nous voyions dans le lointain briller sur le lac les feux de la rive de Savoie.

Nous revînmes en Suisse en 1815, à l'époque fatale des cent jours; tout étoit changé : le trouble régnoit dans ces délicieuses vallées; tous les Suisses couroient aux armes, et le sang couloit sur les bords du beau lac de Genève, près des rochers de Meillerie. Ces barques, qui ne sembloient destinées qu'à des fêtes, étoient remplies de blessés. Les Tyroliens venoient de rencontrer de malheureux François qu'on traînoit encore au nom de la gloire et de la patrie, loin de la France et contre leur Roi.

NOTES

DU

VOYAGE DANS LA VENDÉE.

La proclamation suivante fera juger des intentions des généraux vendéens dans la première guerre.

Le ciel se déclare pour la plus sainte et la plus juste des causes. Le signe sacré de la croix de Jésus Christ et l'étendard royal l'emportent de toutes parts sur les drapeaux sanglans de l'anarchie. Maîtres des cœurs et des opinions, plus encore que des villes et des hameaux, qui nous donnent les doux noms de pères et de libérateurs, c'est maintenant que nous croyons devoir proclamer hautement nos projets et le but de nos communs efforts. Nous connoissons le vœu de la France, il est le nôtre : c'est de recouvrer et de conserver à jamais notre sainte religion catholique, apostolique et romaine; c'est d'avoir un roi qui nous serve de père au dedans et de protecteur au dehors. Et c'est nous qu'on appelle brigands sanguinaires! Nous qui, fidèles à nos principes de religion et d'humanité, avons toujours aimé à rendre le bien pour le mal, à épargner le sang de ceux qui versoient à grands flots celui de nos frères, de nos parens et de nos amis! Que la conduite de ceux qui se disent patriotes soit mise en parallèle avec la nôtre : ils égor-

geoient nos prisonniers au nom de la loi ; et nous avons sauvé les leurs au nom de la religion et de l'humanité.

A Bressuire, ils ont coupé par lambeaux des hommes qu'ils avoient pris sans armes pour la plupart, tandis que nous traitions comme des frères ceux que nous avions pris les armes à la main ; tandis qu'eux-mêmes pilloient ou incendioient nos maisons, nous faisions respecter, de tout notre pouvoir, leurs personnes et leurs biens ; et si, malgré tous nos efforts, quelques dégâts ont été commis dans les villes que nous avons acquises pour notre roi, Sa Majesté très-Chrétienne Louis XVII, nous en avons pleuré amèrement ; nous avons puni avec la plus éclatante sévérité les désordres que nous n'avions pu prévenir. C'est un engagement formel que nous avons contracté en prenant les armes, et que nous remplirons au péril de notre vie ; ainsi la France va être désabusée sur les mensonges aussi impudens que perfides de nos ennemis..... Elle l'est depuis long-temps. Notre conduite à Thouars est connue. Cette ville, prise d'assaut, comme presque toutes celles où nous sommes entrés jusqu'à ce jour, puisque deux mille soldats de l'armée catholique avoient pénétré par la brèche lorsque l'ennemi capitula, est un exemple frappant de notre douceur et de notre modération. Patriotes, nos ennemis, que nous opposerez-vous encore ? Vous nous accusez de bouleverser notre patrie par la rébellion, et c'est vous qui, séparant à la fois tous les principes religieux et politiques, avez les premiers proclamé que l'insurrection est le plus saint des devoirs ; et, d'après ce principe, qui nous justifieroit à vos yeux, si la plus juste cause avoit besoin d'être justifiée, vous avez introduit à la place de la religion, l'athéisme ; à la place des lois, l'anarchie ; à la place d'un roi qui fut notre père, des hommes qui

sont nos tyrans. Vous nous reprochez ce fanatisme de la religion, vous que le fanatisme d'une prétendue liberté a conduit au dernier des forfaits; vous que ce même fanatisme porte chaque jour à faire couler des flots de sang dans notre commune patrie. Ah! le temps est enfin arrivé où les prestiges d'un faux patriotisme vont disparoître; le bandeau de l'erreur est à moitié déchiré. O nos concitoyens! jugez-nous et jugez nos persécuteurs. Qu'ont-ils fait? Qu'ont fait vos représentans eux-mêmes pour votre bonheur et pour le bien général de la France? qu'arracher de vos cœurs les principes de votre foi, que s'amasser d'immenses trésors au prix de vos larmes et de votre sang, que porter la désolation, en traînant par force, au milieu des camps et des combats, vos enfans, vos frères et vous-mêmes, qu'ils n'ont pas craint d'exposer à mille morts pour assouvir leur rage contre le trône et l'autel; et pour s'assurer de l'impunité de leurs forfaits, ils ont enlevé à la charrue de paisibles cultivateurs, dont les bras assuroient à la patrie sa subsistance et sa vie. Ouvrez donc enfin les yeux, ô François! Rendez-vous à nous, rendez-vous à vous-mêmes. Eh! ne seriez-vous donc plus ce peuple si doux, généreux, fidèle à sa religion, idolâtre de ses rois?

Le peuple de Clovis, de Charlemagne, de Saint-Louis, de Louis XII, de Henri IV et de Louis XVI enfin, dont le fils, ce jeune et tendre rejeton de la famille auguste des Bourbons, prêt à observer les dernières volontés d'un père qui mourut en pardonnant à ses bourreaux, vous ouvre son âme, et brûle du désir d'être heureux de votre bonheur! seriez-vous insensibles à ce langage? Seriez-vous sourds à la voix de la religion, qui, depuis trop long-temps la proie des corps ravisseurs, redemande aujourd'hui

ses véritables et légitimes pasteurs? Non sans doute, vous êtes nos amis, nos frères; nous ne sommes qu'un seul peuple, disons mieux, qu'une même famille. Nos misères, nos jouissances nous sont communes; réunissons donc nos efforts sous l'égide du Tout-Puissant, sous la protection d'un père commun. Épargnons le sang des hommes, et surtout celui des François. Il n'est plus aujourd'hui de place dans l'état pour ces êtres froids et égoïstes qui, languissant dans une honteuse oisiveté, affectant une coupable indifférence pour l'intérêt général, se tiennent à l'écart, prêts à s'engraisser de la fortune publique et des fortunes privées. Deux étendards flottent sur le sol françois : celui de l'honneur et celui de l'anarchie. Le moment est venu de se ranger sous l'un de ces drapeaux; qui balance est un traître également redoutable aux deux partis. Marchons tous d'un commun accord; chassons ces représentans infidèles, qui, abusant de notre confiance, n'ont employé jusqu'ici qu'à des disputes stériles, à des rixes indécentes, à des luttes déshonorantes pour le nom françois, un temps qu'ils devoient employer tout entier à notre bonheur. Chassons ces représentans parjures, qui, envoyés pour le maintien de la monarchie, qu'ils avoient solennellement jurée, l'ont anéantie et renversé le monarque innocent sur les marches sanglantes d'un trône où ils règnent en despotes; chassons enfin ces mandataires perfides et audacieux, qui, s'élevant au-dessus de tous les pouvoirs connus sur la terre, ont détruit la religion que vous vouliez conserver; créé des lois que vous n'avez jamais sanctionnées, disons, disons mieux, que vous eussiez rejetées avec horreur si votre vœu eût été libre; ont fait du plus riche et du plus florissant des royaumes un cadavre de république, objet de pitié pour ceux qui l'habitent, et d'horreur

pour les peuples étrangers. Que ces arbres dépouillés de leur verdure, triste image du trône dépouillé de sa splendeur, que ces vains emblêmes de la licence tombent dans la poussière, et que le drapeau blanc, signe de bonheur et d'allégresse pour la France, flotte sur les remparts de nos cités et sur les clochers de nos fidèles campagnes.

C'est alors qu'oubliant nos pertes mutuelles, nous déposerons nos armes dans le temple de l'Éternel; c'est alors que, terminant une guerre dont les défaites et les triomphes réciproques ne sont que de vraies calamités pour notre mère-patrie, nous proclamerons, avec la paix de la France, le repos de l'univers; c'est alors que, confondant dans l'amour du bien public tous nos ressentimens personnels, et jusqu'à nos moindres sujets de mécontentemens réciproques, de quelque parti, de quelque opinion que nous nous soyons montrés, pourvu que nos cœurs et nos mains n'aient pas trempé dans le crime, nous nous réconcilierons, nous nous unirons tous au sein de la paix, pour opérer le bien général et donner à la France, avec son roi, son culte catholique, le bonheur qu'elle attendit en vain de ces représentans infidèles. Tels sont, nous osons le répéter et le proclamer hautement, tels sont nos vœux, tels sont les vœux de tous les François. Qu'ils osent le manifester et la France est sauvée.

Fait au quartier-général, à Fontenay-le-Comte, ce 27 mai, l'an premier du règne de Louis XVII.

Signé de Bernard de Marigny, Desessarts, de la Rochejaquelein, Lescure, Duhoux, d'Auterive Donnissan et Cathelineau.

Il est bon de faire voir comment les ennemis de la Vendée considéroient alors cette guerre :

Les brigands, dit le citoyen Bruslé, occupent dans ce moment une partie du territoire de six départemens... Le point central est à Chemillé, Mortagne et Chollet... Ils ont rassemblé dans cet endroit leurs approvisionnemens de réserve, qui consistent principalement dans des troupeaux de bœufs qui paissent dans des prairies..... On ne sauroit évaluer le nombre des révoltés ; il est à peu près égal à la population de ces contrées, car ils forcent tout le monde de marcher. Leurs armées sont de vingt à vingt-trois mille hommes (le citoyen Bruslé auroit dû dire de trente à quarante mille) ; ils sont armés de fusils de chasse, n'ayant ni sabres ni baïonnettes. Ils n'ont de fusils de munition que ceux qu'ils ont pris sur les patriotes; la majeure partie est armée de fourches, broches, bâtons; ils ont une trentaine de pièces de campagne, mais ils n'ont pas de pièces de position. La poudre de guerre leur manque souvent..... Les brigands n'ont aucune espèce d'organisation militaire ; ils n'ont ni régimens, ni grades d'officiers, ni plan de campagne (cette dernière assertion est inexacte); ils marchent en colonnes de trois à quatre hommes de front, dont la tête est dirigée par un des chefs, qui seul connoît le point où il doit les conduire. Quand ils combattent, ils se cachent dans des genêts (dans la plupart des batailles qu'ils ont livrées, ils se sont battus en rase campagne et à découvert). On voit d'abord paroître de différens côtés quatre à cinq hommes qui se glissent le long des haies et des fossés, et tâchent de s'approcher le plus près possible sur les soldats qui étoient en avant de ces lignes ; le reste de leurs trou-

pes arrive ensuite, courant avec rapidité, sans conserver aucun ordre de bataille, et jetant de grands cris à la manière des sauvages; ensuite ils s'étendent à droite et à gauche pour envelopper nos troupes, etc. »

L'inexplicable Vendée existe encore, disoit Barrère, et les efforts des républicains ont été jusqu'à présent insuffisans contre les brigandages et les complots de ces royalistes..... Ces petits succès de la part de nos généraux, ont été suivis de grandes défaites : trois fois victorieux dans de petits postes, chacun d'eux a été vaincu dans une forte attaque..... L'armée, que le fanatisme a nommée *catholique et royale*, paroît un jour n'être pas considérable, elle paroît formidable le lendemain. Est-elle battue, elle devient comme invisible; a-t-elle du succès, elle est immense. La terreur panique et la trop grande confiance ont tour à tour nombré avec une égale exagération nos ennemis. C'est une sorte de prodige pour des imbéciles ou des lâches : c'est un rassemblement très-fort, mais non pas invincible pour un militaire; c'est une chasse de brigands, et non une guerre civile pour un administrateur politique. Cette armée catholique, qu'on a portée long-temps à seize, vingt-cinq, trente mille, est aujourd'hui, par le rapport des représentans, d'environ cent mille brigands..... Jamais, depuis la folie des Croisades, on n'avoit vu autant d'hommes se réunir spontanément, qu'il y en a eu tout à coup sous les drapeaux de la liberté, pour éteindre à la fois le trop long incendie de la Vendée..... On n'a pas su, on n'a pas pu en tirer le parti convenable pour frapper un grand coup et faire une guerre d'irruption, au lieu d'une attaque de tactique. La terreur panique, qui a toujours perdu et vaincu sans retour

les grandes masses, la terreur panique a tout frappé, tout effrayé, tout dissipé comme une vaine vapeur.....

..... La Vendée a fait des progrès par l'insuffisance des troupes envoyées, par le choix des généraux traîtres ou ignorans, par la lâcheté de quelques bataillons étrangers.... par l'insatiable avarice de nos armées, qui agiote sur la guerre, qui spécule sur les batailles perdues, qui établit ses profits sur les malheurs de la patrie, qui contrarie les dispositions militaires pour en prolonger les bénéfices, et qui s'enrichit sur des monceaux de morts.....

C'est donc sur la Vendée que vous devez porter toute votre attention, toutes vos sollicitudes; c'est dans la Vendée que vous devez déployer toute l'impétuosité nationale, et développer tout ce que la république a de puissance et de ressources..... Enfin, chaque coup que vous porterez à la Vendée retentira dans les villes rebelles..... La Vendée, et encore la Vendée, voilà le charbon politique qui dévore le cœur politique : c'est là qu'il faut frapper..... D'un coup d'œil vaste et rapide, vous verrez dans ce peu de paroles tous les vices de la Vendée : trop de représentans, trop de généraux, trop de division morale, trop de division militaire, trop d'indiscipline dans les succès, trop de faux rapports dans les récits des événemens, trop d'avidité, trop d'amour de l'argent et de la durée de la guerre, dans une grande partie des chefs et des administrateurs.

C'est surtout dans les écrivains de notre vieille France qu'on voit ce qu'elle a été. Le récit suivant peint mieux que tout ce qu'on pourroit dire, la loyauté et la simplicité de ces temps si méconnus aujourd'hui.

De la grant et honnéte amour qui fut entre le seigneur de la Trémoille et une jeune Dame, et comment le mari de ladite Dame les retira par doulceur de leurs folles affections.

En l'âge de dix-neuf ans, il prinst accoinstance avec un jeune chevalier de l'âge de vingt-trois ans, marié à une fort belle dame qui avoit dix-huit ans, lesquels tous deulx ne veulx nommer. L'amitié devint si grant entre les deulx jeunes seigneurs que le chevalier vouloit toujours estre en la compagnie de la Trémoille, et la Trémoille en la sienne. Souvent ce chevalier le menoit passer le temps en son château.

La Trémoille s'acheminoit vers sa vingtième année; lors on estoit au gracieux moys de may (moys qui, comme on sait, esjouit toute la nature et l'esmeut au plaisir). Amour prinst donc une de ses sagettes dorées, et la descocha droit au cœur de la Trémoille. Par bonne fortune, icelle sagette ne fit que le toucher : mais tant sagettes d'amour sont acérées que blessure elles font toujours. Or, pensez si celle-ci fût entrée dans son cœur où il en estoit! Pour en avoir esté tant seulement atteint, pensers tristes, soupirs et désirs brûlans vinrent l'accueillir. La nouvelleté du mal pour lui estoit bien estrange. Amour ne fut content qu'il n'eust navré aussi le cœur de la jeune dame. Pourtant tous deux avoient encore devant les yeux vergogne et honnesté, et point n'y cédèrent.

La pauvre dame (je dis pauvre d'amoureux confort) demeuroit tout le long du jour dans sa maison sans rien faire; au moyen de quoy les pensées croissoient immodérément au jardin de son cœur; une pâleur de tristesse vint saysir son visage; ses yeux changèrent leurs doulx

regards; son repos n'avoit patience; ensorte qu'elle fut contrainte de gésir au lit malade, non de fièvre, mais d'autre maladie. Son espoux voulut la conforter, et fit venir médecins experts. Ils n'eussent pu cognoistre son mal aux poulx, ains à ses soupirs chauds et véhéments. La Trémoille de son costé maigrissoit à vue. Le chevalier le voyant solitaire et tout pensif, lui demandoit ce qu'il avoit et s'il étoit amoureux. La Trémoille en rougissant lui disoit que non; sa contenance contrariant sa parole, le rendoit coupable. Le chevalier qui estoit assez mondain, et qui avoit un grand esprit, se apperçut qu'ils changeoient de couleur l'un devant l'autre, et se déroboient à table et ailleurs amoureux regards..... Tant il observa que se doubta où estoit le mal de la dame et de son ami. Lors sans faire semblant de rien, voici comment il s'y prinst.

Après s'être couché près de sa femme, au lieu de dormir, se mest à deviser avec elle de ses jeunesses et bons tours qu'il avoit faits avant son mariage, luy disant « que c'estoit le plus grant mal du monde qu'amour, qu'il se doubtoit que le seigneur de la Trémoille estoit amoureux, ne savoit de quel personnage, mais que la dame seroit fort heureuse qui de lui seroit par honneur aimée... Et, si je savois (ajouta-t-il) en quelle dame il a mis son cœur, je laysserois le chemin de mon repos, et prendrois celui de son labeur, car il le vaut?..... Et si c'estoit de moy (dit la dame), que diriez-vous? — Je dirois que vous valez bien d'estre aimée; mais je pense qu'il a si loyal cœur qu'il ne voudroit maculer notre lit pour chose au monde, qu'il cognoist la perfection de vos vertus, et l'arrêt d'amour qu'avez fait en moi: je vous prie, ma mye, s'il est ainsi, qu'il ne me soit rien celé..... — Ma mye (répli-

qua le chevalier), nous trouverons moyen de lui donner allégeance par ce que je vous dirai. Demain après disner irai avec mes serviteurs en tel lieu sans retourner jusques au soir, cependant irez à sa chambre, et luy porterez une lettre que je ferai, vous offrant par mon congée à sa mercy. Si je ne vous connoissois sage, prudente et chaste, ne vous baillerois cette liberté, laquelle pourriez prendre; mais il me semble que autre moyen n'y a pour le guérir de son mal..... En tenant ces propos, après plusieurs honnestes baysers, le chevalier s'endormit, mais non la dame, laquelle passa le reste de la nuit en larmes, qui lavèrent son cœur de l'infection de ses amoureux pensemens.

Le chevalier se leva matin, et renouvella à son épouse en briesves paroles, leur délibération de la nuit, et fit une lettre.

Après la messe ouïe, le chevalier, la dame et le seigneur de la Trémoille disnèrent. Le disner fait, le chevalier dit à la Trémoille qu'il vouloit aller à une sienne maison pour quelque affaire, et que le soir seroit de retour. La Trémoille offrit et pressa le chevalier de lui tenir compagnie, ce qu'il refusa. Sa lettre baillée à son épouse, il monta à cheval pour aller où avoit dit en présence de son ami et de sa femme, lesquels hors du danger des serviteurs qui souvent disent plus qu'ils ne savent, se retirèrent seuls en la chambre de la dame, où elle, toute honteuse, lui demande : « Comment vous est-il allé cette nuit? — Assez mal (répondit la Trémoille); car je l'ai passée en soupirs et en songes..... — Et moi l'ai accompagnée de larmes et de pleurs; car mon mari cognoissant notre amour m'en a bien avant parlé, non comme jaloux de vous, mais comme du plus grant ami qu'il ait. Son intérest mis en arrière, et mon honneur oublié, il m'a

priée de vous mettre hors des lacs d'amour desquels vous et moy sommes étroitement liez ; et il m'a chargé de vous bailler cette lettre. Ledit seigneur fut tout ébahi de tels propos qu'il perdit la parole ; car tant aymoit le chevalier qu'il eust bien voulu mourir pour luy en juste querelle ; et la bouche ouverte par le commandement du cueur, après s'estre par les yeux deschargé de ses soupirs, prinst et leut la lettre qui suit.

Lettre du Chevalier au seigneur de la Trémoille.

« Je n'ai moindre vouloir de te bien servir, mon cher » seigneur, que de trouver remède à ton mal. Nul au » monde plus que moy ne sembloit savoir de ton cœur » les secrets. Ains par deffaut de conseil a rendu déses- » pérable un mal lequel t'est advenu depuis peu. Tu as » aux grâces de ma femme tes yeux ouverts, et as pensé » que ne fut jamais plus belle créature. Songe donc qu'il » t'appartient d'avoir entière dame, et que avecques » femme d'autruy un seul plaisir est suivy de cent dou- » leurs. Pas ne vas croire que, par jalousie, en crainte » je me veuille mettre. Sans doubter on peut le voir, » puisqu'en ta puissance ce qui m'est le plus cher au » monde je laisse : jouis-en donc sans dangé, si tous deux » connoissez que cela seul te puisse guérir. Mais las ! » quand tu auras joui de tes amours, tu les hayras ; car » cette suite à tout amour désordonné, et moy, mon » ami, aurai perdu mon épouse, et de douleur mourray. » Vois, comme à toi je me donne, et combien je t'aime. » Ce papier te dira ce que ma bouche n'eût sceu pronon- » cer..... »

Cette lettre ne fut pas lue par la Trémoille sans donner repos à sa langue, pour descharger son triste cœur d'angoisseuses larmes, et pas moins n'en faisoit la dame. Cette lettre eut telles vertus que toute folle amour fut chassée. Raison ouvrit leurs intellectuels yeux pour cognoistre l'honnesteté et prudence du chevalier, leur inconsidération et dépravée entreprise.

Devers le soir la Trémoille monta sur une haquenée, et seul s'en alla au-devant du chevalier, lequel il rencontra à une lieue près. Lors firent aller les serviteurs en avant, et eux demeurés loin derrière, la Trémoille se excusa au mieulx qu'il lui fut possible, l'assura par serment que sa lettre avoit été la médecine de sa plaie, et que quelque amour qu'il eust à son espouse, estoit tant honneste qu'il eût mieulx aimer mourir que maculer la foi de leur mariage ; car sa passion sensuelle vouloit ce que raison lui deffendoit. En ce propos arrivèrent au chasteau où ils trouvèrent le souper prest, et la dame avec autres gentilshommes qui les attendoient. La Trémoille fut contrainct par le chevalier de se asseoir devant la dame. Il cogneut leurs contenances toutes changées, et qu'ils avoient mis arrière leurs amoureuses fantaysies. Après souper il y eut tambourins et instrumens. Ils dansèrent et en devisèrent assez tard ; et puis chacun se retira en sa chambre.

Le lendemain vinrent nouvelles certaines au seigneur de la Trémoille que son père estoit grièvement malade et près de la mort ; ce qu'il déclara au chevalier et à sa femme ; après quoi, non sans regrets et sans pleurs versées, il partit. L'épouse du chevalier fut long-temps toute honteuse, et ne passoit pas ung jour qu'en considérant le danger où s'estoit mise, ne jectât quelques larmes

de desplaisir ; ce qui la rendit si très-sage et bonne qu'elle passoit toutes les autres ; et pour une vertu qu'elle avoit eu auparavant, elle en recouvra deux, savoir est, chasteté et humilité.

NOTES

DU

VOYAGE DANS LE MIDI DE LA FRANCE.

Un voyageur arrive à Bordeaux au temps des Romains, sous le règne de Gallien.

« Une muraille environne la ville. Nul édifice de l'intérieur ne s'élève au-dessus; rien ne la domine que quelques sentinelles qui, debout, appuyées sur leur longue lance et l'œil tourné vers le castrum de Blaye, signalent du haut des tours l'arrivée des voiles romaines. A droite et à quelques pas de l'enceinte s'élève le temple du dieu tutélaire. Ses hautes colonnes, leurs chapiteaux corinthiens, ses cariatides et les arcades qu'elles supportent, se répètent dans les eaux ; et du milieu du fleuve le nautonnier découvre sous les ceintres supérieurs l'azur des cieux, tandis qu'entre les colonnes il aperçoit la foule franchissant à l'orient les vingt-un degrés du sanctuaire. Il voit fumer l'encens du sacrifice, ses vœux se mêlent aux vœux de la cité hospitalière.

Plus loin sont bâtis les palais des grands et des riches, ces somptueux édifices ornés de statues et de colonnades, dont un jour les superbes débris feront donner le nom de *plaine d'or* (le Campaure) au sol où on les aura retrouvés. A gauche remarquez le temple de Jupiter; il

est reconnoissable à sa noble architecture. L'édifice en face est celui des Termes.

Au-delà de ces constructions de tout genre, une longue suite de tombeaux nous indiquent la route *de Noviomagne*. Dans les campagnes voisines s'étendent de côté et d'autre les vignes, les villages commerçans. Là bas, à l'endroit même où la verdure semble se confondre avec le ciel, ces maisons que vous voyez blanchir sous le feuillage, sont celles de *Villanova* et de *Sarcignan*, les unes romaines, les autres gauloises. Entre Villanova et la cité, vous découvrez les arcades de l'aquéduc construit aux frais de Secundinus.

Rapprochons-nous de la ville. Des deux côtés, autour des marais que la Garonne inonde deux fois le jour, les Vivisques ont élevé leurs modestes cabanes. Je parle de ceux qui n'ont point encore renoncé aux mœurs et aux usages de leurs pères. J'aime ces jolis toits de chaume, ces petits murs que rougit l'argile : ils me plaisent davantage ainsi rapprochés des brillantes demeures de l'opulence. Mais le long des rivages, quel singulier tableau s'offre à nos regards? La toge romaine, à côté du manteau de Biturge ; le légionnaire des Césars, regardant passer le chasseur des dunes; et l'orgueilleuse Italienne, vêtue de sa longue tunique, souriant à la blanche Gauloise que couvre à peine un petit manteau de lin enrichi de quelques bandes de pourpre. Sur le fleuve, au milieu des légères nacelles du pays, s'élance avec majesté la galère romaine : je la reconnois à ses nombreux rameurs et aux dieux sculptés sur sa poupe. Ces autres navires bariolés de mille couleurs, sont ceux des Pictes. Plus loin, ces lourds vaisseaux, au large ventre et aux voiles couleur de brique, arrivent du port des Vénètes; ils con-

servent long-temps leur forme et leur voilure. A travers les cris et les voix qui se confondent sur les eaux et sur la rive, retentissent des mots celtiques, prononcés par une bouche romaine; et l'oreille entend des expressions qui déjà s'altèrent en passant sur des lèvres gauloises.

De l'autre côté du fleuve, sous l'ombre des cyprès et aux pieds des blancs rochers de Cenon, le druide, fier de voir l'étranger venir lui demander le rameau du départ, s'indigne pourtant d'un spectacle que ne virent point ses pères; il gémit, et il lit déjà dans l'avenir l'édit impérial qui proscrira son culte et ses dieux. »

(*La Ruche littéraire.*)

Note sur les événemens qui se sont passés dans une partie du Midi en 1815.

Au 20 mars, tout paroissoit devoir offrir dans le Midi de la France, un refuge pour la légitimité; les peuples de ces fidèles contrées avoient accueilli avec transport la restauration des Bourbons; mais là, comme ailleurs, la présence des troupes qui étoient encore organisées comme sous le régime précédent, offroit peu de sécurité pour l'avenir.

Le général Laborde, commandant la division militaire à Toulouse, et le général Darricau, commandant la subdivision de Perpignan, venoient tous deux d'être comblés des faveurs du roi, et avoient, jusqu'à l'usurpation des cent jours, témoigné un grand dévouement à la légitimité. Le célèbre régiment du 10e., appelé colonel-général, venoit d'être formé à Perpignan; le général Darricau le passant en revue au mois de février 1815, et lui remettant son drapeau, lui adressa le discours le plus véhément en faveur

de la cause royale; il le termina par ces mots : *Vous allez, sur ce drapeau sans tache, prêter un serment que les François et les braves ne violeront jamais. Vive le roi! vive à jamais la dynastie sacrée des Bourbons !*

On apprit le débarquement de Buonaparte à Perpignan, le 6 mars; le premier mouvement parmi les chefs militaires fut l'inquiétude chez les uns, que la tentative ne réussît pas, et chez les autres, qu'elle les compromît inutilement ; ils s'en expliquerent vivement chez M. Duhamel, alors préfet, se plaignant que Buonaparte alloit les mettre dans une fausse position. M. Duhamel leur répondit que leur position, comme la sienne, n'avoit rien d'embarrassant, et que leur conduite étoit simple à tenir. L'embarras de ces généraux croissoit avec les événemens, à mesure que Buonaparte s'avançoit dans la France. Leur éloignement des autorités fidèles augmentoit graduellement. Différens entretiens de ces généraux ou des préfets convainquirent celui-ci qu'ils seroient bientôt parjures. M. Duhamel soutenoit cependant la fidélité de son département; il levoit des troupes de volontaires royaux à pied et à cheval, pour les envoyer à Monseigneur le duc d'Angoulême, à son quartier-général à Nîmes; il s'étoit mis en correspondance journalière avec MM. de Vitrolles et de Damas, chefs du gouvernement royaliste dans le Midi, établi à Toulouse. Voyant l'esprit de révolte augmenter chaque jour parmi les troupes de la garnison de Perpignan, il pressa plusieurs fois ces deux agens de l'autorité royale de retirer, sous des prétextes plausibles, le lieutenant-général Darricau, et les maréchaux-de-camp Robert et Arnaud, commandans, l'un le département et l'autre la place, de faire évacuer aussi le département par les troupes qui s'y trouvoient, promettant alors de mainte-

nir le département des Pyrénées orientales dans la fidélité, avec les seules gardes nationales. MM. de Vitroles et de Damas hésitèrent quelque temps. La gravité des circonstances et par suite l'audace des traîtres augmentèrent tellement que l'ordre de sortir de Perpignan étant arrivé le 3 avril au général Darricau, il leva le masque, arbora le drapeau de la révolte, et vint constituer M. Duhamel prisonnier dans la préfecture. Depuis quelques jours, il faisoit arrêter les courriers, et enlever les lettres adressées soit au prince, à Nîmes, soit à Toulouse, à MM. de Vitrolles et de Damas. Deux traits feront connoître ces hommes de la révolution. Le chevalier de la Salle, aide-de-camp de S. A. R. Monsieur, arrêté le 2 avril, à Toulouse, par le lieutenant-général Laborde, obtint de celui-ci la permission de se retirer en Espagne. Allez rejoindre vos princes, lui dit Laborde, vous faites votre devoir; nous nous reverrons peut-être sur le champ de bataille. Moi, je dois me rallier au général Napoléon, c'est mon chef naturel; mais comme ceci pourra peut-être tourner mal pour lui, s'il succombe, dites au roi que, dans ce cas, il n'aura pas de plus fidèle serviteur que moi.

A Perpignan, le 2 avril, M. Duhamel, instruit que les militaires proféroient dans leurs casernes des cris séditieux, fit prier le colonel commandant le régiment (je crois le 71ᵉ. ou 66ᵉ.) de venir à la préfecture. Il lui témoigna son indignation et lui demanda de sévir contre les séditieux; le colonel versa des larmes et lui jura que le régiment seroit fidèle au roi, ou qu'on lui arracheroit la vie. Le préfet enchanté se confioit à ce colonel, lorsqu'après la révolte du 4 avril, s'en expliquant franchement avec le général Robert: J'ai toujours deviné

votre pensée, lui dit-il; mais qu'allez-vous faire du bon, du loyal colonel du 71e.? —Lui! dit en partant d'un éclat de rire le général Robert, comment vous en étiez aussi la dupe? Il y a plus de huit jours que le général Darricau et moi le *retenons par son habit*, pour l'empêcher de trop *hâter le coup!*

Le plan proposé par M. Duhamel, au gouvernement royaliste du Midi, étoit que Monseigneur le duc d'Angoulême s'appuyât sur le Roussillon, en s'emparant des neuf places fortes qui y sont, qu'il se mît en communication avec le comte de Campo-Sagrado, qui se trouvoit à Roses, Gironne et Barcelonnes, avec trente mille hommes, et qu'organisant des volontaires royaux, il tînt toute la ligne des Pyrénées jusqu'à Baïonne, et ensuite jusqu'à la Garonne, de Toulouse à Bordeaux; plan aussi utile qu'aisé à exécuter, presque aucune troupe n'existant hors du Roussillon ou ne pouvant tenir la campagne, si les places fortes dont on vient de parler, avoient leurs portes fermées et leurs garnisons uniquement composées des fidèles gardes nationales. Alors l'insurrection royaliste du Midi auroit fait de rapides progrès, et nous eussions eu la gloire et le bonheur de conserver un fils de France sur le territoire françois pendant toute l'insurrection.

Pendant les cent jours nous répandîmes nous-mêmes dans Grenoble cette adresse à Napoléon Buonaparte, avec cette épigraphe:

Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître.

Jusqu'a quand abuseras-tu de la patience de l'Europe, Napoléon? Peut-il te rester encore quelque espoir de trom-

per une nation généreuse, que tu as long-temps séduite? que nous rapportes-tu aujourd'hui que nous jouissions de la paix? La liberté, dis-tu; comme si nous ne savions pas, par douze années de ton règne, que la liberté que tu promets, est pour toi le droit de tout oser contre nous. Pourquoi recourir encore à ces artifices? le masque qui te couvroit est tombé; l'Europe entière a lu dans les derniers replis de ton cœur. Tu reparois toujours le même, avide de carnage, de vengeance et de tyrannie. Tes partisans, ou plutôt tes complices, voudroient en vain faire croire que tu es changé, tu te plais à les démentir, et le despotisme de tes décrets trahit leur vile complaisance. Véritable génie du mal, tourne les yeux autour de toi, jouis des maux que tu fis au monde, et de ceux que tu lui prépares encore. Tu nous rendis l'instrument de tes fureurs contre tous les peuples, et après notre réconciliation avec l'Europe, tu nous appelles encore aux armes contre nos libérateurs. Tu voulus nous léguer la guerre, ils nous rendirent la paix et la félicité. Non, non, c'est en vain que tu espères trouver de nouvelles victimes et de nouveaux esclaves. La foule qui t'entoure, entraînée et séduite, va se dissiper. La bonté de notre roi, plus puissante que ta colère, saura les rappeler. Une sorte de pitié pour un homme précipité de si haut, l'espoir insensé de voir employés au bonheur de la France tes talens ennemis de l'humanité, a pu les aveugler un instant. Mais ils te connoissent aujourd'hui. Pour fasciner leurs yeux, tu prétends que le roi veut violer ses promesses, et qu'il est l'ennemi des droits du peuple. Apologiste de la bonne foi et de la souveraineté du peuple, veux-tu établir un parallèle entre toi et notre roi. Je rougirois de le faire,

tu ne rougirois pas de l'entendre. Tu renouvelles les champs de Mai, où ne paroissoient autrefois que des prêtres et des nobles. Ennemi des temps anciens, parce que tu ne peux y trouver d'ancêtres, pourquoi nous ramener à la seconde race de nos rois. C'est alors que la féodalité étoit dans sa force, et nos rois avoient eu la gloire de la détruire plusieurs siècles avant ta naissance. Tu promis à ceux qui t'ont reçu, de voir bientôt assise à tes côtés la fille des Césars. Mais on te refuse ta femme et ton fils, et tu espères trouver des alliés et sujets. Tu promis de tout oublier, et tu exiles des milliers de François qui étoient venus chercher un tombeau dans leur patrie, tu exceptes de ton amnistie tous ceux qui t'ont combattu, et tu condamnes à mort, le dirai-je? grand Dieu! le roi de France et sa famille. Ta rage ne fut donc pas assouvie par le sang du duc d'Enghien, par les malheurs de Ferdinand; non, la famille entière des Bourbons est coupable. Elle existe pour le bonheur de la France et la paix de l'Europe, et Buonaparte ne veut ni bonheur pour la France ni paix pour l'Europe.

Ah! si je pouvois aujourd'hui faire parler tes victimes, si leurs cris lamentables pouvoient se faire entendre, quel cœur ne seroit brisé au récit de tant de malheurs et de tant d'inhumanité! N'es-tu donc pas encore rassasié de sang et de larmes. Tu rappelles ta gloire, tu oses en prendre à témoins les nations étrangères. Si tu pouvois rentrer en toi-même, si tu étois accessible aux remords, Buonaparte, ta gloire t'épouvanteroit, elle a fait horreur au monde. Mais quel peuple se chargera de ta défense. Est-ce l'incendie de Smolensko ou de Moscou qui t'a donné des admirateurs? Toi seul, je crois, a pu jouir par *une belle nuit du spectacle*

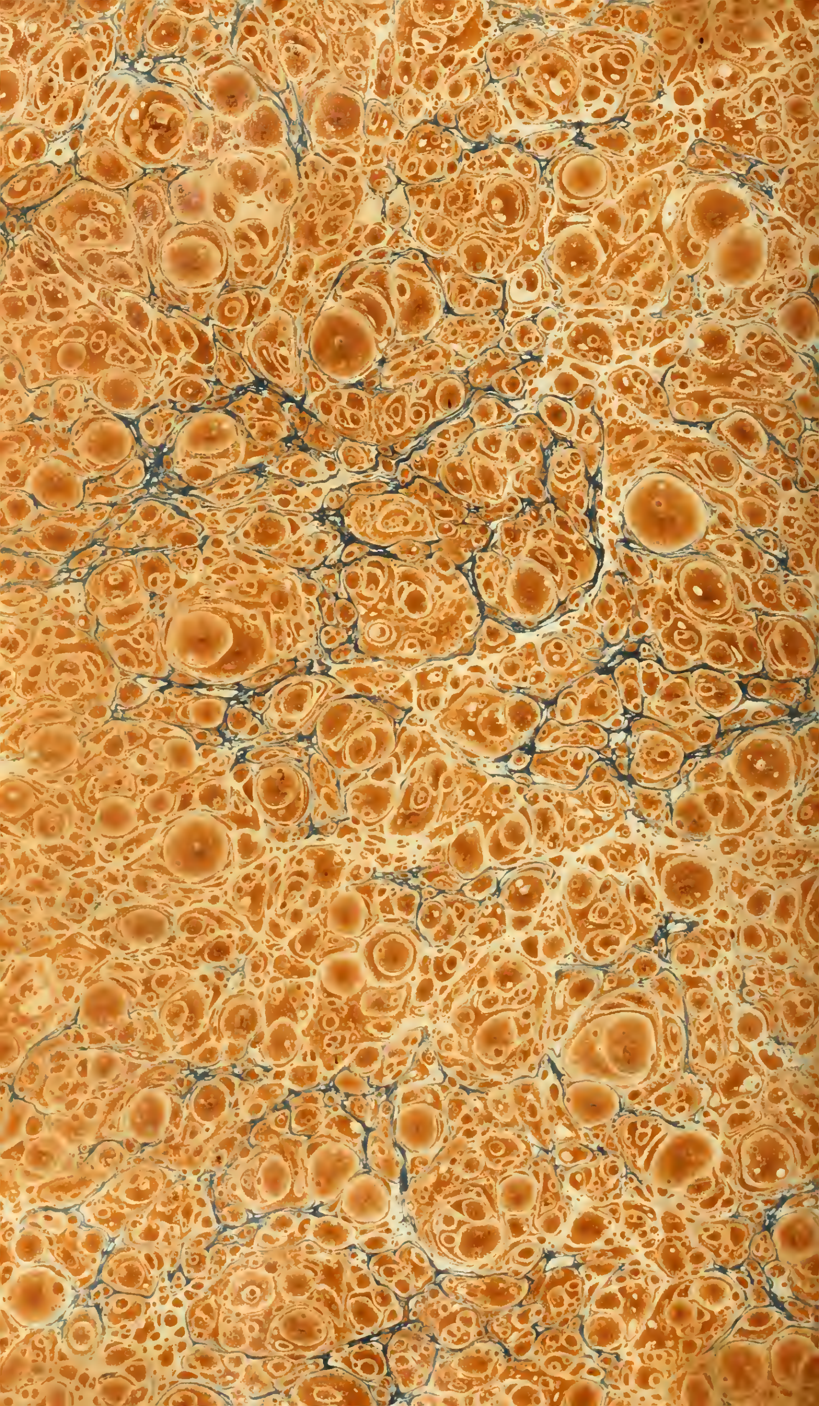
d'une ville en flammes. Seroient-ce les tristes témoins des angoisses des infortunés que tu abandonnas aux glaces de la Russie? ou ceux qui ont vu la chute du pont de Leipsick et ta honteuse fuite? Enfant d'orgueil et d'impudence, crois-tu que les Espagnols et les Prussiens aient oublié leur haine. Non, l'Europe et la France n'ont plus qu'un même cri : Haine au fléau du monde. Et tu oses encore te confier à des hommes. Tu sèmes le mensonge, tu recueilleras le parjure. Louis, le modèle des rois, a trouvé des traîtres, ne pense pas que le crime te mette à l'abri du crime, tes plus cruels ennemis sont auprès de toi, surveille-les, tremble à chaque instant pour ta vie. C'est aujourd'hui que tu aurois acquis le droit de mépriser les hommes, si tu régnois paisiblement sur un trône naguère occupé par la vertu, si tu pouvois rétablir cette cour où l'on ne voyoit que le luxe, l'insolence, et le crime. Tu n'as plus pour allié que le bourreau de l'Espagne et du duc d'Enghien, Murat qui t'a déjà trahi une fois. Rappelle ta famille pour remplacer la famille de Louis. Emploie tous les efforts de ton fatal génie, redouble de crimes, joins ceux de Robespierre aux tiens, et à force de terreur fais triompher le mal. Règne alors, le trône t'appartient. Mais il n'en sera pas ainsi. Ta brutale fureur a osé appeler la présence du roi et de sa famille une *souillure* pour Paris. As-tu oublié les malédictions prononcées contre tes pareils. *Malheur à vous qui appelez mal le bien, et bien le mal, et qui changez la lumière en ténèbres, et la douceur en amertume.* Le glaive des vengeances divines et humaines est suspendu sur ta tête, la vie qui t'avoit été laissée pour le repentir, tu ne la conserves plus que pour donner au monde un exem-

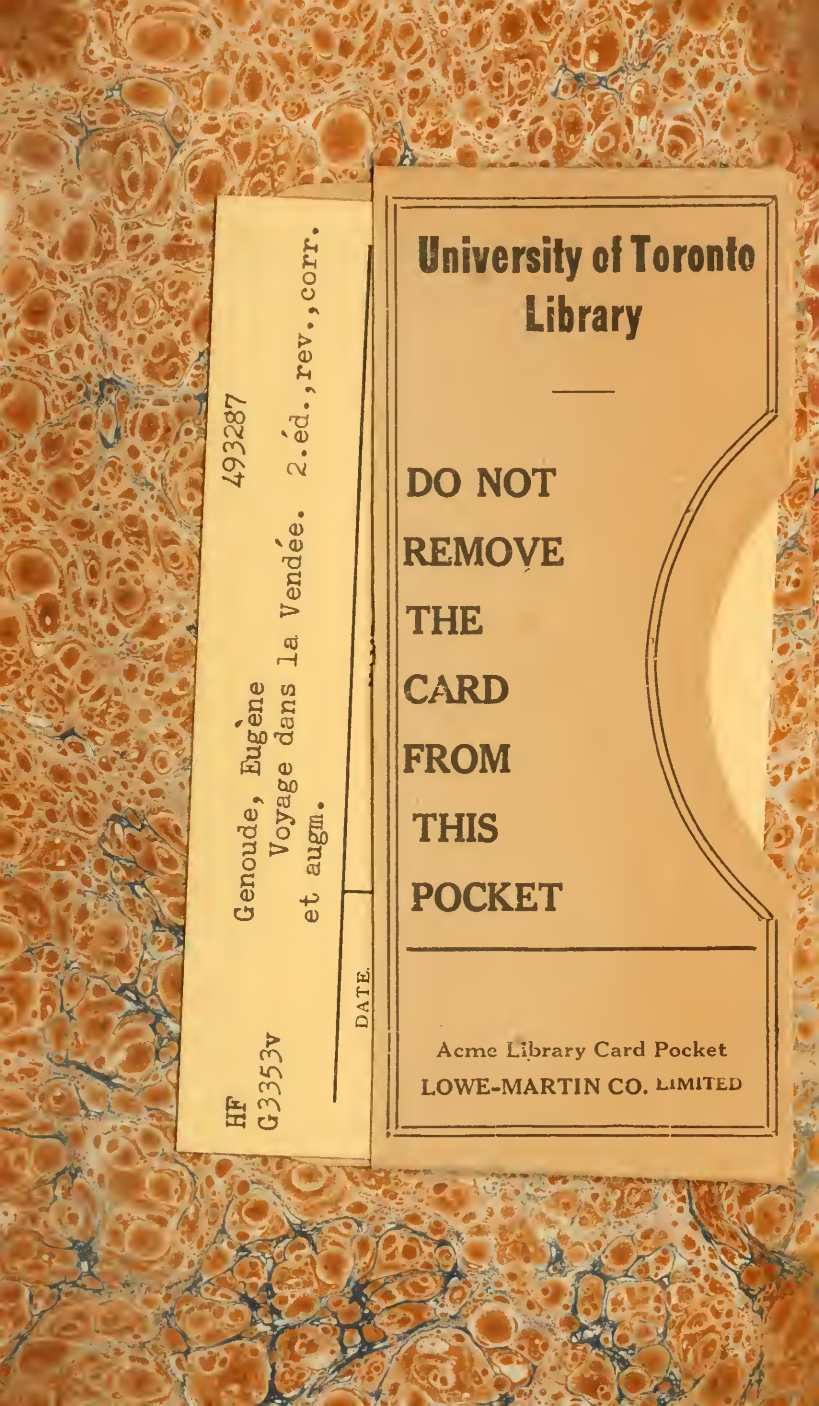
ple éclatant de justice. O fils de S. Louis et d'Henri IV, vous ne succomberez pas dans cette lutte du bien contre le mal, de la clémence contre la fureur, de la liberté contre la tyrannie. *Dieu et le bon droit* (1) combattent pour vous.

---

(1) Paroles de Henri IV au comte de Bélin.

FIN.




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED
DATE.
HF
G3353v
493287
Genoude, Eugène
Voyage dans la Vendée. 2.éd.,rev.,corr.
et augm.

